

Flux

Stephen Baxter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEPHEN BAXTER

FLUX



Flux

Stephen Baxter

Ouvrage publié sur la direction d'Olivier Girard.
Traduit de l'anglais par Sylvie Denis & Roland C. Wagner.

Titre original : *Flux*

Illustration de couverture © 2010, Manchu
© 1993, by Stephen Baxter
© 2010, Le Béalial', pour l'édition française

1.

Dura s'éveilla en sursaut.

Quelque chose clochait. Dans l'odeur des photons.

Sa main flottait devant son visage, à peine visible ; elle plia les doigts. Autour de leur extrémité, du gaz d'électrons semé d'étincelles d'un violet presque blanc, dérangé par le mouvement, s'éleva en spirales autour des lignes de force du Champ magnétique. L'Air était tiède et rance à l'intérieur de ses yeux, et elle ne distinguait que des formes vagues.

Elle demeura là un moment, roulée en boule, suspendue dans le Champ magnétique élastique.

Elle entendit des voix, aiguës, excitées par la panique. Elles venaient de la direction du Filet.

Dura ferma les yeux avec force et entoura ses genoux de ses bras en souhaitant retrouver l'oubli tiède du sommeil. *Pas encore. Par le sang des Xeelees*, jura-t-elle en silence, *pas une autre Anomalie*. Pas une autre tempête de rotation. Elle n'était pas certaine que la petite tribu d'êtres humains possède les ressources nécessaires pour affronter un nouveau bouleversement... Ni qu'elle-même ait la force d'affronter un nouveau désastre.

Le Champ lui-même tremblait à présent. Il enveloppait son corps et ondulait sur sa peau, ce qui n'était pas désagréable ; elle le laissa la bercer comme si elle était un enfant. Et puis – moins agréable – il appuya plus fort à la base de ses reins...

Non, ce n'était pas le Champ. Elle se déroula à nouveau, s'étirant pour en repousser les limites. Elle se frotta les yeux – les bourrelets de chair entourant les coupelles, couverts d'une croûte de dépôts accumulés pendant son sommeil, étaient durs sous ses doigts. Elle secoua la tête pour en chasser l'Air trouble.

Le coup qu'elle avait reçu dans le dos avait été donné par Farr, son frère. Elle constata qu'il rentrait de la corvée de latrines ; il portait encore son sac de déchets en cuir de cochon tressé, vidé de la merde riche en neutrons qu'il avait sortie du Filet et jetée dans l'Air. Son corps maigre de jeune garçon en pleine croissance tremblait en réaction aux instabilités du Champ et son visage rond était levé vers elle, plissé par une expression préoccupée presque comique. Il s'agrippait d'une main à l'aileron de son cochon d'Air apprivoisé – un gros nourrisson de la taille du poing de Dura, si jeune qu'aucune de ses six nageoires n'était encore percée. De toute évidence terrifié par l'Anomalie, le petit animal se débattait faiblement, tentant de

s'échapper. Il projetait des pets superfluides qui dessinaient de minces traînées bleues.

Son affection pour l'animal faisait paraître Farr encore plus jeune que ses douze ans – un tiers de l'âge de Dura – et il s'accrochait au porcelet comme à l'enfance elle-même. Eh bien, se dit sa sœur, le Manteau était immense et vide, mais il n'y avait vraiment pas beaucoup de place pour l'enfance. Farr allait devoir grandir vite.

Il ressemblait tant à leur père, Logue.

Dura, encore embrumée de sommeil, sentit une vague d'affection et d'inquiétude pour le jeune garçon l'envahir ; elle tendit la main pour lui caresser la joue et passer gentiment ses doigts autour des bords bruns et paisibles de ses yeux.

Elle lui sourit. « Bonjour, Farr.

— Désolé de t'avoir réveillée.

— Tu n'y es pour rien. L'Étoile a eu la gentillesse de le faire bien avant. Une autre Anomalie ?

— La pire qu'on ait jamais eu, selon Adda.

— Peu importe ce qu'Adda raconte », dit Dura en caressant la chevelure flottante de Farr. Les tubes creux étaient emmêlés et crasseux, comme d'habitude.

« On s'en sortira. On y arrive toujours, non ? Va retrouver ton père. Et dis-lui que j'arrive.

— Très bien. » Farr lui adressa un nouveau sourire, se retourna avec raideur et, agrippant toujours l'aileron de son cochon d'Air, commença à ondoyer maladroitement en direction du Filet en suivant les lignes de flux invisibles du Champ. Sa sœur le regarda s'éloigner, mince silhouette rapetissée par les lignes chatoyantes du vortex, qui, au-delà, emplissaient le monde.

Dura se redressa et s'étira de tout son long en prenant appui contre le Champ. Elle garda la bouche grande ouverte tout en s'étirant pour chasser les courbatures de ses membres et de son dos. Elle sentit les ondulations duvetueuses de l'Air qui se déversait de sa gorge vers son cœur et ses poumons, se précipitant dans des capillaires à superfuite pour remplir ses muscles. Elle avait la sensation que son corps fourmillait de fraîcheur.

Elle regarda autour d'elle en reniflant les photons.

Le monde de Dura était le Manteau de l'Étoile, une immense caverne d'Air blanc tirant sur le jaune dont la mer Quantique marquait la limite inférieure, et la Croûte la limite supérieure.

La Croûte elle-même était un plafond riche et compact, parcouru de traînées violettes constituées d'herbe et de lignes semblables à des cheveux qui étaient en réalité des troncs d'arbres. En plissant les yeux – en déformant leurs rétines paraboliques – Dura pouvait distinguer des points sombres dispersés parmi les racines des arbres fixés sur la

face inférieure de la Croûte. C'étaient peut-être des raies, ou un troupeau de cochons d'Air sauvages, ou d'autres herbivores. Ils étaient trop loin pour qu'elle les voie clairement, mais les animaux amphibiens, troublés, semblaient se tourner autour et se heurter. Elle s'imaginait presque entendre le son frais de leur détresse.

Loin au-dessous, la mer Quantique représentait le sol violet sombre du monde. Couverte de brume, sa surface était indistincte et mortelle. Dura constata avec soulagement que la Mer elle-même n'était pas perturbée par l'Anomalie. Elle se souvenait d'avoir vu une seule fois une Anomalie assez importante pour provoquer un Tremblement de Mer. Elle frémit à l'instar du Champ en se rappelant cet épouvantable événement. À l'époque, elle n'était pas plus âgée que Farr, supposait-elle, lorsque les fontaines de neutrinos avaient jailli, emportant la moitié des Êtres humains – parmi lesquels Phir, mère de Dura et première femme de Logue – loin, très loin, en hurlant, vers les mystères au-delà de la Croûte.

Tout autour d'elle, emplissant l'Air entre la Croûte et la Mer, les lignes du vortex dessinaient une cage bleu électrique. Les lignes emplissaient l'espace en quadrillant des zones hexagonales séparées par des intervalles d'environ sept hauteurs d'homme. Elles s'étendaient tout autour de l'Étoile à partir d'un point situé très loin en magmont – au Nord –, formant au-dessus de Dura une arche semblable à des trajectoires d'animaux immenses et gracieux qui convergeaient vers la zone rouge et floue du pôle Sud, à des millions de hauteurs d'homme de là.

Elle leva les doigts devant son visage pour tenter d'estimer l'espacement et la structure des lignes.

Elle pouvait voir le campement à travers : un petit nœud de détails et d'activité frénétiques – des cochons d'Air terrifiés qui se bouscullaient, des gens qui se précipitaient, le Filet qui vacillait – le tout inclus dans une masse d'Air tremblotante. Farr et son cochon d'Air qui se débattait n'étaient qu'un pitoyable fragment de vie qui avançait en gigotant parmi les tubes de flux invisibles.

Dura tenta d'ignorer ce petit nœud brouillon d'humanité pour se concentrer sur les lignes.

D'ordinaire, elles avaient un mouvement élégant et prévisible – assez pour que les Êtres humains l'utilisent pour mesurer leurs vies, en fait. Des pulsations qui froissaient les lignes se superposaient sur leur éternelle dérive vers la Croûte : les faisceaux serrés et solides marquant les jours, ajoutés aux oscillations de second ordre, plus lentes et plus complexes, que les humains employaient pour compter les mois. En temps normal, les Êtres humains n'avaient aucun mal à éviter la lente progression des lignes : ils avaient toujours largement le loisir de démanteler le Filet pour dresser de nouveau leur petit

campement dans un autre recoin du ciel vide.

Dura savait même ce qui était à l'origine des élégantes pulsations des lignes, pour ce que ça lui apportait de bon : très loin au-delà de la Croûte, l'Étoile avait un compagnon – une *planète*, une boule similaire à l'Étoile, mais plus petite et plus légère – qui tournait, invisible, au-dessus de leurs têtes, tirant sur les lignes de vortex comme avec des doigts immatériels. Et, bien entendu, au-delà de la planète – ces idées puériles lui revenaient sans qu'elle le leur ait demandé, comme des bribes de sommeil attardé – au-delà de la planète se trouvaient les étoiles des Archéo-humains, à une distance impossible et à jamais hors de vue.

En temps normal, les lignes de vortex qui dérivaien étaient aussi stables et sûres que les doigts d'un dieu bienveillant ; les humains, les cochons d'Air et les autres créatures se déplaçaient librement entre elles, sans peur et sans le moindre danger...

Sauf pendant une Anomalie.

À présent, à travers la grille de ses doigts écartés, la zone touchée par le vortex bougeait de manière visible tandis que l'Air superfluide cherchait à se réaligner avec la rotation réajustée de l'Étoile. Des instabilités – de grands ensembles d'ondulations parallèles – progressaient déjà majestueusement le long des lignes, apportant d'un pôle magnétique à l'autre la nouvelle du prochain éveil de l'Étoile.

Les photons émis par les lignes avaient une odeur aigre et tranchante. La tempête de rotation approchait.

Dura avait choisi pour dormir un endroit situé à environ cinquante hauteurs d'homme du centre du campement des Êtres humains, un endroit où le Champ lui avait paru particulièrement épais, confortable et sûr. Elle se mit à ondoyer en direction du Filet. Elle se tortillait en faisant onduler ses membres et sentait l'électricité couler dans son épiderme tandis qu'elle repoussait le Champ invisible, résistant et élastique, comme elle l'aurait fait avec une échelle. Parfaitement réveillée à présent, elle se découvrit pleine d'une anxiété tardive – une anxiété mêlée d'une saine culpabilité due au fait qu'elle s'était réveillée en retard – et, tout en glissant dans le Champ, elle écartait ses doigts palmés et battait l'Air, tentant d'aller encore plus vite. L'Air étant pour l'essentiel constitué d'un superfluide de neutrons, il ne lui opposait donc pour ainsi dire aucune résistance, mais elle tentait tout de même de l'agripper, de plus en plus impatiente, cherchant le réconfort dans cette activité physique.

Les lignes de vortex glissaient à présent comme des rêves dans son champ de vision. Des ondulations se précipitaient en grandes chaînes régulières, comme si les lignes de vortex étaient des cordes secouées par des géants cachés dans les brumes des pôles. Les vagues, en

passant sur elle, émettaient un grognement grave et froid. Leur amplitude atteignait déjà une demi-hauteur d'homme.

Par les tripes de Bolder, se dit-elle, ce vieil idiot d'Adda a peut-être raison, pour une fois ; il pourrait bien s'agir du pire que nous ayons jamais vu.

Avec lenteur, une lenteur douloureuse, le campement passa de l'état d'abstraction lointaine, un mélange de mouvement et de bruit, à celui de communauté. Il se structurait autour du grossier Filet cylindrique en écorce d'arbre tressée suspendu parallèlement aux lignes du Champ. Pour la plupart, les gens dormaient et mangeaient attachés au Filet, dont toute la longueur était chargée d'un patchwork d'objets, des couvertures pour l'intimité, des grattoirs pour la toilette, des vêtements de base – ponchos, tuniques et ceintures – et quelques misérables paquets de nourriture. Des morceaux d'outils de bois en cours d'achèvement et des bannières en cuir de cochon d'Air non traité pendaient aussi depuis les cordes du Filet.

Il mesurait cinq hauteurs d'homme de large et une douzaine de long. À en croire les membres les plus âgés du groupe, comme Adda, il était vieux d'environ cinq générations. C'était le seul foyer d'une cinquantaine d'humains – et leur unique trésor.

Tandis qu'elle s'en approchait en griffant le Champ collant, Dura vit soudain la frêle construction d'un œil objectif – comme si elle n'était pas née dans une couverture attachée à ses nœuds crasseux, comme si elle ne devait pas mourir un jour en s'accrochant encore à ses fibres. Elle vit combien elle était fragile, et combien, en vérité, les Êtres humains étaient pitoyables et sans défense. Et, alors même qu'elle s'en approchait pour rejoindre les siens en cet instant où l'on avait besoin d'elle, Dura se sentit déprimée, faible et sans défense.

Les adultes et les enfants les plus âgés ondoyaient partout autour du Filet, travaillant sur des nœuds en comparaison desquels leurs doigts paraissaient minuscules. Elle vit Esk, qui s'activait patiemment sur une section du Filet, et pensa qu'il la regardait, mais il lui était difficile d'en être sûre. De toute façon, Philas, sa femme, se trouvait avec lui, aussi Dura garda-t-elle le visage détourné. Ça et là, elle pouvait distinguer de jeunes enfants et des nourrissons toujours reliés au Filet par des laisses de longueurs variées. Chacun, abandonné là par des parents, des frères et des sœurs occupés à travailler, constituait un petit paquet gémissant de peur et de solitude qui ondoyait futillement en luttant en vain contre ses liens, aussi Dura ressentit-elle une vague de pitié l'envahir. Elle avisa Dia, une jeune fille à un stade avancé de sa première grossesse qui travaillait avec son mari, Mur. Ils détachaient des outils et des vêtements du Filet puis les fourraient dans un sac. De la sueur d'Air luisait sur son ventre nu et gonflé. Dia était une femme-enfant aux membres grêles que la

grossesse faisait paraître encore plus jeune et vulnérable. La regarder ainsi s'échiner, chacun de ses mouvements exsudant la peur, suscita chez Dura un intense besoin de protection.

Les animaux – le petit troupeau d'une douzaine de cochons d'Air adultes de la tribu – étaient attachés à l'intérieur du Filet, le long de son axe. Ils bêlaient, et le vacarme qu'ils produisaient formait un contrepoint lugubre aux cris et aux appels des humains. Ils se tenaient pelotonnés au cœur du Filet en une masse tremblante d'ailerons, d'orifices de propulsion et d'énormes yeux pédonculés en forme de coupes. Quelques personnes s'activaient auprès d'eux afin de les apaiser tout en fixant des longes à leurs ailerons percés. Mais le démantèlement du Filet avançait lentement, irrégulièrement, Dura s'en rendit compte en approchant ; et le troupeau formait un imbroglio incoercible de bruits de panique mêlés de mouvements désordonnés.

Elle entendit des voix s'élever, pleines de peur et d'impatience. Ce qui paraissait à une certaine distance une opération raisonnablement contrôlée n'était rien de moins qu'une belle pagaille.

Quelque chose venait d'entrer dans la périphérie de son champ de vision – un mouvement blanc-bleu éloigné... Encore des vagues dans les tubes de vortex en provenance du Nord lointain : d'immenses irrégularités en dents de scie qui réduisaient à rien les petites instabilités qu'elle avait pu observer jusque-là...

Il ne leur restait plus beaucoup de temps.

Logue, son père, flottait dans le Champ un peu à l'écart du Filet. Adda, trop vieux et trop lent pour participer à la tâche urgente consistant à démanteler le campement, planait près de lui, son visage maigre déformé par une expression amère. Logue beuglait des ordres de sa voix puissante de baryton, mais, Dura le constatait déjà, sans beaucoup d'effet sur la coordination du groupe d'êtres humains. Elle éprouvait néanmoins toujours cette étrange sensation que le temps s'était arrêté, un curieux détachement, tandis qu'elle étudiait son père comme si elle le rencontrait pour la première fois depuis des semaines. Les cheveux de Logue, plaqués contre son crâne, étaient froissés et jaunis, son visage un masque obscurci par un tapis de cicatrices et de rides à travers lequel on pouvait discerner les traits enfantins et ronds que Farr partageait avec lui.

Logue se tourna vers Dura tandis qu'elle s'approchait ; ses coupelles oculaires étaient écarquillées, les muscles de ses joues travaillaient.

« Tu as pris ton temps, gronda-t-il. Où étais-tu passée ? On a besoin de toi ici. Tu ne le vois pas, ou quoi ? »

Ces paroles pénétrèrent le détachement de Dura et, en dépit d'elle-même, malgré l'urgence de la situation, elle sentit la rancœur qui

montait en elle. « Où ? Jusqu'au Noyau dans un noircroiseur xeelee. Où crois-tu que je sois allée ? »

Logue se détourna, visiblement dégoûté. « Tu ne devrais pas blasphémer », marmotta-t-il.

Elle eut envie de rire. À bout de patience, avec lui, avec elle-même et avec leurs perpétuelles querelles, elle secoua la tête.

« Oh, que l'Anneau t'emporte ! Que veux-tu que je fasse ? »

Le vieil Adda se pencha en avant, les pores ouverts dispersés entre les cheveux qui lui restaient étincelant de sueur d'Air. « Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose qu'on puisse vraiment faire », dit-il, amer. « Regarde-les. Quel foutoir.

— On n'y arrivera pas à temps, hein ? » lui demanda Dura. Elle pointa le doigt en direction du Nord. « Regarde cette ondulation. On ne va pas pouvoir partir avant son arrivée.

— Peut-être. Peut-être pas. » Le vieil homme leva ses yeux vides vers le pôle Sud, dont la lumière douce illumina les rétines en forme de coupes. Des fragments de débris tourbillonnaient près des bords et de minuscules symbiotes nettoyeurs ne cessaient d'y entrer et d'en sortir en ondoyant.

« Mur, abruti ! beugla soudain Logue. Si ce nœud est coincé, coupe-le. Arrache-le. Ronge-le s'il le faut, mais ne le laisse pas comme ça ou tout le Filet va être arraché et partir dans la mer Quantique quand la tempête va nous atteindre...

— La pire que j'ai jamais vue, marmotta Adda en reniflant. Les photons n'ont jamais eu une odeur aussi aigre. Comme un porcelet terrifié... Bien sûr... » Il poursuivit sa phrase après quelques instants. « Je me souviens d'une tempête de rotation quand j'étais gamin... »

Dura ne put s'empêcher de sourire. Adda était probablement le plus sage d'entre eux en ce qui concernait les habitudes de l'Étoile. Mais il se complaisait dans son rôle de Cassandra... Il était incapable de se détacher des mystères de son propre passé, des jours sauvages et mortels dont lui seul pouvait se souvenir...

Logue se tourna vers elle, furieux, les muscles de son visage aussi instables que le Champ tremblant. « Nous pourrions mourir pendant que tu souris, siffla-t-il entre ses dents.

— Je sais. » Elle tendit le bras et toucha celui de son père, sentit le superfluide d'Air chaud qui parcourait ses muscles contractés. « Je sais. Je suis désolée. »

Il fronça les sourcils et la dévisagea, puis il tendit la main, comme s'il allait la toucher. Mais il la retira. « Tu n'es peut-être pas aussi forte que j'aime le penser.

— Non, murmura-t-elle, peut-être pas.

— Viens, dit-il. Nous devons nous entraider... Et aider notre peuple. Personne n'est encore mort, après tout. »

Dura escalada les lignes de flux du Champ jusqu'au Filet. Des hommes, des femmes et des enfants plus âgés étaient rassemblés en petits tas serrés, leurs corps maigres s'entrechoquaient tandis qu'ils flottaient dans les turbulences du Champ et travaillaient sur le Filet. Ils jetaient des coups d'œil apeurés et distraits aux instabilités du vortex qui s'approchaient, et elle entendait les prières que l'on marmonnait, psalmodiait ou criait un peu partout dans le Filet, des appels à la bienveillance des Xeelees.

En regardant les Êtres humains, elle comprit qu'ils se pelotonnaient les uns contre les autres pour se *réconforter*, pas pour être *plus efficaces*. Plutôt que de travailler avec régularité et organisation autour du Filet, ils s'empêchaient mutuellement de procéder au démantèlement ; des portions entières du Filet emmêlé étaient laissées à l'abandon.

Son déprimant sentiment d'impuissance s'accrut. Peut-être pouvait-elle les aider à mieux s'organiser – en agissant comme la fille de Logue, pour une fois, se réprimanda-t-elle avec lassitude, en agissant comme *un chef*. Mais, tandis qu'elle étudiait les visages effrayés des Êtres humains, les coupelles oculaires rondes et fixes des enfants, elle reconnut la terreur lasse qui semblait émousser ses propres réactions.

Peut-être se pelotonner en priant constituait-il une réaction aussi rationnelle qu'une autre à ce dernier désastre.

Elle se tourna dans l'Air et ondoya en direction d'une zone vide du Filet tout en restant à distance d'Esk et de Philas. Logue allait devoir diriger : elle continuerait à faire partie de ceux que l'on guidait.

La première d'une série de vagues gigantesques se rapprochait du campement. Percevant la tension croissante dans l'Air, Dura empoigna la corde solide du Filet et attira son corps contre sa masse tremblotante. L'espace d'un instant, son visage se pressa contre les mailles, et elle se retrouva nez à nez avec un cochon d'Air à moins d'une longueur de bras d'elle. Les trous traversés par des cordes de ses ailerons, qui s'étaient élargis avec le temps, étaient bordés de tissus cicatriciels. Elle avait l'impression que le cochon plongeait son regard dans le sien, ses six pédoncules oculaires sortant de son crâne, les coupelles de ses yeux tournées vers elle. C'était l'un des plus vieux animaux de leur maigre troupeau – et il devait avoir vu beaucoup de tempêtes de rotation auparavant. *Eh bien*, songea-t-elle. *Quel est ton diagnostic ? Crois-tu que nous ayons une meilleure chance de survivre à celle-ci qu'aux autres ? Est-ce que toi, tu vivras assez longtemps pour en voir le bout ? Qu'en penses-tu ?*

Le regard fixe et triste de la créature et les profondeurs marron de ses yeux ne lui offrirent aucune réponse. Mais son odeur musquée d'animal pua la peur.

Le tapis de corde face à elle chatoya soudain d'une lueur blanc-

bleu. Sa tête projeta une ombre devant elle.

Elle se retourna et vit que l'une des lignes de vortex avait dérivé jusqu'à environ deux hauteurs d'homme de sa position ; elle miroitait dans l'Air, vacillante, comme un câble émettant une lueur bleu électrique presque trop bruyante pour ses yeux.

Les membres de la tribu semblaient avoir renoncé à toute tentative de démanteler le Filet ; Logue et Adda eux-mêmes avaient réintégré la sécurité illusoire de leur logis. Les gens se contentaient de rester accrochés sur place, s'embrassant et protégeant les plus jeunes tandis que le Filet désormais ouvert claquait inutilement autour d'eux. Les pleurs des enfants retentirent.

Et alors, soudain et avec brutalité, la tempête de rotation frappa. Une discontinuité en dents de scie haute d'une hauteur d'homme se propagea le long de la ligne de vortex la plus proche et dépassa le Filet plus vite qu'aucun humain ne pouvait ondoyer. Dura essaya de se concentrer sur la solidité de la corde fibreuse dans ses mains et le Champ rassurant qui, comme toujours, enfermait son corps dans sa douce étreinte... Mais il lui était impossible d'ignorer la soudaine épaisseur de l'Air dans ses poumons, la chaleur-bruit qui rugissait dans l'Air avec tant de puissance qu'elle eut peur pour ses oreilles, le Champ qui vibrait.

Elle ferma les yeux si fort qu'elle sentit la pression chasser l'Air de ses coupelles. *Concentre-toi, se dit-elle. Tu comprends ce qui se passe ici. Ce malheureux cochon attaché à l'intérieur du Filet est aussi ignorant que le plus jeune des porcelets lors de sa première tempête. Mais pas toi ; pas un être humain.*

Et c'est par la compréhension que nous nous imposerons... Pourtant, alors même qu'elle psalmodiait ces mots comme une prière, elle ne put trouver aucune vérité dans cet espoir pieux.

L'Air était un liquide composé de neutrons, un superfluide. Les superfluides ne pouvaient pas subir la rotation sur de grandes distances. Aussi, en réaction à celle de l'Étoile, l'Air se remplissait-il de lignes de vortex, des tubes si minces qu'on les voyait à peine, et à l'intérieur desquelles la rotation de l'Air demeurerait confinée. Les lignes de vortex se répartissaient en formations régulières alignées sur l'axe de rotation de l'Étoile, étroitement parallèles à l'axe magnétique le long duquel le Champ se positionnait. Les lignes de vortex emplissaient le monde. Elles étaient sans danger tant qu'on se tenait éloigné d'elle, tout enfant le savait. Mais, pendant une Anomalie, songea Dura avec amertume, les lignes venaient parfois vous chercher... et la superfluidité de l'Air disparaissait autour d'une ligne de vortex en train de s'effondrer, transformant l'Air, ce fluide clair, stable et source de vie, en un matériau bouleversé par des turbulences.

Le pire de la première bourrasque semblait passer en ce moment

même. Toujours accrochée au Filet, Dura ouvrit les yeux et jeta un coup d'œil rapide au ciel.

Majestueuses, les lignes de vortex, des faisceaux parallèles qui se perdaient à l'infini, parcouraient encore le ciel à la recherche d'un nouvel alignement. La vue était plutôt grandiose et, l'espace d'un instant, elle sentit l'émerveillement qui l'envahissait tandis qu'elle imaginait les ensembles de lignes de rotation qui s'étiraient tout autour de l'Étoile en train de se réaligner, se rassemblant et s'étalant, comme si l'Étoile s'enveloppait dans le réseau de pensées de quelque immense esprit.

Le Filet trembla dans sa main, ses fibres grossières lui abrasèrent les paumes. La vive douleur la ramena brutalement à l'instant et à l'endroit présent. Elle soupira, rassemblant ses forces, de nouveau envahie par la lassitude.

« Dura ! Dura ! »

La voix enfantine, aigüe et effrayée, provenait d'un endroit situé à quelques hauteurs d'homme. S'accrochant au Filet d'une main, elle se retourna et aperçut Farr, son petit frère, suspendu dans l'Air comme un morceau de tissu et de chair abandonné. Il ondoyait vers elle.

Dura entoura l'adolescent de son bras libre lorsqu'il l'atteignit, puis l'aida à enrouler ses bras et ses jambes autour de la sécurité des cordes. Il frissonnait tout en haletant, et elle vit que les courts cheveux couvrant son crâne palpaient tandis que du superfluide en jaillissait.

« J'ai été éjecté dehors, haleta-t-il entre deux goulées d'Air. J'ai perdu mon cochon.

— Je vois. Tu vas bien ?

— Je crois. »

Il leva vers elle ses grands yeux vides avant d'examiner le ciel, comme à la recherche de la source de ce qui avait compromis sa sécurité.

« C'est affreux, hein, Dura ? Est-ce qu'on va mourir ? »

Elle passa des doigts légers dans ses cheveux raides. « Non, dit-elle avec une conviction dont elle n'aurait jamais pu faire preuve pour elle-même. Non, on ne va pas mourir. Mais on est en danger. Viens, on devrait se mettre au travail. Il faut démonter le Filet et le plier avant que la prochaine instabilité ne nous frappe et le détruise. » Elle indiqua un petit nœud qui semblait lâche. « Là. Défais-le. Aussi vite que tu peux. »

Il enfonça ses doigts tremblants dans le nœud et commença à tirer sur les bouts de corde. « Combien de temps avant la prochaine vague ?

— Assez pour terminer notre travail », dit-elle avec fermeté. Afin de s'en assurer, tandis que ses doigts s'acharnaient sur les nœuds têtus, elle leva les yeux vers le magmont – vers le Nord – en direction de la source de la prochaine vague.

Elle comprit dans l'instant à quel point elle s'était trompée. De partout, dans le Filet, elle entendit des voix s'élever, surprises et de plus en plus inquiètes. L'espace de quelques battements de cœur plus tard, lui sembla-t-il, les premiers hurlements lui parvinrent également.

L'ondulation suivante se rapprochait d'eux. Dura entendait déjà la clameur montante des fluctuations de température. Cette nouvelle instabilité était gigantesque, profonde de cinq ou six hauteurs d'homme au moins. Dura la regarda, fascinée, les mains figées. La vague se précipitait déjà sur eux plus vite que tout ce dont elle se souvenait, et son amplitude semblait s'accroître tandis qu'elle approchait, comme si elle se nourrissait de l'énergie de l'Anomalie. Et, bien entendu, une amplitude plus élevée impliquait une vitesse plus élevée. L'instabilité consistait en une superposition de vagues rassemblées le long de la ligne de vortex en pleine migration, une superposition qui progressait le long d'une spirale enroulée autour de la ligne tel un animal agressif grimpant dans sa direction...

« Nous ne pouvons pas échapper à ça. Hein, Dura ? »

Il y eut un instant d'immobilité, presque de calme. La voix de Farr, bien que toujours fêlée par l'adolescence, lui avait soudain paru pleine d'une sagesse prématurée. Dura se sentit réconfortée par la pensée qu'elle n'allait pas devoir lui mentir.

« Non, dit-elle. On a été trop lents. Je crois que ça va toucher le Filet. » Elle se sentait étrangère au danger qui l'entourait, comme en proie au souvenir d'événements lointains.

Alors même qu'elle se précipitait sur eux, la vague s'écarta de la direction générale prise par la ligne de vortex, adoptant des formes encore plus élaborées et fantastiques. Comme si une limite élastique avait été franchie et que la ligne de vortex, confrontée à une tension intolérable, était en train d'y céder.

C'était presque beau, un spectacle captivant. Et tout juste à quelques hauteurs d'homme.

Dura entendit la voix aigüe d'Adda en provenance de l'autre bout du Filet. « Éloignez-vous ! Éloignez-vous du Filet !

— Fais ce qu'il dit. Viens. »

Le jeune garçon leva lentement la tête, il s'accrochait toujours à la corde, les yeux vides, au-delà de toute peur ou de l'émerveillement. Dura enfonça un poing dans l'une des mains de Farr. « Allez ! »

L'adolescent poussa un cri puis se dégagea du Filet en regardant sa sœur avec l'expression de quelqu'un qui se sent trahi sur son visage rond... mais c'était de nouveau celui d'un enfant alerte plutôt que d'un adulte tétanisé. Dura lui saisit la main : « Il faut que tu ondoies comme tu ne l'as jamais fait. Tiens-moi, nous allons rester ensemble... »

Elle s'écarta d'une poussée des jambes. Pendant les tout premiers

instants, elle eut l'impression de traîner Farr, mais son frère ne tarda pas à synchroniser les ondulations de son corps avec les siennes, se tortillant pour lutter contre l'épaisseur collante du Champ ; tous deux s'éloignèrent en hâte du Filet condamné.

Tandis qu'elle ondoyait en haletant, Dura regarda dans son dos. L'instabilité de rotation, se tordant, traversait l'Air comme une main blanc-bleu mortelle, fonçant telle une faux sur le Filet et son chargement d'humains occupés à se tortiller. *On dirait un jouet merveilleux*, se dit Dura. L'instabilité luisait d'une lueur intense ; le son-chaleur qu'elle émettait évoquait un rugissement tel qu'il noyait presque les pensées. Les bêlements des cochons d'Air pris au piège étaient froids-aigus et Dura pensa brièvement au vieil animal avec qui elle avait eu cet instant étrange de semi-communication, s'interrogeant sur ce que cette malheureuse créature comprenait de ce qui allait se produire.

Environ la moitié des Êtres humains avait entendu le conseil d'Adda. Les autres, en apparence paralysés par la peur, fascinés, s'accrochaient toujours au Filet. La femme enceinte, Dia, s'éloignait lourdement dans l'Air en compagnie de Mur. Philas continuait de s'échiner avec frénésie, inutilement, en dépit de son mari qui la suppliait de s'éloigner. C'était comme si, songea Dura, Philas s'imaginait que son travail sur le Filet constituait une formule magique capable d'éloigner l'instabilité.

Elle savait que les instabilités de rotation perdaient rapidement leur énergie. Bientôt, très bientôt, ce fantastique démon allait se flétrir puis disparaître, laissant un Air de nouveau calme et vide derrière lui. D'ailleurs déjà, lumineuse et rugissante, ses photons chargés d'une puanteur aigre, l'instabilité perdait en intensité de façon visible.

Mais pas assez vite...

Avec un hurlement chaud comme un millier de voix, l'instabilité s'enfonça dans le Filet.

Ce fut comme un poing qui percute un morceau de tissu.

L'Air à l'intérieur du Filet cessa d'être superfluide pour devenir une masse raide et turbulente qui claquait et tourbillonnait tel un animal dément autour de l'instabilité du vortex. Dura vit des nœuds éclater, presque avec grâce, le Filet se désintégrer en fragments de corde et en tapis grossiers auxquels s'accrochaient adultes et enfants.

Le troupeau de cochons fut éjecté dans l'Air comme par une main géante. Dura constata que l'une des bêtes, de toute évidence morte ou agonisante, flottait mollement suspendue dans le Champ tandis que ses compagnons s'égaillaient, leurs événements crachant des pets de gaz bleu.

Un homme accroché à un treillis de corde fut aspiré dans

l'instabilité elle-même.

Il se situait à une trop grande distance pour qu'elle ait une certitude, mais Dura pensa reconnaître Esk. À des dizaines de hauteurs d'homme du Filet, elle était bien trop éloignée pour simplement l'appeler – et plus encore pour l'aider –, mais il lui sembla tout de même voir ce qui suivit aussi clairement que si elle s'était trouvée épaule contre épaule avec son amant perdu qui se ruait en direction de l'arche mortelle.

Esk et son tapis de corde traversèrent le plan de l'instabilité tremblotante en forme d'arc ; il fut traîné sur toute sa longueur, aussi mou qu'une poupée. Sa trajectoire perdit vite de l'énergie et, sans résister, il entama une spirale vers l'intérieur, orbitant autour de l'arc tel un cochon d'Air devenu fou.

Le corps d'Esk éclata, sa poitrine et sa cavité abdominale se soulevèrent comme des yeux qui s'ouvrent, les membres se détachant presque facilement, tels ceux d'un jouet.

Farr poussa un cri inarticulé. C'était le premier son qu'il émettait depuis qu'ils s'étaient éloignés du Filet.

Dura tendit la main vers lui et prit la sienne, fort. « Écoute-moi, cria-t-elle par-dessus la chaleur-clameur de l'arc. Ça paraît pire que ça l'a été. Il était mort bien avant d'entrer en collision avec l'arc. » Et c'était vrai : les fonctions vitales du corps d'Esk – sa respiration, son système circulatoire, ses muscles eux-mêmes – qui reposaient sur l'exploitation de la superfluidité de l'Air, s'étaient effondrées dès qu'il avait pénétré la région où elle disparaissait. Esk, dont la force avait quitté les membres tandis que l'Air coagulait dans les capillaires à superfuite de son cerveau, avait sans doute éprouvé l'impression de sombrer doucement dans le sommeil.

Elle le pensait. Elle l'espérait.

L'instabilité traversa le site du Filet, poursuivit sa course dans le ciel et sa mission futile en direction du Sud. Mais, alors même que Dura l'observait, l'arc de l'instabilité diminuait et rétrécissait, son énergie épuisée.

Elle laissait derrière elle un campement démantelé avec autant d'efficacité que le corps du pauvre Esk.

Dura attira Farr plus près d'elle sans éprouver la moindre difficulté à vaincre la douce résistance du Champ. Elle lui caressa les cheveux. « Allez, c'est fini maintenant. Allons voir ce qu'on peut faire.

— Non, dit-il en s'accrochant à sa sœur. Ce n'est jamais fini, hein, Dura ? »

De petites grappes de gens se déplaçaient en se hélant entre les lignes de vortex chatoyantes redevenues stables. Dura ondoya parmi les groupes qui se débattaient, en quête de Logue, ou de nouvelles de

Logue. Elle tenait la main de Farr bien serrée.

« Dura, aide-nous ! Par le sang des Xeelees, aide-nous ! »

La voix provenait d'un endroit situé à une douzaine de hauteurs d'homme ; c'était celle d'un homme, une voix fluette, aigüe et désespérée. Flottant dans l'Air, elle se tourna pour en chercher la source.

Farr lui prit le bras et la désigna. « C'est Mur ! à côté de ce bout de Filet. Tu vois ? Et on dirait que Dia est avec lui. »

Dia et sa grossesse avancée... Dura tira sur la main de son frère et se mit à ondoyer rapidement.

Mur et Dia planaient dans l'Air, nus et sans outils. Mur tenait sa femme par les épaules et lui soutenait la tête. Dia était étendue, les jambes légèrement ouvertes, les mains nouées autour de la base de son ventre distendu.

Le visage enfantin de Mur était dur, froid et déterminé ; ses yeux ressemblaient à des puits obscurs tandis qu'il fixait Dura et Farr. « C'est maintenant. En avance, mais l'Anomalie... Il va falloir que vous m'aidiez.

— D'accord. » Dura écarta les mains de Dia de son ventre, avec douceur mais fermeté, et passa rapidement les doigts sur la bosse irrégulière. Elle sentit les membres du bébé pousser avec douceur contre les parois de la matrice qui le confinaient encore. La tête était basse, très enfoncée dans le pelvis. « Je crois que la tête est engagée », dit-elle. Le jeune et mince visage de Dia, déformé par la douleur, était fixé sur elle. Dura tenta de lui sourire. « Ça a l'air d'aller. Un peu de patience... »

Les traits plissés par l'effort, Dia siffla entre ses dents. « Vas-y, bon sang.

— Oui. »

Dura jeta un regard désespéré aux environs ; l'Air était toujours vide, les Êtres humains les plus proches se trouvaient à des dizaines de hauteurs d'homme de là. Ils étaient seuls.

Elle ferma les yeux un instant en tentant de résister à l'envie de fouiller l'Air à la recherche de Logue. Elle plongea profondément en elle-même, espérant y trouver la force nécessaire.

« Ça va aller, dit-elle. Mur, prends-lui le cou et les épaules. Il va falloir que tu la maintiennes. Si tu ondoies un peu, tu tiendras sur place, et...

— Je sais quoi faire », cracha-t-il. Tenant toujours la petite tête de Dia contre sa poitrine, il saisit ses épaules et se mit à ondoyer avec lenteur, ses jambes musclées battant dans l'Air.

Dura se sentait mal à l'aise ; elle ne se pensait pas à la hauteur. *Bon sang*, se dit-elle, consciente de la mesquinerie de sa réaction. *Bon sang*, je n'ai jamais fait ça toute seule. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

Que faire ensuite ? « Farr, tu vas devoir m'aider. »

Le jeune garçon planait à quelques hauteurs d'homme de là, bouche bée. « Dura, je...

— Allez, Farr, il n'y a personne d'autre ici », dit Dura. Et comme il s'approchait d'elle, elle murmura : « Je sais que tu as peur. Moi aussi, j'ai peur. Mais pas autant que Dia. Ce n'est pas si dur que ça, de toute façon. Tout ira bien...»

Tant que rien n'ira de travers, pensa-t-elle.

« Très bien, dit l'adolescent. Qu'est-ce que je fais ? »

Dura se saisit de la jambe droite de Dia et enroula ses doigts au bas de son mollet. Les muscles de la jeune femme tremblaient, glissaient, couverts de transpiration d'Air, et Dura sentait ses jambes qui s'écartaient. Le vagin de Dia s'ouvrit comme une petite bouche, avec un léger « pop ».

« Prends son autre jambe, intima-t-elle à son frère. Comme moi. Et tiens-la bien, tu vas devoir tirer fort. »

Farr, hésitant et de toute évidence effrayé, fit ce qu'on lui disait.

Le bébé avança, elle le vit, dans la région pelvienne. C'était comme regarder un morceau de nourriture disparaître dans une énorme gorge. Dia renversa la tête en arrière et gémit ; les muscles de son cou tendu saillaient.

« C'est le moment », dit Dura. Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Farr et elle se trouvaient en position, tenant les chevilles de Dia. Mur ondoyait avec énergie en poussant sur les épaules de sa femme, si bien que le petit groupe dérivait avec lenteur dans l'Air. Mur et Farr avaient le regard rivé sur le visage de Dura.

Dia cria de nouveau, sans mots.

Dura se pencha en arrière en étreignant le mollet de la jeune femme et en poussant fermement sur le Champ avec ses jambes.

« Farr ! Fais comme moi. Nous devons lui ouvrir les jambes. Allez, n'aie pas peur. »

Le frère regarda la sœur quelques instants, puis se pencha en arrière et imita les mouvements de son aînée. Mur lança un cri et appuya vigoureusement sur les épaules de sa femme, équilibrant la poussée de Farr et Dura.

Les jambes de Dia s'ouvrirent sans difficulté. Elle hurla.

Les mains de Farr glissèrent sur le mollet agité de convulsions de la jeune femme. Choqué, il donna l'impression de tituber dans l'Air, les yeux écarquillés. Les jambes de Dia bondirent l'une vers l'autre, les muscles tressautant.

« Non ! s'écria Mur. Farr, continue, tu ne dois pas t'arrêter ! »

La détresse de Farr était évidente.

« Mais nous lui faisons mal.

— *Non.* »

Merde, se dit Dura. Farr devrait savoir ce qui se passe. Le pelvis de Dia était articulé ; la naissance était si proche que le cartilage qui reliait les deux segments devait s'être dissout dans le sang de Dia, permettant à son pelvis de s'ouvrir facilement. Son canal utérin et son vagin s'étaient déjà, largement ouverts. Tout concourait à permettre à la tête du bébé de passer avec aisance de l'utérus à l'Air. *C'est facile, se dit Dura. Parce que les Archéo-humains l'ont conçu pour que ça le soit, et c'est peut-être même plus facile que ça l'était pour eux...*

« C'est censé se passer comme ça, cria-t-elle à Farr. Crois-moi. Tu vas lui faire mal si tu t'arrêtes maintenant, si tu ne nous aides pas. Et tu vas faire du mal au bébé. »

Dia ouvrit les yeux. Ses coupelles débordaient de larmes. « S'il te plaît, Farr, dit-elle en dressant vaguement la main vers lui. Tout va bien. S'il te plaît. »

Il hocha la tête en marmonnant des excuses et agrippa de nouveau la jambe tendue.

« Doucement, lança Dura en tentant de suivre son mouvement. Pas trop vite, et sans à-coups, gentiment et régulièrement... »

Le canal utérin béait comme un tunnel aux ombres vertes. Les jambes de Dia s'écartèrent plus qu'il ne semblait possible. Dura pouvait voir sous la peau fine comment le pelvis s'était ouvert largement.

Dia poussa un cri. Son estomac convulsa.

Le bébé arriva tout d'un coup en se tortillant comme un porcelet le long du canal utérin. Il jaillit à l'extérieur avec un doux bruit d'aspiration ; des gouttelettes d'Air dense, d'un vert doré, formèrent un nuage tout autour. Le bébé se mit à ondoyer dès sa sortie, d'instinct, mais faiblement, dans le Champ à l'intérieur duquel il passerait toute son existence.

Les yeux de Dura se fixèrent sur Farr. Il suivait la progression incertaine du bébé dans l'Air, bouche bée, émerveillé, mais il tenait toujours la jambe de Dia avec fermeté. « Farr, ordonna Dura. Reviens vers moi à présent. Lentement, régulièrement – c'est bien... »

Le seul danger que courait désormais Dia, c'était que son pelvis articulé ne se remette pas correctement en place, sans dislocation ; même si tout allait bien, elle serait à peine capable de se déplacer pendant quelques jours, alors que les deux moitiés de son pelvis se souderaient de nouveau l'une à l'autre. Guidées par Dura et Farr, les jambes se refermèrent en douceur. Dura vit les os glisser en place autour du pelvis.

Mur s'était débrouillé pour attraper un chiffon, un lambeau de vêtement dont l'Air était jonché. À présent, il essuyait tendrement le visage de Dia, qui se détendait en s'assoupissant à moitié. Dura saisit à son tour un bout de chiffon puis épongea les cuisses et le ventre de la

jeune femme.

Farr ondoya vers eux. Il avait poursuivi et attrapé le bébé, le tenant désormais contre lui, indifférent au fluide qui s'accumulait sur sa poitrine. La bouche du nourrisson était encore déformée, elle avait l'aspect caractéristique d'une corne, celle-là même avec laquelle il s'était plaqué sur les tétons de l'utérus pour se nourrir pendant la gestation. Entre ses jambes, son minuscule pénis avait jailli de sa cache protectrice.

Farr tendit le bébé à sa mère dans un grand sourire. « C'est un garçon, dit-il.

— Jaï, murmura Dia. C'est Jaï. »

Quarante Êtres humains sur cinquante avaient survécu. Tous les cochons d'Air adultes, dont quatre mâles, avaient disparu. Le Filet, déchiré et éparpillé, était irréparable.

Logue s'avérait introuvable.

Les membres de la tribu se pelotonnèrent dans le Champ, entourés d'Air normal. Mur et Dia étaient accrochés l'un à l'autre, berçant leur bébé tout neuf qui couinait. Dura, mal à l'aise, conduisit un bref service au cours duquel les Êtres humains dirent des prières, implorant la bienveillance des Xeelees. Adda resta près d'elle, silencieux et solide en dépit de son âge, et la main de Farr demeurait une présence constante dans la sienne.

Enfin les corps qu'ils étaient parvenus à récupérer furent relâchés dans l'Air, se faisant de plus en plus petits à mesure qu'ils glissaient vers la mer Quantique.

Après le service, Philas, la compagne du défunt Esk, s'approcha de Dura en ondoyant avec raideur. Les deux femmes s'étudièrent sans parler. Adda et les autres s'écartèrent en regardant ailleurs.

Philas était une femme maigre à l'air fatigué. Sa chevelure irrégulière était attachée en arrière par un morceau de corde, ce qui donnait un aspect squelettique à son visage. Elle fixait Dura, comme pour la défier de porter le deuil.

Les Êtres humains étaient monogames... mais il y avait davantage de femmes adultes que d'hommes. *Alors la monogamie n'a pas de sens, songea Dura avec lassitude, et pourtant nous la pratiquons quand même. Ou plutôt, nous faisons comme si.*

Esk les avait aimées... ou avait du moins fait preuve de tendresse envers elles deux. Et sa relation avec Dura n'avait en aucun cas constitué un secret, pour Philas ou pour qui que ce soit d'autre, d'ailleurs. Peut-être les deux femmes pourraient-elles se soutenir mutuellement désormais, pensa Dura. S'entraider ? Peut-être, oui, mais Dura n'aurait quoiqu'il en soit pas le droit d'afficher son deuil...

Philas finit par parler. « Qu'allons-nous faire ? Devrions-nous

reconstruire le Filet ? Que devrions-nous faire ? »

Alors même qu'elle plongeait son regard dans les coupelles ternes de la femme, Dura avait envie de battre en retraite en elle-même, de mettre en avant son chagrin pour son père, pour Esk, comme pour se protéger des exigences de Philas. *Je ne sais pas. Je ne sais pas. Comment saurais-je ?*

Mais il n'y avait nulle part où battre en retraite.

2.

Dix Êtres humains – Dura tenant Farr par la main, Adda, Philas, la nouvelle veuve et six autres adultes – sortirent en grim pant du site de leur campement dévasté. Ils ondoyèrent avec régularité dans le Champ magnétique en direction de la Croûte, à la recherche de nourriture.

Adda, comme à son habitude, demeura un peu à l'écart des autres tandis qu'ils ondoyaient entre les lignes de champ. L'un de ses yeux était couvert de cicatrices dues à l'âge – en y songeant, il donna un léger coup de doigt à la coupelle pour en déloger les petites créatures qui tentaient constamment d'y établir leur domicile et qui n'étaient pas les bienvenues. Mais son autre œil, aussi vif qu'il l'avait toujours été, examinait l'Air au-dessus, au-dessous et tout autour d'eux tandis qu'il ondoyait. Il aimait rester à l'écart pour surveiller ce qui se passait... et parce que cela lui permettait de dissimuler le fait qu'il éprouvait parfois du mal à suivre les autres. Il se targuait de pouvoir encore ondoyer aussi bien qu'un foutu gamin. Ce n'était pas vrai, bien entendu, mais c'était sa vantardise à lui. Autrefois, se rappelait-il avec nostalgie, il se tortillait dans le Champ comme un porcelet d'Air qui aurait eu une fontaine de neutrinos dans le cul, mais cela remontait à longtemps. Désormais, il devait ressembler à une grand-mère xeelee. Les fichues vertèbres d'Adda semblaient se paralyser les unes après les autres à mesure que le temps passait, si bien qu'il paraissait donner des coups de pieds plutôt qu'ondoyer. Il lui fallait accomplir un effort conscient pour projeter son pelvis en arrière et laisser ses jambes pendantes suivre le mouvement de ses hanches, laisser sa tête mener le mouvement incurvé de son épine dorsale. Et l'âge avait épaissi sa peau, par endroits aussi dure que de l'écorce. Cela comportait des avantages, mais signifiait aussi qu'il avait du mal à sentir les endroits où les courants électriques, induits dans son épiderme par ses mouvements dans le Champ, étaient les plus forts. Bon sang, à peine s'il pouvait sentir le Champ désormais. Il ondoyait de mémoire, se dit-il avec amertume.

À l'instar du sexe, d'ailleurs...

Comme toujours, il portait sa bonne vieille lance, une perche de bois aiguisée que son propre père avait arrachée à un tronc des centaines de mois auparavant. Ses doigts étaient confortablement nichés dans les encoches sculptées dans la hampe avec habileté, et des courants électriques induits dans le bois par le Champ lui chatouillaient l'intérieur de la paume. Comme son père le lui avait enseigné, il maintenait la pointe en direction du Champ à travers

lequel ils grimpaient. Car, bien entendu, le bois – tout matériau, en fait – était plus solide dans le sens du Champ qu'en travers. Et, comme le savait tout enfant, lorsqu'un danger approchait, c'était en suivant les lignes du Champ, orientation dans laquelle le déplacement directionnel était particulièrement aisé.

Peu de prédateurs attaquaient les humains, mais Adda en avait vu quelques-uns, et son père lui en avait décrit de bien pires. Les raies, par exemple... Même un sanglier d'Air – le cousin plus robuste des cochons – était capable, s'il avait assez faim, de donner du fil à retordre à un homme ou à une femme, et d'emporter un enfant avec autant de facilité qu'il arrachait de l'herbe de krypton sur la Croûte.

Même s'il n'était qu'à moitié aussi affamé que les Êtres humains le seraient avant peu.

Adda promena son regard le long de la cage des lignes de vortex miroitantes qui disparaissaient à l'infini dans la brume rouge du pôle Sud, découpant le ciel en tranches au-dessus de ses compagnons. Comme toujours à chaque fois qu'il s'éloignait – même à faible distance – de la plénitude illusoire du minuscule environnement humain de la tribu, il était frappé par l'immensité du monde du Manteau. Son regard suivait les droites convergentes et il avait la sensation que son esprit minuscule, rendu impuissant par la terreur sacrée, était en quelque sorte aspiré le long des lignes de vortex. L'île de débris éparpillés qui marquait le site de leur campement dévasté semblait un point couleur de terre égaré dans l'Air au milieu des immensités blanc-jaune de l'Étoile. Et ses compagnons – toujours au nombre de neuf, il les compta par réflexe – ondoyaient entre les lignes de champ, inconsciemment synchronisés, des cordes et des filets enroulés autour de leur taille, le visage tourné vers la Croûte. L'un des hommes s'était détaché du groupe. Il avait trouvé un nid d'araignées des vortex abandonné, accroché entre les lignes, et le fouillait avec méthode en quête d'œufs.

Les Êtres humains étaient si beaux quand ils se déplaçaient. Et, lorsqu'un groupe d'enfants tourbillonnait le long du Champ, battant des jambes avec tant d'énergie qu'on voyait les champs induits chatoyer et luire à l'intérieur de leurs membres et monter en spirale autour des lignes de flux assez vite pour ne plus être que des points de lumière flous, eh bien, il était difficile d'imaginer plus magnifique vision, que ce soit dans ce monde-ci ou dans les légendaires mondes perdus des Archéo-humains.

Mais les Êtres humains semblaient dans le même temps si fragiles, si minuscules comparés aux immensités de la cage des lignes de vortex et aux mystères profonds et mortels de la mer Quantique loin en dessous. En un sens, un cochon d'Air paraissait à sa place dans cet environnement, songea-t-il. Rond, gras et résistant... Quoi... ? Une

fontaine de neutrinos elle-même ne signifiait pas la fin d'un cochon ; il lui suffisait de rentrer les yeux, de replier les ailerons et de laisser passer la tempête. À moins d'être éjecté de l'Étoile elle-même, que pouvait-il lui arriver ? Lorsque la fontaine se tarissait, le cochon pouvait se déplier, tout simplement, brouter le feuillage qu'il réussissait à trouver – les arbres étaient des arbres, où qu'ils poussent sur la Croûte – et s'accoupler avec le premier cochon d'Air rencontré. *Ou être accouplé*, songea Adda en souriant.

Les humains n'étaient pas comme ça. Ils étaient *délicats*. Aisément écrasés, brisés en mille morceaux. Il pensa à Esk – un sacré abruti, mais personne ne méritait de mourir ainsi. Et, plus que toute autre chose, les humains étaient *bizarres*. Si Adda avait enlevé l'un des minuscules animaux horripilants qui grignotaient son œil mort pour l'observer de près, il aurait vu qu'il reposait sur la même structure de base qu'un cochon d'Air commun : six ailerons répartis de façon symétrique, une bouche à l'avant, des événements à l'arrière, six petits yeux. Tous les animaux du Manteau se ressemblaient, pour peu qu'on oublie les effets d'échelle ou de proportion ; chez tous on retrouvait les mêmes caractéristiques de base, y compris chez des animaux en apparence très différents telles que les raies.

... Tous, excepté les humains. Il n'existait rien, aucun autre animal semblable à un humain dans la totalité de ce monde.

Ce n'était pas une surprise, bien entendu. Tout nourrisson au sein de sa mère apprenait que les Archéo-humains étaient venus de très loin – un endroit bien meilleur que celui-ci, évidemment ; Adda soupçonnait que tous les enfants de tous les mondes grandissaient en le croyant – et avaient laissé des descendants ici afin qu'ils croissent, deviennent forts et se joignent un jour à la grande communauté humaine, le tout sous le regard bienveillant et par trop abstrait de ce Dieu multiple qu'étaient les Xeelees.

Donc, on avait *placé* les Êtres humains ici. Adda ne doutait pas de la véracité de cette vieille histoire – bon sang, il suffisait de les regarder voler pour réaliser à quel point c'était irréfutable –, mais d'un autre côté, songeait-il en regardant la poignée d'êtres humains s'élever dans le ciel, il n'aurait pas *vraiment* voulu être bâti comme un cochon d'Air. Gras et rond, et propulsé par des pets ?

Quoique la flatulence se révèle un savoir-faire qu'il avait amélioré en vieillissant... être un cochon d'Air n'aurait peut-être pas été une si mauvaise idée, tout compte fait.

Adda était le plus vieil être humain vivant. Il savait comment les autres le voyaient : comme un vieil idiot amer, trop pessimiste pour son propre bien. À vrai dire, il s'en fichait pas mal : il n'avait pas survécu à tous ses contemporains par accident. Pourtant il demeurerait – il avait toujours été, en fait – un homme simple dépourvu du moindre

pouvoir sur autrui et du don du langage, au contraire de Logue, par exemple. Ou de Dura, se dit-il, même si cette dernière ne s'en rendait pas encore compte. Et tant pis s'il agaçait tout le monde avec ses anecdotes de jeunesse... S'ils absorbaient l'une des petites leçons qui lui avaient permis de survivre, quand bien même ils riaient de lui... Tant pis, cela lui convenait tout à fait.

Il existait toutefois des fragments du passé qu'il ne partageait avec personne. Ainsi, ne doutait-il pas que les Anomalies étaient en train de changer.

Il y avait toujours eu des Anomalies et des tempêtes de rotation, bien sûr. Il savait même ce qui les provoquait, quoique de façon plutôt abstraite : le ralentissement de la révolution de l'Étoile et les égalisations explosives de l'énergie de rotation qui en résultaient. Mais les Anomalies s'étaient aggravées au cours des dernières années... Elles avaient beaucoup empiré et gagné en fréquence.

Quelque chose les provoquait. Et ce quelque chose possédait une puissance inimaginable qui perturbait l'Étoile elle-même...

Bien entendu, son caractère grincheux avait un avantage de taille, un avantage qu'il n'avait jamais reconnu devant quiconque, et seulement à moitié envers lui-même. En se comportant de manière aussi revêche, il évitait de révéler l'amour insupportable qui le gagnait à chaque fois qu'il observait ses frères humains évoluer dans le Champ à leur manière étrangère, vulnérables et d'une impossible beauté, comment son cœur se brisait chaque fois que se perdait même la plus inutile, la plus gâchée des vies.

Tirant sur sa lance pour la soulever de ses doigts fatigués, Adda bondit en direction de la cime des arbres de la Croûte avec une vigueur renouvelée.

Farr planait dans l'Air, les genoux remontés contre la poitrine. Il vida ses intestins en quatre ou cinq poussées rapides et regarda les boulettes de merde pâles et sans odeur filer en étincelant dans l'Air vide pour s'enfoncer en direction du Manteau inférieur irrespirable. Les déchets, denses en neutrons, s'y fondaient et sombreraient peut-être enfin dans la mer Quantique.

Il ne s'était jamais retrouvé aussi haut.

La cime des arbres n'était qu'à quelques minutes de Nage au-dessus de lui à présent : une vingtaine de hauteurs d'homme environ. Les feuilles rondes couleur de bronze des arbres, toutes tournées en direction de la mer Quantique, formaient un plafond miroitant qui surplombait le monde. Tout en ondoyant, Farr regardait ce plafond avec envie, comme si les feuilles avaient symbolisé la sécurité, mais aussi avec nervosité. Car au-delà des feuilles se trouvaient les troncs, suspendus dans l'obscurité, et au-delà des troncs s'étendait la Croûte

elle-même, où rôdaient toutes sortes de créatures... Du moins à en croire Adda, et certains autres enfants.

Farr s'avoua qu'il aurait pourtant préféré être là-haut parmi les arbres que *suspendu* là-dehors.

Il poussa sur le Champ et s'éleva dans un sillage chatoyant.

Farr, aussi jeune qu'il fût, avait l'habitude de la peur. L'habitude d'une terreur mortelle, même. Mais il faisait ici l'expérience d'une peur qu'il ne connaissait pas, une nouveauté, aussi la sondait-il, tentant de la comprendre.

Les neuf adultes qui l'entouraient ondoyaient régulièrement vers le haut, leurs visages tournés comme des feuilles inversées vers les arbres. Leurs corps se mouvaient avec une efficacité et des degrés d'élégance variés, et Farr sentait les photons musqués qu'ils exsudaient, il entendait le rythme régulier de leur respiration tandis qu'ils progressaient en silence. Son propre souffle était rapide. L'Air paraissait ténu et creux dans ces hauteurs. Malgré l'effort représenté par la Nage, le froid se faisait de plus en plus mordant.

Sans savoir comment, sans même s'en apercevoir, Farr s'était déplacé au centre du groupe en train d'ondoyer, si bien que celui-ci formait une barrière protectrice autour de lui. Il s'avisait qu'en définitive, il nageait près de sa sœur – un gamin ressentant le besoin qu'on lui tienne la main.

Que c'était embarrassant.

Discrètement, sans trop le montrer, il se pencha en avant de manière à glisser vers le bord du groupe, s'éloignant de Dura. Jusqu'à ce que cette nouvelle et étrange espèce de peur – la sensation d'être exposé – revienne à la charge. Secouant la tête comme pour en chasser de l'Air vicié, il se força à se détourner du groupe, pivotant dans l'Air de manière à faire face à l'extérieur, en direction du Manteau.

Farr savait que celui-ci mesurait des millions de hauteurs d'homme de profondeur. Mais les humains ne pouvaient survivre que dans une bande épaisse de deux millions de hauteurs d'homme environ. Farr savait pourquoi... du moins en partie. Les composés complexes de lourds atomes d'étain qui constituaient son corps (lui avait expliqué son père avec gravité) ne pouvaient demeurer stables, liés par des échanges de paires de neutrons, qu'à l'intérieur de cette couche. C'était une question de densité : trop haut, il n'y avait pas assez de neutrons pour permettre la liaison complexe entre les noyaux ; trop bas, dans le Manteau inférieur visqueux, il y en avait trop : les noyaux qui composaient son corps eux-mêmes auraient commencé à se dissoudre, pour finir par se liquéfier en une soupe homogène de neutrons.

Et ici, près des cimes des arbres, près de la limite de la zone habitable, il se trouvait à des dizaines de milliers de hauteurs

d'homme au-dessus du site où s'était trouvé leur Filet détruit.

Farr baissa les yeux, regardant au-delà de ses pieds pour observer le chemin qu'il venait de parcourir. Les lignes de vortex traversaient le ciel immense ; il y en avait des centaines en une formation de stries blanc-bleu parallèles et rigides qui se perdaient en points de fuite brumeux à sa droite et à sa gauche. Les lignes se brouillaient sous lui, et la distance qui les séparait diminuait jusqu'à ce qu'elles se fondent en un brouillard bleu texturé au-dessus de la mer Quantique. Laquelle ressemblait à une meurtrissure violette située sous les lignes de vortex, sa surface mortelle enveloppée de brumes.

... *Et la surface de la Mer s'incurvait vers le bas.*

Farr dut réprimer son cri en haletant, fort. Il regarda de nouveau la Mer et vit comment elle s'éloignait vers le bas dans chaque direction : impossible de douter qu'il regardait une énorme sphère. Les lignes de vortex elles-mêmes plongeaient légèrement en s'éloignant et en convergeant vers les horizons de la Mer. Comme si elles formaient une cage qui l'enfermait.

Farr avait grandi en sachant que le monde – l'Étoile – était une boule composée de différentes couches, une *étoile à neutrons*. La Croûte était la surface extérieure de la boule, et la mer Quantique constituait un centre impénétrable. Le Manteau, y compris les zones habitées par les humains, n'était rien d'autre qu'une strate de la boule remplie d'Air. Mais si c'était une chose de connaître ce fait, c'en était une toute autre de le *voir* de ses propres yeux.

Il était vraiment *haut*. Et il le *sentait*. Il plongeait son regard vers le bas, très bas, au-delà de ses pieds, dans le vide qui le séparait de la Mer. Le Filet avait bien sûr depuis longtemps disparu dans l'Air et ne représentait plus qu'une petite tache lointaine. Mais même cet artefact, s'il avait pu le voir distinctement, aurait constitué un repère reposant dans cette immensité menaçante...

Reposant par rapport à quoi ?

Il eut soudain l'impression que son estomac se transformait en une masse d'Air, et que le Champ qu'il escaladait n'était pas seulement invisible, mais intangible, presque sans rapport aucun avec lui. Comme si rien ne l'empêchait plus de...

Il ferma les yeux, fort, et tenta de battre en retraite dans un autre monde, au cœur des rêveries de son enfance. Peut-être pouvait-il redevenir un combattant pendant les Guerres du Noyau, ces batailles épiques de l'aube des temps contre les Colonisateurs. Jadis, les Êtres humains étaient forts, puissants, ils possédaient les magiques « Interfaces à trou de ver » à quatre faces qui leur permettaient de franchir d'un bond des milliers de hauteurs d'homme, et de grandes machines qui les faisaient voler à travers l'Étoile et au-delà.

Mais les Colonisateurs, les mystérieux habitants du cœur de

l'Étoile, étaient sortis de leur royaume gluant pour faire la guerre à l'humanité. Ils avaient détruit, ou emporté, les merveilleuses Interfaces et tout le reste, et ils auraient débarrassé le Manteau de l'humanité toute entière si Farr et sa ruse astucieuse n'avaient été là : Farr, l'Archéo-humain, le dieu-guerrier géant...

Il finit par sentir qu'on lui touchait l'épaule. Il ouvrit les yeux et vit – non, pas un Colonisateur – Dura qui flottait devant lui, une prudente expression de neutralité sur le visage. Elle indiqua le haut. « On est arrivés. »

Farr leva les yeux.

Des feuilles, six, réparties suivant un motif bien net et symétrique, pendaient juste au-dessus de sa tête. Envahi par un absurde sentiment de gratitude, il se hissa dans les ténèbres qui se trouvaient au-delà.

Une branche à peu près de l'épaisseur de sa taille et recouverte de bois sombre et lisse menait de la feuille à une obscurité brumeuse et bleutée au-dessus de lui... Non, se dit-il, c'était dans l'autre sens : quelque part en haut, le tronc de l'arbre pendait de la Croûte, et il en poussait cette branche, d'où poussaient à leur tour les feuilles qui faisaient face à la Mer. Il passa la main sur le bois qu'il trouva dur, lisse et d'une tiédeur surprenante. Quelques brindilles saillaient de la tige principale, et des feuilles minuscules cherchaient des rais de lumière entre leurs cousines plus grandes.

Il se retrouvait en train de s'accrocher à la branche, les bras enroulés comme autour de celui de sa mère. La chaleur filtrait dans son corps refroidi. Il ressentit un vague embarras, très bref, mais l'ignora – au moins se sentait-il en sécurité.

Dura se glissa entre les feuilles et vint se poser près de lui. La lueur tamisée de l'arbre mettait en relief les courbes de son visage. Elle lui sourit, l'air gêné. « Ne t'inquiète pas », dit-elle, assez bas pour que les autres ne puissent pas entendre. « Je sais ce que tu ressens. Ça m'a fait pareil la première fois que je suis montée ici. »

Farr fronça les sourcils. Il relâcha la branche avec réticence et s'en écarta. « Vraiment ? Mais j'ai l'impression que – qu'on va m'arracher à cet arbre...

— Ça s'appelle avoir peur de *tomber*.

— Mais c'est ridicule, non ? » Pour Farr, « tomber » signifiait perdre sa prise sur le Champ pendant qu'il ondoyait. C'était terminé en quelques hauteurs d'homme tout au plus, car l'infime résistance de l'Air et des courants induits dans la peau vous ralentissait vite. Il n'y avait rien à craindre. Et ensuite, on pouvait se déplacer dans le Champ en ondoyant et aller où l'on voulait aller.

Dura sourit. « C'est comme... » Elle hésita. « Comme si tu allais lâcher cet arbre, maintenant, et être incapable de t'empêcher de glisser vers le bas, à travers le Champ et les lignes de vortex, de plus

en plus vite, jusqu'à la Mer. Et ton ventre se serre devant cette perspective.

— Exactement », dit-il, surpris par la précision de sa description. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi devrait-on avoir cette sensation ? »

Elle haussa les épaules et tira sur une feuille. Le lourd plateau de chair se détacha de sa branche avec un bruit de succion. « Je ne sais pas. Logue disait que c'était quelque chose au plus profond de nous. Un instinct qu'on possédait déjà quand on a amené les humains dans cette Étoile. »

Farr réfléchit. « Ça a un rapport avec les Xeelees.

— Peut-être. Ou même avec quelque chose de plus ancien. De toute façon, tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Tiens. » Elle lui tendit la feuille.

Il la prit avec précaution. C'était une assiette à peu près de la largeur d'une main d'homme, de couleur bronze doré strié de lignes radiales violettes et bleues. Elle était épaisse et pulpeuse, élastique entre ses doigts et, comme le bois, tiède au toucher, même si elle semblait se refroidir rapidement une fois séparée de sa branche. Il la retourna puis la tâta du bout du doigt. La face inférieure était sèche, presque noire. Il leva les yeux vers sa sœur. « Merci, dit-il, mais que dois-je en faire ? »

Elle rit. « Essaie de la manger. »

Après avoir inspecté le visage de Dura afin de s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une espèce de plaisanterie – d'ordinaire, elle ne lui faisait pas de farces, elle était bien trop sérieuse pour ça –, Farr porta la feuille à ses lèvres et mordit dedans. La chair mince était dépourvue de substance, ce qui ne manqua pas de le surprendre, et elle semblait fondre sur sa langue. Pourtant le goût qu'elle dégageait s'avérait étonnamment sucré, comme la viande du plus jeune des cochons d'Air, aussi Farr se retrouva-t-il bientôt à s'en remplir la bouche.

Au bout de quelques secondes, il avalait les derniers morceaux de feuille et savourait les ultimes restes de leur saveur sur sa langue. Il regarda autour de lui avec avidité. Ici, de ce côté du plafond des cimes, il pouvait voir les feuilles tournées vers le bas en direction de la mer Quantique, comme une couche de larges visages d'enfants aplatis. Farr tendit la main pour en cueillir une autre.

Dura l'en empêcha en riant. « Doucement. Ne dépouille pas tout l'arbre.

— C'est délicieux », constata l'adolescent, la bouche pleine.

« Je sais. Mais ça ne te remplira pas le ventre. Sauf à vraiment nettoyer tout l'arbre... C'est pour ça que nous devons chasser les cochons d'Air, qui mangent l'herbe et les feuilles pour nous. » Elle pinça les lèvres, avant de poursuivre sur un ton qui, aux oreilles de

Farr, évoquait de façon choquante leur père disparu : « Révisons un peu tes connaissances. Pourquoi crois-tu que les feuilles ont si bon goût ?

Il réfléchit. « Parce qu'elles sont remplies de protons. »

Dura hocha la tête avec sérieux. « C'est presque ça. En fait, elles sont pleines d'isotopes riches en protons – du krypton, du strontium, du zirconium, du molybdène... et même un peu de fer lourd. Chaque noyau de krypton, par exemple, comporte cent dix-huit protons, alors que les noyaux d'étain de nos corps n'en ont que cinquante chacun. Et nos corps ont besoin de protons comme source d'énergie. » Les noyaux lourds fissionnaient dans l'estomac humain. Les protons se combinaient avec des neutrons issus de l'Air pour fabriquer d'autres noyaux d'étain – les plus stables – et produisaient de l'énergie. « D'accord. D'où vient le matériau riche en protons ?

— De la Croûte. » Il sourit. « Tout le monde sait ça. »

La Croûte, qui n'était pas plus substantielle que l'Air, était un solide arachnéen. Sa couche la plus extérieure se composait de noyaux de fer. En allant vers l'intérieur, la pression augmentait et enfonçait les neutrons dans le noyau du solide, formant des isotopes de plus en plus lourds... jusqu'à ce que les noyaux soient si mous que les orbites de leurs protons commençaient à se superposer, et que les neutrons s'en échappaient goutte-à-goutte pour former l'Air, un superfluide de neutrons.

« Très bien, dit Dura. Alors comment les isotopes font-ils tout ce chemin entre la Croûte et ces feuilles ?

— C'est facile, dit Farr en tendant la main pour cueillir une autre de ces merveilles. L'arbre les aspire à l'intérieur de son tronc.

— En utilisant des veines remplies d'Air, oui. »

Farr fronça les sourcils et sentit ses joues se gonfler autour de la feuille. « Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça lui rapporte, à l'arbre ? »

La bouche de Dura s'ouvrit et se referma, après quoi elle sourit, les yeux à demi clos.

« C'est une bonne question, dit-elle. Je n'y aurais pas pensé à ton âge... Les isotopes rendent les feuilles plus opaques aux neutrinos émis par la mer Quantique. »

Farr hocha la tête en mâchant.

Un flot de neutrinos, intangibles et invisibles, jaillissait en permanence de la Mer – ou peut-être du mystérieux Noyau qui se trouvait sous la Mer elle-même – et pleuvait entre les lignes de vortex, traversant les corps de Farr et des autres humains comme s'ils avaient été des fantômes, puis la Croûte, avant d'atteindre l'espace. Les arbres tournaient des feuilles légèrement opaques vers cette lumière invisible, absorbant son énergie qu'ils transformaient en davantage de feuilles, de branches et de troncs. Farr se représenta des arbres partout

sur l'intérieur de la Croûte, s'étirant vers la Lumière de la Mer avec leurs feuilles en krypton, strontium et molybdène.

Dura le regarda manger un moment, puis tendit une main hésitante pour ébouriffer les tubes de sa chevelure. « Je vais te confier un secret, dit-elle.

— Lequel ?

— Je suis heureuse que tu sois là. »

Il songea brièvement à repousser sa main, à lâcher une saillie amusante ou cruelle histoire de dissiper leur gêne, mais malgré tout il se retint. Il étudia le visage de sa sœur. C'était, supposait-il, un visage fort, carré et symétrique, avec de petits yeux perçants et des narines jaunes et brillantes. Pas un beau visage, non, mais avec quelque chose de la force de leur père, et à présent que les premières rides y apparaissaient, il gagnait en profondeur.

Mais il y avait aussi de l'incertitude dans ce visage. De la solitude. De l'indécision, un réel besoin de réconfort.

Farr réfléchit. Il se sentait en sécurité avec Dura. Pas autant que lorsque Logue était vivant... Mais, songea-t-il non sans ironie, aussi en sécurité qu'il pourrait jamais se sentir. Dura n'était pas si forte que ça, en réalité, mais elle faisait de son mieux.

Et ce moment, alors que les autres s'éloignaient d'eux, être ensemble, là, parler tranquillement en goûtant les feuilles, tout cela semblait important pour elle. Aussi lâcha-t-il d'un ton bourru : « Oui. Moi aussi. »

Dura lui sourit puis se pencha pour se cueillir une feuille à son tour.

Adda glissa en silence autour de la cime des arbres en suivant la circonférence d'un cercle grossier d'environ vingt hauteurs d'homme de diamètre. Puis il monta un petit peu plus dans la forêt suspendue, se déplaçant parallèlement aux troncs d'arbres. Ils poussaient le long des lignes de flux du Champ, aussi maintenait-il sa lance dans cette direction en progressant au fil de l'écorce lisse.

Hormis le bruissement métallique des feuilles et les bruits de voix étouffés de ses compagnons, tout n'était que silence.

Il se hala le long du tronc jusqu'à la voûte inversée des frondaisons. Aucun des Êtres humains, sauf peut-être le fils de Logue, Farr, qui semblait un peu perdu, n'avait remarqué son absence. Adda se détendit un peu en mâchant la chair mince d'une feuille au goût délicieux et trompeur. Mais il garda son œil valide bien ouvert.

Les Êtres humains s'étaient regroupés autour d'un tronc : ils mangeaient des feuilles ici et là tout en s'accrochant d'une main aux petites branches. Ils se pelotonnaient ainsi pour se tenir chaud. Ici, où l'altitude rendait l'Air plus ténu, il faisait froid et l'on avait de la

difficulté à respirer : tant de difficulté, en fait, qu'Adda sentait ses réflexes – ses pensées elles-mêmes – ralentir et devenir léthargiques. Comme si l'Air qui parcourait son corps était lui-même en train de se transformer en une soupe claire et amère.

Farr, recroquevillé contre une portion d'écorce à environ une hauteur d'homme des autres, semblait souffrir un peu : on voyait qu'il frissonnait, que sa poitrine montait et descendait rapidement dans l'Air raréfié pendant que ses mains fourraient des feuilles dans sa bouche tournée vers le bas avec une insistance qui paraissait répondre à un besoin de confort bien plus que de nourriture.

D'un unique battement de jambes, Adda ondoya vivement près du jeune garçon. Il se pencha vers lui en clignant de son œil valide. « Comment ça va ? »

Le gamin leva les yeux, un mouvement léthargique en dépit de ses frissons ; sa voix, lorsqu'il parla, était rendue plus grave par le froid. « On dirait que je n'arrive pas à me réchauffer. »

Adda renifla. « C'est comme ça par ici. L'Air est trop ténu pour nous, tu vois. Et si tu vas plus haut, vers la Croûte, il le devient encore plus. Mais il n'y a aucune raison d'avoir froid. »

Farr fronça les sourcils. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Adda sourit au lieu de répondre. Il leva sa lance de bois durci et l'aligna parallèlement au tronc d'arbre, dans la même direction que les lignes de flux du Champ. Il la soupesa pendant quelques secondes en éprouvant son élasticité. Puis il dit : « Observe et souviens-toi. »

Le jeune garçon, son regard écarquillé posé sur la lance qui vibrait, se rua hors de sa trajectoire.

Adda prit appui sur le Champ. D'un unique geste – toute souplesse ne l'avait pas complètement déserté, se félicita-t-il intérieurement – il enfonça profondément la pointe de la lance dans l'épaisseur de l'arbre. Le premier coup fit traverser l'écorce à la pointe, l'amenant à environ une main dans le corps du bois. Forçant sur le manche de l'épieu, le tordant, Adda parvint à le ficher dans la chair de la branche sur une longueur de bras environ.

Après quoi, ses poumons peinant dans l'Air ténu, le vieil homme se tourna pour vérifier que Farr le regardait toujours.

« Et maintenant, dit-il d'une voix rauque, maintenant, voici la magie ! »

Il pivota dans l'Air, plaça ses pieds contre la branche, près de sa lance à demi enfouie. Puis il se pencha et enroula ses deux mains autour de la hampe, tira vers le haut en pesant dans le même temps sur la lance pour faire levier afin de fendre le bois... et réaliser, après quelques battements de cœur à peine, qu'il ne s'était pas livré à cette activité depuis longtemps. Ses paumes couvertes de sueur superfluide glissaient, une douleur soutenue courrait le long de son dos, et, sans

qu'il sache pourquoi, la vision de son œil valide commençait à vaciller, à se brouiller.

La lance se courba un peu vers le haut tandis qu'il tirait, mais la branche se contenta de grincer froidement.

Il lâcha la hampe et s'essuya les mains sur les cuisses en sentant le bruit de son souffle dans sa poitrine, évitant soigneusement de croiser le regard du gamin.

Puis il s'arc-bouta de nouveau sur la lance.

Cette fois, la branche céda ; une plaque de la taille de la poitrine d'Adda se souleva comme une paupière. Il sentit ses jambes douloureuses se redresser d'une poussée et l'envoyer dégringoler à bonne distance. Retrouvant vite sa dignité, il pivota dans l'Air en ignorant les protestations de son dos et de ses membres pour revenir, ondoyant, vers Farr et la branche fendue. Il jeta un regard évaluateur sur son œuvre, hocha la tête. « Ce n'est pas aussi difficile que ça en a l'air, grommela-t-il à l'intention du gamin. Je faisais ça d'une main... Mais les arbres sont devenus plus coriaces depuis l'époque où j'avais ton âge. Ça a peut-être un rapport avec ces fichues conditions de rotation... »

Farr ne l'écoutait pas ; il rampait vers la blessure de la branche pour y plonger le regard, fasciné. Près du bord de l'écorce déchirée, le bois était d'un jaune pâle. Le matériau ressemblait beaucoup à la lance employée par Adda. Mais, plus loin et plus en profondeur, au-delà d'une longueur de main, le bois émettait une lueur verte et une chaleur qu'Adda pouvait sentir – même à une demi-hauteur d'homme de distance –, un rayonnement qui insufflait un bien-être reconfortant et tangible contre sa poitrine. La lueur émise par le bois scintillait sur le visage de Farr, évoquant des ombres verdoyantes au fond de ses yeux ronds.

Dura, la disgracieuse fille de Logue, se joignit à eux. Elle adressa un petit sourire de remerciement à Adda tandis qu'elle s'accroupissait près de son frère et levait les mains pour exposer ses paumes à la chaleur du bois. Le feu vert faisait jaillir des reflets lumineux de ses membres et de son visage, lui donnant pour une fois, se dit charitablement Adda, l'air plus ou moins séduisant. Tant qu'elle s'abstenait de trop bouger et ainsi révéler son manque d'élégance, en tout cas.

« Une autre leçon, dit Dura à Farr. Qu'est-ce qui fait brûler le bois ? »

Il lui sourit, ses coupelles oculaires emplies de la lueur du bois. « Des trucs lourds en provenance de la Croûte ? »

— Oui. » Elle se pencha vers Farr de sorte que leurs têtes soient côte à côte au-dessus du bois lumineux, leurs visages brillant telles deux feuilles. Dura poursuivit : « Des noyaux riches en protons qui

montent vers les feuilles. La branche est comme une enveloppe, tu vois, elle renferme un tube où la pression est plus basse que celle de l’Air. Mais lorsqu’on ouvre l’enveloppe, les noyaux lourds qui s’y trouvent fissionnent et se désintègrent rapidement. Ce que tu vois, ce sont des noyaux qui brûlent en passant dans l’Air. »

Adda regarda le visage jeune et lisse de Farr se plisser pendant qu’il se concentrait pour absorber ce nouveau fragment de connaissance inutile.

Inutile ?

Eh bien, peut-être, se dit-il ; mais ces faits abstraits et précieux, polis par les répétitions et transmis depuis les premiers jours des Êtres humains – depuis l’époque où ils avaient été expulsés de la Cité de Parz, dix générations auparavant – constituaient des trésors, faisaient partie de ce qui les définissait en tant qu’humains.

Aussi Adda hocha-t-il la tête avec approbation devant Dura et ses tentatives d’éduquer son frère. Les Êtres humains avaient été précipités dans les espaces sauvages du magmont contre leur volonté. Mais ils n’étaient pas des sauvages, ni des animaux ; ils étaient demeurés civilisés. Certains d’entre eux connaissaient même la lecture ! Une poignée de livres griffonnés à grand peine en grattant des peaux de cochon avec des stylets de bois figuraient parmi les principaux trésors des Êtres humains...

Il se pencha vers Dura et lui parla avec calme : « Tu vas devoir continuer, tu sais. Plus profond dans la forêt, vers la Croûte. »

Dura tressaillit. Elle s’écarta de la blessure dans le bois, la lumière vive des noyaux reflétée sur les longs muscles de son cou. À quelques hauteurs d’homme de là, les autres Êtres humains étaient toujours rassemblés autour des cimes ; la majorité d’entre eux, le ventre plein, ramassait des brassées de feuilles succulentes. « Je sais, dit-elle. Mais la plupart veulent déjà retourner au campement avec leur cueillette. »

Adda renifla. « Alors ce sont de fichus idiots, et c’est bien dommage que les conditions de rotation ne les aient pas pris, eux, au lieu de certains autres qui avaient davantage de bon sens. Les feuilles ont bon goût, mais elles ne remplissent pas l’estomac.

— Je sais. » Elle soupira et frotta l’arête de son nez, puis passa un doigt autour du bord d’une de ses coupelles oculaires. « Et on doit remplacer les cochons d’Air perdus dans la tempête de rotation.

— Ce qui implique d’aller plus loin.

— Inutile de te répéter, Adda, rétorqua-t-elle sur un ton aussi las qu’irrité.

— Tu vas devoir le leur ordonner. Ils n’iront pas d’eux-mêmes, les gens ne sont pas comme ça. Ils sont pareils aux cochons d’Air : ils sont tous prêts à suivre, mais aucun ne veut être le guide.

— Ils ne me suivront pas. Je ne suis pas mon père. »

Adda haussa les épaules. « Ils ne suivront personne d'autre. » Il étudia le visage carré de Dura, vit les doutes et les forces enfouies dans ses traits étroits. « Je ne crois pas que tu aies réellement le choix.

— Non. » Elle soupira puis se redressa. « Je sais. » Elle alla parler aux membres de la tribu.

Lorsqu'elle revint auprès du feu nucléaire, seule Philas, la veuve d'Esk, l'accompagnait. Les deux femmes ondoyaient côte à côte. Dura, apparemment bouleversée par la gêne, détournait le visage ; celui de Philas était vide d'expression.

Adda n'était pas vraiment surpris de la réaction des autres. Ils allaient snober la fille de Logue, même contre leur fichu intérêt.

Voir Philas avec Dura l'intéressait néanmoins. Tout le monde était au courant de la relation entre Dura et Esk. Ce n'était pas vraiment le genre de chose qu'on pouvait dissimuler dans une communauté réduite à cinquante personnes, enfants compris.

C'était contre les règles. En quelque sorte. Mais toléré, et tout sauf exceptionnel – tant que Dura obéissait à quelques conventions tacites. Comme celles de contenir ses réactions à la mort d'Esk et de garder ses distances avec sa veuve.

Encore un truc stupide, se dit Adda. Les Êtres humains s'étaient autrefois comptés par centaines – même à l'époque du grand-père d'Adda, il y avait plus d'une centaine d'adultes – et peut-être alors les conventions régissant l'adultère avaient-elles un sens. Mais plus maintenant.

Il secoua la tête. Adda désespérait des Êtres humains longtemps avant la naissance de Farr.

« Ils veulent rentrer, dit Dura d'une voix atone. Mais je vais continuer. Philas m'accompagne. »

L'interpellée, le visage terne et vide, les cheveux mollement plaqués sur son crâne anguleux, toisa Adda comme si elle n'avait de toute façon rien à perdre. Et alors, songea-t-il, si ça aidait les deux femmes à clarifier leur relation, très bien.

Sacrée expédition de chasse en perspective, tout de même.

Il brandit sa lance.

Dura fronça les sourcils. « Non, dit-elle, je ne peux pas te demander... »

Adda émit un petit grondement d'avertissement pour la faire taire.

Farr se leva de sa place autour du feu. « Je viens, moi aussi », dit-il avec vivacité, le visage tourné vers Dura.

Elle posa les mains sur les épaules de son frère. « Non, ça c'est ridicule, dit-elle d'une voix maternelle. Tu sais que tu es trop jeune pour... »

Farr répondit par des bêlements de protestation, mais Adda le coupa avec impatience. « Laisse le gamin venir, dit-il à Dura d'une

voix rauque. Tu crois vraiment qu'il sera plus en sécurité avec ces cueilleurs de feuilles ? Ou bien là où était le Filet ? »

Dura les considéra tour à tour d'un air anxieux. Elle finit par soupirer en lissant ses cheveux en arrière. « Entendu. Allons-y. »

Ils préparèrent leur équipement rudimentaire. Dura attacha un morceau de corde autour de sa taille, puis y glissa un petit couteau et un grattoir – dans son dos – avant d'y attacher un petit sac de nourriture.

Enfin, sans le moindre mot à l'adresse des autres, tous quatre – Adda, Dura, Farr et la veuve Philas – entamèrent leur ascension lente et prudente vers l'obscurité de la Croûte.

3.

Ils progressaient en silence.

Au début, cela sembla plutôt facile. L'arbre glissait sous Dura, sans aucune rupture de continuité, s'élargissant lentement à mesure qu'elle grimait. Le tronc poussait dans le sens du Champ, un déplacement sur sa longueur s'effectuait donc dans la direction la plus aisée, parallèlement au Champ, où l'Air superfluide n'offrait quasiment aucune résistance. Il était à peine nécessaire d'ondoyer ; elle s'aperçut qu'il suffisait de pousser avec ses mains sur l'écorce lisse et tiède.

Elle lança un coup d'œil en arrière ; les cimes feuillues semblaient se fondre en un sol qui s'étendait en travers du monde. Ses compagnons formaient une longue file derrière elle le long du tronc, se déplaçant aisément : la veuve Philas, en apparence indifférente à ce qui l'entourait, Farr, ses coupelles oculaires écarquillées et fixes, sa bouche grande ouverte et sa poitrine se soulevant avec effort dans l'Air ténu, et ce cher vieil Adda à l'arrière, pointant fermement sa lance devant lui, son bon œil scrutant sans relâche l'obscurité complexe qui s'étendait autour d'eux. Nus, luisants, munis de leurs cordes, leurs filets et les petits sacs qui s'y trouvaient accrochés, ils évoquaient tous les trois de minuscules animaux craintifs progressant parmi les ombres de la forêt.

Ils firent une pause. Dura sortit son grattoir de sa ceinture de corde avant de porter son attention sur ses bras puis ses jambes, délogeant des fragments de feuilles et d'écorce.

Adda remonta la file jusqu'à elle, une expression inquiète sur le visage. « Comment vas-tu ? »

En l'observant, l'image de son père traversa l'esprit de Dura.

Elle avait déjà pris part à des expéditions de chasse – à l'instar de la plupart des Êtres humains adultes –, mais elle avait toujours pu se reposer sur la conscience tactique, la connaissance profondément enracinée en eux de l'Étoile et de toutes ses habitudes que possédaient Logue et les autres.

Elle n'avait jamais commandé auparavant.

Une partie de ses doutes devait transparaître sur son visage. Adda hocha la tête, sa face ratatinée demeurant impénétrable. « Tu feras l'affaire. »

Elle expira par le nez, puis répondit d'une voix basse à destination d'Adda : « Peut-être. Mais à quoi ça va servir ? Regarde-nous... » Elle agita une main en direction de leur petit groupe. « Un gosse. Deux femmes égarées par le chagrin... »

— Et moi, dit tranquillement Adda.

— Oui, reconnu-elle. Merci d'être resté, Adda. Mais même si par miracle cet assortiment de novices parvient à ses fins, on ne reviendra qu'avec deux, peut-être trois cochons d'Air. On ne pourra pas en entraver davantage. » Elle se souvenait qu'aux jours meilleurs de son enfance, les groupes de chasseurs de dix ou douze hommes et femmes robustes et alertes revenaient en triomphe au Filet avec des troupeaux entiers de cochons sauvages. « Et ça servirait à quoi ? Les Êtres humains vont avoir faim...

— Peut-être. Mais la situation n'est sans doute pas si terrible. On pourrait trouver des truies, peut-être avec des petits... assez pour rétablir notre cheptel. Qui sait ? De toute manière, Dura, tu ne peux guider que ceux qui souhaitent l'être. Ne te fustige pas trop durement. Logue lui-même ne commandait que par consentement. Et souviens-toi qu'il n'a jamais affronté des temps aussi durs que ceux qui nous attendent.

» Écoute-moi. Lorsque les gens auront assez faim, ils se tourneront vers toi. Ils seront en colère, désillusionnés, et ils t'accuseront parce qu'il n'y a personne d'autre à accuser. Mais rien ne sera plus facile alors que de les commander. »

Elle se rendit compte qu'elle tremblait. « Je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? Toute ma vie, depuis l'instant où je suis née... j'ai été élevée pour ça. Et il n'a jamais été question d'un quelconque choix là-dedans. »

Si Adda sourit, son visage était un masque sinistre. « Non, dit-il avec rudesse. Mais quels choix avons-nous, tous autant que nous sommes ? »

La forêt semblait dépourvue de cochons d'Air.

Le petit groupe d'humains se fatiguait et la nervosité gagnait. Au bout d'une nouvelle demi-journée de vaines recherches, Dura leur permit de se reposer et de dormir.

Lorsqu'ils se réveillèrent, elle sut qu'elle allait devoir les conduire en magval. En magval et plus haut – plus profond dans la forêt, vers la Croûte.

Vers le Sud, en magval, l'Air était plus riche, le Champ plus puissant. Les cochons avaient dû fuir dans cette direction, dans le sillage de l'Anomalie. Mais tout le monde savait qu'il était dangereux de voyager par là-bas.

Les Êtres humains la suivirent avec divers degrés d'enthousiasme.

La forêt était dense et complexe. Des crabes de Croûte détalèrent devant Dura à son approche, abandonnant des toiles suspendues entre les troncs d'arbres. Des cocons de sangsues et d'autres créatures non identifiées formaient des grappes épaisses sur les troncs, telles des

feuilles pâles et enflées.

Une raie tourna son visage aveugle vers elle.

Adda siffla un avertissement. Dura s'aplatit contre le tronc le plus proche, y enroulant ses bras et obligeant son souffle haletant à se calmer. Contre son ventre et ses cuisses, le bois était chaud et dur.

Un souffle d'Air dans son dos, une ombre légère.

Elle tourna la tête vers la droite et sentit l'écorce rude lui griffer la joue. Ses coupelles oculaires pivotèrent, suivant la raie comme cette dernière glissait devant elle dans un silence total. La créature évoquait une feuille transparente d'au moins une hauteur d'homme de circonférence. Lorsqu'elle passa au plus près de Dura, elle se trouvait tout juste à une longueur de bras. La jeune femme distinguait l'architecture de base de tous les animaux du Manteau : la raie était bâtie autour d'une mince épine dorsale cylindrique, et six minuscules yeux sphériques entouraient une bouche de bébé située au centre de sa face. Mais ses ailerons s'étaient agrandis et transformés en six ailes larges et fines régulièrement espacées qui ondulaient au gré de ses déplacements ; du gaz d'électrons étincelait autour des bords d'attaque de la voilure. La chair était presque transparente, si bien qu'il se révélait difficile de cerner les ailes, même si Dura distinguait nettement les fragments sombres d'un repas dans les viscères cylindriques de l'animal.

C'était la seule créature – en dehors des humains – qui se déplaçait en ondoyant plutôt qu'en émettant des pets de propulsion à l'instar des cochons ou des sangliers. La raie, qui se mouvait en silence sans la puanteur sucrée des pets, était un prédateur efficace. Et sa bouche, quoique minuscule, se révélait bordée de dents pointues faites pour déchirer.

La raie glissa au-dessus des quatre humains pendant quelques battements de cœur, apparemment sans avoir conscience de leur présence. Puis, toujours silencieuse, elle s'éloigna dans les ombres de la forêt.

Dura compta jusqu'à cent avant de se pousser à l'écart du tronc.

Les lignes de vortex étaient très denses dans les parages, presque emmêlées parmi les arbres. L'Étoile, qui tournait de plus en plus lentement, les expulsait graduellement du Manteau... jusqu'à ce qu'une nouvelle Anomalie frappe, et que les lignes s'effondrent en fragments mortels avant de se renouveler.

L'Air était notablement plus ténu. Dura sentait sa poitrine se soulever avec effort, son cœur battre en cherchant à fournir de l'énergie à ses muscles ; elle entendit de petits claquements dus à la pression qui s'équilibrait dans divers endroits de son corps. Elle savait ce qu'il se passait, bien entendu. L'Air comportait deux composants principaux : un superfluide de neutrons et un gaz d'électrons. Les

neutrons étaient en train de se raréfier, le gaz d'électrons libres fournissait plus de pression par ici. Lorsqu'elle levait la main devant son visage, elle voyait les étincelles fantomatiques des électrons autour de ses doigts, qui brillaient dans l'ombre et suscitaient de pâles éclairs dans les feuilles environnantes.

Désormais, la vision de Dura semblait lui échapper... L'Air avait du mal à transporter les ondes sonores à haute fréquence et haute vitesse qui lui permettaient de voir. Pire encore, aussi ténu soit-il, l'Air perdait de sa superfluidité. Il commençait à devenir collant et visqueux. Et comme elle avançait, elle sentit une brise, légère mais incontestable, qui poussait sur son visage et les tubes de sa chevelure, gênant sa progression.

Elle réalisa qu'elle tremblait à l'idée que cette substance pouvait fort bien se coaguler dans le fin réseau de capillaires qui fournissait l'énergie de ses muscles – le réseau sur lequel son être même reposait.

Les Êtres humains n'étaient pas faits pour vivre ici. Même les cochons ne passaient pas plus de temps que nécessaire près de la Croûte. Elle appuya sur l'Air semblable à de la boue, le sentit cailler dans ses capillaires et pria pour retrouver les espaces dégagés du Manteau sous le toit de la forêt, l'Air propre, frais et épais.

Partout les arbres emplissaient le monde autour d'elle. Tandis qu'il devenait de plus en plus difficile d'y voir, les troncs, parallèles, légèrement inclinés pour suivre le Champ, lui semblèrent tout à coup artificiels, sinistres dans leur régularité, comme les cordages d'un gigantesque Filet déployé autour d'elle. Une lente vague de panique l'envahit. Sa poitrine se soulevait avec peine dans cet Air qui ne la satisfaisait pas, et son souffle se faisait bruyant dans sa gorge. Il lui fallait consentir un effort important, conscient, pour continuer à bouger, exercer sa volonté rien que pour obliger ses mains à se poser sur le tronc d'arbre.

Elle s'inquiétait pour Farr. Même dans l'obscurité, elle pouvait voir à quel point il était bouleversé : son visage blême gonflé, ses yeux mi-clos, il paraissait à peine conscient de l'endroit où il se trouvait et évoluait le long du tronc avec raideur.

Dura se força à détourner le regard et à continuer. Elle ne pouvait lui apporter aucune aide. Pas maintenant. Le mieux qu'elle pouvait faire, c'était avancer, ramener chez eux le résultat d'une chasse réussie. D'ailleurs, comme Adda l'avait martelé, le jeune garçon était sans doute plus en sécurité avec elle que n'importe où ailleurs...

Au moins, Adda était auprès de lui. Dura se surprit bientôt à murmurer une prière simple, enfantine, pour remercier les Xeelees vigilants de la présence et du soutien du vieil homme.

Lorsque l'escalade s'acheva, ce fut avec une soudaineté

surprenante.

Le tronc d'arbre que Dura avait suivi s'était peu à peu élargi, pour finir par atteindre une circonférence tout simplement trop importante pour qu'elle l'entoure de ses bras. Puis tout à coup, sans prémices aucun, les lignes nettes du tronc avaient explosé en un enchevêtrement complexe de racines formant une plate-forme semi-circulaire au-dessus de sa tête. Levant les yeux, elle distinguait maintenant les racines qui disparaissaient dans les sombres profondeurs translucides de la Croûte elle-même. Elles ressemblaient presque à des bras humains, des membres qui s'enfonçaient profondément dans le solide arachnéen à la recherche de noyaux riches en neutrons de molybdène, de strontium ou de krypton.

Regardant autour d'elle, Dura constata que le système racinaire de l'arbre se fondait avec celui de ses voisins, constituant un réseau de bois impénétrable au-dessus de la forêt. Quelques brins d'herbe violacés poussaient entre les racines. Les troncs, qui suivaient les lignes du Champ, rencontraient les racines du plafond selon un angle oblique.

Ses compagnons ne tardèrent pas à la rejoindre. Les quatre Êtres humains se serrèrent les uns contre les autres en s'accrochant à des racines pendantes pour se stabiliser. Il régnait désormais une telle obscurité que Dura distinguait à peine les visages de ses compagnons et les contours de leurs minces silhouettes. Les yeux de Philas étaient ternis par l'épuisement et l'apathie ; Farr, tremblant, avait enroulé ses bras autour de son corps, et sa bouche béait tandis qu'il peinait à respirer l'Air raréfié. Adda restait toujours aussi stoïque, mais il avait le visage blanc et figé ; Dura devinait ses vieilles épaules voûtées de part et d'autre de sa poitrine maigre et haletante. Adda sortit quelques feuilles du sac gonflé qui pendait à sa taille. Dura mordit dans la nourriture avec reconnaissance : aussi insatisfaisante et peu substantielle qu'elle soit, elle parut néanmoins raviver ce qui lui restait d'énergie. Farr continuait de trembler ; Dura l'entoura d'un bras et le rapprocha d'elle en espérant lui transmettre assez de chaleur corporelle pour qu'il cesse de frissonner.

« On a atteint la Croûte ? demanda-t-il.

— Non, gronda Adda. La vraie Croûte se situe encore à des millions de hauteurs d'homme au-dessus de nous. Mais on a atteint les racines ; on n'ira pas plus loin. »

La voix de Philas résonnait d'un son rauque dans l'Air ténu. « On ne peut pas rester longtemps ici.

— On n'en aura pas besoin, dit Dura. Mais on devrait peut-être ouvrir un tronc et démarrer un autre feu nucléaire avant d'être gelés sur pied. Adda, pourrais-tu... »

Le vieil homme leva brusquement la main. « Pas le temps, souffla-t-

il. Écoutez donc... vous tous. »

Elle fronça les sourcils, mais ne dit rien. Tous quatre s'abîmèrent dans un silence que n'interrompait que le bruit de crécelle de leurs souffles inégaux. Dura se sentait insignifiante, vulnérable, isolée, rendue minuscule par l'immensité du système racinaire au-dessus de leurs têtes. Toutes les fibres de son être lui ordonnaient de partir, de glisser le long de l'arbre puis de dégringoler à travers le mur des ramures vers l'Air libre où se trouvait sa vraie place ; et elle voyait aux traits figés qui l'entouraient que tous éprouvaient la même envie.

Là. Un bruissement, un grognement lointain... Cela venait des racines, quelque part sur sa gauche.

La frustration plissa le visage d'Adda. « Bon sang, siffla-t-il. Je n'entends rien, mes oreilles sont comme pleines de bouillie.

— Moi je les entends ! » dit Farr.

Dura pointa une direction du doigt. « Par là. »

Adda hocha la tête, son œil valide à demi fermé par la satisfaction. « Je savais que ça ne prendrait pas longtemps. Combien ? »

Dura et Philas échangèrent un regard, chacune cherchant la réponse sur le visage de l'autre. « Aucune idée, reprit Dura. Plus d'un, je pense. »

Adda jura copieusement pendant quelques secondes, maudissant son âge et ses facultés amoindries. « Ah ! Que l'Anneau les emporte, finit-il par dire. Il nous reste à espérer que le troupeau n'est pas trop important... » D'une voix réduite à un pressant murmure rauque, il les avertit qu'en cas d'attaque de verrat, il leur faudrait se disperser prudemment... et progresser *transversalement* par rapport au flux du Champ plutôt que fuir dans sa direction. « Parce que c'est par là qu'il ira. Et croyez-moi, il sera sacrément plus rapide que vous. » L'expression meurtrière sur son visage était glaçante dans la pénombre.

« Philas, va avec Adda et contournez le troupeau, ordonna Dura. Prenez les filets, de la corde, et placez-vous en magval par rapport à la meute. Farr, tu restes avec moi ; nous attendrons que les autres soient en position, puis nous pousserons les cochons dans les filets. Compris ? »

Ils se répartirent en hâte l'équipement nécessaire. Dura prit deux courtes lances dans le paquet que portait Philas avant que cette dernière, talonnée par Adda, ne se glisse en silence dans l'obscurité, progressant à travers le Champ en ondoyant et en escaladant les troncs d'arbres parallèles.

Farr demeurait près de Dura, toujours collé contre elle pour se réchauffer, manifestement confiant. Pendant quelques secondes, elle le toisa – tentant d'imaginer ce qu'elle ressentirait si quoi que ce soit devait arriver à ce gamin du fait de l'ignorance et de l'imprudence de

sa propre sœur.

Eh bien, se dit-elle tristement, au moins aurait-elle fait de son mieux en structurant la chasse. Il était sans aucun doute plus sûr de se trouver en magmont du troupeau lorsque ça commencerait. Et elle aurait été bien plus inquiète si elle n'était pas restée à son côté.

Elle le serra vivement une dernière fois dans ses bras avant de murmurer : « Allez, Farr... Au travail. Allons voir comment nous pouvons nous rapprocher de ces cochons sans qu'ils nous remarquent. »

Hochant la tête d'un air morne, il s'éloigna alors, toujours frissonnant.

Une petite lance dans chaque main, Dura entreprit de se hisser en direction des bruits entendus le long des lignes formées par les épais troncs d'arbres. Dans ce sens, la résistance du Champ s'ajoutait à la viscosité accrue de l'Air : la progression se révélait difficile. Elle se sentit submergée par une bouffée de panique face à la sensation d'être piégée ici, incapable de se libérer de cet Air qui se solidifiait.

Elle ne regarda pas en arrière, mais resta consciente de la présence de Farr qui la suivait à peut-être une hauteur d'homme. Il se déplaçait en silence, hormis son souffle haletant, et elle pouvait entendre qu'il tentait d'en contrôler le bruit. *Brave petit chasseur*, se dit-elle. *Logue aurait été fier de toi.*

Il ne leur fallut que quelques secondes pour atteindre les cochons ; Dura ne tarda pas à discerner les silhouettes carrées de plusieurs animaux glissant entre les troncs d'arbres, en apparence toujours ignorants des humains.

Faisant signe à Farr de la rejoindre, Dura se dénicha une place parmi les troncs à dix hauteurs d'hommes au-dessous du plafond de racines.

Ils étaient au nombre de trois. Les animaux, chacun environ de la taille d'un torse d'homme, progressaient régulièrement autour de la base des arbres, avalant de l'herbe de krypton violette et d'autres petites plantes. Leurs ailerons battaient avec langueur tandis qu'ils se nourrissaient, et Dura pouvait voir que leurs yeux pédonculés étaient fixés sur l'herbe devant eux et leurs bouches pincées presque fermées. Lorsqu'il broutait les fragments de nourriture qui flottaient dans l'Air, la bouche d'un cochon pouvait bérer si grand qu'elle exposait la totalité de la partie antérieure de l'animal, le transformant en un tube ouvert, une grossière machine à ingurgiter traînant des yeux pédonculés et des ailerons. Mais ici, dans cet Air inadéquat, leurs bouches s'ouvraient à peine tandis qu'ils mangeaient, arrachant et mâchant l'herbe de krypton. Les cochons gardaient leurs corps épais aussi fermés que possible, conservant une réserve de l'Air qui les maintenait en vie. Dura savait que, de cette façon, les cochons pouvaient rester

pendant des jours ici, en altitude, contrairement aux Êtres humains fragiles, faibles et mal adaptés.

Elle se tourna vers Farr qui planait près d'elle, ses yeux dépassant à peine au-dessus du tronc. *Trois, c'est tout. Nous avons de la chance,* mima-t-elle.

Il hocha la tête et désigna l'un des porcs. Dura, en étudiant l'animal avec plus d'attention, vit qu'il était plus gros que les autres : plus imposant, plus maladroit.

Une truie pleine.

Un sourire étira ses lèvres. Parfait.

Elle compta cent battements de cœur, puis leva ses lances. Philas et Adda devaient être en position à présent.

Elle hocha la tête en direction de Farr.

Les deux humains jaillirent de derrière leur tronc. Dura cria aussi fort que l'Air ténu le lui permettait. Elle se jeta sur les cochons en suivant la direction du Champ et en cognant ses lances contre le bois du tronc. À côté d'elle, Farr fit de même, ses cheveux s'emmêlant de façon presque comique.

Les cochons refermèrent vivement la bouche à leur approche. Leurs yeux pédonculés se dressèrent, rigides, pour poser des regards nerveux sur leurs assaillants imprévus. Et puis, comme s'ils ne partageaient qu'un seul esprit, ils firent volte-face et détalèrent.

Les animaux se précipitèrent le long des lignes du Champ en quête de la manière la plus rapide et la plus facile de s'échapper. Ils coururent bruyamment sur les troncs d'arbres et bondirent par-dessus les racines, leurs orifices crachant des nuages d'Air taché de vert à l'odeur sucrée. Dura et Farr leur donnèrent la chasse sans cesser de rugir avec enthousiasme. Dura se retrouva soudain saisie par l'excitation de la course ; une énergie nouvelle la parcourait.

Les cochons, bien entendu, n'eurent aucun mal à distancer les deux humains. Les animaux disparurent au loin dans l'obscurité en l'espace de quelques battements de cœur, abandonnant derrière eux de longues traînées de pets de propulsion...

Mais Adda et Philas patientaient dans le Champ, un filet tendu au maximum entre eux et des lances prêtes à l'emploi.

Les deux premiers cochons allaient bien trop vite pour pouvoir s'arrêter. Ils firent demi-tour dans l'Air et entrèrent en collision, leurs grandes bouches s'ouvrant soudain pour émettre des couinements puérils, fonçant droit sur le filet, le postérieur en avant. Philas et Adda travaillèrent ensemble, un peu maladroitement mais néanmoins avec efficacité. En quelques battements de cœur, ils avaient jeté le filet autour des deux animaux et tentaient de les soumettre en les aiguillonnant. Des pets verts jaillissaient des cochons, et le filet se bosselait tandis que les bêtes terrorisées tentaient en vain de

s'échapper. Lorsque Dura arriverait, elles seraient ligotées, et alors...

Un cri retentit derrière elle. *Farr !*

Elle tourbillonna dans l'Air, oubliant Adda et Philas. Le troisième animal – la truie gravide – s'était échappé du filet d'Adda. Terrifiée et furieuse, elle avait filé vers le bas, s'éloignant du plafond de racines. À présent, elle dégringolait parmi les arbres, le long du flux du Champ... droit sur l'adolescent.

Apparemment pétrifié, Farr fixait les ailerons qui s'agitaient et les pédoncules oculaires rigides. *Il ne va pas s'écarter*, comprit Dura. Et à cette vitesse, le cochon l'écraserait en un instant.

Elle tenta de l'appeler, de se déplacer dans sa direction – mais elle se sentait comme plongée dans un cauchemar au ralenti. Le Champ était épais et poisseux, l'Air une soupe grasse où elle se trouvait engluée. Elle se débattit pour se libérer, pour crier quelque chose à son frère, mais la vitesse affolante de la bête brouillait tout, rendant ses efforts insignifiants.

Il y avait à peine une hauteur d'homme entre le cochon et le jeune garçon. Dura, piégée dans l'Air visqueux, s'entendit hurler.

Tout à coup, la truie ouvrit grand la bouche et poussa un meuglement de souffrance. L'animal vira soudain, des pets maculant l'air. Un aileron ventral faucha Farr par le côté et l'envoya bouler contre un tronc d'arbre... Dura constata avec soulagement que l'adolescent était certes sous le choc, mais rien de plus.

La truie roula dans l'Air, révélant la cause de sa détresse : la longue lance d'Adda sortait de son ventre, vibrant, tandis que la bête se débattait en cherchant à échapper à sa douleur soudaine.

Adda lui-même s'élançait à présent le long du Champ, malhabile mais déterminé. Derrière lui, les deux cochons pris au piège se libéraient du filet abandonné.

« Elle est folle de terreur, beugla Adda. Dura, va chercher le gamin et tiens-le à l'écart. »

Le cochon se stabilisa dans l'Air et ses six yeux pédonculés opérèrent une triangulation de la position du vieil homme. Adda ralentit et plana, bras et jambes écartés, le regard fixé sur l'animal.

« Adda, écarte-toi », dit Dura, incertaine. « Je crois que...

— Attrape ce fichu gamin. »

Elle s'exécuta en hâte, contournant la truie blessée.

Dans un hurlement déchirant, le cochon chargea Adda... qui se tordit dans l'Air en ondoyant pour s'écarter, ses jambes piétinant le Champ...

Mais, Dura s'en avisa aussitôt, pas assez vite.

Accrochée à Farr qui pleurait, elle ne put rien faire tandis que les derniers et horribles instants se déroulaient. Le visage d'Adda ne montra pas de peur – mais aucune résignation non plus. Rien qu'une

grimace d'irritation, peut-être à cause de ce nouveau manquement de son corps délabré par l'âge.

La truie, laissant derrière elle un sillage de pets verts, ouvrit la bouche au moment où elle atteignait Adda.

Son immense gueule circulaire se referma sur les deux jambes du vieil homme. L'inertie de la truie lancée à pleine vitesse les emporta tous deux, et Dura ne put retenir un cri tandis que le fragile corps d'Adda s'écrasait contre un tronc d'arbre. Mais ce dernier était encore conscient et il luttait, tambourinant sans cesse des deux poings sur le large dos de l'animal.

Dura donna un coup de pied dans l'arbre pour s'en éloigner et ondoya de toutes ses forces en direction de la femelle gravide. Philas s'en approcha par l'arrière, tenant ses lances devant elle, les yeux immenses, vidés de toute expression par le choc et la terreur.

La truie, stoppée par son impact avec l'arbre, recula vers l'Air dégagé et commença à tourner autour de son axe le plus long en émettant des jets de gaz latéraux. Adda sembla réaliser ce qui était en train de se passer. Les jambes toujours prisonnières, il accentua ses coups sur le flanc de l'animal en jurant violemment ; le cochon continuait pourtant à tourner de plus en plus vite, se réduisant désormais à un brouillard d'ailerons et d'yeux pédonculés. Du gaz formait des rubans circulaires autour du corps de l'animal et des électrons étincelants jaillissaient de ses ailerons. Adda finit par tomber en arrière et demeurer allongé le long du flanc du cochon, ses genoux pliés d'horrible façon.

Dura n'ignorait pas que c'était ainsi que les sangliers achevaient leurs proies : en tournant si vite que la superfluidité de l'Air, qui maintenait en vie toutes les créatures du Manteau, humains y compris, s'effondrait – simple, mais d'une mortelle efficacité. En ce moment même, la douleur dans les jambes d'Adda, la souffrance causée par le mouvement du monde tourbillonnant autour de lui, toute cela se trouvait englouti par une sourde sensation de paralysie : ses muscles cessaient de lui obéir, ses sens s'affaiblissaient, son esprit même l'abandonnait.

Poussant un cri venu du plus profond de ses entrailles, Dura se rua sur l'animal en furie. S'arc-boutant à l'épiderme lisse et glissant, sentant son ventre, ses jambes frôler la chair chaude et palpitante, elle parvint à plonger chacune de ses lances dans l'épiderme résistant avant d'être éjectée puis de percuter un tronc avec suffisamment de rudesse pour lui couper le souffle.

L'une de ses deux courtes lances s'était brisée et s'éloignait, inoffensive. Mais la jeune femme avait réussi à enfoncer son second pieu dans la chair de la truie. L'animal blessé, la lance d'Adda pointant toujours de son ventre, tenta en vain de stabiliser son

mouvement, de plus en plus irrégulier, jusqu'à ce qu'il soit victime d'un phénomène de précession, son axe de rotation plongeant çà et là tandis qu'il se débattait dans l'Air. Le malheureux Adda, de toute évidence à présent inconscient, fut projeté d'avant en arrière, son corps mou battant passivement contre l'énorme flanc de l'animal.

Philas se rua sur lui et enfonça une autre lance dans l'épiderme de la truie, élargissant la blessure faite par Dura. La bête ouvrit sa gigantesque bouche, sa face ronde aux grandes lèvres se rétractant pour révéler une gorge tachée de vert, et poussa un rugissement de douleur. Adda, ses jambes enfin libérées, tomba mollement ; Farr se précipita vers lui.

Philas plongea sa seconde lance dans la gueule du cochon qui s'arquait en tous sens, transperçant les organes exposés à l'intérieur. Dura prit appui sur un arbre avant d'à nouveau se jeter sur la truie ; elle était désarmée, mais elle tira sur les lances déjà fichées dans les flancs, déchirant et ouvrant les blessures, tandis que Philas continuait de se concentrer sur la gueule.

Cela prit de longues minutes. La truie se débattit, brassant l'Air jusqu'au bout, cherchant à utiliser ce qui restait de son mouvement de rotation pour éjecter ses assaillants, même si toute fuite lui était désormais interdite. Finalement, libérant des pets sans but, ses cris s'achevant en murmures, l'animal cessa peu à peu de se débattre.

Épuisées, les deux femmes flottaient dans l'Air. La truie se résumait désormais à une immense masse inerte à la peau déchirée dont la bouche béait largement. Dura – haletante, à peine capable d'y voir – peinait à se convaincre que même maintenant, horriblement massacré, l'animal n'allait pas brutalement revenir à un semblant de vie et charger.

Elle ondoya lentement vers Philas. Les deux femmes s'étreignirent, les yeux agrandis par le choc de ce qu'elles venaient de vivre.

Farr allongea doucement Adda sur un tronc d'arbre, comptant sur la faible pression du Champ pour le maintenir en place. Il caressa les cheveux jaunis du vieil homme ; il avait récupéré la lance abimée de ce dernier et l'avait déposée près de lui.

Dura et Philas s'approchèrent ; la première essayait ses mains tremblantes sur ses cuisses. Elle étudia le corps avec précaution, craignant même de le toucher.

Au-dessous des genoux, les jambes avaient été réduites en charpie : les os longs étaient de toute évidence brisés en de nombreux endroits, les pieds se réduisaient à deux masses de chairs pulpeuses. Si la surface de la poitrine n'affichait aucune blessure visible, elle semblait étrangement inégale ; Dura, qui appréhendait toujours de le toucher, imagina des côtes cassées. Le bras droit du vieil homme pendait

mollement dans l'Air selon un angle étrange ; l'épaule avait peut-être été déboîtée. Son visage mâché n'était qu'une meurtrissure ; ses deux coupes oculaires remplies de sang collant et ses narines éteintes... Et les Xeeles seuls savaient de quelles blessures internes il pouvait souffrir. Son pénis et son scrotum étaient tombés de leur cache entre ses jambes ; leur exposition faisait paraître Adda encore plus vulnérable et pitoyable. Dura prit les organes génitaux flétris dans sa main en coupe et les replaça délicatement dans leur logement.

« Il se meurt », dit Philas, la voix tremblante. On aurait dit qu'elle s'éloignait du corps meurtri, comme s'il représentait plus qu'elle ne pouvait supporter.

Dura secoua la tête et se contraignit à réfléchir. « Il mourra à coup sûr dans cet Air infect. On doit l'en sortir, retourner dans le Manteau... »

Philas lui toucha le bras. Elle dévisagea Dura, qui devina combien la jeune femme faisait d'effort pour combattre son propre état de choc. « Regardons la situation en face. Il va mourir. Inutile d'échafauder des plans, de s'écarter à l'emmener où que ce soit... tout ce que nous pouvons faire, c'est nous débrouiller pour qu'il souffre le moins possible. »

Dura repoussa le contact léger de la veuve : elle était pour l'heure incapable de se résigner.

La bouche d'Adda formait des mots, donnant dans sa faiblesse forme au souffle qui sifflait entre ses lèvres. «... Dura... »

Craignant toujours de le toucher, la jeune femme se pencha sur ses lèvres. « Adda ? Tu es conscient ? »

Il laissa échapper une ébauche de rire et tourna vers elle des coupelles oculaires aveugles.

«... Je... préférerais... ne pas l'être. » Il ferma la bouche, tentant de déglutir, puis reprit :

« Tu vas bien ?... Le garçon ? »

— Oui, Adda. Il va bien. Grâce à toi.

— ... Et les cochons ?

— Nous avons tué celui qui t'a attaqué. La truie. Les autres... » Elle jeta un coup d'œil aux filets qui dérivait dans l'Air, emmêlés et vides. « Ils se sont échappés. Un désastre... »

— *Non.* » Il bougea, comme pour essayer de tendre le bras vers elle, puis retomba. « On a fait de notre mieux. À présent tu dois... réessayer. Retourner... »

— Oui, mais on doit d'abord trouver un moyen de te déplacer. » Elle regarda fixement le corps écrasé du vieil homme et tenta de visualiser une méthode pour s'occuper de ses blessures les plus graves.

L'ébauche du rire glaçant retentit de nouveau. « Ne sois pas si... foutrement stupide, dit-il. Je suis fichu. Ne... perds pas ton temps. »

Adda ouvrit la bouche, prête à protester, mais une grande lassitude s'abattit brusquement sur elle. Adda avait raison, bien entendu. Et Philas aussi. Il allait bientôt mourir, évidemment. Mais elle savait qu'elle allait quand même devoir tenter de le sauver. « Je n'avais jamais vu un cochon se comporter ainsi. Un sanglier peut-être. Mais...

— Nous aurions dû nous y attendre, murmura-t-il. J'ai été stupide... une laie pleine... elle ne pouvait que... réagir ainsi. » Sa respiration semblait se ralentir. Étrangement, songea Dura en l'étudiant, il paraissait de plus en plus à l'aise. Plus paisible.

« Tu ne vas pas mourir tout de suite, bon sang », murmura-t-elle.

Il ne répondit pas.

Elle se tourna vers Philas. « Écoute, nous devons essayer de ligaturer ses blessures. Découpe des lanières dans le flanc de la truie. On pourrait peut-être attacher son bras cassé à son corps. Et lier ses jambes ensemble, en utilisant sa lance en guise d'attelle. »

Philas la dévisagea un long moment avant de s'exécuter finalement.

« Que puis-je faire ? » demanda Farr.

Dura regarda alentour, l'air distrait. « Va récupérer ce filet. On va devoir fabriquer un travois, d'une manière ou d'une autre, pour pouvoir le traîner jusqu'à la maison...

— D'accord. »

Lorsque Philas revint, les femmes tentèrent de redresser les jambes d'Adda pour pouvoir les attacher à l'attelle de fortune. Lorsqu'elle toucha sa chair, Dura vit un spasme tordre le visage du vieil homme, dont la bouche s'ouvrit toute grande sur un cri muet. Incapable de continuer, elle éloigna ses mains des membres torturés et regarda Philas, impuissante.

Et alors, derrière elle, Farr se mit à crier.

Dura fit volte-face, tendant les mains vers la lance d'Adda.

Farr travaillait encore sur le filet emmêlé, ou du moins le faisait-il une seconde plus tôt, car à présent il s'en éloignait à reculons, ses coupelles oculaires écarquillées de surprise. Avec le plus bref des coups d'œil, Dura s'assura que le gamin n'avait aucun mal. Puis, tandis qu'elle se précipitait à son côté, elle regarda devant lui afin de découvrir ce qui le menaçait... pour ralentir lentement et s'immobiliser dans l'Air, bouche bée, oubliant même son frère tant elle était stupéfaite.

Flottant dans l'Air, une boîte avançait vers eux. C'était un cube d'environ une hauteur d'homme de côté, fait de plaques de bois découpées avec soin. Des cordes conduisaient à un attelage de six jeunes cochons d'Air qui halaient patiemment la boîte à travers la forêt. Et, par-delà un panneau transparent situé sur la face antérieure, un visage d'homme la regardait.

Il fronçait les sourcils.

La boîte s'arrêta peu à peu. Dura leva la lance d'Adda.

4.

Toba Mixxax tira sur ses rênes. Les cordes de cuir se déplacèrent avec un soupir dans les membranes étanches placées à l'avant de la voiture, et il constata à travers la fenêtre de clairbois – et sentit dans la tension rapidement relâchée des rênes – combien les cochons acceptaient la pause avec enthousiasme.

Il ouvrit de grands yeux en découvrant les étrangers.

... Et leur étrangeté. Deux femmes, un gamin et un vieil homme en piteux état, tous nus, l'une des femmes agitant une lance de bois grossière dans sa direction.

Naturellement, Mixxax avait commencé par penser qu'il ne s'agissait que d'un groupe de coolies faisant une pause dans la forêt, ici, aux abords de sa ferme au plafond. Mais c'était impossible, bien entendu, même les plus obtus de ses coolies ne se seraient pas autant éloignés sans un réservoir d'Air. En fait, il peinait à comprendre comment ces gens pouvaient survivre si mal équipés à une telle altitude. Ils n'avaient que des lances, des cordes et un filet fabriqué avec quelque chose qui ressemblait à du cuir brut...

D'autant qu'il aurait reconnu ses propres coolies. Probablement.

Il patrouillait dans les bois juste au-delà de la frontière de la ferme lorsqu'il était tombé sur ce petit groupe, ou du moins avait-il eu l'intention de patrouiller ; il semblait bien qu'il avait rêvassé pour finir par s'égarer un peu plus loin dans la forêt du magmont qu'il en avait eu l'intention. Ce qui, en définitive, n'avait rien de très surprenant : après tout, il ne manquait pas de sujet de réflexion. Il n'avait atteint que cinquante pour cent de son quota de blé, et l'année comptable était déjà aux trois quarts écoulée. Il réalisa que ses mains s'égarèrent vers la Roue en Matos du Noyau qui reposait sur sa poitrine. Encore une météo de rotation comme la dernière et il était fichu. Toba, sa femme Ito et son fils Cris iraient rejoindre les masses sans cesse grossissantes dans les rues de Parz, dépendant de la charité des étrangers pour leur survie même. Et de charité, il y avait fort peu dans la Parz de Hork IV, se rappela-t-il avec un frisson.

Accomplissant un effort pour se concentrer de nouveau sur le présent, il observa les vagabonds par la fenêtre de la voiture. La femme qui tenait la lance – grande, avec une chevelure striée de mèches jaunies par l'âge, l'air robuste, le visage carré – lui rendit son regard avec une expression de défi. Elle ne portait rien d'autre qu'une corde nouée autour de sa taille à laquelle était accroché une sorte de sac qui semblait fait de peau de cochon non traitée. Elle était mince,

l'air rude, avec de petits seins compacts ; il voyait des couches de muscles sur ses épaules et ses cuisses.

En toute franchise, elle le terrifiait.

Qui étaient ces gens ?

Maintenant que Toba y réfléchissait, ils se trouvaient bien trop loin en magmont pour être des coolies égarés, même s'ils s'étaient enfuis d'une autre ferme. La sienne se trouvait juste au bord du vaste arrière-pays qui entourait Parz... juste au bord de la zone cultivable, se rappela-t-il dans une bouffée de vieille amertume. Non que cela lui permette de payer moins d'impôts que quiconque. Même la ferme de Qos Frenk, son plus proche voisin, était à plusieurs journées de voyage en magval sans voiture.

Non, ce n'étaient pas des coolies. Il devait s'agir de magmontains... de... *sauvages*.

Les premiers que Toba ait jamais rencontrés.

Sa main gauche traça le Signe de la Roue sur sa poitrine, rapide et à demi involontaire. Peut-être devait-il simplement tirer sur les rênes un bon coup et filer d'ici avant qu'ils ne puissent tenter un tour quelconque...

Il se morigéna pour son manque de courage. Que pouvaient-ils faire, après tout ? Le seul homme paraissait assez vieux pour être le père de Toba, et le malheureux semblait éprouver toutes les peines du monde à respirer. Et même les deux femmes et le gamin, en s'y mettant ensemble, ne pourraient traverser les parois de bois durci d'une voiture étanche... n'est-ce pas ?

Il fronça les sourcils. Ils pouvaient toujours l'attaquer de l'extérieur. Tuer des cochons d'Air, par exemple. Ou simplement couper les rênes.

Il souleva celles-ci. Peut-être ferait-il mieux de revenir avec de l'aide – former un détachement avec les coolies, et puis...

Cinquante pour cent de son quota.

Il lâcha les rênes, soudain furieux contre lui-même. Non, bon sang, aussi pauvre soit-il, ce morceau de Croûte lui appartenait, et il mériterait d'être rompu sur la Roue s'il laissait une bande de sauvages sans armes l'en chasser.

Empli d'une juste résolution, Toba tira vers lui le micro du Haut-parleur :

« Qui êtes-vous, énonça-t-il ? Que faites-vous ici ? »

Il eut le plaisir de voir les magmontains sursauter tels des cochons d'Air effrayés. Ils s'écartèrent un peu de la voiture en ondoyant et pointèrent leurs petites lances vers lui. Le vieux lui-même leva les yeux – ou du moins, essaya de le faire. Toba vit que les coupelles oculaires de l'homme étaient embrumées par de l'Air rance et pleines de pus.

Un brusque sentiment de confiance l'envahit, la sensation de contrôler la situation. Il n'avait rien à craindre ; c'était lui qui intimidait ces sauvages ignorants. Ils n'avaient sans doute jamais même entendu parler de la Cité de Parz. Sa colère devant leur intrusion semblait enfler à mesure que son appréhension diminuait.

La femme à l'allure robuste s'approcha de la voiture – avec prudence, constata-t-il, sa lance tendue devant elle, mais de toute évidence en rien paralysée par la peur... comme lui-même l'aurait sans doute été, concéda-t-il, dans la situation inverse.

À présent, la femme criait vers lui à travers le clairbois, soulignant ses paroles de petits coups de lance en direction du visage de Toba. Le système de l'oreille externe du Haut-parleur transmet sa voix.

« Qui croyez-vous être ? Une grand-mère xeelee ? »

Toba écouta attentivement. La voix de la magmontaine était bien sûr déformée par les limitations du Haut-parleur, mais Toba pouvait gérer sans mal ce genre de chose. Il savait comment fonctionnait l'appareil, il le savait même très bien. Lorsqu'on exploitait une ferme du plafond aussi éloignée du Pôle que la sienne, aussi loin en magmont, à une latitude aussi inhospitalière, c'était les appareils de la voiture qui vous maintenaient en vie. Le plus robuste des coolies parvenait à survivre longtemps par ici, peut-être même certains d'entre eux pouvaient-ils parcourir la piste jusqu'au Pôle et la Cité de Parz. Mais certainement pas Toba Mixxax, né et élevé en Ville ; il doutait de tenir dans un tel environnement un millier de battements de cœur.

Aussi avait-il assidûment appris à entretenir les appareils de la voiture dont sa vie dépendait... à l'instar du Haut-parleur. L'Air qu'il respirait se trouvait fourni par des réservoirs sculptés dans les lourdes et épaisses parois de bois. Le système des Haut-parleurs se basait sur un réseau de tubes fins traversant les réservoirs et reliant des membranes insérées dans les parois intérieures et extérieures. Les tubes étaient remplis d'Air maintenu dans un parfait état de superfluidité par les réservoirs qui les entouraient, et de fait capables de transmettre sans perte les micro-fluctuations de température que les oreilles humaines percevaient comme des sons.

Toutefois, l'étroitesse des tubes avait effectivement tendance à filtrer certaines des fréquences les plus basses. La voix de la sauvage semblait fluette, sans profondeur, et les résonances lui conféraient un étrange timbre empli d'échos. Malgré tout, ses paroles avaient été correctement articulées – de toute évidence dans la propre langue de Toba –, et à peine teintées d'une once d'accent.

Sa propre surprise lui fit froncer les sourcils. Était-il si étonné que la femme puisse parler ? Il s'agissait de magmontains, certes, mais ce n'en étaient pas moins des gens, et non des animaux. Il se trouvait en

présence d'être intelligents et autonomes, s'avisa-t-il brusquement, et après tout, qui sait si son attirail technologique les impressionnait à ce point ?...

Les choses n'allaient peut-être pas se révéler aussi simples que prévu, en fin de compte.

« Alors ? » dit la femme d'une voix rauque. Elle agita sa lance. « Trop effrayé pour parler ? »

— Mon nom est Toba Mixxax, homme libre de Parz. Ceci est ma propriété. Et j'exige que vous en partiez. »

Le vieux bonhomme blessé fit pivoter ses coupelles aveugles. Il cria d'une voix faible, mais assez fort pour que Toba entende. « Salauds d'habitants de Parz ! Vous croyez que tout le Manteau vous appartient, hein ? » Un accès de toux interrompit le vieil idiot, et Toba vit la femme la plus râblée se pencher vers lui, apparemment pour lui demander de quoi il parlait. L'homme ignora les questions et l'interpella une nouvelle fois lorsque la quinte eut cessé. « Tire-toi, homme du Pôle ! »

Toba pinça les lèvres. Ils connaissaient Parz. Ils paraissaient bien moins ignorants qu'il l'avait supposé. En définitive, c'était peut-être lui, l'ignorant. Il se pencha vers la membrane du Haut-parleur et tenta de charger sa voix de menace : « Il n'y aura pas d'autre avertissement. Je veux que vous quittiez ma propriété. Si vous ne le faites pas, je... »

— Oh, la ferme. » La femme robuste mit soudain son visage à la fenêtre. Toba ne put retenir un mouvement de recul. « Qu'est-ce que vous croyez que ça signifie pour nous, "votre propriété" ? Et de toute façon... » Elle indiqua le blessé. « Nous ne pouvons aller nulle part avec Adda dans cet état. » Le vieil homme, Adda, lui cria quelque chose – peut-être l'ordre de le laisser –, mais elle poursuivit : « Nous n'allons pas partir. Faites ce que vous avez à faire. Quant à nous... » Elle leva à nouveau sa lance. « ... Nous ferons ce que nous pouvons pour vous arrêter. »

Toba plongea son regard dans les coupelles oculaires très claires de la femme.

À ses côtés se trouvait un ensemble de petits leviers sculptés avec précision ; peut-être était-ce le moment de tirer l'un d'entre eux, d'utiliser les arbalètes et les tubes de javalots du véhicule...

Peut-être.

Il se pencha en avant, incertain quant à ses propres motivations. « Que lui est-il arrivé ? »

La femme hésita, mais le gamin intervint, sa voix claire et aigüe efficacement transmise par les tubes du Haut-parleur. « Adda a été encorné par un sanglier ! »

Le vieil homme cracha un rire dur. « N'importe quoi ! J'ai été massacré par une laie enceinte. Comme le vieil imbécile que je suis. »

Il semblait vouloir s'éloigner du tronc d'arbre, tenter d'atteindre une arme. « Mais pas assez stupide, ou vieux, pour ne pas être capable de transformer les dernières minutes de ton existence en enfer, homme du Pôle. »

Toba riva son regard dans celui de la femme. Elle leva sa lance et grimaça... puis, d'une façon tout à la fois choquante et désarmante, son visage se fendit d'un sourire.

Et Toba, surpris, se retrouva en train de le lui rendre.

La femme pointa sa lance dans un geste dénué de menace. « Vous. Toba Paxxax.

— Mixxax. Toba Mixxax.

— Je suis Dura, fille de Logue. »

Il hocha la tête.

« Écoutez, dit-elle, vous voyez bien que nous avons des ennuis. Pourquoi ne sortez-vous pas de votre boîte à cochons pour nous aider ? »

Il hocha la tête. « Quel genre d'aide ? »

Ouvrtement exaspérée, elle jeta un coup d'œil vers le vieil homme. « Pour lui, bien entendu. » Elle examina la voiture d'un regard nouveau, comme si elle évaluait la subtilité de sa conception. « Vous pourriez peut-être nous aider à soigner ses blessures...

— Sûrement pas. Je ne suis pas docteur. »

Dura fronça les sourcils ; le vocable ne lui semblait pas familier. « Dans ce cas, vous pouvez au moins nous aider à le transporter hors de la forêt. Votre boîte devrait être en sécurité ici jusqu'à ce que vous reveniez.

— Ça s'appelle une voiture, dit-il d'un ton absent. Le transporter où ? Chez vous ? »

Elle hocha la tête et pointa sa lance dans la direction de la rangée d'arbres, vers le bas et l'intérieur de l'Étoile. « À quelques milliers de hauteurs d'homme d'ici, par là. »

Hauteurs d'homme ? Une mesure pratique, supposa-t-il... Mais qu'est-ce qui clochait avec les microns ? Une hauteur d'homme devait donc équivaloir à environ dix microns – un cent millième de mètre – si le terme signifiait ce qu'il évoquait...

« Quel genre d'installation avez-vous ?

— ... Installation ? »

Son hésitation constituait déjà une réponse. Même si Toba était enclin à risquer sa propre santé en transbahutant ce vieux type dans la forêt, il n'y avait de toute évidence pas grand-chose qui attendait ce dernier chez lui, sinon d'autres sauvages nus vivant dans des conditions d'un sordide unimaginable. « Écoutez », dit-il, essayant de se montrer gentil. « À quoi bon ? Même si nous y arrivions à temps...

— ... Nous ne pourrions rien faire pour lui. » Les yeux de Dura

s'étaient étrécis et troublés. « Je sais. Mais je ne peux pas me contenter d'abandonner. » Elle regarda Toba à travers sa fenêtre avec... Quoi ? De l'espoir ? « Vous avez parlé de votre propriété. C'est loin d'ici ? Vous avez des, euh... *installations* ?

— Certes pas. » Il y avait des ressources médicales de base pour les coolies, bien entendu, mais rien de plus ambitieux que le nécessaire pour les rafistoler et les renvoyer au travail. Franchement, si l'un de ses coolies avait été aussi grièvement blessé que le vieil Adda, il se serait attendu à le voir mourir.

Il aurait ni plus ni moins tiré un trait sur lui, en fait.

On ne pouvait trouver qu'à Parz un traitement d'une qualité suffisante pour sauver la vie d'Adda.

Il reprit les rênes et tenta de se concentrer à nouveau sur ses propres affaires. Il avait quantité de problèmes bien à lui, beaucoup de travail à terminer avant de revoir Ito et Cris. Certes, il pouvait peut-être se montrer charitable, donner une chance à ces magmontains. Oui. Après tout, ils n'allaient sûrement pas endommager sa ferme au plafond. Mais...

« Je suis désolé », dit-il, tentant de se sortir avec un minimum de dignité de cette situation embarrassante. « Je ne crois pas... »

La femme, Dura, le fixait à travers la fenêtre, le regard perçant au fond de ses coupelles oculaires. Toba se sentit frissonner sous l'intensité de ce regard. « Vous connaissez un moyen de l'aider, dit-elle avec lenteur. Ou vous croyez le connaître. N'est-ce pas ? Je le vois sur votre visage. »

Toba sentit sa bouche s'ouvrir et se fermer tel l'évent d'un cochonnet d'Air flatulent. « Non. Bon sang... Peut-être. D'accord, peut-être. Si nous pouvions l'emmener à Parz. Mais même dans ce cas il n'y aurait aucune garantie... » Il rit. « Et de toute façon, comment prévoyez-vous de payer ? Qui êtes-vous ? La nièce perdue de Horz ? Si vous croyez que j'ai les moyens...

— Aidez-nous », dit-elle, plongeant le regard dans les coupelles oculaires de Toba.

Il comprit tout à coup que ce n'était plus une demande, ou une supplication. Il s'agissait d'un *ordre*.

Il ferma les yeux. *Merde*. Pourquoi fallait-il que ce genre de chose lui arrive à lui ? N'avait-il pas assez de problèmes comme ça ? Il regretta presque de ne pas les avoir tous expédiés à grands traits d'arbalètes sans leur laisser l'occasion d'ouvrir la bouche et de lui embrouiller les idées.

Se refusant toute nouvelle réflexion, il saisit un réservoir d'Air sous son siège et tendit la main vers la portière de la voiture.

Une fente circulaire apparut dans l'un des murs lisses de la boîte en

bois de Toba Mixxax – sa *voiture*. Dura ne put s'empêcher de tressaillir face à cette dernière surprise ; elle leva sa lance devant le couvercle de bois qui commençait à se rabattre vers l'intérieur du véhicule.

La porte acheva de s'ouvrir dans un soupir de pression s'égalisant. L'Air riche de la voiture enveloppa Dura, si épais qu'elle faillit en tousser ; elle en inhala une profonde goulée et, l'espace de quelques battements de cœur, se sentit revigorée et remplie d'énergie. Puis l'Air se diffusa dans l'atmosphère ténue et collante de la forêt avant de disparaître, aussi dénué de substance qu'un rêve. De toute évidence, il y avait davantage d'Air dans le compartiment que dehors... mais c'était logique, bien entendu. Pourquoi se promener dans une prison de bois et dépendre de la coopération de jeunes cochons, sinon dans le but de transporter assez d'Air pour rester confortablement assis ?

Toba Mixxax émergea de sa voiture. Dura l'observait, méfiante, les yeux écarquillés. Il lui rendit son regard. Pendant de longues secondes ils restèrent là, se jugeant mutuellement.

Mixxax portait des *vêtements*. Pas seulement une ceinture, ou un sac de voyage, mais un costume fait d'une sorte de cuir qui l'enveloppait tout entier. Dura n'avait jamais rien vu d'aussi inutilement contraignant – d'autant que ce n'était pas comme s'il avait eu beaucoup de poches. Et il arborait un chapeau sur sa tête, avec un voile fait d'un tissu clair et léger pendant sur son visage. Des tubes reliaient le voile à un paquet dans son dos. Un médaillon en forme de roue pendait à une chaîne autour de son cou.

Mixxax avait bien cinq ans de plus que Dura, et peut-être à peine quinze ans de moins que son père lorsque ce dernier était mort. Assez vieux pour que ses cheveux – ce qu'elle pouvait en voir, en tout cas – soient pour l'essentiel jaunis, et qu'un réseau de rides s'accumule autour de ses coupelles oculaires peu profondes. Malgré son chapeau et son voile, le souffle semblait lui manquer dans l'Air ténu de la forêt. Petit – une tête de moins que Dura –, il paraissait bien nourri : ses joues étaient rondes et son ventre pointait sous ses vêtements. Toutefois, en dépit de ce fardeau de graisse, Mixxax n'était pas très musclé. Son cou, ses bras et ses cuisses étaient maigres ; les muscles se perdaient sous les couches de cuir qui les dissimulaient. Sa tête couverte oscillait légèrement au-dessus d'un cou franchement décharné.

Dura comprit peu à peu que Mixxax ne serait pas à la hauteur si elle l'affrontait dans un combat loyal. En vérité, il aurait eu du mal à se défendre contre Farr. Tous les habitants de son étrange foyer – la *Cité de Parz* – s'étaient-ils atrophiés au point de se promener dans des voitures tirées par des cochons ?

Un regain de confiance envahit la jeune femme. Toba Mixxax était certes étrange, mais il ne représentait de toute évidence pas une

grande menace.

Elle s'avisa que son regard était de nouveau attiré par le médaillon suspendu au cou de l'homme. De la taille de sa paume environ, il consistait en une roue ouverte et un personnage en son centre, bras et jambes étirés sur les cinq rayons de la sphère. Le travail était fin, et l'expression du visage du petit homme sculpté exprimait une palette de sentiments divers : de la douleur mâtinée d'une sorte de dignité patiente.

Néanmoins, plus que la forme du pendentif, c'est bien le matériau dont il semblait constitué qui l'étonnait : une substance qu'elle n'avait jamais vue auparavant – et certainement pas du bois. Ça paraissait trop lisse et trop lourd. Quoi, alors ? De l'os sculpté ? Ou...

Mixxax parut se rendre compte qu'elle fixait le pendentif. Il sursauta, l'air étrangement coupable, masqua l'objet dans la paume de sa main et le glissa hors de vue dans son col de veste.

La jeune femme décida de remettre ses questions à plus tard ; un mystère de plus parmi tant d'autres...

« Dura », dit Toba. Sa voix sonnait beaucoup mieux que le croassement distordu entendu à travers les murs de la voiture.

« Merci de nous aider. »

Il fronça les sourcils, ses joues grasses s'étirant vers le bas. « Ne me remerciez pas tant que nous ignorons s'il y a quelque chose à faire. Même s'il survit au voyage de retour à Parz, rien ne garantit que je trouverai un docteur pour soigner un magmontain tel que lui. »

Magmontain ?

« Et même si c'était le cas, j'ignore toujours comment vous allez payer... »

Elle écarta sa remarque d'un revers de main. « Toba Mixxax, je préfère m'occuper de ces mystérieux problèmes quand je les rencontrerai. Pour l'instant, nous devrions nous concentrer sur le moyen de mettre Adda dans votre boîte... votre *voiture*. »

Il hocha la tête et sourit. « Oui. Et ça ne sera pas simple. »

En quelques vifs ondoiements, Mixxax la suivant avec maladresse, Dura rejoignit le petit groupe d'êtres humains. Le regard de Farr faisait des allers-retours entre le visage de Dura et le chapeau de Mixxax. Sa bouche béait telle une troisième coupelle oculaire géante. Dura retint un sourire : « C'est bon, Farr. Ne le regarde pas comme ça. »

Philas soutenait la tête meurtrie d'Adda, qui tourna vers eux son visage aveugle. « Fiche le camp, homme de Parz. » Sa voix était un gargouillis croassant.

Mixxax se pencha sur le vieil homme, ignorant ses paroles. Dura eut l'impression de voir les blessures d'Adda par les yeux de l'étranger – le bras disloqué, les pieds écrasés, la poitrine enfoncée –, et elle

sentit comme un poignard se tordre dans son cœur.

Mixxax se redressa, son expression obscurcie par le voile. « J'avais raison. Ça ne va pas être facile, ne serait-ce que pour le porter jusqu'à la voiture, murmura-t-il.

— Alors laissez tomber, siffla Adda. Dura, espèce d'idiote...

— *Ferme-la.* » Dura s'efforçait de trouver une solution. « Peut-être, reprit-elle lentement, que si nous l'attachions serré à des attelles faites avec nos lances – ça ne serait pas si terrible.

— Oui. » Mixxax regarda autour de lui. « Mais les cordes que vous avez, ou même vos filets, ne feront qu'entrer dans ses chairs.

— Je sais. » Elle lança un regard évaluateur aux vêtements de Mixxax. « Alors peut-être que... »

Comprenant où elle voulait en venir, il entreprit d'ôter son pantalon et sa veste dans un soupir résigné. « Pourquoi moi ? » marmonna-t-il, presque trop bas pour qu'elle l'entende.

Mixxax portait des vêtements y compris *sous ses vêtements*. Sa poitrine, ses bras et ses jambes étaient nus, mais de solides shorts de cuir couvraient son entrejambe et le bas de son estomac. Il garda son chapeau.

Sans habits, ses membres paraissaient encore plus décharnés, son ventre plus flasque. En fait, il avait l'air ridicule. Dura s'abstint d'émettre le moindre commentaire.

Les Êtres humains portaient parfois des vêtements simples, bien entendu : des ponchos et des capes, si l'Air soufflait particulièrement froid. Mais des vêtements sous des vêtements ?

Adda jura violemment pendant qu'ils l'attachaient – nouant jambes de pantalon et manches – à un travois de fortune composé de lances. Mais il était trop faible pour résister, aussi en quelques minutes se retrouva-t-il enveloppé d'un cocon de cuir souple, son visage aveugle se tordant d'un côté et de l'autre comme pour chercher un moyen de s'échapper.

Dura et Mixxax, aidés par une Philas passablement effrayée, qui tenait toujours la fragile tête d'Adda, firent glisser le cocon avec précaution dans la voiture à cochons. Mixxax grimpa à sa suite et se mit en devoir de fixer le blessé à l'arrière de la cabine avec des morceaux de corde. Même ainsi, à l'extérieur de la voiture, Dura entendait Adda insulter son sauveur.

Elle sourit à l'intention de Philas, épuisée. « Vieux ronchon. »

La veuve s'abstint de toute réponse, ses yeux écarquillés posés sur la voiture... Peu à peu, Dura s'avisa qu'en définitive, la peur constituait l'émotion la plus forte que Philas ait montrée depuis la mort d'Esk.

Dura lui prit la main ; elle tremblait contre sa paume comme un

petit animal. « Écoute, dit-elle avec précaution, j'ai besoin de ton aide. »

Philas tourna vers elle son long visage marqué par le chagrin.

La jeune femme poursuivit. « Il faut que je retourne avec les Êtres humains. Pour organiser une autre expédition de chasse... Tu le sais, n'est-ce pas ? Quelqu'un doit partir avec Adda, dans la voiture, jusqu'à cette... cette Cité de Parz. »

Philas cracha presque sa réponse. « *Non*.

— Philas, il le faut. Je...

— Farr. Envoie-le, lui. »

Dura ouvrit de grands yeux devant la dureté de son expression, son regard vide. Philas irradiait la colère et la peur à un point tel que c'en était choquant. « Farr n'est qu'un gamin. Tu n'es pas sérieuse...

— Pas moi. » Philas secoua la tête avec raideur, les muscles de son cou durcis par la rage. « Je ne monte pas dans cette chose pour qu'on m'emmène. Non. Plutôt mourir. »

Et Dura, désespérée, comprit que la veuve n'exagérait pas. Elle continua malgré tout un moment à essayer de la convaincre, mais la jeune femme ne voulut rien entendre.

« Très bien, Philas. » Les problèmes tournaient en rond dans sa tête : la tribu, Farr... Son frère allait devoir venir avec elle, dans la voiture, bien entendu. Adda avait eu raison en disant qu'elle ne pourrait jamais plus se détendre si Farr demeurerait trop longtemps hors de sa vue.

« Voici ce que tu dois faire », dit-elle à Philas. Elle lui serra la main, fort. « Retourne auprès des Êtres humains. Dis-leur ce qui s'est passé. Que nous allons bien, que nous partons trouver de l'aide pour Adda. Dis-leur que nous reviendrons si nous le pouvons. »

La terreur qui la paralysait s'atténuant, Philas hocha la tête avec prudence.

« Ils doivent repartir à la chasse. Dis-leur ça, Philas, essaye de leur faire comprendre. En dépit de ce qui nous est arrivé. Sans quoi ils vont mourir de faim. Tu comprends ? Tu dois leur dire tout cela, Philas, tu dois le leur faire entendre.

— Promis... Je suis désolée, je... »

Dura éprouva soudain le besoin de l'étreindre, mais Philas se tenait à distance. Les deux femmes flottèrent dans l'Air sans parler, mal à l'aise, l'espace de quelques battements de cœur, avant que Dura ne finisse par se détourner pour faire face à la portière de la voiture. L'intérieur de l'engin était sombre comme une bouche.

La terreur jaillit en elle, soudaine et inattendue. Elle aussi avait peur de la voiture, de la Cité de Parz, de l'inconnu. Bien entendu. Elle se demanda si cette peur rôdant dans l'ombre au fond de son esprit, cette terreur brute, l'avait poussée à ordonner à Philas d'accompagner

Toba sans justification aucune, et si Philas l'avait perçue comme telle.

Encore une strate, songea-t-elle avec lassitude, à ajouter à une relation déjà bien complexe. Mais quoi ? Sans doute la vie était-elle ainsi faite...

Dura se tourna et monta lentement dans la voiture ; Farr la suivit sans un mot, l'air docile.

L'homme du Pôle, bien moins impressionnant sans ses vêtements extérieurs, les regarda faire. La voiture se révéla très encombrée une fois qu'ils furent à l'intérieur, avec le cocon improvisé d'Adda, et l'imposant fauteuil du pilote devant le tableau de commande. Mixxax ôta son chapeau puis son voile avec une expression de soulagement manifeste. Il tira sur un levier ; la lourde porte se releva pour se refermer.

« Philas ! Dis-leur que nous les aimons... » lança Dura juste avant d'être hermétiquement coupée de la forêt.

La porte s'inséra dans son cadre avec un bruit sourd. Mixxax actionna un autre levier : un sifflement, d'une force surprenante, jaillit des murs qui les entouraient.

L'Air envahit la cabine. Doux et revigorant, il emplit bientôt la tête de Dura – un air qui était, ne manqua-t-elle pas de se rappeler, *étranger*. Elle se nicha dans un coin du véhicule, s'y pelotonna, ramenant ses genoux contre sa poitrine.

Mixxax regardait autour de lui. Il semblait intrigué.

« Ça va ? Vous avez l'air malade. »

Dura lutta contre une envie de se jeter sur lui, de tambouriner sur les panneaux de bois clair incrustés dans les murs. « Toba Mixxax, nous sommes des Êtres humains, siffla-t-elle. De toute notre vie, nous n'avons jamais été confinés dans une boîte. Essayez seulement d'imaginer l'effet que cela produit. »

Toba parut abasourdi. Il se détournait, l'air gêné, puis tira sur les rênes qui passaient à travers les murs de bois.

Le ventre de Dura se souleva lorsque la voiture s'ébranla. « Où est votre Cité de Parz ?

— Au pôle Sud, dit Toba. En magval. Aussi loin en magval qu'il est possible d'aller. »

En magval...

Dura ferma les yeux.

5.

Dura émergea du sommeil avec réticence.

Elle sentait le relâchement de ses muscles, le rythme lent de son cœur, l'Air riche et tiède de la voiture qui palpitait dans ses poumons et ses capillaires. Elle ouvrit lentement ses coupelles oculaires et jeta un coup d'œil sur l'intérieur étroit et carré de la voiture.

La seule lumière provenait de quatre minuscules sections claires du mur – Mixxax les avait appelées des *fenêtres* –, aussi le petit habitacle était-il plongé dans une semi obscurité. C'était une situation bizarre : pour aller poser sa crotte, elle avait dû ouvrir un panneau et s'accroupir au-dessus d'un tube ; quand elle avait tiré un petit levier, les déchets s'étaient trouvés aspirés dans l'Air. La cabine elle-même était construite en panneaux de bois fixés à une charpente d'entretoises et d'espars pareils aux côtes d'une immense créature protectrice, se plaisait à rêvasser Dura. Toujours à demi endormie, elle se souvenait distraitemment de la sensation de menace qu'elle avait éprouvée en pénétrant pour la première fois dans le véhicule. Désormais, après moins d'une journée, elle n'éprouvait plus qu'un sentiment de sécurité matricielle ; c'était proprement étonnant de voir à quelle vitesse les humains s'adaptaient.

Le brancard d'Adda était toujours fixé aux entretoises auxquelles ils l'avaient attaché. Adda lui-même semblait endormi – à moins qu'il ne fût inconscient. Sa respiration bruissait, du fluide s'échappait de sa bouche grande ouverte, et de ses yeux mi-clos, y compris son œil valide, dégouttait lentement jusque sur sa joue et son front une lymphe repoussante dont de minuscules symbiotes inoffensifs se repaissaient. Quant à Farr, il se tenait recroquevillé sur lui-même, coincé dans un angle de la cabine cubique ; son visage était enfoncé dans ses genoux et ses cheveux ondulaient en douceur au rythme de sa respiration.

Mixxax était assis dans son siège d'apparence confortable devant sa console de leviers et de gadgets. Il lui tournait le dos, le regard fixé sur le voyage qui les attendait. Il était en caleçon et elle pouvait de nouveau voir à quel point cet homme de la Ville était maigre et osseux, et sa chair pâle. Pourtant, en cet instant où il conduisait son véhicule, il irradiait le calme et la compétence. C'était ce même calme, la sensation d'être dans un environnement contrôlé et sûr – combiné à l'épuisement de la chasse avortée, au stress des blessures d'Adda et à l'Air ténu de la forêt –, qui avait bercé Dura et Farr et les avait endormis presque aussitôt après que la voiture eut entamé son voyage.

Eh bien, Dura était reconnaissante de ce bref interlude de paix. Les pressions du monde extérieur ne tarderaient pas à revenir – les responsabilités : la santé d'Adda, la vulnérabilité et le besoin de protection de Farr, l'inimaginable étrangeté de l'endroit où on les emmenait. Avant longtemps elle repenserait avec nostalgie à cette parenthèse de sécurité entre les murs de la voiture où elle était confinée.

Se détendant peu à peu, elle s'étira afin de chasser les raideurs de ses muscles et se poussa hors du coin où elle se tenait pour glisser à travers la petite cabine. S'ancrant en tenant le dos du siège du conducteur, elle s'approcha de sa fenêtre.

Toba Mixxax sursauta et s'écarta d'elle. Dura dut s'empêcher de rire quand elle constata l'expression de quasi-panique sur son large visage.

« Désolé, dit-il avec calme. Je vous croyais endormie.

— Les autres le sont encore, je crois. J'ai dormi longtemps ? »

Il haussa les épaules.

« Un moment. »

Elle regarda par la fenêtre en plissant les yeux sous la luminosité dorée de l'Air. Des guides de cuir portaient de la face antérieure de la voiture jusqu'à un cadre de bois léger qui enfermait les jeunes et robustes cochons d'Air que Mixxax appelait son « attelage ». Les cochons, en plein effort, émettaient des nuages de pets de propulsion verts d'une telle densité qu'ils occultaient presque les animaux eux-mêmes ; Dura comprit néanmoins qu'ils faisaient progresser la voiture le long des lignes de vortex. De fines cordes en cuir – *les rênes* –, attachées aux ailerons percés des cochons, traversaient une membrane tendue sur l'avant de la cabine jusqu'aux mains de Mixxax. Ce dernier les tenait presque distraitement, comme s'il contrôlait les cochons et la voiture sans y penser, de façon automatique. Dura laissa quelques instants son imagination voguer sur ce que devait être la vie dans cette magique Cité de Parz, où la capacité de conduire un tel véhicule était aussi naturelle que celle d'ondoyer.

Son regard suivit les tunnels de vortex qui s'étendait loin devant la voiture et jusqu'au point distant où ils se rejoignaient, obscurcissant l'infini. Juste au-delà de ce point blanc-rouge, elle distinguait le faible éclat du pôle Sud... Et peut-être, songea-t-elle, celui de la Cité de Parz.

La Croûte défilait au-dessus d'eux tel un immense plafond dont les détails se succédaient à une vitesse déconcertante. Les arbres où elle avait chassé poussaient encore par ici. Ils pendaient depuis la substance diaphane de la Croûte, suivant les lignes du Champ pareils aux tubes d'une chevelure, et leurs feuilles de neutrinos en forme de coupelles étincelaient à mesure que la perspective de Dura changeait. Pourtant la forêt semblait se clairsemer : elle discernait maintenant, ça

et là, des parcelles de Croûte séparant de petits bosquets à l'allure régulière.

... Et encore, la Croûte exposée n'était-elle pas nue : des sortes d'immenses taches rectangulaires la recouvraient, chacune large d'une centaine de hauteurs d'homme environ. Les rectangles apparaissaient de différentes couleurs et de textures variées. Certains contenaient des traces qui s'étiraient dans la direction du Champ comme des lignes de vortex prisonnières, tandis que d'autres allaient à l'opposé – voire lui étaient perpendiculaires. Quelques-uns encore ne possédaient aucune marque du tout, sinon des mouchetures de couleur plus foncée.

Dura porta son regard vers le Sud. Les parcelles rectangulaires couvraient l'ensemble de la Croûte dans cette direction, dessinant un patchwork qui s'enfonçait dans l'infini brumeux au-delà de l'extrémité des lignes de vortex. De petites formes se déplaçaient à l'intérieur, travaillant patiemment : des humains, rendus minuscules par la distance et l'échelle des rectangles. Dura identifia ça et là les formes carrées de voitures à Air qui voguaient parmi des groupes d'humains, supervisant et inspectant leur travail.

Elle se sentit humiliée. La calotte de Croûte située autour du Pôle était *cultivée* – mais à une échelle gigantesque.

Avant ce voyage, elle n'avait jamais connu d'artefact plus important que le Filet des Êtres humains. La voiture de Toba Mixxax et sa complexité sans fin était en soi assez impressionnante, méditait-elle – mais ces taches sur la Croûte relevaient d'un ordre complètement différent : quelque chose d'artificiel dont l'échelle semblait assez grandiose pour défier la courbure de l'Étoile elle-même.

Et ce par la seule main d'humains, des humains comme elle. Dura réprima une vague de crainte admirative.

Elle rechercha les mots que Mixxax avait employés. *Une ferme au plafond*, se souvint-elle enfin. « Toba Mixxax, c'est votre... ferme au plafond, là-haut ? »

Il rit, une trace d'amertume dans la voix. « Certes non. Ces champs sont bien trop luxuriants pour les gens comme moi. Non, cela fait un bon moment que nous avons dépassé les limites de ma ferme, pendant que vous dormiez... Elle est si pauvre que vous n'auriez probablement pas pu la distinguer de la forêt. Nous étions à environ trente mètres du Pôle quand je vous ai pris à bord. Nous nous trouvons désormais à moins de cinq mètres de Parz ; l'Air est plus épais ici, plus chaud : la structure de l'Étoile est différente juste au-dessus du Pôle lui-même ; les gens peuvent vivre et travailler bien plus haut, au voisinage de la Croûte elle-même. » Il agita une main tout en tenant les rênes d'un geste souple. « Nous arrivons dans les terres arables les plus fertiles. À partir d'ici, les fermes de la Croûte ont des propriétaires bien plus riches que moi. Ou qui ont de meilleures relations... On a du mal à

croire que Hork IV puisse avoir autant de beaux-frères. Encore pire que son père. Et...

— Que font-ils ?

— Qui ? »

Elle pointa le doigt vers les champs. « Les gens là-haut. »

Il fronça les sourcils, apparemment surpris par la question. « Ce sont des coolies, dit-il, j'ai cru que vous en étiez aussi. Ils travaillent dans les champs.

— Ils font pousser de la bouillie pour la Cité », grogna derrière eux une voix rauque.

Dura se retourna, surprise. Adda était réveillé. Ses coupelles oculaires toujours aussi aveugles, il se tenait un peu plus droit dans son cocon de vêtements et de corde, sa bouche s'ouvrant et se fermant sur des bulles de salive.

Dura ondoya rapidement jusqu'à lui.

« Je suis désolée que nous t'ayons réveillé, murmura-t-elle. Comment te sens-tu ? »

La bouche d'Adda se tordit, puis sa gorge gargouilla en une atroce parodie de rire. « Oh, super. Qu'est-ce que tu crois ? Si tu étais plus jolie, je t'inviterais à venir me tenir chaud là-dedans. »

Elle souffla par le nez. « Ne gaspille par ton Air en plaisanteries stupides, vieil idiot. » Elle tenta d'ajuster la position du cou d'Adda, lissant les tissus froissés qui l'entouraient.

Il tressaillait chaque fois qu'elle l'effleurait.

Toba Mixxax se tourna vers la jeune femme. « Vous trouverez à manger dans ce placard, dit-il en le désignant. Il nous reste encore pas mal de route. »

Une petite porte fermée par un lacet de cuir se découpait dans le mur à l'endroit indiqué. Après l'avoir ouverte, Dura découvrit une série de bols couverts d'une peau de cuir bien tendue. Alors qu'elle soulevait l'une des peaux, elle aperçut des blocs grands comme sa paume, d'une substance rose et charnue. Saisissant l'un d'eux, elle entreprit de le grignoter.

C'était presque aussi dense que de la viande, mais avec une texture beaucoup plus douce. Et c'était délicieux – comme les feuilles des arbres, songea-t-elle. Mais, pour autant qu'elle puisse en juger à partir de ce maigre échantillon, bien plus dense et nutritif que n'importe quelle feuille.

Quand avait-elle mangé pour la dernière fois ? Elle éprouva toutes les peines du monde pour éviter d'engloutir son bloc d'une seule et même bouchée.

Elle sortit deux autres blocs, puis recouvrit le bol et le rangea dans son casier ; elle craignait terriblement que les protons à l'odeur lourde qui suintaient de la nourriture ne réveillent Farr.

Elle mit un bloc devant les lèvres d'Adda. « Mange, ordonna-t-elle.

— De la bouillie pour citadin. » Il grommela avant de mordre malgré tout puis de mâchonner faiblement.

« Il n'y a rien qui cloche avec ça, murmura-t-elle en lui donnant à manger. C'est juste de la nourriture.

— Et c'est bon pour nous », fit remarquer Toba Mixxax dans un murmure en faisant pivoter son siège pour les regarder. « C'est meilleur pour la santé que la viande, en fait. Et...

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Dura.

— Eh bien, c'est du pain, bien entendu, dit-il. Fait à base de blé. De ma ferme au plafond. Que pensiez-vous que c'était ?

— Ignore-le, dit Adda de sa voix rauque. Et ne lui donne pas la satisfaction de lui demander ce qu'est le blé ; je vois bien que tu en as envie.

— Tu n'y vois foutrement rien », lâcha-t-elle sur un ton absent. Elle fit une pause. « Eh bien, qu'est-ce que c'est, le *blé*, exactement ?

— De l'herbe cultivée, dit Toba. Ce qui pousse à l'état sauvage dans la forêt est assez bon pour les cochons d'Air, seulement ça ne vous maintiendrait pas en vie très longtemps. Or le blé est une espèce particulière d'herbe, une variété qui doit être soignée et protégée – mais qui contient assez de composés de la Croûte riches en protons pour nourrir les gens.

— Avec de la bouillie, grommela Adda.

— Pas de la bouillie, du pain », répondit patiemment Mixxax.

Dura fronça les sourcils. « Je ne suis pas sûre de comprendre. Les cochons d'Air mangent l'herbe et nous mangeons les cochons. C'est comme ça que ça fonctionne. Où est le problème ? »

Mixxax haussa les épaules. « Nulle part, si on n'a pas le choix... et si on veut passer sa vie à courir les bois pour chasser le cochon. Mais le fait est qu'on tire plus de valeur nutritive d'un micron-cube du plafond de racines de la Croûte en y plantant du blé qu'en y faisant brouter des cochons. Et, en termes de travail, pour faire fonctionner les fermes à blé, c'est plus efficace sur le plan économique que les fermes à cochons. Après tout, le blé reste sur place. Il ne se propulse pas en pétant partout dans la forêt, pas plus qu'il n'attaque les vieux. » Son expression se fit rusée. « De toute manière, il y a des choses que l'on ne peut tirer que de plantes cultivées. Le gâteau-bière, par exemple...

— *Efficace*, siffla Adda. C'est l'un des mots qu'ils ont employés quand ils nous ont chassés du Pôle. »

Dura fronça les sourcils. « Qui nous a chassés ?

— Les autorités de Parz », dit-il, ses yeux aveugles coulant de façon déconcertante. « Cela remonte à dix générations, Dura... Nous ne parlons plus de ces choses. Les roitelets, les prêtres, les Charrons. Ils

nous ont chassés de l'Air chaud et épais du Pôle vers les déserts du magmont. Ils nous ont chassés à cause de notre foi, parce que nous respections une autorité plus élevée qu'eux. Parce que nous ne voulions pas travailler dans leurs fermes au plafond, tels des esclaves. Parce que nous ne voulions pas être *efficaces*.

— Les coolies ne sont pas des esclaves, protesta Toba Mixxax avec chaleur. Chaque homme et chaque femme de Parz est libre au regard de la loi de la Cité, et...

— Et je suis une grand-mère xeelee, ajouta Adda avec lassitude. À Parz, on a la liberté qu'on peut s'offrir. Si on est pauvre – comme un *coolie*, ou le fils d'un coolie –, on n'en a aucune.

— Qu'est-ce que tu racontes ? lui demanda Dura. C'est comme ça que tu as compris d'où venait Toba ? Parce qu'on habitait autrefois la Cité de Parz ? » Elle se rembrunit. « Tu ne me l'avais jamais dit. Mon père... »

Adda toussa, un râle hoquetant. « Je doute que Logue l'ait su. Ou, si c'était le cas, que ça l'ait intéressé. C'était il y a *dix générations*. Quelle différence cela fait-il aujourd'hui ? On ne pourrait pas revenir. Pourquoi s'attarder sur le passé ?

— Je ne sais toujours pas ce que je ferai si vous devez payer les frais médicaux du vieil homme, dit Mixxax sur un ton distrait.

— Pas besoin de beaucoup d'imagination pour deviner, siffla le blessé. Dura, je t'ai dit de chasser ce citadin.

— Chut, dit-elle. Il nous aide, Adda.

— Je ne veux pas de son aide, répliqua-t-il. Pas si cela implique d'aller à Parz. » Il s'agita faiblement dans son cocon de vêtements. « Je préfère mourir. Sauf que même ça, je ne suis pas fichu d'y arriver... »

Effrayée par ses paroles, Dura posa les mains sur les épaules d'Adda, l'obligeant à rester immobile.

« Vous parliez déjà des Xeelees tout à l'heure », lança prudemment Toba Mixxax.

Dura se tourna vers lui en fronçant les sourcils.

Il hésita. « C'est votre foi, alors ? Vous êtes des adeptes des Xeelees ?

— Non, répondit Dura d'un ton las. Si ce mot signifie bien ce que je pense. Nous ne considérons pas les Xeelees comme des dieux. Nous ne sommes pas des sauvages. Mais nous croyons que les buts des Xeelees représentent le meilleur espoir de...

— Écoutez, dit Toba sur un ton plus dur, je ne pense pas vous devoir d'autres services. J'en fais déjà trop pour vous. » Il se mâchonna la lèvre en regardant le patchwork de la Croûte par sa fenêtre. « Mais je vais quand même vous dire une chose. Quand nous arriverons à Parz, ne faites pas étalage de votre foi – de votre croyance au sujet des Xeelees. Quelle qu'elle soit. D'accord ? Inutile de chercher

les problèmes. »

Dura réfléchit. « Encore plus de problèmes que quand on suit une roue ? »

Adda tourna son regard aveugle vers la jeune femme. Mixxax se retourna, surpris. « Que savez-vous de la Roue ? »

— Juste que vous en portez une autour de votre cou, dit-elle tranquillement. Sauf quand vous pensez devoir la cacher. »

L'homme de la Cité manœuvra ses rênes dans un geste de colère. Adda avait fermé les yeux et respirait bruyamment mais avec régularité, à l'évidence retombé dans l'inconscience ; Farr dormait toujours. Dura, non sans une pointe de culpabilité, avala prestement les derniers morceaux de nourriture – le *pain* – avant de flotter vers l'avant pour rejoindre Mixxax et ses rênes.

Elle regarda par les fenêtres. De stupéfiants détails de la Croûte ondulaient au-dessus de sa tête. Même les lignes de vortex semblaient la dépasser à toute vitesse, et elle éprouva soudain une sensation déplaisante, vertigineuse : elle dégringolait, impuissante, en direction des mystères du Pôle et de l'avenir.

Toba l'étudia discrètement mais non sans inquiétude. « Vous allez bien ? »

Elle tenta de conserver une voix égale. « Je crois. Je suis juste un peu surprise par la vitesse de cette chose, j'imagine. »

Il fronça les sourcils et regarda au-dehors, yeux plissés, à travers la fenêtre. « Nous n'allons pas si vite, vous savez... Peut-être un mètre à l'heure. Après tout, ce n'est pas comme si nous devions avancer en travers du Champ. Nous nous contentons de suivre les lignes de flux jusqu'à la maison... La mienne, en tout cas. Et, aussi loin en magval, les cochons retrouvent la force qu'ils auront au Pôle. Là-bas, ils peuvent atteindre deux fois cette vitesse environ, dans une rue dégagée. » Il rit. « Comme s'il y en avait dans Parz, par les temps qui courent, malgré les ordonnances sur les voitures à l'intérieur de la Cité. Et les meilleurs attelages...

— Je ne suis jamais montée dans une voiture », siffla-t-elle, les dents serrées.

Il ouvrit la bouche et hocha la tête. « Non. C'est vrai. Désolé, j'ignore où j'avais la tête. J'imagine que je trouverais moi aussi tout cela un peu déconcertant si je n'avais jamais mis les pieds dans une voiture... » Sa voix était songeuse. « Si je n'en avais pas conduit une depuis mon enfance. Pas étonnant que vous vous sentiez malade. Je suis navré ; j'aurais peut-être dû vous prévenir. Je...

— Arrêtez de vous excuser, s'il vous plaît.

— De toute façon, nous n'avons pas traîné. Vu la situation géographique de ma ferme... » Son visage rond se plissa de colère. « Les humains ne peuvent pas survivre à plus de quarante ou

cinquante mètres du Pôle. Et mon exploitation se trouve précisément sur cette frange, juste au bord de l'arrière-pays de Parz. Si loin en magmont, l'Air a un goût de colle et les coolies sont plus faibles que des porcelets... Comment suis-je censé gagner ma vie dans des conditions pareilles, hein ? » Il la regarda comme s'il attendait une réponse.

« Qu'est-ce qu'un... *mètre* ?

— Cent mille hauteurs d'homme. Un million de microns. » Il semblait se détendre ; sa colère s'éloignait. « J'imagine que vous ignorez de quoi je parle. Je suis désolé, je...

— Quelle est la profondeur du Manteau ? demanda-t-elle sur une impulsion. De la Croûte à la mer Quantique, je veux dire. »

Il sourit. Sa colère s'évaporerait aussi vite qu'elle était apparue. « En mètres, ou en hauteurs d'homme ?

— Les mètres conviendront.

— Six cents environ. »

Elle hocha la tête. « C'est également ce qu'on m'a appris. »

Il l'étudia avec curiosité. « Vous savez ce genre de choses, vous autres ?

— Oui. Nous savons ce genre de choses, dit-elle avec insistance. Nous ne sommes pas des animaux, nous éduquons nos enfants... même si demeurer en vie, sans vêtements, sans voiture, sans boîtes à Air et sans attelages de cochons captifs nous prend la plus grande partie de notre énergie. »

Il frémit. « Je vais éviter de m'excuser à nouveau, dit-il avec amertume. Écoutez... voilà ce que je sais. » Tenant toujours ses rênes avec souplesse, il referma en une boule ses mains aux longs doigts délicats. « L'Étoile est une sphère d'environ vingt mille mètres de diamètre. »

Elle hocha la tête. *Deux mille millions de hauteurs d'homme.*

« Elle est entourée par la Croûte, poursuivit-il. Il y en a trois cents mètres. Et la mer Quantique constitue une autre boule, d'environ dix-huit mille mètres de diamètre, qui flotte à l'intérieur de la Croûte. »

Dura fronça les sourcils. « Qui flotte ? »

Il hésita. « Enfin, je crois. Qu'est-ce que j'en sais ? Entre la Croûte et la mer Quantique se trouve le Manteau, l'Air que nous respirons, d'environ six cents mètres d'épaisseur. » Il la dévisagea, un mélange déconcertant de suspicion et de pitié sur ses traits. « Voilà la forme de l'Étoile. Du monde. N'importe quel gamin de Parz aurait pu vous dire ça. »

Elle haussa les épaules. « Ou n'importe quel être humain. Peut-être qu'il n'y avait pas de différence, autrefois. »

Elle aurait voulu qu'Adda soit réveillé pour pouvoir en apprendre davantage sur l'histoire secrète de son peuple. Elle tourna son visage

vers la fenêtre.

Le paysage inversé de la Croûte changea de nouveau au cours des dernières heures du voyage.

Farr désormais réveillé à ses côtés, Dura observait, fascinée, la lente évolution du panorama de la Croûte qui défilait au-dessus d'eux. Il restait très peu de forêt originelle par ici, sinon quelques arbres égarés autour de petits bosquets. Les champs nets, réguliers et bien ordonnés sous lesquels ils étaient passés au Nord – plus loin en magmont, comme elle apprenait à l'appeler – se brisaient en un mélange désordonné de formes et de structures.

Farr tendit la main, tout excité, les yeux ronds. Dura suivit son regard.

Ils n'étaient plus seuls dans le ciel. Quelque chose se déplaçait dans le lointain embrumé, quelque chose qui n'était pas une voiture : c'était long et sombre, comme une ligne de vortex noircie. Et, comme la voiture de Mixxax, cela se dirigeait vers le Pôle le long du Champ magnétique.

« Ça doit mesurer des milliers de hauteurs d'homme de long », dit-elle.

Toba jeta un coup d'œil méprisant. « Un convoi de bois, dit-il. En provenance du magmont. Rien de bien notable. Fichtrement lent, en fait, si l'on se retrouve coincé derrière. »

Il y eut bientôt beaucoup plus de voitures dans l'Air. Mixxax dut souvent ralentir, grommelant, tandis qu'ils rejoignaient des flots de circulation qui glissaient aisément le long des lignes de flux du Champ. Les véhicules, de toutes tailles et formes, allaient des petits buggies pour une personne jusqu'aux grands chariots tirés par des attelages d'une douzaine de cochons ou plus. Ces énormes voitures couvertes de sculptures richement ornées réduisaient à vraiment pas grand-chose celle du pauvre Mixxax, qui, songea Dura, si grandiose et terrifiante qu'elle lui avait paru dans la forêt du magmont, lui semblait désormais minuscule, miteuse et insignifiante.

À l'instar de son propriétaire, en fait.

Les champs de la Croûte changeaient de couleurs ; elles se faisaient plus profondes, plus vives.

« Différentes sortes de blé ? » demanda Farr à Mixxax.

Celui-ci montra peu d'intérêt pour ces riches régions dont il était exclu.

« Possible. Des fleurs, aussi.

— Des fleurs ?

— Des plantes que l'on cultive pour leur beauté – leur forme ou leur couleur, voire l'odeur des photons qu'elles émettent. » Il sourit.
« En fait, Ito cultive quelques fleurs qui...

— Qui est Ito ?

— Ma femme. Rien d'aussi grandiose, bien sûr. Après tout nous volons en ce moment même au-dessus des propriétés de la cour de Hork. »

Farr pressait son visage contre une des fenêtres de la voiture. « Vous voulez dire que des gens cultivent des plantes juste pour leur apparence ?

— Oui.

— Mais comment vivent-ils ? Ne doivent-ils pas chasser pour se nourrir, comme nous ? »

Dura secoua la tête. « Les gens d'ici ne chassent pas, Farr. J'ai au moins appris cela. Ils font pousser des plantes spéciales et ils les mangent. »

Mixxax eut un rire amer.

« Les gens d'ici, comme vous les appelez, ne font même pas ça. C'est moi qui le fais, dans ma ferme minable au bord du désert du magmont. Je fais pousser de la nourriture pour nourrir les riches de Parz... et je leur paie des impôts pour qu'ils puissent se permettre de l'acheter. Et voilà, conclut-il avec amertume, comment les courtisans d'Hork ont assez de loisirs pour cultiver des fleurs. »

La logique de cet état de fait intrigua Dura, mais, n'y comprenant pas grand-chose, elle s'abstint de tout commentaire.

Enfin, soudain, la queue de voitures devant eux s'éclaircit, dévoilant l'horizon.

Farr poussa une exclamation de petit enfant. « C'est quoi ? »

Mixxax se tourna et lui sourit, appréciant de toute évidence cet instant de supériorité. « Voici la Cité de Parz, dit-il. Nous sommes arrivés. »

6.

Muub arriva dans la Galerie de Réception peu avant le début du Grand Tribut. Avancant jusqu'à l'avant de la Galerie, de manière à pouvoir regarder jusqu'au fin fond de Pall Mall, il sélectionna un cocon corporel proche de la place habituelle du Vice-président Hork. Un domestique flotta quelques instants autour de lui, ajustant le cocon pour qu'il s'adapte à la perfection, puis lui proposa des boissons et autres rafraîchissements. Muub, incapable de se défaire de sa lassitude, trouvait l'inoffensif petit homme aussi irritant qu'une démangeaison, aussi le chassa-t-il.

Il baissa les yeux. Pall Mall était l'avenue principale de la Cité de Parz. Large et pleine de lumière, c'était un couloir rectangulaire qui transperçait le cœur complexe de la ville – partant de la superstructure élaborée des bâtiments du Palais, tout en haut de la Haute-ville, et traversant des centaines de niveaux d'habitation, jusqu'au Marché, l'immense forum ouvert au centre de la Cité. La Galerie de Réception était perchée tout en haut de Pall Mall, juste au-dessous des bâtiments du Palais eux-mêmes ; Muub, qui tentait de se détendre dans son cocon, baignait dans la lumière subtilement tamisée qui filtrait en traversant les riches jardins du Palais, et il pouvait contempler, semblait-il, la totalité de la Cité comme si elle avait été ouverte et exposée devant lui. Pall Mall elle-même rayonnait grâce aux puits d'Air et aux lampes de bois qui s'alignaient sur ses murs perforés ; des rayons en provenance des puits, aux lueurs vertes et jaunes, convergeaient en direction du Marché, le cœur poussiéreux de la Cité. La grande avenue – d'ordinaire encombrée par la circulation – était déserte en ce jour, mais Muub pouvait distinguer des spectateurs qui regardaient depuis des portes et des balcons : de petits visages ordinaires levés vers lui comme autant de fleurs. Et, dans le Marché lui-même – tout là-bas, à cinq mille hauteurs d'homme en contrebas du Palais –, la procession du Tribut achevait de s'assembler ; des milliers de citoyens ordinaires se réunissaient pour présenter au Comité le meilleur du fruit du travail de ce quartier. Pas de cocon là-bas, bien entendu : le Marché était couvert de cordes et de barreaux entrecroisés auxquels les gens s'accrochaient à grands renforts de mains et de jambes, et le long desquels ils se hissaient à la recherche d'un meilleur point de vue. Muub, les yeux baissés sur cette grouillante activité, éprouvait le sentiment d'observer un grand filet rempli de jeunes cochons.

La Galerie elle-même était parcourue de cordes de cuir râpé : afin

de guider les membres du Comité et les courtisans, ceux qui étaient trop pauvres pour être simplement portés jusqu'à leurs cocons, songea Muub avec aigreur. L'Air canalisé et frais de la Galerie était parfumé de délicates fleurs de la Croûte. Le Vice-président Hork était déjà à sa place, près de Muub, à côté du cocon vide réservé à son père, Hork IV. Hork le jeune regardait devant lui, masse maussade et silencieuse, furibond sous sa barbe. La moitié des courtisans environ étaient présents, mais réunis à l'arrière de la Galerie : il semblait évident qu'ils sentaient, à leur manière stupide et égoïste, que ce n'était pas un bon jour pour attirer l'attention du Vice-président au caractère si imprévisible.

La bousculade mondaine et sophistiquée avait donc déjà commencé. La journée promettait d'être longue.

En réalité, du fait de la récente Anomalie, elle l'était déjà pour Muub. La dernière d'une série de longues journées. Il était le Médecin principal de la Première Famille, mais il avait aussi un hôpital à diriger – en fait, il avait accepté sa nomination à la cour de Hork à condition de pouvoir conserver ses responsabilités à l'Hôpital du Bien commun – et le supplément de travail engendré pour le personnel par l'Anomalie ne s'était pas encore allégé. Étudiant les visages précieux, fades et vieillissants, des courtisans qui se pavanaient dans leurs beaux atours, il se demanda combien de corps meurtris il aurait à remettre en état avant que le sommeil ne s'empare de lui.

Le Vice-président Hork sembla enfin remarquer sa présence, hochant la tête dans sa direction. Hork était un homme imposant au physique faussement bonhomme – une apparence trompeuse dont plus d'un courtisan avait fait l'expérience. Sous sa barbe extravagante – *créée* de manière extravagante, en fait, songea Muub non sans ironie –, le visage de Hork possédait quelque chose de la noblesse anguleuse de son père, avec ses coupelles oculaires au regard noir profond et perçant, son nez décidé, mais un quelque chose qui tendait à se perdre dans la masse d'un faciès bien en chair. Là où le Président du Comité central affichait l'apparence d'un homme noble, doux et abimé par la vie, son héritier paraissait dur, coriace et grossier, les éléments raffinés de son apparence ne servant qu'à souligner sa violence sous-jacente. « Ainsi donc, Muub, lança-t-il, vous avez décidé de vous joindre à moi. J'avais craint que l'on m'évite. »

L'interpellé soupira en s'enfonçant davantage dans son cocon. « Vous êtes trop resplendissant, monsieur. Vous les effrayez tous. »

Hork eut un reniflement de mépris. « En ce cas, que l'Anneau les emporte », rétorqua-t-il, l'antique obscénité lui venant tout naturellement à la bouche. « Et comment allez-vous, Médecin ? Vous semblez vous-même bien silencieux. »

Muub sourit. « Je crains de me faire un peu vieux pour ma charge

de travail. J'ai passé la plus grande partie de ces derniers jours à l'Hôpital. Nous... nous sommes très occupés, monsieur.

— Des blessures dues à l'Anomalie ?

— Oui, monsieur. » Muub passa la main sur son crâne rasé. « Bien entendu, le pire devrait être passé, à présent... ou plutôt, les cas les plus sérieux que nous n'avons pas encore vus doivent, hélas, être au-delà de nos capacités. Mais nous avons tout de même une affluence de blessures moins graves qui...

— Mineures ?

— Moins graves, le corrigea Muub avec fermeté. Ce qui est fort différent. Qui ne mettent pas la vie en danger, mais sont potentiellement handicapantes. La plupart sont des patients originaires des districts centraux, bien sûr. Quand la Longitude I a lâché...

— Je sais, dit Hork en se mordant la lèvre. Inutile de me le rappeler. »

La Longitude était un ruban d'ancrage, l'un des quatre toroïdes s'enroulant autour de la Cité pour la maintenir au-dessus du pôle Sud. Les Longitudes I et II se trouvaient alignées verticalement ; leurs jumelles, les Latitudes I et II, étaient placées à l'horizontale, de sorte que les toroïdes s'entrecroisaient autour de la ville.

L'Anomalie avait pour ainsi dire épargné les régions polaires et le plus gros de la Cité elle-même. Mais, au plus fort du phénomène, lorsque les lignes de vortex s'étaient entremêlées autour de la ville, la Longitude I avait lâché et la Cité s'était agitée comme un cochon d'Air pris au piège dans sa cage supraconductrice. Le courant ayant été rapidement rétabli dans le ruban d'ancrage, les conséquences sur les parties externes de la structure – comme l'Épine et le Palais du Comité – s'étaient avérées minimales. Mais il en avait toutefois été bien différemment dans le cœur caché de l'agglomération, là où employés et artisans passaient leur vie de labeur par milliers.

« Disposons-nous déjà de chiffres sur le nombre des blessés ? »

Muub regarda le Vice-président. « Votre question m'étonne. Bien que Médecin de votre père, je ne suis qu'un administrateur d'hôpital parmi les autres, l'un des douze de Parz. »

Hork agita des doigts boudinés. « Je le sais bien. D'accord, oubliez la question. Je voulais juste connaître votre avis. L'ennui, c'est que les agences qui compilent ce genre de statistiques pour nous sont précisément celles qui ont été endommagées par l'Anomalie. » Il secoua la tête, ses bajoues tremblotant de colère. « Les gens ne prennent pas la collecte d'informations au sérieux. Ils pensent que c'est inutile. Un luxe. Je soupçonne même mon très intelligent père de partager ce point de vue. » Il cracha les derniers mots, du venin plein la voix. « Mais le fait est que sans ces données, un gouvernement peut à peine fonctionner. J'ai tenté de l'expliquer à mon père assez souvent.

Voyez-vous, docteur, sans fonctions centralisées, l'état est comme un corps sans tête. Nous ne pouvons même pas lever de dîmes avec succès, et encore moins allouer des dépenses. » Hork grimâça. « Cela rend le Grand Tribut d'aujourd'hui un peu inutile, n'est-ce pas, Médecin ? »

Muub hocha la tête.

« Je comprends, monsieur.

— En vérité, je vous le dis... » Hork marqua une pose, mâchonnant toujours nerveusement sa lèvre inférieure barbue. « Encore une Anomalie comme celle-là et ça pourrait être notre fin. »

Muub fronça les sourcils. « Qui est ce "nous" ? Le gouvernement, le Comité ?

— Nombreuses sont les têtes qui s'échauffent... Là-bas, dans les fermes au plafond, dans les hangars des dynamos, dans le Port... Il semble qu'il n'y ait aucun moyen de chasser ces vermines. Même les rompre sur la Roue ne sert qu'à créer des martyrs. »

Le visage du médecin se crispait. « Sage observation. »

Hork rit, révélant des dents bien entretenues. « Et vous êtes un vieil idiot condescendant et présomptueux. Des martyrs. Encore une subtilité des interactions humaines qui semble échapper à mon pauvre père absent. » Hork jeta vers Muub un regard perçant ; le Médecin se surprit à tressaillir. « Et vous, persifla le fils du monarque, percevez-vous une quelconque rébellion dans l'Air ? »

Prudent, Muub réfléchit. Il savait qu'on ne le soupçonnait pas personnellement ; mais il savait aussi que le Vice-président – contrairement à son père – prenait note de tout ce qu'on lui disait. Et Hork avait des dizaines, des centaines d'informateurs éparpillés partout dans Parz et son arrière-pays. « Non, monsieur. Bien qu'il y ait de nombreuses récriminations et beaucoup de gens prêts à accuser le Comité de nos difficultés.

— Comme si nous avions appelé les Anomalies sur nos têtes ? » Hork se tortilla dans son cocon, des plis de cuir râpé ondulant sur son ample silhouette. « Vous savez, réfléchit-il à voix haute, si seulement c'était vrai. Si seulement les Anomalies étaient d'origine humaine, si elles pouvaient être annulées sur un simple ordre... Après tout les savants nous le disent, ânonnant le peu de sagesse auquel on a permis de survivre à la Réforme : l'homme a été amené jusqu'à ce Manteau par les Archéo-humains, et modifié pour survivre dans cet environnement. Si nous avons possédé autrefois un tel contrôle sur notre destinée, pourquoi ne pourrions-nous pas le retrouver, en fin de compte ? » Il sourit. « Eh bien, Médecin ? »

Muub lui rendit son sourire. « Vous avez un esprit agile, monsieur, et j'apprécie de débattre de tels sujets avec vous. Mais je préfère limiter mon attention aux choses pratiques. Réalisables. »

Hork grimâça, les tubes de sa chevelure tressée ondulant avec une élégance qui rappela à Muub sa propre calvitie. « Peut-être. Mais n'oublions pas que c'était là l'argument des Réformateurs, voici dix générations. Et leurs purges et leurs expulsions nous ont laissés dans une telle ignorance que nous ne pouvons même pas mesurer les dégâts qu'ils ont causés...

» De toute façon, ce n'est pas la révolte que je crains, Médecin. C'est plutôt l'impossibilité de gouverner – par là, j'entends la viabilité de notre état : peu importe qui est assis dans la chaise de mon père. » Son large visage charnu semblait gagné par une expression de doute inhabituelle. « Me comprenez-vous, Muub ? Fort peu de gens y parviennent, croyez-moi, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de cette cour. »

Le médecin était impressionné – comme souvent – par l'acuité de jugement du jeune Hork. « Vous craignez peut-être que les Anomalies rendent impossibles une société organisée telle que Parz. Les révoltes deviendraient sans objet. Notre civilisation elle-même s'effondrerait.

— Exactement », concéda Hork, presque avec gratitude. « Plus de Cité – plus de collecteurs d'impôts, ni de parcs de fleurs de la Croûte, ni d'artistes et de scientifiques. Plus de Médecins. Nous devrions tous partir à la Nage vers le magmont et chasser le sanglier. »

Muub rit. « J'en connais qui aimeraient voir la fin des impôts...

— Des idiots incapables d'en percevoir les avantages. Lorsque tous les hommes devront non seulement entretenir leur propre troupeau de cochons crasseux, mais aussi fabriquer à *la main* chaque outil qu'ils utiliseront, comme le plus pauvre des magmontains... Et bien, peut-être considéreront-ils alors les impôts avec une nostalgie pleine d'affection. »

Fronçant les sourcils, Muub se gratta une coupelle oculaire. « Croyez-vous qu'un tel effondrement soit proche ?

— Pas encore. À moins que les Anomalies ne nous ouvrent vraiment en deux. Mais c'est possible, et de plus en plus. Et seul un idiot ferme les yeux devant ce qui est possible. »

Muub, se méfiant des pièges à même de se trouver sous la surface de cette réflexion, se détourna pour plonger son regard dans l'Air poussiéreux et illuminé de Pall Mall.

« Ah, et voilà que je vous mets dans l'embarras, grommela Hork. Allons, Muub, ne commencez pas à vous comporter comme tous ces fichus courtisans pareils à des porcelets. J'apprécie votre conversation. Je ne voulais pas sous-entendre que mon père est ce genre d'idiot...

— ... mais il ne partage pas nécessairement votre perspective.

— Non. Bon sang. » Hork secoua la tête. « Et il ne veut pas me donner assez de pouvoir pour agir. C'est frustrant. » Il regarda le médecin. « On m'a dit que vous l'aviez vu récemment. Où est-il ? »

Ne devriez-vous pas le savoir ?

« Dans son jardin, sur la Croûte. Il ne peut pas supporter l'Air ténu, bien entendu, aussi reste-t-il dans sa voiture la plupart du temps, à regarder les coolies s'acquitter de leur travail.

— Il est donc en bonne santé ? »

Muub soupira. « Votre père est un vieil homme. Il est fragile. Mais, oui, il va bien. »

Hork le jeune hochait la tête. « J'en suis heureux. » Il lança un coup d'œil au médecin, guettant sa réaction. « Je suis sincère, Muub. Je me sens frustré parce que je ne suis pas toujours sûr qu'il se préoccupe des problèmes clés. Mais Hork IV est toujours mon père. Qui plus est », continua-t-il, pragmatique, « s'il y a bien une chose dont nous n'avons pas besoin, c'est d'une crise de succession. »

Le bruit d'une conversation s'éleva depuis la Galerie.

Hork se pencha en avant dans son cocon. « Que se passe-t-il ? »

« Les joueurs de flûte se mettent en place », constata Muub en les désignant. Au nombre d'une centaine environ, vêtus de couleurs vives, ils franchissaient des portes, ondoyant sur toute la longueur de Pall Mall, et se mettaient en position pour s'aligner sur le chemin que suivrait la parade. Les plus proches, quatre d'entre eux, un pour chacun des murs complexes du Mall, étaient de jeunes hommes sérieux qui attisaient le petit fourneau qu'ils portaient accroché à une ceinture ceignant leur taille. De fins tubes effilés dessinant des circonvolutions élaborées conduisaient des fourneaux à de larges cornes de bois poli en forme de fleur qui s'ouvraient autour de la tête des musiciens telles les bouches de prédateurs aux couleurs criardes.

« Là ! » s'écria Hork en pointant le bas de l'avenue, le visage illuminé par un mélange d'excitation et d'avidité.

Réprimant un soupir, Muub se pencha un peu plus en avant et plissa les yeux, tentant d'apercevoir les points éloignés qui devaient constituer la parade du Tribut approchant : des citoyens mutiques et obèses portant d'énormes gerbes de blé ou des cochons d'Air boursoufflés et grotesques.

Les joueurs de flûte pressèrent des valves sur leurs fourneaux. Dans chaque corne, des flux complexes d'Air tourbillonnèrent, projetant des pulsations de chaleur le long du tuyau des cornes. Elles en émergeaient, par un processus ayant toujours semblé magique à Muub, lequel n'avait résolument aucun don pour la musique, sous forme d'émouvants carillons de sons.

Loin, très loin en bas, dans le Marché, la foule rugit.

Toba Mixxax secoua les rênes et regarda par sa fenêtre sans sourciller. « Je vais le conduire tout droit à l'Hôpital. Le Bien commun. C'est un endroit correct. Le Médecin personnel de Hork le dirige... »

Un flot constant et chaotique de voitures de toutes sortes les doublait à pleine vitesse. Des attelages de cochons expulsaient quantités de nuages de gaz vert. Des Haut-parleurs braillaient. Toba répondait en criant dans son propre appareil, mais les voix amplifiées étaient trop distordues pour que Dura comprenne ce qu'elles disaient.

Tout cela était franchement terrifiant. Dura, qui flottait avec Farr derrière le siège de Toba en regardant le tourbillon de bois chaotique qui filait à toute allure, se mordit le dos de la main pour ne pas crier.

Pourtant, Toba Mixxax se débrouillait non seulement pour éviter l'accident, mais aussi pour les faire progresser. Ils avançaient lentement, certes, mais ils avançaient, en direction de la masse étourdissante de la Cité elle-même.

« Bien sûr, ce n'est pas le moins cher. Le Bien commun, je veux dire. » Toba eut un rire creux. « Mais franchement, vous n'aurez même pas les moyens de vous payer le moins cher, alors autant ne pas avoir les moyens de vous offrir le meilleur. »

— Vos paroles n'ont aucun sens, Toba Mixxax. » Dura était intervenue d'une voix blanche. « Vous devriez peut-être vous concentrer sur les voitures. »

Il secoua la tête. « C'est bien ma chance de revenir en ville avec trois magmontains le jour du Grand Tribut. Ce jour-là entre tous. Et... »

Dura ne l'écoutait plus, s'efforçant d'ignorer le nuage de véhicules qui fonçaient à toute vitesse au premier plan de son champ de vision pour observer, au-delà, la Cité de Parz elle-même.

Le pôle Sud magnétique constituait déjà un spectacle en soi : un artefact titanesque, une immense sculpture composée du Champ mêlé de lignes de rotation. Les lignes de vortex suivaient – presque – la forme du Champ, si bien qu'il était facile de distinguer la courbure spectaculaire du flux magnétique. Cette dernière n'avait rien à voir avec celle qui, douce, enveloppait avec aisance l'Étoile dans la région d'où était originaire Dura, loin en magmont. Ici, au point le plus en magval, les lignes de vortex convergeaient de tout le Manteau et plongeaient dans la masse de l'Étoile autour du Pôle lui-même, formant un entonnoir magnétique dessiné par de scintillantes lignes de vortex qui tremblotaient.

Et, suspendue juste au-dessus de la bouche de cet immense entonnoir, comme pour défier le droit même du Pôle à exister, la Cité de Parz flottait dans l'Air.

Elle avait la forme d'un mince bras levé, avec un poing fermé à son extrémité. Le « bras » dessinait une épine de bois qui s'élançait vers le haut, sortant de l'entonnoir tourné vers le bas du vortex, et le « poing » une masse complexe de constructions de bois superposées sur des milliers de hauteurs d'homme. Quatre grands anneaux d'une substance chatoyante – Toba les appelait des rubans d'ancrage –,

entouraient la masse du poing ; deux d'entre eux étaient alignés à la verticale, les deux autres à l'horizontale. Dura distinguait les entretoises et les espars qui reliaient les anneaux à la masse du « poing ».

Celui-ci, la Cité elle-même, était une boîte de bois perforée suspendue à l'intérieur des anneaux. Des sabords circulaires, elliptiques ou rectangulaires, en punctuaient la surface ; des flots de voitures entraient et sortaient de beaucoup d'entre eux comme de petites créatures se nourrissant d'une bête gigantesque. Les ouvertures s'avéraient bien plus larges vers la base de la ville : elles béaient telles des bouches sombres et plutôt menaçantes, de toute évidence destinées à recevoir des livraisons. Dura vit que l'on déchargeait des branches d'arbres d'un grand convoi de bois.

Des centaines de torrents étincelants coulaient sans fin depuis la base de la Cité, se déversant dans l'Air – un spectacle magnifique : des égouts, lui dit Toba, des rivières de déchets produits par les milliers d'habitants de Parz.

Tandis que la voiture tournait autour de la Cité – Toba, qui beuglait de façon incohérente dans le tube de son Haut-parleur, cherchait de toute évidence une entrée –, Dura eut quelques aperçus fascinants de l'intérieur des nombreux puits, des structures complexes, des couches de constructions *dans* la masse même de la ville. Un ensemble de bâtiments compliqué se trouvait perché à son sommet, grandiose et élégant, y compris pour le regard plus ou moins circonspect de la jeune femme ; on y distinguait même de petits arbres de Croûte qui s'élançaient dans l'Air entre les constructions. Lorsqu'elle les indiqua à Toba, ce dernier sourit et haussa les épaules : « Le Palais du Comité, dit-il. La dépense ne signifie rien quand on vit si haut dans la Haute-ville. »

La Cité était emplie de lumière filtrant de ses nombreuses ouvertures, projetant quantité de rais incandescents dans l'Air environnant, si bien qu'elle semblait comme enveloppée d'un réseau complexe de lumière vert-jaune. Parz était proprement colossale, dépassant presque l'imagination de Dura, mais elle lui apparaissait lumineuse, gorgée d'Air, de lumière et de mouvement. Des gens grouillaient entre les bâtiments et des torrents de véhicules s'enroulaient autour des flèches du Palais. Même le « bras » sous le poing de la Cité, l'Épine, comme l'appelait Toba, qui s'étirait vers le Pôle, fourmillait de petits véhicules qui montaient et descendaient en permanence en suivant des cordes tendues sur sa longueur.

La Cité grandit à mesure qu'ils s'en approchaient, écrasante, pour finir par ne plus tenir dans le simple cadre de la petite fenêtre de la voiture. Dura commençait à se sentir submergée par les détails et la complexité de l'ensemble. Elle se souvint, non sans une étrange

sensation de nostalgie, de sa panique lors de sa première confrontation avec le véhicule de Toba. Elle n'avait pas tardé à maîtriser sa terreur, alors, en arrivant à penser qu'elle contrôlait presque cette étrange et faible personne qu'était Toba Mixxax. Mais elle se trouvait désormais face à une étrangeté qui dépassait de très loin son imagination. Pourrait-elle jamais parvenir à appréhender tout cela, à reprendre le contrôle de sa propre destinée, et qui plus est à influencer les événements autour d'elle ?

De toute évidence, ses doutes transparaissaient sur son visage. Toba lui sourit, non sans sympathie. « Ça doit être plutôt impressionnant, dit-il. Savez-vous quelle taille fait la Cité ? Dix mille hauteurs d'homme, d'un bord à l'autre. Et c'est sans compter l'Épine. » La petite voiture continuait à avancer lentement, avec prudence, autour de la Cité, tel un porcelet timide cherchant un endroit où téter. Toba secoua la tête. « Je parie que même les Archéo-humains auraient été impressionnés par dix mille hauteurs d'homme. Après tout, c'est presque un centimètre... »

La voiture pénétra enfin dans une ouverture rectangulaire, un lieu qui parut d'emblée à Dura déborder d'une circulation agitée. Le véhicule s'enfonça plus profondément dans la masse de la Cité le long d'un tunnel étroit – Toba Mixxax l'appelait une « rue » : il s'y pressait une foule de voitures et de gens. Aucun des citoyens de Parz, qui portaient tous des vêtements épais, lourds et de couleurs vives, ne semblait ressentir la moindre crainte envers les flots de véhicules qui les entouraient. L'impression de légèreté et de lumière que Dura avait éprouvée depuis l'extérieur s'évapora ; les murs de la rue se refermèrent autour d'elle et la voiture parut s'enfoncer plus profondément encore dans une obscurité moite.

Ils finirent par atteindre un trou dans la rue, un sabord menant à un endroit plus éclairé ; l'entrée de l'Hôpital, précisa Toba. Dura observait, silencieuse, tandis qu'avec une maîtrise machinale le petit homme glissait son véhicule en douceur dans la zone de stationnement de l'Hôpital. Lorsque la voiture reposa sur un sol de bois poli, Toba noua les rênes, repoussa le siège et s'étira dans l'Air.

Farr le regarda de façon bizarre. « Vous êtes fatigué ? Pourtant ce sont les cochons qui ont fait tout le travail. »

Toba sourit en posant ses yeux cernés sur l'adolescent. « Apprends donc à conduire, gamin, et tu sauras ce qu'est la fatigue. » Il se tourna vers Dura : « Peu importe. C'est maintenant que ça va devenir difficile. Venez, il va falloir que vous m'aidiez à tout expliquer. »

Toba tendit la main vers la portière. Dura tressaillit quand il manœuvra la poignée ; elle s'attendait plus ou moins à entendre un nouveau changement de pression explosif. Mais la porte s'ouvrit en

glissant, tout simplement, presque sans bruit. Une vague de chaleur envahit l'habitable et Dura sentit des capillaires superfluides la picoter en s'ouvrant partout sur son corps.

Toba entraîna Dura et Farr hors de la voiture, se tortillant avec raideur à travers l'ouverture. La jeune femme posa les mains sur le bord, tira – et se retrouva projetée en avant. Son visage heurta le dos de Toba suffisamment fort pour lui faire mal au nez.

Toba tituba dans l'Air. « Hé, doucement. Vous êtes pressée ? »

Dura s'excusa. Elle regarda ses bras, incertaine. Qu'est-ce que c'était que ça ? Elle n'avait pas ainsi méjugé de sa force depuis son enfance. C'était comme si elle était soudain devenue... très forte... ou aussi légère qu'une gamine. Elle se sentait maladroite, comme déséquilibrée ; il régnait une chaleur accablante dans cet endroit.

Le peu de confiance qui lui restait disparut dans l'instant. Elle secoua la tête, aussi irritée qu'effrayée, et tenta de chasser l'incident de son esprit.

La zone de stationnement de l'hôpital se résumait à un hémisphère de cinquante hauteurs d'homme de diamètre. Des dizaines de voitures y étaient suspendues, pour la plupart vides et privées de leur attelage : brides et harnais pendaient mollement dans l'Air et l'un des coins, circonscrit par un filet, servait d'enclos pour cochons. On était en train de sortir des patients d'une voiture bien plus grande que celle de Toba : des gens blessés – certains semblaient morts – attachés comme des paquets semblables à celui d'Adda. Un homme de haute taille supervisait le processus : pour ainsi dire dépourvu de cheveux, il était vêtu d'une belle robe longue. Des gens – tous habillés – se déplaçaient entre les voitures, pressés, avec d'indéchiffrables expressions de concentration. Quelques-uns d'entre eux trouvèrent le temps de jeter un coup d'œil vers Dura et Farr.

Les murs de bois polis étaient si propres qu'ils luisaient, reflétant des images déformées de l'agitation de la baie. De larges puits perçant les murs laissaient entrer la lumière de l'Air extérieur. D'immenses roues sans bord, des ventilateurs, lui expliqua Toba, tournaient dans ces puits, faisant bouger l'Air à l'intérieur de la zone. Dura inspira lentement, en évaluant sa qualité. Il était frais, quoique chaud, moite et imprégné de la puanteur photonique des cochons. Mais il y avait autre chose, un arôme qui lui était familier et néanmoins étrange, hors de contexte...

Des gens.

C'était ça ; l'Air était rempli d'une odeur rance et omniprésente de *gens*. Comme si Dura était redevenue une petite fille coincée au cœur du Filet, environnée par les corps transpirants des adultes et des autres enfants. Elle avait chaud et éprouvait une sensation de claustrophobie, tout à coup consciente du fait qu'ici, dans la Cité, elle était entourée

de plus de gens qu'il n'en avait vécu dans sa petite tribu d'êtres humains pendant de nombreuses générations. Elle se sentit nue et déplacée.

Toba lui toucha l'épaule. « Allons », dit-il, anxieux. « Sortons le brancard de la voiture. Puis nous trouverons quelqu'un pour...

— Eh bien. Mais qu'avons-nous là ? » La voix dure, amusée, possédait le même accent chantant que Toba.

Dura se retourna. Deux hommes s'approchaient en ondoyant avec raideur. Petits et carrés, ils étaient vêtus de costumes de cuir épais identiques. Ils portaient des objets ressemblant à des fouets enroulés et des masques de cuir rigide qui étouffaient leurs voix et empêchaient de lire leurs expressions.

Le regard de ces êtres anonymes fouilla Dura et Farr.

Elle laissa tomber ses mains au niveau de ses hanches. La corde qu'elle avait prise pour aller à la chasse se trouvait toujours enroulée autour de sa taille, et elle sentait la légère pression du couteau et de son racloir glissés dans son dos. Elle trouva réconfortante la présence de ces objets familiers, mais, hormis ce petit couteau, *toutes leurs armes étaient encore dans la voiture*. Idiote, idiote. Qu'aurait dit Logue ? Elle recula un peu dans l'Air, tentant de trouver une voie libre jusqu'à la voiture.

« Messieurs, dit Toba, je suis le Citoyen Mixxax. J'ai un patient pour l'Hôpital. Et...

— Où est ce patient ? » gronda le garde qui avait parlé en premier.

Toba le conduisit à la voiture. L'homme regarda à l'intérieur d'un air soupçonneux. Puis il sortit la tête de l'habitacle en plissant le nez sous son masque de façon visible. « Je ne vois pas de patient. Je vois un magmontain. Et ici... » Il agita le manche de son fouet en direction de Dura et de Farr. « Je vois deux autres magmontains. Plus un trou du cul de cochon en caleçon. Mais pas de patients.

— Il est vrai, dit Toba patiemment, que ces gens viennent du magmont. Mais le vieil homme est gravement blessé. Et...

— C'est un hôpital, ici, reprit le garde d'un ton neutre. Pas un fichu zoo. Sortez-moi ces animaux d'ici. »

Toba soupira et tendit les mains ; il semblait en quête d'arguments.

Le garde perdait patience. Il tendit le bras et enfonça un doigt ganté dans l'épaule de Dura. « Sortez-les d'ici. Je ne vais pas le... »

Farr s'avança. « Arrêtez », dit-il. Puis il poussa le garde dans un geste mesuré.

L'homme partit dans l'Air à la renverse pour achever durement son vol contre un mur de bois. Son fouet flottait derrière lui, inutile.

Le recul fit basculer Farr en arrière. Il baissa les yeux sur ses mains, ébahi.

Le deuxième garde déroulait son fouet. « Eh bien, dit-il avec

douceur, peut-être que quelques tours de Roue t'aideront à apprendre où est ta place, mon garçon.

— Écoutez, nous partons sur de mauvaises bases, dit Toba. Rien de tout ça n'était censé se produire. S'il vous plaît, je...

— Fermez-la. »

Dura serra les poings, prête à s'avancer. Elle ne doutait pas que Farr et elle puissent venir à bout de cet homme, armure de cuir ou pas, surtout avec cette nouvelle force gigantesque dont ils semblaient disposer ici. Bien entendu, il y avait plus de deux gardes dans la Cité de Parz, et au-delà des prochaines minutes, elle pouvait concevoir sans peine une centaine de façons sinistres et sombres dont les événements pouvaient se dérouler, fleurissant telles de mortelles fleurs de la Croûte à partir de cet incident... Mais cet instant était le seul sur lequel elle pouvait avoir prise.

Le garde leva le fouet vers son frère. Elle tendit la main en direction de son couteau et se prépara à bondir...

« Attendez. Arrêtez ! »

Dura se tourna lentement ; le garde abaissa son fouet.

L'homme qui supervisait le déchargement de l'autre voiture – grand, l'air autoritaire, vêtu d'une belle robe, quoique salie, la tête dépourvue de tubes – se dirigeait vers eux.

Dura eut conscience du fait que Toba reculait en se rétractant. Le garde toisait Farr et Dura d'un regard où se lisait colère et frustration.

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » demanda la jeune femme.

Le nouveau venu fronça les sourcils. Il avait environ l'âge de Logue. « Qui je suis ? Voilà longtemps qu'on ne me l'avait pas demandé. Mon nom est Muub, ma chère. Je suis l'Administrateur de cet Hôpital. » Il l'étudia avec curiosité. « Et vous êtes une magmontaine, n'est-ce pas ?

— Non », dit-elle. Ce mot lui donnait soudain la nausée. « Je suis un être humain. »

Il sourit. « En effet. » Muub jeta un coup d'œil aux gardes puis se tourna vers Toba Mixxax. « Que se passe-t-il ici, Citoyen ? Je ne tolère aucune perturbation dans mon Hôpital ; nous avons assez de pain sur la planche comme cela. »

Toba s'inclina ; on aurait dit qu'il tremblait. Ses mains se déplacèrent devant son corps, comme s'il était soudain embarrassé par ses sous-vêtements. « Oui. Je suis désolé, monsieur. Je suis Toba Mixxax ; j'ai une ferme au plafond à environ trente mètres en magmont et je...

— Allez-y, parlez, dit Muub avec bienveillance.

— J'ai trouvé un magmontain... un homme blessé. Je l'ai ramené. Il est dans la voiture. »

Muub fronça les sourcils. Puis il flotta jusqu'à la voiture et passa la

tête et les épaules par la portière. Dura vit qu'il inspectait Adda avec efficacité. Il semblait fasciné par les lances et les filets des Êtres humains, les artefacts qu'ils avaient employés pour improviser des attelles.

Adda ouvrit un œil. « Cassez-vous », murmura-t-il.

Dura ne pouvait se départir de l'idée que l'Administrateur étudiait Adda comme on examine une sangsue ou une araignée écrasée.

Muub sortit enfin du véhicule. « Cet homme est gravement blessé. Ce bras droit...

— Je le sais, monsieur », dit Toba, l'air piteux. « Voilà pourquoi j'ai pensé...

— Bon sang, Citoyen », le coupa Muub, non sans un soupçon de gentillesse, « comment croyez-vous qu'ils vont pouvoir payer ? Ce sont des magmontains. »

Toba baissa la tête. « Monsieur, dit-il d'une voix tremblante mais entêtée, il y a le Marché. La femme et le garçon sont forts et en bonne santé tous les deux. Et ils ont l'habitude de trimer dur. Je les ai trouvés sur la Croûte, travaillant dans des conditions qu'aucun coolie ne supporterait. » Il se tut et garda le visage détourné.

Muub frotta ses doigts maculés contre sa robe puis posa un regard vide sur la voiture.

« Entendu, finit-il par dire, amenez-le, Citoyen Mixxax... Garde, aidez-le. Et amenez aussi la femme et le garçon. Gardez l'œil sur eux, Mixxax, s'ils se conduisent n'importe comment, s'ils salissent les lieux, je vous en tiendrai pour responsable. »

La détresse de Mixxax sembla le quitter quelque peu. « Oui, monsieur. Merci. »

Une autre voiture entra en flottant dans la zone de stationnement, amenant à l'évidence de nouveaux patients à l'Hôpital ; Muub s'éloigna, l'expression d'un homme chargé de responsabilités sur ses traits tirés.

7.

Toba proposa, non sans réticence, de loger Dura et Farr chez lui pendant qu'on soignait les blessures d'Adda à l'Hôpital. Dura commença par refuser, mais Toba lui adressa un regard exaspéré. « Vous n'avez pas le choix, dit-il d'un ton pesant. Croyez-moi. Si vous l'aviez, je vous le dirais. J'ai une vie à laquelle je vais devoir retourner au bout du compte... Écoutez, vous n'avez nulle part où aller, vous n'avez pas d'argent, même pas de vêtements.

— On ne demande pas la charité.

— Nobles sauvages, répliqua Toba avec aigreur. Savez-vous combien de temps cela vous prendrait avant d'être ramassés pour vagabondage ? Vous avez vu les gardes à l'Hôpital, et là-bas, ils les choisissent tout spécialement en fonction de leurs bonnes manières avec les patients. Les vagabonds ne sont pas populaires. *Pas de taxes pour le Comité, pas de place dans la Cité*, comme dit le proverbe... Avant de comprendre ce qui vous arrive, vous vous retrouveriez dans une ferme dirigée par le Comité pour le travail obligatoire, ou pire. Et qui paierait les notes du pauvre vieil Adda ? »

Dura n'ignorait pas que leur marge de manœuvre était proche de zéro, de même qu'elle comprenait combien elle pouvait se montrer reconnaissante envers le petit homme, aussi ronchon soit-il – s'il ne leur offrait pas l'hospitalité, les ennuis ne tarderaient plus, sans aucun doute. Elle hocha donc la tête et tenta, gênée, de prononcer une phrase de remerciements.

« Oh, contentez-vous de monter dans la voiture », dit Toba.

Ils s'éloignèrent de l'Hôpital par les rues toujours encombrées, des couloirs de largeur variable tapissés de bois, un déroutant labyrinthe pour Dura qui, après quelques virages et carrefours, ne tarda pas à perdre tout sens de l'orientation. Il y avait des voitures et des gens partout, et l'attelage de cochons d'Air de Toba en bouscula d'autres à plusieurs reprises, l'obligeant à tirer sur ses rênes. Des voix amplifiées par des Haut-parleurs braillèrent. Ici, dans la Cité, Toba conduisait la voiture ouverte. L'Air des rues était bruyant, chaud et imprégné de la puanteur des gens et des cochons ; des rayons lumineux traversaient la poussière et les nuages verts des pets de propulsion.

Ils finirent par quitter les rues les plus animées pour atteindre une zone apparemment plus calme : moins envahie de voitures pressées et de cochons hurlants. Les rues-couloirs étaient larges et bordées de rangées de portes bien propres et de fenêtres qui signalaient de petites demeures. De toute évidence, ces dernières étaient pratiquement

identiques au temps de leur construction, mais leurs propriétaires les avaient personnalisées à l'aide de diverses petites plantes confinées dans des paniers sphériques près des fenêtres, voire des sculptures élaborées sur les portes et parfois à même les murs. Nombre de scènes sculptées représentaient le Manteau à l'extérieur de la Cité : Dura reconnut les lignes de vortex, les arbres de la Croûte, des humains ondoyant joyeusement dans l'Air limpide. Comme il était étrange que ces gens, qui aspiraient toujours à profiter de l'Air libre, s'enferment dans ces petites boîtes en bois confinées.

Toba tira sur ses rênes, puis fit passer la voiture sans difficulté dans un grand portail ouvert donnant sur un espace qu'il appelait « parking » avant de l'arrêter. « Terminus. » Dura et Farr le fixèrent, troublés. « Allons. Dehors ! Il va falloir ondoyer à partir d'ici, j'en ai peur. »

Le parking était une grande salle crasseuse aux murs tachés de crottes de cochons et fendus par de multiples collisions. Une demi-douzaine de voitures flottaient, abandonnées dans l'Air, et trente ou quarante cochons se bousculaient dans un large espace délimité par un filet lâche. Les animaux semblaient assez contents de leur sort, remarqua Dura ; ils se grimbaient lentement les uns sur les autres tout en mâchonnant d'un air satisfait des miettes de nourriture qui flottaient dans l'Air.

Toba défit le harnais de son attelage et conduisit les cochons un par un dans cet espace. Il les guida avec compétence pour qu'ils franchissent un panneau qui s'ouvrait dans le filet, prenant soin de le refermer après chacun d'eux.

Lorsqu'il eut terminé, il s'essuya les mains sur ses sous-vêtements courts. « Et voilà. Quelqu'un viendra bientôt les nourrir et les nettoyer. » Il renifla en regardant les murs sales du parking. « Plutôt miteux, hein ? Et vous n'imaginez pas combien on paye par trimestre. Mais que faire ? Depuis que ces ordonnances ont interdit tant d'emplacements dans les rues, c'est devenu impossible de trouver une place. Non que ça semble arrêter beaucoup de gens, bien sûr... »

Dura tentait de le suivre, mais à l'instar de la plupart des conversations de Toba, ce qu'il venait de dire ne signifiait rien pour elle. De toute façon, elle suspectait depuis longtemps maintenant que nombre de ses interventions ne recelaient que peu d'informations véritables.

Au bout d'un moment, comme les Êtres humains le fixaient en silence, Toba se tut. Il les fit sortir du parking dans la rue.

Dura et Farr suivirent leur hôte dans les conduits en courbe. Il leur était étrangement difficile d'ondoyer ici. Peut-être le Champ n'était-il pas aussi puissant qu'à l'extérieur. Dura était consciente de la présence de gens partout autour d'elle, derrière ces curieuses portes et fenêtres

uniformes. Elle apercevait parfois des visages maigres qui les regardaient passer ; il lui semblait que le regard des gens de Parz s'enfonçait entre ses omoplates, aussi luttait-elle à chaque instant pour éviter de faire volte-face et affronter les menaces invisibles tapies dans son dos.

Elle gardait un œil sur Farr, mais contre toute attente ce dernier semblait moins effrayé qu'elle. Il regardait autour de lui avec de grands yeux, comme si chaque chose était unique et infiniment fascinante. Ses membres nus, sa Nage gracieuse et puissante paraissaient déplacés dans cette petite rue exigüe et miteuse.

Au bout de quelques minutes, Toba s'arrêta devant une porte que l'on pouvait à peine distinguer d'une centaine d'autres. « Ma maison, expliqua-t-il sur un étrange ton d'excuse. Pas aussi Haut que je le voudrais, mais c'est tout de même chez moi. » Il plongea la main dans une poche de son caleçon pour produire un petit objet finement sculpté qu'il inséra dans un trou de la porte avant de le tourner, ouvrant le panneau en grand. La maison exhalait une odeur de nourriture chaude, et l'on voyait la lueur verte caractéristique des lampes de bois. « Ito ! »

Une femme vint à la porte dans un vif ondolement. Elle était plutôt petite, potelée, les cheveux attachés en arrière sur son front. Vêtue d'un costume ample au tissu vivement coloré, elle paraissait avoir à peu près le même âge que Dura, quand bien même on ne distinguait aucune trace de jaune dans ses cheveux. La femme sourit à Toba, mais son sourire s'évanouit lorsqu'elle découvrit les magmontains.

Les mains de Toba se tordirent l'une dans l'autre. « Ito, il faut que je t'explique... »

Le regard acéré de la femme montait et descendait le long des corps des Êtres humains, notant leur peau nue, leur chevelure négligée, leurs armes. « Oui, tu as sacrément intérêt », souffla-t-elle.

La demeure de Toba se résumait à une boîte en bois d'environ dix hauteurs d'homme divisée en cinq pièces par des cloisons légères et des draps de couleur. Les brasiers nucléaires de petites lampes en bois luisaient vivement dans chaque pièce.

Toba montra aux Êtres humains un endroit où se nettoyer : un réduit où se trouvaient des évacuations pour les déchets et des sphères contenant des morceaux de tissu parfumé. Dura et Farr, laissés seuls dans cette pièce étrange, tentèrent d'utiliser les évacuations. Dura tira les petits leviers comme Toba le leur avait montré ; leur merde disparut dans des tubes gargouillant vers les entrailles mystérieuses de la Cité. Frère et sœur regardèrent dans les tuyaux, bouche bée, essayant de comprendre où tout cela pouvait bien aller.

Lorsqu'ils eurent fini, Toba les conduisit au centre de la petite

maison. Au cœur de la pièce était suspendu son principal ornement, une boule en bois ; on distinguait des poignées tout autour et des cavités de la taille d'un poing y étaient creusées. Ito, qui s'était changée pour mettre une robe ample plus légère, y versait des louches de nourriture chaude et impossible à identifier. Elle leur sourit, mais ses lèvres étaient pincées. Il y avait un troisième membre de la famille dans la pièce : le fils de Toba, qu'il leur présenta sous le nom de Cris et qui paraissait un petit peu plus âgé que Farr. Les deux garçons s'observèrent mutuellement avec une franche curiosité, plutôt amicale. Dura jugea Cris plus musclé que la plupart des gens de la Cité. Ses cheveux longs flottaient, tachés de jaune, comme prématurément vieilliss ; mais la couleur en était vive même dans la lumière faible des lampes, et Dura soupçonna qu'il s'agissait d'une teinture.

Sur l'invitation d'Ito, les magmontains prirent place à la table sphérique. Dura, toujours nue, son couteau dans son dos, se sentait grande, maladroite et laide dans ce petit endroit délicat. Elle avait à chaque instant conscience de la force du Pôle dans ses muscles, aussi se sentait-elle inhibée, n'osant rien toucher ni se déplacer de peur de fracasser quelque chose.

Imitant Toba, elle enfourna la nourriture dans sa bouche à l'aide de petits ustensiles de bois : chauds et déroutants, les aliments avaient une saveur forte. À peine eut-elle commencé à mâcher que Dura constata combien elle était affamée – en fait, hormis quelques fragments de pain que Toba avait offerts à Adda pendant leur long voyage vers la Cité, elle n'avait rien avalé depuis leur expédition de chasse malheureuse. Comme celle-ci lui paraissait loin désormais !

Ils mangèrent en silence.

Après le repas, Toba guida les Êtres humains jusqu'à une petite pièce dans un coin de la maison. Deux cocons serrés avaient été suspendus en travers ; une lampe solitaire projetait de longues ombres. « Je sais que c'est petit, mais ça devrait aller pour vous deux, dit-il. J'espère que vous dormirez bien. »

Les deux Êtres humains grimpèrent dans les cocons ; le tissu était doux et tiède contre la peau de Dura.

Toba Mixxax tendit la main vers la lampe, puis hésita. « Voulez-vous que je baisse la lumière ? »

Dura trouva la demande étrange. Elle regarda autour d'elle, mais à cette profondeur dans la Cité de Parz, il n'y avait bien entendu pas de conduits à lumière et pas d'accès à l'Air libre. « Il fera noir, alors, dit-elle lentement.

— Oui... Nous dormons dans le noir. »

Dura ne s'était jamais trouvée dans l'obscurité de toute sa vie. « Pourquoi ? »

Toba parut intrigué. « Je ne sais pas... Je n'y ai jamais réfléchi. » Il

écarta la main de la lampe puis leur sourit. « Dormez bien. » Enfin il s'éloigna rapidement et referma la porte derrière lui.

Dura détacha son morceau de corde en se contorsionnant et l'enroula sans serrer sur l'une des attaches du cocon. Elle noua la corde autour de son couteau, assez près pour pouvoir l'atteindre en cas de besoin. Puis elle s'enfonça un peu plus dans le cocon, se tortillant, jusqu'à y glisser les bras à l'intérieur. Être ainsi complètement enfermée était une expérience bizarre, étrangement réconfortante.

Elle jeta un coup d'œil à Farr. Il dormait déjà, la tête rentrée dans la poitrine. Elle ressentit une bouffée d'affection pour son frère, et pourtant, réalisa-t-elle non sans ironie, il semblait avoir moins besoin de protection qu'elle. Farr paraissait absorber les mystères de cet endroit complexe avec bien plus de facilité et d'ouverture que Dura pouvait en invoquer.

Elle soupira. Il lui fallait s'accrocher à la nécessité de protéger Farr, quand bien même cette nécessité se dissipait. S'occuper de son frère, du moins pour la forme, l'aidait à oublier la sensation d'isolement et de menace qu'elle éprouvait. Peut-être, d'une étrange manière, se dit-elle à demi endormie, avait-elle davantage besoin de Farr qu'il n'avait besoin d'elle. Dans le silence de la pièce, elle prit conscience de bruits provenant des murs tout autour. Des mots murmurés par Toba, la voix inégale du garçon, Cris ; et puis ce fut comme si sa sphère de conscience s'agrandissait au-delà de cette unique maison, si bien qu'elle pouvait entendre les doux murmures d'insectes de milliers d'humains, partout, dans cette immense ruche de gens. Les murs de bois grinçaient doucement, se gonflant et se contractant ; elle avait la sensation que la Cité tout entière respirait autour d'elle.

Le cocon ne tarda pas à se réchauffer ; avec impatience, elle sortit ses bras dans l'Air à peine plus frais. Elle mit longtemps à trouver le sommeil.

Le lendemain, Ito semblait un peu mieux disposée. « J'ai un jour de congé aujourd'hui, leur dit-elle après les avoir fait manger.

— Où travaillez-vous ? demanda Dura.

— Dans un atelier, juste derrière Pall Mall. » Elle sourit d'un air fatigué à l'évocation de son travail. « Je fabrique des intérieurs de voiture. Et je suis heureuse d'avoir un peu de temps libre. Parfois, à la fin de ma journée, j'ai l'impression que l'odeur de bois sur mes doigts ne disparaîtra jamais. »

Dura écoutait avec attention : la conversation de ces gens de la ville ressemblait à un puzzle compliqué – elle se demandait toujours par quelles pièces il lui fallait commencer pour l'assembler.

« Qu'est-ce qu'un Pall Mall ? »

Cris, le fils, se mit à rire. « Ce n'est pas *un* Pall Mall. Juste Pall Mall. »

Ito le fit taire. « C'est une rue, ma chère, l'avenue principale, qui va du Palais au Marché... Tout cela doit vous paraître très étrange. Et si vous veniez visiter avec moi ? »

Dura, hésitante, regarda Toba. Il hocha la tête. « Allez-y. De toute façon, je dois retourner à la ferme. Et prenez votre temps, Adda ne sera pas prêt à recevoir des visiteurs avant plusieurs jours. Peut-être que Cris pourra s'occuper de Farr quelque temps ? »

Ito considérait les membres nus de Dura avec une expression dubitative. « Mais je ne crois pas que nous devrions vous emmener dehors ainsi. La nudité, c'est bien si l'on veut choquer, mais dans Pall Mall ? »

La femme du fermier prêta l'un de ses vêtements à Dura, une combinaison taillée d'une pièce dans une sorte de matériau doux et flexible. Le tissu était lisse et confortable contre la peau de Dura, mais lorsqu'elle ferma le devant, elle se sentit enfermée, en proie à un accès de claustrophobie. La jeune femme tenta d'ondoyer dans la pièce à titre expérimental. Le matériau bruissait contre sa peau et les jointures restreignaient ses mouvements.

Après un instant de réflexion, Dura enroula son morceau de corde usé autour de sa poitrine puis enfonça son couteau de bois et son grattoir dans la combinaison. Du fait de la sensation familière que ces objets lui procuraient, elle se sentit un peu plus en sécurité.

Cris la regardait d'un air sceptique. « Vous n'aurez pas besoin de couteau. Nous ne sommes pas en magmont, vous savez... »

Ito lui intima de se taire à nouveau ; les deux adultes s'abstinrent poliment de tout commentaire.

Laissant Farr avec Cris, les deux femmes quittèrent la maison en compagnie de Toba ; il les mena à sa voiture qui les attendait dans le « parking ». Dura l'aida à harnacher un attelage de cochons reposés pris dans l'enclos.

Toba les conduisit dans un nouveau dédale de rues étrangères. Ils ne tardèrent pas à laisser derrière eux la zone résidentielle tranquille pour déboucher dans le centre et son agitation. Dura tenta de suivre leur itinéraire avant de réaliser une nouvelle fois qu'elle en était incapable. Elle avait l'habitude de s'orienter par rapport aux traits principaux du Manteau : les lignes de vortex, le Pôle, la mer Quantique. Elle soupçonna que conserver son sens de l'orientation tout en se déplaçant dans ce terrier de couloirs en bois était un savoir-faire que les enfants de Parz devaient acquérir à la naissance ; il lui faudrait quant à elle bien des mois avant de l'assimiler.

Toba les amena sur la plus grande avenue qu'ils aient vue jusqu'à là. Ses murs – séparés par au moins cent hauteurs d'homme – étaient

bordés de lampes à la lumière verte, de fenêtres et de portes élaborées. Toba quitta le flot de circulation avant de tirer sur les rênes. « Et voilà Pall Mall », annonça-t-il. Il embrassa Ito. « Je vais à la ferme ; je reviens dans quelques jours. Amusez-vous bien... »

Ito aida Dura à sortir du véhicule. Le jeune femme, pétrie d'incertitude, regarda celui-ci se fondre dans la circulation.

L'avenue constituait le plus grand espace fermé où Dura se fût jamais trouvée – et sans doute le plus grand de toute la Cité elle-même. C'était un colossal tunnel vertical bourré de voitures et de gens, gorgé de bruit et de lumière. Les deux femmes se trouvaient près d'un mur ; Dura vit qu'il était percé de fenêtres toutes décorées d'inscriptions élaborées derrière lesquelles étaient disposés des vêtements, des sacs, des racloirs, des bouteilles, des globes, des lampes sculptées multicolores et des objets de facture sophistiquée que Dura ne pouvait même pas reconnaître. Des gens – des centaines de gens – grouillaient sur le mur comme des animaux occupés à chercher leur pitance ; ils jacassaient entre eux avec excitation tout en plongeant dans des portes.

Ito sourit. « Des magasins, dit-elle. Ne vous souciez pas de la foule. C'est toujours comme ça. »

Les quatre murs de l'avenue étaient littéralement tapissés de « magasins ». Le mur d'en face, à cent bonnes hauteurs d'homme de là, évoquait un camaïeu infini de couleurs et de mouvements humains qui se mêlaient dans l'Air poussiéreux ; des rangées de lampes scintillaient à travers et des rayons lumineux jaillissaient de conduits ronds.

La circulation était la vie de Pall Mall. Au début, les voitures qui grouillaient et braillaient semblaient se déplacer dans un chaos total, mais peu à peu Dura distingua des motifs : plusieurs flux montaient et descendaient parallèlement aux murs de l'avenue et, de temps à autre, une voiture virait – de façon périlleuse, estimait-elle – d'un courant à un autre, ou sortait de Pall Mall pour pénétrer dans une rue adjacente. L'Air lourd de flatulences résonnait des cris des cochons. Pendant un moment, Dura parvint à suivre du regard la voiture de Toba tandis qu'elle progressait dans l'avenue, mais elle la perdit bientôt de vue dans les files tourbillonnantes.

Il régnait une odeur forte et sucrée, presque suffocante. Elle rappelait à Dura les serviettes parfumées dans la salle de bain de ses hôtes.

Ito lui prit le bras et l'entraîna vers les magasins. « Venez, ma chérie. Les gens commencent à nous regarder... »

Dura pouvait tout juste s'empêcher de fixer avec des yeux ronds la foule envahissant les magasins. Hommes et femmes étaient vêtus de robes aux couleurs extravagantes et de combinaisons découpées pour laisser entrapercevoir la chair ; il y avait des chapeaux et des bijoux

partout, des chevelures sculptées en gigantesques édifices multicolores.

Ito conduisit Dura dans deux ou trois magasins. Elle lui montra des bijoux, des ornements, de beaux chapeaux et vêtements. Dura palpa ces objets, s'émerveillant du travail des artisans, mais demeurant incapable de comprendre les patientes explications d'Ito quant à leur utilisation.

Celle-ci semblait à présent perdre un peu de sa persévérance, et les deux femmes retournèrent dans l'avenue principale. « Allons au Marché, dit-elle. Ça va vous plaire. »

Elles se joignirent à un flot de gens qui se dirigeaient – plus ou moins – vers l'extrémité de Pall Mall, dans les profondeurs de la Cité. Quelque chose de mou et de rond entra presque aussitôt en collision avec les reins de Dura, une manière de léger coup de poing. Elle pivota sur elle-même en se débattant en vain contre ses vêtements à la recherche de son couteau.

Un homme la dépassa à toute vitesse. Vêtu d'une robe flottante étincelante, il tenait de ses mains très blanches une paire de laisses attachées à deux porcelets dodus qui le tractaient de manière indigne – selon l'impression de Dura –, ses pieds pendant dans leurs nuages de pets. C'était l'un de ces cochons qui venait de la heurter.

L'homme lui accorda à peine un regard comme il disparaissait.

Ito souriait.

« Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? Il ne peut pas ondoyer comme tout le monde ? »

— Bien sûr que si. Mais il peut se permettre ne de pas le faire. » Ito secoua la tête devant le trouble de Dura. « Oh, venez donc, ce serait trop long à expliquer. »

Dura renifla. L'odeur sucrée était encore plus forte. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Des pets de cochons, bien entendu. Parfumés... »

Elles descendirent doucement l'avenue en ondoyant avec aisance. Dura était embarrassée par les silences gênés qui s'installaient entre elles deux – mais elles avaient si peu en commun.

« Pourquoi vivez-vous dans la Cité ? finit-elle par demander. La ferme de Toba est si loin, je veux dire... »

— Eh bien, il y a mon emploi, répondit Ito. La ferme est grande, mais elle se trouve dans une région pauvre. Juste à la lisière de l'arrière-pays, si loin en magmont qu'il est même difficile d'y faire travailler les coolies, parce qu'ils ont peur des... » Elle s'interrompit.

« Peur des magmontains. N'est-ce pas ? »

— La ferme ne rapporte pas autant qu'elle le devrait. Et tout paraît coûter si cher...

— Mais vous pourriez vivre dans votre ferme. » Cette idée plaisait

à Dura. Être dehors, loin de ce clapier étouffant, et pourtant au milieu d'une zone cultivée, une zone d'*ordre*. Savoir que l'espace contrôlé s'étendait à plusieurs centaines de hauteurs d'homme autour de soi...

« Peut-être, concéda Ito avec réticence. Mais qui a envie d'être un paysan vivant de l'agriculture vivrière ? Sans parler des études de Cris.

— Vous pourriez lui enseigner les choses vous-même. »

Ito secoua patiemment la tête. « Non, ma chérie, pas aussi bien que les professionnels. Et on ne les trouve qu'ici, dans la Cité. » Son expression fatiguée et soucieuse réapparut. « Je veux absolument que Cris ait la meilleure éducation possible. Et qu'il aille jusqu'au bout, en dépit de ses rêves de Surf. »

Surf ?

Dura se tut, tentant vainement de trouver une sens à tout cela.

Le visage d'Ito s'éclaira. « Qui plus est – sans vouloir vous vexer, ma chère – qui voudrait vivre dans une ferme perdue plutôt qu'au milieu de toutes ces choses : les magasins, les théâtres, les bibliothèques à l'Université... » Elle coula un regard curieux vers Dura. « Je sais que tout cela vous paraît étrange, mais ne sentez vous pas la vibration de la vie par ici ? Et si, un jour, nous pouvions déménager un peu plus Haut...

— Plus Haut ?

— Plus près du Palais. » Ito leva le doigt dans la direction d'où elles venaient. « En Haut de la Cité. Tout ce côté, au-dessus du Marché, c'est la Haute-ville.

— Et sous le Marché... »

Ito cligna des yeux. « Les Bas-fonds, bien sûr ! Où se trouvent le Port, les hangars des dynamos, les sabords de chargement et la station d'épuration des eaux usées. » Elle renifla. « Personne ne choisit de vivre en Bas. »

Dura la suivait patiemment en ondoyant, ses étranges vêtements balayant ses jambes d'avant en arrière.

À mesure qu'elles descendaient, les murs de Pall Mall s'éloignaient de Dura en s'incurvant telle une gorge qui s'ouvrait : l'avenue cédait place au Marché – une salle sphérique gigantesque, peut-être deux fois plus large que l'avenue elle-même. Une douzaine de rues – en plus du Mall – semblaient y aboutir, et des flots de circulation s'y déversaient en permanence. Des voitures et des gens grouillaient, se chevauchaient dans un chaos manifestement total ; dans la poussière et le bruit, Dura vit des conducteurs se pencher hors de leur véhicule pour s'insulter en beuglant d'obscurs jurons. Il y avait des magasins ici, mais ils se résumaient à des rangées de petites échoppes aux couleurs vives s'étirant dans l'espace. Les vendeurs planaient en tous sens, brandissant leur marchandise et hélant les clients qui passaient.

Au centre du Marché se trouvait une roue de bois d'environ une

hauteur d'homme de diamètre. Elle était montée sur un axe énorme qui courait d'un bord à l'autre de la vaste salle, traversant le chaos des étalages. L'axe avait manifestement été taillé dans un seul arbre de la Croûte, constata Dura, aussi se demanda-t-elle comment les charpentiers s'étaient débrouillés pour l'apporter ici, au cœur de la Cité. La roue avait cinq branches d'où pendaient des cordes. Sa forme parut vaguement familière à Dura ; après un instant de réflexion, elle se souvint de l'étrange petit pendentif que Toba portait autour du cou, le talisman avec l'homme écartelé sur une roue. Cette dernière n'avait-elle pas cinq rayons, elle aussi ?

« N'est-ce pas formidable ? dit Ito. Ces petits stands n'ont l'air de rien, mais on peut y faire de vraies affaires. Et des marchandises de bonne qualité, en plus... »

Dura réalisa qu'elle reculait insensiblement en direction du Mall. Ici, dans le ventre de cette énorme Cité, le bruit, la chaleur et le mouvement permanent semblaient se cristalliser autour d'elle, menaçant de l'engloutir.

Il se rapprocha et lui saisit la main. « Venez, dit-elle. Trouvons un endroit plus tranquille et mangeons quelque chose. »

La chambre de Cris n'était qu'un champ de bataille. Des vêtements froissés aux couleurs criardes flottaient dans l'Air comme des bouts de peau abandonnés ; des flacons de teinture pour cheveux pointaient entre les manches vides, miroitant dans la lumière de la lampe. Cris se fraya avec assurance un chemin dans ce bournier en écartant les habits sur son passage. Farr n'entra pas dans la pièce avec autant d'aisance. L'encombrement des lieux et les vêtements qui frôlaient doucement sa peau suscitait en lui une intense claustrophobie.

Cris interpréta mal son embarras. « Désolé pour le désordre. Mes parents n'arrêtaient pas de me casser les pieds avec ça, mais je n'arrive vraiment pas à ranger ces trucs. » Il se renversa en arrière, enfonçant les deux pieds dans un tas de vêtements qui filèrent dans un coin, en boule, avant d'à nouveau se séparer doucement dans l'Air sous les yeux de Farr.

Ce dernier lança un regard circulaire, s'interrogeant sur la démarche à suivre. « Certaines de tes affaires sont... attirantes. »

Cris lui jeta un étrange coup d'œil. « Attirantes. Ouais. Pas autant qu'elles pourraient l'être si nous avions un peu plus d'argent. Mais les temps sont durs. Ils le sont toujours. » Il replongea parmi les tas de vêtements, les séparant les uns des autres à la main, cherchant de toute évidence quelque chose. « J'imagine que l'argent ne signifie absolument rien là où tu as grandi.

— Non », confirma Farr, qui n'était pas encore tout à fait sûr de comprendre le concept d'argent. Étrangement, il lui avait semblé

entendre comme de l'envie dans la voix de Cris.

Celui-ci avait sorti quelque chose du nuage d'habits : une planche, une mince feuille de bois d'environ une hauteur d'homme de long. Ses bords étaient arrondis et sa surface, quoique gravée de sillons, était si bien travaillée et polie que Farr y distinguait son reflet. Une fine toile constituée d'un matériau lumineux avait été incrustée dans le bois. Cris passa la main avec affection sur la planche, comme si, pensa Farr, il caressait la peau d'un être aimé.

« Ça a l'air chouette, dit Cris.

— Quoi ?

— La vie en magmont. » Cris lui jeta un coup d'œil chargé d'incertitude.

Ne sachant quoi répondre, Farr reporta son attention sur la chambre pleine des affaires de Cris. Il était prêt à parier que ce dernier n'en avait fabriqué aucune lui-même ; son regard se posa une nouvelle fois sur la silhouette bien nourrie et râblée.

« Vous êtes tellement *libres*, là-bas, je veux dire. » Cris passa sa main le long du bord de sa planche polie. « Tu vois, je finis l'école dans un an. Et ensuite ? Mes parents n'ont pas les moyens de me payer d'autres études – de m'envoyer à l'Université, ou à l'École de Médecine, peut-être. De toute façon, je n'ai pas la cervelle qu'il faut pour ça. » Il rit, comme fier de quelque chose. « Pour quelqu'un comme moi, il n'y a que trois choix possibles ici. » Il les énuméra sur ses doigts dépourvus de cals. « Quand on est stupide, on se retrouve sur le Port, à pêcher du Matos du Noyau dans le Manteau inférieur, à moins de faire le bûcheron, ou de finir dans les égouts. Peu importe. Mais si on est un peu plus malin, on peut éventuellement devenir fonctionnaire quelque part. Ou – si on ne peut pas le supporter, si on ne veut pas travailler pour le Comité – être indépendant. Monter une échoppe sur le Marché. Avoir une ferme au plafond, comme mon père, ou construire des voitures, comme ma mère. Et passer sa vie à se tuer au travail pour consacrer la plus grande partie de son argent aux taxes du Comité. » Il haussa les épaules en serrant sa planche. Sa voix était lourde de découragement, chargée de toute la lassitude du monde. « Et voilà. Sacré choix, hein ? »

Si Farr avait fermé les yeux, il aurait pu sans peine s'imaginer écouter un vieil homme abîmé par les ans, comme Adda, plutôt qu'un adolescent à l'aube de sa vie. « Au moins... la Cité vous nourrit, assure votre sécurité et votre confort.

— Mais tout le monde ne veut pas forcément vivre dans le confort. N'y a-t-il pas autre chose dans la vie ? » Il le regarda à nouveau avec cet étrange pointe d'envie. « Voilà ce que le Surf nous offre... Ta vie, en magmont, doit être si... *intéressante*. Se réveiller à l'Air libre, tous les matins. Ne jamais savoir ce que va apporter la journée. Devoir aller

chercher sa propre nourriture, de ses mains nues...» Cris baissa les yeux sur ses paumes lisses en disant cela.

Farr ne savait pas quoi lui répondre. Il en était venu à considérer les gens de la Cité comme des êtres à la sagesse supérieure et c'était pour lui un choc que d'en rencontrer un qui proférait de telles âneries.

Cherchant quelque chose à dire, il désigna la planche que Cris serrait toujours.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Ma planche. Ma planche de Surf. » Cris hésita. « Tu n'en as jamais vu ? »

Farr tendit le bras et passa le bout de ses doigts sur la surface polie. Le travail était si fin qu'il pouvait à peine sentir les irrégularités du bois : c'était comme toucher une peau, celle d'un très jeune enfant peut-être. Le maillage de fils lumineux avait été incrusté dans un fin réseau de sillons juste assez profond pour qu'on puisse les sentir.

« C'est beau.

— Oui. » Cris semblait fier maintenant. « Ce n'est pas la plus chère qu'on puisse trouver, mais j'ai sacrément bossé dessus, et je doute qu'il y ait une meilleure planche de ce côté-ci de Pall Mall. »

Farr hésita, embarrassé par sa totale ignorance. « Ça sert à quoi ? »

— À Surfer. » Cris tint la planche à l'horizontale et fit un petit saut dans l'Air, amenant ses pieds nus sur la planche striée. Elle s'éloigna de lui, bien entendu, mais Farr vit que les pieds experts de Cris se déplaçaient à sa surface, quasiment comme une seconde paire de mains. Cris étendit les bras et tangua dans l'Air. « On chevauche le Champ, comme ça. C'est unique. La sensation de puissance, de vitesse...

— Mais comment ? Est-ce que tu ondoies ? »

Cris rit. « Non, bien sûr que non. » Il parut plus pensif. « Pas vraiment, en tout cas. » Effectuant un saut périlleux arrière dans la chambre encombrée, il sauta de la planche et l'attrapa. « Tu vois les fils incrustés ? C'est du Matos du Noyau. Supraconducteur. C'est pour ça que les planches sont si fichtrement chères. » Il fit osciller la planche dans l'Air avec ses bras. « On la fait bouger comme ça, avec les jambes. Tu vois ? C'est comme ondoyer, mais avec la planche au lieu du corps. Les courants qui passent dans les supraconducteurs exercent une pression sur le Champ et... » Il enfonça la main dans l'Air. « Whoosh ! »

Farr réfléchit. « Et tu peux aller plus vite qu'en ondoyant ? »

— Plus vite ? » Cris rit de nouveau. « Tu peux aller plus vite que n'importe quel cochon qui pète – quand on a le champ libre, très haut au-dessus du Pôle, on a l'impression de filer plus vite que la pensée. » L'expression sur son visage se brouilla, rêveuse.

Farr le regardait, fasciné et curieux.

« Donc, c'est à ça que sert la planche... en quelque sorte. Mais c'est aussi mon moyen de sortir d'ici. Mon futur. Peut-être. » Cris semblait maintenant mal à l'aise. Presque timide. « Je suis bon, Farr. Je suis l'un des meilleurs de mon groupe d'âge. J'ai gagné beaucoup des compétitions auxquelles j'ai pu participer jusqu'à présent. Et dans quelques mois je me qualifierai pour la principale. Les Jeux. Je vais affronter les meilleurs, ma première chance...

— Les Jeux ?

— Le plus grand des événements sportifs. Celui qui réussit, qui devient une star des Jeux, voit Parz écarter les cuisses pour lui. » Cris eut un rire gras et Farr lui adressa un sourire hésitant. « Je suis sérieux, dit Cris. Les fêtes du Palais. La célébrité. » Il haussa les épaules. « Bien sûr, elle ne dure pas éternellement. Mais si on est assez bon, on ne la perd jamais, l'*aura*. Crois-moi... Tu seras encore là pour les Jeux ?

— Je ne sais pas. Adda...

— Ton ami qui est à l'hôpital. Ouais... » L'humeur de Cris sembla de nouveau virer à la gêne. « Écoute, je suis désolé de parler du Surf comme ça. Je sais que tu es dans une situation difficile. »

Farr sourit dans l'espoir de mettre à l'aise ce garçon compliqué. « J'aime bien t'entendre parler. »

Cris étudia Farr d'un air interrogateur. « Tu as déjà essayé de Surfer ? Non, bien sûr que non. Tu aimerais ? On pourrait retrouver des gens que je connais...

— Je ne sais pas si j'y arriverais.

— Ça semble simple, dit Cris. Le concept l'est, mais il est difficile à mettre en pratique correctement. Il faut conserver l'équilibre, garder la planche appuyée entre le Champ et toi, puis maintenir la pression contre les lignes de flux pour gagner de la vitesse. » Il ferma brièvement les yeux et se balança dans l'Air.

« Je ne sais pas », répéta Farr.

Cris le jaugea du regard. « Tu dois être assez costaud. Et comme tu viens du magmont, tes sens de l'équilibre et de la direction sont sans doute très développés. Mais tu as peut-être raison... Ton torse est puissant, mais tes jambes sont un peu courtes. Ceci dit, je suis sûr que tu pourrais rester dessus quelques secondes... »

Irrité par cette évaluation tranquille, Farr croisa les bras : « Allons-y, dit-il. C'est où ? »

Cris sourit. « Viens. Je vais te montrer. »

Ito emmena Dura au musée.

Il se trouvait dans le quartier de l'Université, loin dans la Haute-ville, ainsi que Dura apprenait à l'appeler. Pas tellement plus bas que le Palais, en fait. L'Université consistait en une série de chambres

interconnectées par des couloirs richement lambrissés. Ito lui expliqua qu'elles n'avaient pas le droit de troubler le calme studieux des grandes pièces elles-mêmes, mais elle put lui montrer des bibliothèques, des salles de séminaire remplies de groupes de jeunes gens sérieux et des rangées de petites cellules où les savants travaillaient seuls, penchés sur leurs études incompréhensibles.

L'Université, proche du mur extérieur de la Cité, était à ce point emplie de lumière naturelle que l'Air semblait luire. L'atmosphère était calme ici, d'une intensité qui donnait à Dura l'impression de ne pas se trouver à sa place. Moins encore que d'habitude. Elles dépassèrent un groupe d'étudiants de dernière année : vêtus de longues robes, le crâne rasé, ce fut à peine s'ils jetèrent un coup d'œil aux deux femmes tandis qu'ils les dépassaient en ondoyant dédaigneusement.

Dura se pencha près d'Ito et murmura : « Muub. Cet Administrateur à l'Hôpital. Il avait la tête rasée. Il vient d'ici, lui aussi ? »

Ito sourit. « Je ne l'ai jamais rencontré ; il me semble un peu trop haut placé pour des gens comme nous. Mais, non, s'il travaille à l'Hôpital, il n'est pas en lien avec l'Université. Ou il ne l'est plus. Mais il est possible qu'il y ait étudié autrefois, et qu'il perpétue ses codes pour rappeler au reste d'entre nous qu'il a été un érudit autrefois. » Dura trouva son sourire mince et fatigué. « Les gens font ça, vous savez.

— Avez-vous étudié à l'Université ? Ou Toba ?

— Moi ? » Ito s'autorisa un rire doux. « Est-ce que j'ai l'air d'en avoir eu les moyens ?... Ce serait pourtant merveilleux si Cris pouvait y arriver. Si seulement nous pouvions trouver l'argent des frais d'inscription, cela lui fournirait un but plus élevé à atteindre, quelque chose de meilleur. Peut-être ne gâcherait-il pas autant de temps sur cette fichue planche de Surf. »

Le Musée, une vaste structure en forme de cube, se trouvait au cœur du complexe universitaire. Elle était criblée de passages et de puits de jour, si bien que la lumière filtrait partout à l'intérieur de sa masse poreuse. Alors que les deux femmes se déplaçaient lentement dans le dédale de couloirs, la multitude de sabords et de portes semblait dissimuler une infinité de trésors cachés.

L'un des couloirs abritait des rangées de cochons, de raies et d'araignées de la Croûte. Au début, Dura ne put réprimer un mouvement de recul face à ces créatures surgies de l'obscurité, mais elle comprit vite qu'elles ne constituaient en rien une menace, ni pour elle ni pour quiconque. Les corps préservés – elle ne savait comment – des animaux morts étaient fixés aux murs de ce lieu en de sinistres parodies des postures qu'ils adoptaient de leur vivant. Dura ressentit une tristesse inexplicable en contemplant les magnifiques ailes

déployées d'une raie épinglée sur un cadre de bois. Un peu plus loin se trouvait un cochon d'Air – mort, comme les autres, mais ouvert, ses organes étalés, réduits à de petites masses de tissu fixées à la paroi interne du corps, et qui luisaient, disposés là aux yeux de tous. Dura frissonna. Elle avait tué des dizaines de cochons, mais elle n'aurait jamais pu se forcer à toucher cette installation froide et propre.

Étrangement, il n'y avait aucune odeur dans ces couloirs, pas plus de mort que de vie.

Elles atteignirent un secteur abritant des artefacts humains. Dura comprit que beaucoup parmi eux provenaient de la Cité elle-même, mais d'époques passées. Ito rit en désignant des vêtements et des chapeaux exposés sur les murs. Dura sourit poliment, sans vraiment comprendre la plaisanterie. Il y avait une maquette de la Cité, une délicate sculpture en bois d'environ une hauteur d'homme de haut. Une lampe se trouvait même à l'intérieur, si bien que la maquette rayonnait de lumière. Dura passa un moment à la contempler, ravie, tandis qu'Ito lui désignait les caractéristiques importantes de la Cité. Ici, un train de bois miniature entrait par l'un des grands sabords des Bas-fonds, et là, descendant le long de l'Épine qui plongeait dans le Manteau inférieur, de minuscules voitures transportaient des Pêcheurs à peine visibles en quête de veines du précieux Matos du Noyau. Au sommet même de la Cité – aussi haut qu'il était possible –, le Palais formait une opulente tapisserie brillante de vie et de couleur.

Un peu plus loin, de petites boîtes exposaient des artefacts ne provenant pas de la Cité. Ito toucha le bras de Dura. « Vous allez peut-être reconnaître certains de ces objets. » Il y avait des lances et des couteaux, tous taillés dans du bois. Elle vit des filets, des ponchos et des cordes.

Des artefacts magmontains.

Aucun de ces objets ne semblait provenir des Êtres humains eux-mêmes. Mais Ito lui dit que ce n'était pas surprenant. Il y avait des groupes de magmontains partout aux abords de l'arrière-pays de Parz, tout autour de la calotte polaire de l'Étoile. Dura étudia les objets, consciente de la présence de son propre couteau et de sa corde toujours enroulée autour de sa taille ; les objets qu'elle transportait n'auraient pas été déplacés dans l'une de ces vitrines. Elle se demanda, non sans amertume, si ces gens auraient aimé les épingler sur les murs, elle et son frère, à l'instar de cette pauvre raie morte.

Pour finir, Ito l'emmena voir l'objet le plus célèbre du Musée (lui dit-elle). Elles entrèrent dans une chambre sphérique d'environ douze hauteurs d'homme de diamètre. Le lieu était peu éclairé, la lumière provenant seulement de quelques lampes de bois masquées ; les yeux de Dura mirent un certain temps à s'adapter à l'obscurité.

Elle crut au début qu'il n'y avait rien dans cet endroit, que la pièce

était vide. Puis, lentement, comme émergeant de la brume, un objet prit forme devant elle. C'était un nuage d'environ une hauteur d'homme de diamètre, un réseau constitué d'une substance brillante. Ito l'encouragea à s'avancer, à approcher son visage de la surface du réseau. L'objet ressemblait à un filet emmêlé composé de cellules d'une main de largeur environ. Dura vit qu'à l'intérieur des cellules du réseau principal se trouvaient d'autres détails : des sous-réseaux, composés de cellules pas plus larges qu'un cheveu. La jeune femme se demanda si, en voyant mieux, il lui serait possible de découvrir d'autres cellules, minuscules au point d'en être presque invisibles, à l'intérieur du maillage le plus fin.

Ito désigna une plaque sur le mur où était inscrit un texte concernant l'objet.

« La structure est *fractale*. » Ito prononça le mot avec soin. « Cela signifie qu'elle présente une structure identique à de nombreuses échelles. Le Matos possède cette propriété, parce qu'il est composé d'hypérons, des sacs de quarks où les nucléons ordonnés – les protons et les neutrons – du monde humain sont dissous.

» Dans les régions où les humains peuvent habiter, le Matos du Noyau existe sous forme d'îles de matière métastables, les bergs de Matos, qui nous sont familiers parce que les Pêcheurs les récupèrent et que nous les utilisons pour notamment construire des rubans d'ancrage...

» Mais si on s'enfonce à l'intérieur, dans le Noyau profond, le matériau hypéronique peut se combiner pour former des structures d'une richesse extraordinaire, telle cette maquette. Cette représentation est basée sur des déductions, sur des récits fragmentaires du temps des Guerre du Noyau, et des comptes-rendus plus ou moins cohérents de Pêcheurs. Les érudits de l'Université pensent néanmoins que...

— Mais, l'interrompt Dura, qu'est-ce que c'est ? »

Ito se tourna vers elle, son visage rond et lisse dans la faible lumière. « Eh bien, c'est un Colonisateur, dit-elle.

— Mais les Colonisateurs étaient humains.

— Non, dit Ito. Pas vraiment. Ils nous ont abandonnés en volant nos machines, et ils sont allés dans le Noyau. » Son expression s'assombrit. « Et c'est cela qu'ils sont devenus. Ils vivaient dans ces structures de Matos. »

Dura plongeait son regard dans les profondeurs menaçantes de la maquette. C'était comme si, en cet endroit, dans le ventre de la Cité, elle avait été transportée jusqu'au Noyau lui-même et abandonnée face à cette étrange et monstrueuse entité. Comme s'il lui fallait l'affronter. Seule.

8.

Sa planche bien serrée contre lui, Cris guida Farr au cœur de la Cité.

Évitant les axes principaux, ils parcoururent un embrouillamini de petites rues. Farr tenta de mémoriser leur trajet, mais son sens rudimentaire de l'orientation dans la Cité fut bientôt débordé. Perdu et perplexe, il suivait néanmoins Cris avec obstination tout en cherchant du regard, machinalement, la mer Quantique et les angles formés par les lignes de vortex pour pouvoir s'orienter. Bien entendu, ici, dans les entrailles de Parz, les murs de bois anonymes cachaient le monde.

Il comprit cependant au bout d'un moment qu'ils avaient dû franchir l'équateur approximatif de la Cité et atteindre la région appelée les Bas-fonds. Les rues pourvues de murs semblaient plus misérables, les puits de jour et les lampes à bois davantage espacés les uns des autres. On croisait peu de voitures et moins encore de Nageurs, et les portes des demeures s'ouvrant sur les ruelles, sales et abîmées, semblaient d'une solidité impénétrable. Si Cris s'abstint de tout commentaire sur le changement d'environnement – il continuait à parler de Surf, intarissable –, Farr remarqua malgré tout que le garçon de la Ville tenait sa précieuse planche au plus près de sa poitrine, la protégeant de son corps.

Ils finirent par s'arrêter devant un sabord dans le mur d'une rue. Au-delà, le puits, d'environ dix hauteurs d'homme de diamètre, se révélait d'une facture beaucoup plus basique que n'importe quelle rue de la Cité, long et vide, doté de murs éraflés qui paraissaient mal dégrossis. Farr constata néanmoins qu'il conduisait à une claire ellipse de précieuse lumière d'Air. Il y plongea un regard avide, émerveillé par la façon dont la vive lueur jaune scintillait sur le mur tantôt lisse, tantôt rugueux.

« On descend là-dedans ? »

— Par ce sabord ? En traversant la Peau ? Mais c'est *interdit* par les ordonnances de la Cité. » Cris sourit. « Tu parles que oui ! » Il poussa un cri, posa une main sur le bord de l'entrée elliptique et pénétra dans le puits d'une roulade. Sa planche maintenue au-dessus de sa tête, il battit des bras et se mit à ondoyer les pieds en avant. Farr, plus gauche, grimpa par-dessus le rebord du sabord et plongea vers le bas. Riant tous les deux, les échos de leurs voix rebondissant sur les murs de bois, les garçons dégringolèrent en direction de l'Air libre.

Farr jaillit hors du mur oppressant de la Cité puis écarta bras et

jambes, absorbant l'Air jaune et brillant, levant les yeux vers l'arc des lignes de vortex.

Cris le regardait d'un air sceptique. « Ça va ?

— Je suis juste content d'être dehors, dans l'Air... même avec ce machin polaire collant.

— Vu. C'est pas la même chose que là-bas, dans le bon vieux magmont, hein ? » Cris stabilisa sa planche et, de la paume de la main, la pressa contre le Champ à titre d'expérience.

Farr roula dans l'Air avec délices. Le sabord par où ils étaient sortis évoquait une bouche aux contours grossiers dans la coque de bois extérieure – la *Peau* – qui s'ouvrait encore au-dessus d'eux, imposante, comme prête à bondir pour les réabsorber à l'intérieur des entrailles de bois de la Cité. Mais les garçons dérivèrent dans l'Air, s'écartant de la Ville, et Farr réalisa que « leur » sabord faisait partie d'une rangée d'entrées similaires réparties dans toutes les directions à la surface de la Cité, aussi loin que portait son regard. Il entreprit alors de lui trouver une particularité, un trait distinctif de manière à pouvoir le retrouver si besoin était, mais ce n'était qu'une entaille grossière dans la Peau de bois, sans marquage spécial, sans rien qui le distinguait d'une centaine d'autres. Farr renonça vite à ses efforts de mémorisation. Après tout, s'il se perdait vraiment, et quand bien même il regagnerait ce sabord précis, il ne retrouverait jamais son chemin jusque chez les Mixxax à travers les rues de Parz.

Il battit des jambes et s'écarta davantage de la Cité. La Peau ressemblait à un masque gigantesque qui le surplombait. De si près, il pouvait en distinguer les détails, voir comment elle avait été grossièrement assemblée à partir de morceaux de bois et de Matos. Elle n'en était pas moins terriblement impressionnante. Les dizaines de sabords de fret de cette partie de la Peau étaient pareils à des bouches s'alimentant en continu, ou peut-être à des pores capillaires absorbant un Air granuleux riche de bois et de nourriture. En s'écartant encore, il vit les immenses chutes sans fin des bouches d'égout dispersées à la base de la Cité ; le rugissement de la matière semi-solide qui dégringolait dans le Manteau inférieur emplissait l'Air.

Il réalisait peu à peu combien la Cité, aussi déglinguée et imparfaite qu'elle pouvait se révéler, s'avérait magnifique à sa manière – un titanesque animal à la vie bruyante totalement indifférent à la microscopique présence de Farr devant lui...

On criait son nom.

Il regarda autour de lui, mais Cris avait disparu. Farr éprouva un absurde instant de désorientation : après tout, il risquait beaucoup moins de se perdre ici, à l'extérieur, que dans les entrailles de la Cité. Il se tourna en fouillant du regard les alentours. Cris était là, dans sa combinaison orange vif, silhouette distante qui agita les bras, en

suspension sur sa planche de Surf. Il était près de la Peau mais loin au-dessus de la tête de Farr. Il s'était éclipsé pendant que celui-ci rêvassait. Embarrassé, un peu agacé, Farr poussa sur l'Air, laissant ses épaisses jambes de magmontain le projeter en direction de Cris.

Qui le regarda approcher en souriant d'une manière exaspérante.

« Reste avec nous. Il y a des gens qui nous attendent. » Il remonta sur sa planche, fit demi-tour, lui montrant le chemin.

Farr le suivit à environ une hauteur d'homme ; l'un après l'autre, les deux garçons s'élancèrent au-dessus de la surface de la Cité.

La technique de Surf de Cris, spectaculaire, n'avait qu'un rapport lointain avec la caricature bon marché qu'il en avait fait à Farr dans sa chambre. Cris fit pivoter la planche miroitante sous l'un de ses pieds nus tout en poussant sur le bas de celle-ci avec l'autre talon, la faisant ondoyer avec vigueur. Ses pieds semblaient capables de s'agripper aux fins sillons de la surface. Il gardait ses bras étendus dans l'Air pour conserver son équilibre ; les muscles de ses jambes d'enfant de la Cité jouaient avec souplesse. Le processus semblait merveilleusement facile, en fait, et Farr ressentit comme un chatouillis sourd, en bas des reins et dans ses mollets, tandis qu'il observait son compagnon. Il avait très envie d'essayer lui-même la planche de Surf.

Après tout peut-être qu'en effet, aidé par sa force façonnée par le Pôle, il pouvait faire *voler* ce fichu truc...

Mais il ne pouvait nier l'expertise de Cris en le voyant faire levier avec sa masse et son inertie contre la résistance souple du Champ. La vitesse et la grâce de son mouvement, le gaz d'électrons qui crépitait autour des bandes de Matos incrustées dans la planche, tout cela dégageait une impression où se mêlaient la nonchalance et le spectaculaire.

Ils montaient en spirale autour de la Peau de la Cité, s'écartant des fontaines de déchets à la base mais en suivant une diagonale en travers de la paroi. Ils survolèrent l'un des énormes rubans d'ancrage de Longitude. Farr vit que le bandeau était fixé à la Peau par des chevilles de Matos disposées sur sa longueur. La bande miroitante mesurait plus d'une hauteur d'homme de largeur et, réagissant aux puissants courants qui jaillissaient de son cœur supraconducteur, du gaz d'électrons jouait sans cesse sur sa surface lisse. Ici, le Champ était étranglé par le champ de la bande ; il semblait inégal, dur et serré autour de la poitrine de Farr.

Cris descendit de sa planche. Il rejoignit Farr en s'éloignant de la Peau à la Nage, prenant des précautions pour franchir le ruban d'ancrage. « Le Champ est trop inégal par ici, dit-il d'un ton sec. Pas moyen d'avoir une bonne prise. »

Au-delà du ruban, la Peau se déployait devant les yeux de l'adolescent. Il s'attendait à ce que le paysage se révèle lisse, uniforme,

sauf en ce qui concernait les défauts inhérents à sa construction, mais il comprit bientôt que la coque était trop immense pour autoriser ce genre d'uniformité. Alors qu'ils grimpaient en direction de l'équateur de la Cité, vers les secteurs de la Haute-ville, les gigantesques sabords et les manches à Air publics se raréfièrent au profit d'ouvertures plus petites et plus propres, de toute évidence destinées à des voitures ou des humains, ainsi que de minuscules portails, sans doute des fenêtres, voire des puits de jour de demeures privées. Un homme se pencha à l'une de ces ouvertures et vida un bol de ce qui ressemblait à des ordures : la matière scintilla en se dispersant. Cris mit ses mains en coupe autour de sa bouche et lança un salut. L'homme, trapu, les cheveux jaunes, fouilla le ciel du regard, surpris. Lorsqu'il repéra les deux gamins, il agita le poing dans leur direction en criant avec colère quelque chose d'incompréhensible. Cris répliqua avec des injures et Farr se joignit à lui, agitant lui aussi le poing. Il rit, enthousiasmé par cette démonstration d'irrespect ; il se sentait jeune, en bonne santé, libéré des contraintes de la Cité. La comparaison avec ce vieil homme aigri à la fenêtre de sa cellule ne faisait que rendre sa condition plus douce encore.

Ils volèrent devant une zone de la coque couverte par un quadrillage grossier, un treillis rectangulaire en bois. Au-delà de ce dernier la Peau était ouverte, exposant aux regards de petites pièces à l'intérieur de la Cité, illuminées par la faible lumière verte de lampes à bois. D'énormes sections de panneaux de bois glissaient dans l'Air à l'extérieur, vaguement attachés par des cordes à l'échafaudage. Des hommes et des femmes crapahutaient dans les haubans, transbahutant les panneaux, les mettant en place à coups de marteau dans les ouvertures de la Peau.

« Des réparations », dit Cris en guise de réponse distraite à la question de Farr. « Il y en a tout le temps. Mon père dit que la Cité n'a jamais été vraiment achevée ; il y a toujours un secteur qui a besoin d'être reconstruit. »

Ils décrivrent un large arc de cercle au-dessus d'une zone de la coque plutôt déserte, dépourvue de portes, de fenêtres et de sabords. Farr regarda en arrière et vit les dernières ouvertures disparaître par-delà l'horizon à la forte courbure de la Cité. Bientôt, plus aucune marque ne fut visible sur la Peau. Cris, absorbé, Surfait en silence. En se déplaçant au-dessus de ce paysage neutre, Farr éprouva la sensation absurde qu'il avait été rejeté par la Cité, craché et mis à l'écart – comme si cette dernière lui avait tourné le dos.

Ils dépassaient à présent un autre groupe d'humains qui crapahutaient sur la Peau. Au début, Farr imagina qu'il s'agissait d'un nouveau contingent d'ouvriers, mais la Peau était lisse, sans le moindre dégât. Et on ne distinguait aucun échafaudage, rien qu'un

filet lâche étalé à sa surface. Une vingtaine d'adultes étaient pelotonnés dans un coin dudit filet, occupés à on ne savait quel projet. Regardant de plus près tandis qu'ils les survolaient, Farr réalisa que leurs affaires étaient entassées ça et là en désordre. Il aperçut des lances, des vêtements grossiers et des filets pliés plus petits qui n'auraient pas dépareillé parmi les affaires des Êtres humains. Il y avait même une petite colonie de cochons d'Air qui se bousculaient avec lenteur contre le mur de bois, attachés par des cordes à un piquet enfoncé dans la Peau. Un nourrisson se tortillait en pleurant à l'intérieur du filet ; ses gémissements sucrés et lointains parvenaient à Farr à travers l'Air silencieux.

Une femme, grosse et nue, se détourna de ce qu'elle faisait avec ses compagnons puis leva les yeux vers les adolescents ; Farr vit que ses poings étaient serrés. Il regarda Cris pour avoir une idée de ce qu'il devait faire, mais le garçon de la Cité se contentait d'ondoyer avec sa planche, sans même jeter un regard vers la petite colonie au-dessous d'eux.

Dévoré de curiosité, Farr baissa de nouveau les yeux, constatant avec soulagement que la femme s'était détournée et revenait vers ses compagnons, oubliant de toute évidence les deux garçons.

« Des Coureurs de Peau, dit Cris avec mépris. Des charognards. On en trouve des colonies entières sur les zones éloignées de la Peau.

— Mais comment survivent-ils ?

— Grâce à ce qu'ils trouvent dans les fontaines de déchets, pour l'essentiel. Ils les filtrent dans leurs filets, en consomment une partie et se servent du reste pour nourrir leurs cochons. Beaucoup d'entre eux chassent.

— Cela ne gêne personne ? »

Cris haussa les épaules. « Pourquoi ? Les Coureurs de Peau sont à l'écart de tout dans des endroits comme celui-ci, et ils n'absorbent aucunes des ressources de la Cité. On pourrait même dire qu'ils rendent Parz plus efficace en extrayant ce qu'ils peuvent des déchets de tout le monde. Le Comité prend des mesures à leur rencontre uniquement s'ils deviennent dangereux. Des bandits. Ça arrive à certaines tribus, tu sais. Ils entourent les sabords de sortie et attendent les voitures les plus lentes, tuent les conducteurs et volent les cochons. Ils se moquent des voitures elles-mêmes. Parfois, ils se retournent même les uns contre les autres et se livrent à de stupides petites guerres de la Peau que personne ne comprend. C'est là que les gardes interviennent. Mais en dehors de ça, je crois que la Cité est assez grande pour entretenir quelques sangsues. » Il sourit. « De toute façon, il y aura toujours des Coureurs de Peau ; il est impossible de les éradiquer complètement. Tout le monde ne peut pas passer sa vie entre six murs de bois. » Il plia les genoux, exhibant sa planche. « C'est

l'une des raisons pour lesquelles je suis ici aujourd'hui. J'aurais cru que tu comprendrais ça, Farr. Peut-être les Coureurs de Peau ressemblent-ils un peu aux tiens. »

Farr fronça les sourcils. Peut-être, en apparence, se dit-il. Mais les Êtres humains ne se seraient jamais laissé aller à devenir si... si crasseux, si pauvres, à vivre aussi misérablement que ces Coureurs de Peau... Aucun être humain n'aurait accepté l'indignité d'une vie passée à fouiller les ordures des autres.

La sordide petite colonie de Coureurs de Peau fut bientôt cachée par l'orbe en bois de la paroi de la Cité, et Cris entraîna Farr plus loin au-delà de la surface dépourvue de relief de la Peau.

Farr repéra la fille avant Cris.

Une silhouette compacte et élancée qui descendait en piqué autour des lignes de vortex au-dessus de la Cité. Du gaz d'électrons étincelait autour de sa planche, soulignant les contours de son corps. Ses gestes possédaient une grâce et un naturel qui éclipsait de beaucoup les talents de Cris. La fille les vit approcher et agita les bras pour les saluer, criant quelque chose d'inaudible.

Ils atteignirent un autre filet tendu sur la Peau de bois entre une série de piquets, exactement comme celui des Coureurs de Peau. Mais il était à l'évidence abandonné : déchiré et effiloché, il claquait, vide à l'exception de ce qui ressemblait à une planche coupée en deux, quelques vêtements coincés derrière des nœuds et des outils à l'apparence grossière.

Cris s'arrêta lentement, crochant une main dans une boucle de corde pour se stabiliser. « C'est Ray », dit-il sur un ton envieux. « La fille. C'est le nom qu'elle se donne en tout cas... en référence aux raies des forêts de la Croûte, tu vois. »

Farr plissa les yeux pour l'observer : elle se rapprochait en décrivant une spirale paresseuse autour d'une ligne de vortex ; un nuage lumineux d'électrons nimbait sa peau. « Elle a l'air bonne.

— Elle est bonne. Sacrement trop, dit Cris avec un peu d'aigreur dans la voix. Et elle a un an de moins que moi... J'espère qu'il y aura assez de place pour nous deux aux Jeux.

— C'est quoi, cet endroit ? »

Cris lança sa planche dans l'Air, la regardant tourner sur elle-même. « Nulle part, lâcha-t-il sur un ton délibérément détaché. Juste un vieux filet de Coureurs de Peau, sur un bout de Peau où quasiment personne ne vient jamais. On s'en sert comme base. Tu sais, un endroit où se rencontrer, d'où on peut Surfer, garder quelques outils pour les planches. »

Juste une base d'où on peut Surfer... Le ton de Cris donnait néanmoins à croire que c'était pour lui bien plus important que ça.

Farr regarda la fille approcher avec une adresse non dénuée de nonchalance tandis qu'elle ralentissait en chevauchant le Champ en direction de la Peau. Il songea à ce qu'on pouvait bien ressentir en étant accepté par un groupe de gens tels que Cris et cette Ray, en disposant d'un endroit comme celui-ci où aller pour se dissimuler aux regards des familles et du reste de la Cité.

Il était à peine capable de l'imaginer, réalisant soudain qu'il ne s'était tout simplement jamais trouvé hors de vue de sa famille avant l'Anomalie qui avait tué son père. Un endroit comme celui-ci devait posséder une signification importante.

Les questions se bousculaient dans sa tête. Qui étaient ces Surfeurs ? À quoi ressemblaient-ils ? Combien étaient-ils ? Mais il garda le silence. Il ne voulait pas passer pour le péquenot maladroit du magmont, pas ici, pas avec ces deux-là. Il voulait qu'ils l'acceptent, qu'ils fassent de lui l'un d'eux – même pour un jour seulement.

Peut-être que, s'il se taisait le plus possible, ils penseraient qu'il en savait plus qu'en réalité.

La fille, Ray, accomplit un ultime tonneau dans l'Air avant de bondir de sa planche avec légèreté, soulevant celle-ci d'une cheville fine pour la saisir d'une main et l'insérer dans un trou du treillis. Elle enroula ses doigts dans le filet, non loin de Cris, puis sourit aux deux garçons. Elle était nue, sa longue chevelure attachée en arrière dégageant son visage. Il y avait des traînées de teinture jaune sur son crâne, les mêmes que Cris affectait.

« Tu es toute seule aujourd'hui ? » demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, la respiration haletante. « Parfois, je préfère. On peut faire du vrai boulot. » Elle se tourna vers Farr, une expression de vif intérêt sur son visage.

« Qui est-ce ? »

Cris sourit et plaqua une main sur l'épaule de son compagnon. « Farr. Il loge chez nous. Il vient d'une tribu qui s'appelle les Êtres humains.

— Les Êtres humains ?

— Des magmontains », dit Cris en lançant un regard navré vers Farr.

Le sourire de la fille s'élargit et Farr prit conscience de ses yeux qui se promenaient sur lui avec un intérêt renouvelé. « Un magmontain ? Vraiment ? Alors, qu'est-ce que tu penses de Parz ? Nul, hein ? »

Farr essaya de trouver quelque chose à dire.

Il était incapable de détacher ses yeux de la fille. Son visage était large, intelligent, intensément vivant, et ses narines parfaites luisaient. Elle respirait encore profondément à la suite de ses efforts ; ses épaules montaient et descendaient en souplesse. Les pores capillaires sur sa poitrine et entre ses petits seins étaient larges et sombres.

Cris regardait Farr bizarrement, et Ray semblait aussi intéressée qu'amusée. Il fallait qu'il trouve quelque chose à dire. Maintenant. « Ça va. Parz est chouette. Intéressante. » *Intéressante*. Quelle réflexion stupide. Sa voix sonnait forte et mal contrôlée à ses propres oreilles ; il était conscient de son corps massif et trop musclé, de ses grandes mains qui pendaient, inutiles, à ses côtés.

La fille se laissa dériver un peu plus près de lui. Il tenta de garder le regard sur son visage. Sa nudité était spectaculaire. Mais ça n'avait pas de sens : les Êtres humains allaient toujours nus, sauf lorsqu'ils portaient des ceintures à outils ou des ponchos, à l'occasion, alors pourquoi était-il si troublé à présent ? Il avait dû s'habituer aux corps de la Cité couverts de vêtements, à l'instar de la combinaison légère que Cris et lui portaient. Par contraste, la nudité soudaine de Ray était impossible à ignorer. Oui, ce devait être ça...

Mais voilà qu'il sentait poindre une chaleur au fond de son bas-ventre. *Oh, sang des Xeelees, aidez-moi*. Telle une créature indépendante, sans la moindre intervention de sa volonté, son pénis s'efforçait de sortir de sa cache. Il se pencha en avant, espérant que les plis dans le tissu de sa combinaison le dissimuleraient. Mais les yeux de la fille étaient larges et évaluateurs, et il voyait un sourire se former sur sa petite bouche. *Elle savait*. Elle savait tout sur lui.

« Intéressant, répéta-t-elle. Peut-être, si tu as pas eu à grandir dedans.

— On t'a vu t'entraîner, dit Cris. C'est vraiment bien.

— Merci. » Son regard se voila quelque peu. « J'ai été sélectionnée pour les Jeux. Tu le savais ?

— Déjà ? » Le visage de Cris révélait des sentiments mêlés, paradoxaux ; affection et jalousie, joie et tristesse. « Non, je... Je veux dire, je suis content pour toi. Vraiment. »

Ray frôla l'épaule du garçon du bout de ses doigts. « Je sais. Et il n'est pas trop tard pour toi. » Elle sortit sa planche du filet. « Viens, allons nous entraîner. »

Cris lança un coup d'œil à Farr. « Oui, bientôt... Mais d'abord... » Il lui tendit sa planche : « Tu veux l'essayer ? »

Farr s'en saisit d'un air hésitant, passant sa paume sur les courbes souples. Le bois était plus finement travaillé que celui de n'importe quel objet qu'il avait jamais tenu dans ses mains. Les bandes de Matos qui s'y trouvaient incrustées étaient froides et lisses. « Ça ne t'embête pas ? »

Cris eut un rire décontracté. « Tant que tu la rapportes entière, pas de problème. Va avec Ray, elle Surfe mieux que moi et c'est un meilleur professeur. J'attendrai ici que vous ayez fini. »

Farr regarda Ray. Elle souriait. « Viens, on va s'amuser. » Elle lui prit la planche ; ses doigts frôlèrent le dos de sa main, légèrement,

envoyant à travers son corps un frisson qui fit de nouveau frémir son pénis, puis posa la planche à plat le long du Champ. Elle en tapota la surface et ses incrustations de bandes de Matos entrecroisées. « C'est facile de Surfer. C'est comme ondoyer, en fait, mais avec les pieds et la planche plutôt qu'avec les jambes. Tout ce qu'il faut te rappeler, c'est de rester en contact avec la planche, d'appuyer en permanence sur le Champ...»

Farr grimpa sur le Surf, aidé par Ray et Cris, débutant son apprentissage du mouvement de balancier entre ses doigts de pieds et ses talons. Au début, cela lui parut impossible, il n'arrêtait pas de repousser la planche maladroitement ; et il avait conscience du regard de Ray posé sur chacun de ses gestes balourds. Malgré tout, chaque fois qu'il tombait, il rattrapait le Surf et recommençait.

Puis, tout à coup, il comprit. Plutôt que dans la force, le secret résidait dans la fluidité, la souplesse et la sensibilité à la douce résistance du Champ. Cela suffisait à faire se balancer la planche d'une manière constante et régulière sur les lignes de flux, de sorte que cette dernière demeurait collée à la plante de ses pieds nus. Quand il finissait de presser vers le bas avec un pied, il pliait lentement les jambes et poussait vers le bas sur l'autre extrémité de la planche. Il apprit peu à peu à augmenter le rythme de ce mouvement de balance, et bientôt de minces volutes de gaz d'électrons s'enroulèrent autour de ses orteils tandis que le courant induit commençait à irriguer les inclusions de Matos.

La planche – ondoyant exactement comme la fille l'avait dit – le portait avec grâce et sans effort au-dessus des lignes de flux.

Il apprit à ralentir, à tourner et à accélérer. Il apprit quand cesser de faire se balancer la planche simplement en laissant son inertie l'emporter et décrire des courbes en travers du Champ.

Il ne se rendit absolument pas compte du temps qu'il lui fallut pour appréhender les bases du Surf. Il n'avait qu'en partie conscience de la patience sans défaut de Cris, et il oublia même, pendant d'assez longues périodes, la proximité du corps nu et élancé de Ray. Il voguait dans le ciel. C'était, se dit-il, comme apprendre à ondoyer pour la première fois. La planche sous ses pieds lui semblait naturelle, comme si elle avait toujours été là, et il comprit qu'une petite partie de lui, tout au fond – peu importait ce qu'il ferait ou l'endroit où il irait – s'accrocherait toujours au souvenir de cette expérience, complètement droguée.

Ray décrivit un arc devant lui, à l'envers, les mains sur ses hanches nues. « Parfait, dit-elle. Tu as les bases. Maintenant, allons vraiment Surfer ! Viens ! »

Loin au-dessus du Pôle, Farr filait le long de couloirs de lumière

dessinés par des structures hexagonales de lignes de vortex. Celles-ci passaient devant lui à une vitesse inimaginable. Les doux corps flottant d'œufs d'araignées se collaient sur son visage et ses jambes tandis qu'il volait, et l'Air, du fait de la faible résistance de l'infime viscosité de son composant non superfluide, lui fouettait les joues. La mer Quantique formait un plancher violet en dessous, délimitant l'Air jaune. Et la Cité constituait un immense et complexe bloc de bois et de lumière suspendu au-dessus du Pôle, énorme et pourtant minuscule auprès du paysage du Manteau.

Devant lui, Ray décrivait des boucles autour des lignes de vortex avec une habileté inconsciente, de la lumière d'électrons scintillant autour de ses mollets et de ses fesses.

Le visage de Farr s'étirait en un féroce sourire. Il savait que le sourire était là, il savait que Ray devait le voir, et pourtant, il était incapable de l'effacer de son visage. C'était *magnifique*. Des bribes de plans qui lui auraient permis d'acquérir sa propre planche et de rejoindre cette étrange petite bande de Surfeurs non-conformistes basés sur la Peau, voire même de se présenter à des Jeux futurs, se bousculaient dans sa tête.

Ray effectua un virage et revint vers lui. « Tu te débrouilles bien ! cria-t-elle.

— J'ai encore l'impression de pouvoir tomber à tout moment. »

Elle rit. « Mais tu es fort. Ça compense pas mal de choses. Essaie une spirale. »

Elle lui montra comment incliner son corps en arrière et pousser la planche en travers du Champ, de manière à se déplacer en suivant lentement de larges courbes inégales autour d'une ligne de vortex. Farr fonçait néanmoins toujours dans le ciel, mais l'immense panorama tournoyait à présent avec régularité autour de lui. Il baissa les yeux sur ses jambes et la planche ; des reflets provenant des couloirs de lignes de vortex et de la douce lueur violette de la mer Quantique projetaient des ombres complexes sur le Surf.

Il accentua sa pression sur l'Air, tentant, comme Ray, de rétrécir ses spirales autour des lignes de vortex. C'était la manœuvre la plus difficile qu'il ait essayée jusque-là. Il dut se concentrer et penser à chaque mouvement de ses bras et de ses jambes.

Son pied glissa sur le bord de la planche. Il trébucha dans l'Air, vers le haut et la ligne de vortex qui constituait l'axe de sa spirale. La planche s'éloigna de ses pieds. Tandis qu'il arrivait à une hauteur d'homme de la ligne de vortex, il sentit l'Air s'épaissir, peser sur sa poitrine et ses membres : proprement empoigné et expédié autour de la singularité du vortex, il dégringola dans l'Air cul par-dessus tête.

Roulant sur le dos, donnant des coups de pieds souples pour s'arrêter en ondoyant, il acheva sa course couché sur le Champ

élastique et résistant, riant doucement, sa poitrine luttant contre l'Air.

Ray le rejoignit, sinuant sur le Champ avec sa planche ; elle portait celle de Cris sous le bras. « Je parie que tu ne pourrais pas le refaire si tu le voulais. »

Il lui prit la planche. « Je crois que je devrais la rendre à Cris. Il a été très patient. »

Elle haussa les épaules et écarta de son visage une mèche de cheveux égarée. « J'imagine, oui. Tu veux faire un dernier essai d'abord ? »

Il hésita, puis sentit son sourire revenir. « Un de plus. »

Tout à coup, il fit tourner la planche dans l'Air, plia les genoux et la glissa sous ses pieds. Il poussa sur le morceau de bois aussi vite qu'il le pouvait et s'éloigna vers le haut dans un tunnel de lignes de vortex. Derrière lui, Ray riait en grimant sur sa propre planche.

Il survola une nouvelle fois le Pôle et la masse passive de Parz, pesant toujours sur la planche avec maladresse, il le savait, mais en employant maintenant toute sa force de magmontain. Les lignes de vortex semblaient défiler autour de lui comme des lances, se courbant lentement, et la faible brise de l'Air tirait sur ses cheveux.

Devant lui, le couloir de lumière du vortex semblait infini. La facilité de mouvement, après la restriction des spirales, était enivrante. Il se déplaçait plus vite qu'il ne l'avait jamais fait dans sa vie. Il ouvrit la bouche et hurla.

Il entendit Ray crier derrière lui, aussi jeta-t-il un coup d'œil par-dessus de son épaule : elle le suivait toujours, mais il disposait d'une bonne avance. Il allait encore lui falloir un peu de temps pour le rattraper. Elle plaça sa main en coupe devant sa bouche et lui cria quelque chose sans cesser de Surfer. Farr fronça les sourcils et la regarda, incapable de comprendre ce qu'elle essayait de lui dire. À présent elle le désignait... ou plutôt montrait quelque chose *devant lui*.

Il tourna de nouveau la tête ; il y avait en effet quelque chose sur sa trajectoire.

Une toile d'araignée de vortex.

Les minces fils lumineux semblaient couvrir le ciel devant lui. Il voyait où la toile était suspendue aux lignes de vortex par de petits anneaux de fil bien serrés qui entouraient sans tout à fait toucher les singularités lumineuses. Entre ces anneaux d'amarrage s'étiraient de longs fils souples, presque invisibles, individuellement, mais qui toutefois interceptaient la lueur jaune et violette du Manteau, si bien que, considérés dans leur ensemble, ils dessinaient une tapisserie compliquée.

C'était très beau, vraiment, se dit Farr, distrait. Un mur en travers du ciel...

L'araignée de vortex formait une masse sombre dans le coin en

haut à gauche de son champ de vision. Elle ressemblait à un cochon d'Air boursoufflé au corps déployé. Chacune de ses six pattes mesurait une hauteur d'homme de long et sa gueule ouverte devait être assez vaste pour engloutir un torse. Elle paraissait s'affairer sur sa toile, peut-être pour réparer des fils coupés. Farr se demanda si elle l'avait repéré, si elle avait déjà commencé à se rapprocher du futur point de collision, ou si elle allait juste attendre qu'il se retrouve enchâssé dans les fils collants.

Il ne s'était écoulé que quelques battements de cœur depuis qu'il avait vu le piège, et pourtant la distance qui l'en séparait s'était déjà grandement réduite.

Farr tenta de perdre de la vitesse en faisant pivoter ses hanches et en frappant le Champ de sa planche, mais à l'évidence il ne pourrait s'arrêter à temps. Il examina rapidement le ciel à la recherche des limites de la toile. Peut-être pouvait-il contourner l'obstacle plutôt que s'arrêter, voler en toute sécurité autour du piège ? Sauf qu'il n'en distinguait même pas les bords ; les ouvrages des araignées des vortex pouvaient mesurer des centaines de hauteurs d'homme de diamètre.

Ou bien alors la traverser, percer de l'autre côté avant que l'araignée ne réussisse à l'atteindre. Cela semblait impossible, la toile comportait quantités de strates, des fils collants se trouvaient devant lui sur une énorme épaisseur, mais il s'agissait sans doute de sa seule option.

Comment avait-il pu se montrer assez stupide pour tomber dans un tel piège ? C'était lui le magmontain, le garçon sauvage. Et ça ne l'avait pas empêché de commettre l'une des erreurs les plus basiques, les plus évidentes pour un être humain. Ray et Cris allaient le considérer comme un idiot. Sa *sœur* allait le considérer comme un idiot – il entendait déjà sa voix, teintée des intonations de leur père : « Regarde toujours vers le haut et en magval. Toujours. Si tu fais peur à un porcelet d'Air, dans quelle direction va-t-il ? En magval ou en magmont, le long des lignes de flux, parce que c'est là qu'il peut aller le plus vite. C'est la direction la plus facile à emprunter pour n'importe quel animal : si tu coupes à travers les lignes de flux, le Champ résiste à ton mouvement. Voilà pourquoi les prédateurs installent leurs pièges en travers des trajectoires de flux, attendant les créatures assez bêtes pour fuir dans le sens du flux, droit dans une gueule ouverte... »

La toile envahit le ciel. Farr pouvait en distinguer les détails à présent : des nœuds épais à l'intersection des fils, leur substance collante et luisante. Il se tourna dans l'Air et poussa sur la planche pour essayer de prendre autant de vitesse que possible. Il s'accroupit, ses genoux et ses chevilles s'activant de manière frénétique, puis replia les bras au-dessus de sa tête.

Sans doute demeurerait-il conscient une fois pris dans les fils. Sans la moindre blessure, probablement. Il se demanda combien de temps l'araignée mettrait pour descendre vers lui, combien de temps avant qu'elle ne s'attaque à son corps...

Une masse déboula au-dessus de sa tête, filant en direction de la toile. Il tressaillit, manquant de perdre sa planche en levant les yeux. L'araignée avait-elle déjà quitté sa toile pour venir le chercher ?

Mais c'était la fille, Ray. Elle l'avait suivi et dépassé. À présent elle plongeait loin de Farr, s'enfonçait dans l'entremêlement de rais tendus. Elle pénétrait dans le maillage en décrivant une spirale, et le bord de sa planche coupait les fils luisants ; Farr distinguait les lambeaux visqueux frôler ses bras et ses épaules, s'étirant les uns après les autres pour finir pas céder tandis que Ray se frayait un chemin dans les profondeurs du piège tendu.

Elle ouvrait pour lui un tunnel dont les parois effilochées se refermaient déjà – la toile semblait conçue pour se réparer elle-même –, mais Farr n'avait pas d'autre choix que de saisir la chance que Ray lui donnait.

Il s'enfonça à pleine vitesse dans le maillage.

La toile était partout autour de lui, un complexe réseau de lumière en trois dimensions. Des fils descendaient devant son visage, se distendaient en travers de ses épaules, de ses bras. Ils tiraient sur le tissu de sa combinaison, sa peau et ses cheveux, se détachaient avec de petits déchirements douloureux. Farr cria, s'interdisant d'enfouir son visage dans ses mains, fermer les yeux ou lever les bras pour écarter ces entraves collantes à grands gestes, de peur de perdre le contrôle tenu qu'il exerçait sur la planche.

Soudain, aussi vite qu'il y était entré, il se retrouva de l'autre côté de la toile. Les derniers fils s'écartèrent doucement devant lui comme pour une inspiration délicate : il évoluait dans l'Air libre.

Ray l'attendait non loin, à une centaine de hauteurs d'homme du piège arachnéen, sa planche serrée sous le bras. Il stoppa la sienne près d'elle et se laissa tomber sans grâce, se tournant pour regarder derrière lui.

Le tunnel dans la toile s'était déjà refermé : seul demeurerait un couloir cylindrique plus sombre à travers les couches de fils où leur passage en avait dérangé la structure. L'araignée, quant à elle, avançait lentement, patiemment, entre les lignes de vortex, enquêtant sur les causes de ce trouble dans son domaine.

Farr se sentit frémir. Sans chercher à dissimuler sa réaction, il se tourna vers Ray : « Merci...

— Non, ne le dis pas. » Elle souriait largement, et Farr réalisa qu'elle n'exprimait aucune peur. Ses pores grands ouverts, ses coupelles oculaires fixes, Ray exsudait de nouveau cette vivacité

insupportablement attirante qui l'avait frappé quand il l'avait vue pour la première fois. Elle lui saisit les bras et le secoua. « Ce n'était pas fantastique ? Ça, c'était du Surf ! Attends un peu que je raconte ça à Cris...»

Elle sauta sur sa planche et s'élança dans l'Air.

Tandis qu'il regardait les jambes souples de la jeune femme s'activer et que son esprit encore sous le choc digérait sa brève rencontre avec la mort, Farr sentit une nouvelle érection malvenue sortir de sa cache.

Il monta sur sa propre planche et s'élança, décrivant une large et lente courbe autour de la toile d'araignée.

9.

Toba revint quelques jours plus tard et annonça aux deux magmontains qu'il les avait inscrits chez un vendeur de main d'œuvre du Marché. On laissa entendre à Dura que Toba lui avait une nouvelle fois rendu service. Pourtant, ce dernier regardait sans cesse ailleurs tandis qu'il discutait avec eux, et lors du repas Cris parut gêné et bien silencieux. Autour de la table, Ito s'affairait, les coupelles oculaires aussi sombres qu'impénétrables.

Dura et Farr s'habillaient, comme d'ordinaire, avec les vêtements que la famille leur avait prêté, quand Toba leur expliqua gentiment que cette fois, ce ne serait pas nécessaire. Dura ôta le tissu épais de sa combinaison avec une étrange réticence. Elle ne pouvait certes pas dire qu'elle s'y était habituée, mais dans les rues grouillant de monde elle savait qu'elle se sentirait exposée – d'une nudité trop flagrante.

Toba, embarrassé, indiqua la taille de la jeune femme. « Vous feriez mieux de laisser ça ici. »

Dura baissa les yeux. Comme toujours, son bout de corde effiloché était noué autour de sa taille, et elle sentait la présence dure et réconfortante du petit couteau et du racloir dans son dos, juste au-dessus de sa hanche. Ses mains, par réflexe, bondirent vers la corde.

Toba adressa un regard impuissant à Ito, qui s'approcha de Dura en hésitant. « Ce serait vraiment mieux si vous laissiez vos affaires ici, Dura. Je crois comprendre ce que vous ressentez. Je ne peux même pas imaginer comment je m'en sortirais à votre place. Mais vous n'avez pas besoin de ces objets, de vos armes. Vous comprenez bien qu'elles ne pourraient pas vraiment vous protéger ici, de toute façon...

— Ce n'est pas la question », répondit la jeune femme. Sa voix paraissait un peu tremblante, trop rauque à ses propres oreilles. « Le problème, c'est... »

Impatient, Toba la coupa : « Le problème, c'est que nous allons être en retard. Et si vous voulez réussir aujourd'hui, Dura, et je suppose que c'est le cas, songez un peu à l'effet que vos artefacts grossiers produiraient sur un acheteur potentiel. La plupart des gens de Parz pensent déjà que vous êtes une espèce d'animal à moitié apprivoisé.

— Toba..., l'interrompt Ito.

— Je suis désolé, mais c'est la vérité. Et si elle descend le Mall avec un couteau à la taille, eh bien, nous aurons de la chance de ne pas être ramassés par les gardes avant d'atteindre le Marché. »

Farr se rapprocha de Dura, mais elle le chassa en agitant la main. « C'est bon ! » Sa voix était plus ferme à présent. Plus *rationnelle*. « Il a

raison. À quoi sert tout ça de toute façon ? Ce sont juste des saletés du magmont. »

Lentement, elle déroula la corde de sa taille.

Le vacarme du Marché réchauffait l'Air au-delà de l'étouffante moiteur habituelle du Pôle. Les gens grouillaient près des étals agglutinés autour de l'énorme Roue centrale, portant des costumes extravagants dont les couleurs juraient. Dura croisa les bras, intimidée par les rangées de regards qui la dévisageaient.

Silencieux, Farr semblait toutefois calme et vigilant.

Toba les conduisit dans un box, un volume d'espace séparé du reste du Marché par un treillis de bois. À l'intérieur se trouvaient une douzaine d'adultes et d'enfants, tous très calmes, négligés et pauvrement vêtus en comparaison de la plupart des habitants du Marché. Ils observèrent la nudité de Dura et de Farr avec des expressions de curiosité lasse.

Toba demanda aux Êtres humains d'entrer dans le box.

« Et maintenant, demanda-t-il avec anxiété, vous comprenez bien ce qui se passe ici, n'est-ce pas ?

— Oui », dit Farr, les yeux plissés. « Vous allez nous vendre. »

Toba secoua sa tête ronde. « Pas du tout. De toute façon, ça n'a rien à voir avec moi. Ceci est un Marché du travail. Ici, *vous* allez vendre votre *travail*, pas vous-mêmes. »

Quatre individus à l'apparence prospère, trois hommes et une femme, avaient déjà émergé de la foule du Marché pour se rapprocher du box. Ils étudiaient les deux Êtres humains avec curiosité, mais semblaient surtout intéressés par Farr.

« Je doute qu'en pratique ça fasse beaucoup de différence, dit Dura à Toba. N'est-ce pas ?

— Ça fait *toute* la différence. Vous signez un contrat à durée déterminée... Vous conservez votre liberté. Et à la fin...

— Excusez-moi. » L'acheteuse l'avait interrompu. « Je veux examiner le garçon. »

Toba lui sourit. « Farr, sors. N'aie pas peur. »

L'adolescent se tourna vers sa sœur, la bouche ouverte. Dura ferma les yeux, soudain honteuse de son impuissance à le protéger. « Vas-y, Farr, ils ne te feront aucun mal. »

Il se glissa entre les barreaux de bois et sortit du box.

La femme semblait à peu près du même âge que Dura mais bien plus en chair ; elle portait les tubes de sa chevelure tressés en un chignon or et blanc élaboré et des couches de graisse surmontaient ses pommettes. Elle examina les coupelles oculaires, les oreilles et les narines du jeune garçon avec une expression professionnelle. Elle lui demanda d'ouvrir la bouche, passa un doigt autour de ses gencives et

examina les prélèvements qu'elle en sortit. Puis elle donna de petits coups de doigt pour inspecter les dessous de bras, l'anus et la cache pénienne de Farr.

Dura se détourna, incapable de supporter plus longtemps l'humiliation de son frère.

« Il est en assez bonne santé, dit la femme à Toba, même s'il est mal nourri. Mais il ne me semble pas très robuste. »

Toba fronça les sourcils.

« Vous pensez à lui pour la Pêche ?

— Oui... Il est mince et léger, c'est évident. Mais...

— Madame, c'est un magmontain, dit Toba d'un ton suffisant.

— Vraiment ? » La femme regarda Farr avec une curiosité renouvelée, s'écartant comme par réflexe en essuyant ses mains sur son vêtement.

« Et cela signifie bien entendu qu'ici, au Pôle, il est terriblement fort pour sa taille et sa masse. Idéal pour les Cloches. » Toba se tourna vers Dura, poursuivant à son intention d'une voix soudain onctueuse et experte. « Voyez-vous, le matériau qui constitue nos corps est modifié, ici, au Pôle, parce que le Champ est plus puissant. » Il semblait parler pour parler, remplir le silence pendant que la femme soupesait la destinée de Farr. « Les liaisons entre les noyaux sont renforcées. Voilà pourquoi vous avez la sensation d'avoir plus chaud, ici, et pourquoi vos muscles sont...

— Je suis sûre que vous avez raison, l'interrompit la femme. Mais... » Elle hésita. « Est-il...

— Dompté ? » proposa Dura avec brusquerie. Toba lui jeta un regard lourd de reproche, mais la jeune femme poursuivait : « C'est un être humain, pas un sanglier sauvage. Et il peut parler pour lui-même.

— Madame, je peux garantir la nature pacifique de ce garçon, reprit Toba en hâte. Il vit chez moi. Il mange avec ma famille. Et, qui plus est, il représente un bon investissement à... » Le visage du fermier se gonfla tandis qu'il se livrait à un rapide calcul. « À cinquante peaux. »

La femme fronça les sourcils, mais son large visage gras montra de l'intérêt. « Pour combien ? Les dix années standard ?

— Avec les clauses de pénalité usuelles, bien entendu », dit Toba.

La femme hésitait.

Une foule se rassemblait autour de la Roue centrale du Marché. Le niveau de bruit s'élevait et une certaine excitation emplissait l'atmosphère... une excitation dérangeante, songea Dura, qui se surprit à regretter que le box ne forme pas une cage plus substantielle autour d'elle.

« Écoutez, je n'ai pas le temps de marchander. Je veux regarder l'exécution. Quarante-cinq et je lève son option. »

Toba n'hésita qu'un instant. « Marché conclu. »

La femme se fondit dans la foule après avoir jeté un dernier regard intrigué en direction de Farr.

Dura tendit le bras hors de la cage et saisit le bras de Toba. « *Dix ans ?*

— C'est la clause standard.

— Et le travail ? »

Toba parut mal à l'aise. « C'est dur. Je ne vais pas tenter de vous le cacher. Ils vont le mettre dans les Cloches... Mais il est fort, il survivra.

— Et quand il sera trop faible pour travailler ?

— Il ne restera pas dans les Cloches pour toujours. Il pourrait devenir Superviseur, peut-être. Ou un genre de spécialiste. Écoutez, Dura, je sais que tout cela doit vous paraître étrange, mais c'est ainsi que ça fonctionne, ici, à Parz. Depuis des générations... Et c'est un système que vous avez accepté, de façon implicite, en décidant de venir ici afin de trouver un moyen de payer les soins d'Adda. J'ai bien essayé de vous prévenir. » Son visage rond et morne exprima du défi. « Vous aviez compris, n'est-ce pas ? »

Elle soupira. « Oui. Bien entendu. Pas dans les moindres détails, mais... je ne voyais pas d'autre choix.

— Non, dit-il durement. Vous n'en avez pas. De choix, désormais. »

Elle hésita avant de poursuivre. Mendier lui faisait horreur, mais au moins Toba et sa famille représentaient-ils un semblant d'ancrage dans ce nouveau monde, des nœuds de relative familiarité.

« Mais vous, Toba Mixxax, ne pourriez-vous pas nous acheter... notre travail ? Vous avez une ferme au plafond sur la Croûte. Et...

— Non », dit-il, cassant, avant de poursuivre avec plus de sympathie. « Je suis désolé, Dura, mais je ne suis pas un homme prospère. Je ne pourrais tout simplement pas me permettre de vous acheter... Ou plutôt, je ne pourrais pas vous payer un bon prix. Vous seriez incapables de régler la facture d'Adda. Vous comprenez ? Écoutez, quarante-cinq peaux pour dix des meilleures années de Farr, aussi peu qualifié soit-il, cela vous semble peut-être une fortune, mais croyez-moi, cette femme a fait une affaire et elle le sait. Et... »

Sa voix fut soudain noyée par le rugissement qui montait de la foule rassemblée autour de l'énorme Roue. Les gens se bousculaient, fondaient les uns dans les autres en se précipitant le long de cordes de guidage et de rails. Dura, comme vidée de toute énergie, à peine intéressée, parcourut du regard les alentours en cherchant l'origine de cette agitation.

On traînait quelqu'un à travers la foule. Les deux hommes qui l'escortaient, ondoyant puissamment, portaient un uniforme similaire à celui des gardes de l'hôpital de Muub, de lourds masques de cuir

conférant un air de menace surnaturelle à leurs visages. Leur captif avait bien dix ans de plus que Dura, une longue crinière de cheveux jaunissants et un visage émacié mais patient. Son torse était nu et ses mains semblaient attachées dans son dos.

La foule reculait sur son passage tout en rugissant des encouragements à ses gardiens.

Dura se frotta le nez, aussi déprimée que désorientée. « J'ignore de quoi vous parlez. Comment quarante-cinq peaux représentent-elles une fortune ? Des peaux de quoi ? »

Il dut crier pour se faire entendre.

« Ça veut dire, euh... quarante-cinq peaux de cochons d'Air. »

Voilà qui semblait plus clair. « Donc, vous dites que le travail de Farr vaut quarante-cinq cochons ? »

— Non, bien sûr que non. »

Un nouvel acheteur arriva près du box, un homme qui posa une question brève à propos de Farr. Toba dut l'éconduire mais indiqua que Dura était disponible. L'acheteur, un homme rude et solidement bâti vêtu d'une robe ajustée, lui lança un coup d'œil hâtif avant de s'en aller.

Dura frémit. Il n'y avait rien eu de menaçant dans la manière dont l'homme l'avait jaugée, et encore moins quoi que ce soit de sexuel. En fait, et c'était là le plus horrible et le plus décourageant, il n'y avait rien eu de personnel du tout. Il l'avait regardée, elle, Dura, fille de Logue et chef des Êtres humains, de la façon dont elle aurait soupesé du regard une lance, un couteau ou un morceau de bois sculpté.

Comme un outil, pas une personne.

Toba essayait toujours de lui expliquer les *peaux*. « Nous ne parlons pas de vrais cochons, voyez-vous. » Il arborait un sourire condescendant. « Ce serait absurde. Imaginez un peu les gens trimbalant cinquante ou cent cochons pour les échanger entre eux. Tout est basé sur le crédit, vous comprenez ? Une peau équivaut à la valeur d'un cochon. On peut donc échanger des peaux, ou plutôt des montants de crédit en peau, et cela équivaut à troquer des cochons. » Il lui adressa un grand sourire. « Vous voyez ? »

— Donc, si j'avais un crédit d'une peau, je pourrais l'échanger contre un cochon. »

Il ouvrit la bouche, prêt à acquiescer, puis son visage s'affaissa. « Euh, pas vraiment. En fait, un cochon, un adulte en bonne santé et fertile, vous coûterait environ quatre peaux et demi en ce moment. Mais le coût d'un vrai *cochon* n'a aucun rapport... Ce n'est pas la question. Vous ne saisissez pas... À cause de l'inflation. Le cochon d'Air est la base de la monnaie, mais... »

Dura détourna le visage. Elle savait qu'il était important de comprendre les coutumes de ces gens si elle voulait parvenir un jour à

se sortir de ce pétrin, elle et ceux dont elle avait la charge, mais les lignes de flux de compréhension qu'elle allait devoir traverser à la Nage la décourageaient.

Un autre homme vint l'inspecter. Celui-là était petit, tatillon et vêtu d'un costume fluide. Les tubes de sa chevelure étaient teints en rose pâle. Il échangea une poignée de main avec Toba ; les deux hommes donnaient l'impression de se connaître. L'acheteur potentiel demanda à Dura de sortir du box, puis, à la grande honte de celle-ci, entreprit de lui infliger le même examen intime que celui subi par Farr un peu plus tôt.

Dura s'efforça d'ignorer les doigts inquisiteurs de l'étrange petit homme, s'absorbant dans la contemplation du captif qui avait été amené jusqu'à la Roue de bois – ses bras et ses jambes étaient sommairement étirés par les gardes et liés avec des cordes à quatre des rayons, tandis qu'ils enroulaient une lanière autour de son cou pour attacher sa tête au cinquième. Dura, pourtant en proie à sa propre humiliation, frémit lorsque la lanière pénétra dans la chair de l'homme.

La foule beugla, se tortillant autour de la Roue dans une frénésie anticipatoire. En dépit de leurs beaux vêtements, ils évoquaient pour Dura des cochons d'Air occupés à bâfrer.

Toba lui toucha l'épaule. « Dura. Voici Qos Frenk. Il est intéressé par votre travail... Pour cinq ans seulement, j'en ai peur. »

Qos Frenk, l'acheteur aux cheveux roses, avait terminé son inspection.

« L'âge nous rattrape tous », dit-il avec un ton de tristesse plein de sympathie. « Mais à quinze peaux, mon prix est juste. »

— Toba Mixxax, est-ce que cela couvrira les soins d'Adda, en ajoutant la rémunération de Farr ? »

Il hocha la tête. « Tout juste. Bien sûr, Adda devra lui aussi trouver du travail une fois rétabli. Et... »

— J'accepte l'offre, dit-elle à Toba d'un ton morne. Dites-le-lui. »

La Roue commença à tourner autour de son axe.

La foule hurla davantage encore. Au début, la Roue tourna lentement ; l'homme attaché parut sourire. Mais elle prit bientôt de la vitesse, et Dura put voir comment la tête de l'homme rebondissait sur le rayon.

« Dura, je connais Qos, poursuivait Toba. Il vous traitera bien. »

Qos Frenk hocha la tête, non sans sympathie.

« Serai-je près de Farr ? »

Le fermier hésita et la regarda bizarrement. Qos Frenk parut ne pas comprendre.

À présent, les coupelles oculaires du supplicé s'étaient fermées, ses poings serrés sous l'effet de la rotation. Des souvenirs de l'attaque de

la truie sur Adda envahirent l'esprit de Dura. À mesure que l'homme tournait, l'Air à l'intérieur de ses capillaires perdait de sa superfluidité, commençait à coaguler puis à ralentir, créant une zone de paralysie ; une sphère de douleur atroce se formait au creux de son estomac et se répandait dans tout son corps. Et...

« Dura, vous ne comprenez pas. Qos possède une ferme au plafond qui jouxte la mienne. Vous travaillerez sur la Croûte... comme coolie. J'ai expliqué à Qos à quel point vous autres, les magmontains, êtes adaptés à ce type de travail. En fait, je vous ai trouvés sur la Croûte et...

— Et Farr ?

— Il ira au Port. Il sera Pêcheur. Vous n'aviez pas compris ? Dura...»

L'homme tournait à présent si vite que ses membres paraissaient flous. Il devait déjà être inconscient, se dit Dura, et c'était une bénédiction de ne pas pouvoir voir son visage.

« Où est le Port, Toba Mixxax ? »

Il fronça les sourcils. « Je suis désolé, dit-il d'une voix qui semblait sincèrement penaude. J'oublie parfois à quel point tout cela est nouveau pour vous. Le Port se trouve tout en bas de la Cité, au sommet de l'Épine... c'est le pilier de bois qui part de la base de Parz. Des Cloches descendent le long de l'Épine pour plonger profondément dans le Manteau inférieur. Et...

— Et ce n'est pas acceptable », gronda-t-elle. Qos Frenk eut un mouvement de recul, ses coupelles oculaires s'élargirent. « Je *dois* rester avec Farr.

— Non. Écoutez-moi. *Ce n'est pas possible*. Farr est idéal pour le Port. Il est jeune et léger mais d'une force immense. Vous êtes trop vieille pour ce genre de travail. Je suis désolé, mais...

— Nous ne serons pas séparés. »

Le visage de Toba Mixxax était dur à présent, son menton fuyant tendu en avant. « Écoutez-moi, Dura. J'ai fait de mon mieux pour vous aider. Et Ito et Cris se sont attachés à vous, je le sais bien. Mais j'ai ma propre vie à mener. Acceptez maintenant, ou je pars d'ici. Je vous laisse, votre précieux frère et vous, à la merci des Gardes... et en une demi-journée vous aurez rejoint ce pauvre homme au supplice parce que vous serez devenus deux vagabonds inemployables de plus. »

La Roue se résumait à un tourbillon flou. La populace beuglait, excitée.

Il y eut un bruit, un son d'explosion rentrée doux et obscène. La Roue ne tarda pas à ralentir ; les mains, les pieds et la tête de l'homme se mirent à pendouiller tandis qu'elle accomplissait ses dernières révolutions.

La cavité stomacale de l'homme avait éclaté ; des vaisseaux d'Air

pendaient au milieu de plis de chair tels de gros cheveux sanglants. Comme frappée d'une terreur sacrée, la foule se tut.

Toba, indifférent, regardait toujours la jeune femme. « Que choisissiez-vous, Dura ? » siffla-t-il.

Les gardes détachèrent l'homme rompu. La foule commença à se disperser dans un murmure croissant de conversations.

Dura et Farr furent autorisés à rendre visite à Adda dans sa chambre à l'hôpital, son *service*, se rappela Dura.

Un énorme ventilateur tournait lentement sur un mur : l'espace était agréablement frais, presque comme s'ils évoluaient à l'Air libre. L'Hôpital se trouvait proche du mur extérieur de la Cité et le service, relié au monde par un simple conduit de petite taille, s'avérait de fait plutôt clair. En entrant, Dura éprouva un sentiment de gaieté mêlé de compétence, des impressions initiales qui furent rapidement dissipées lorsqu'elle découvrit Adda, suspendu au milieu de la pièce dans un labyrinthe de cordes, de filets et de bandages, la plus grande partie de son corps meurtri caché par une sorte de gaze. Un Médecin – son nom était Deni Maxx, une femme ronde à l'allure collet monté dont la ceinture et les poches se hérissaient d'un mystérieux équipement –, s'affairait autour de l'être humain suspendu.

Adda regarda Dura et Farr depuis son nid de gaze. Son avant-bras droit, celui qui avait été cassé, disparaissait sous un monticule de bandages, et ses deux jambes étaient liées ensemble dans un réseau d'attelles. On avait nettoyé le pus de son œil valide et appliqué une pommade pour éloigner les symbiotes.

Étrangement, Dura trouvait ses blessures plus répugnantes maintenant que lorsqu'elle essayait de s'en occuper à mains nues dans la forêt de la Croûte. Le souvenir dérangeant des animaux morts exhibés au Musée lui revint.

« Tu as l'air d'aller bien, dit-elle.

— Sale truie menteuse, gronda Adda. Par les os des Xeelees, qu'est-ce que je fiche ici ? Et pourquoi n'es-tu pas partie tant que tu le pouvais ? »

La doctoresse fit claquer sa langue en rajustant un bandage. « Vous savez pourquoi vous êtes ici. » Elle parlait fort, comme si elle s'adressait à un enfant sourd. « Vous êtes ici pour guérir.

— De toute façon, dit Farr, nous serons bientôt partis. Je vais travailler dans le Port. Et Dura va à la ferme au plafond. »

De son œil unique, Adda lança à Dura un regard venimeux. « Pauvre conne.

— C'est trop tard, Adda. Je refuse d'en discuter.

— Vous auriez dû me laisser mourir plutôt que de devenir esclaves. » Il tenta de lever ses bras enveloppés de gaze. « Quelle vie

croyez-vous que je vais avoir à présent ? »

Dura trouvait le ton d'Adda repoussant. Il lui paraissait sauvage, sans structure, déplacé dans cet environnement immense et ordonné. Elle se surprit à comparer la violence d'Adda avec la timidité silencieuse d'Ito, qui vivait sa vie en une série de minuscules mouvements, comme à peine consciente des contraintes exercées par la pression des gens autour d'elle. Dura n'aurait certes pas échangé sa place avec celle d'Ito, mais elle avait à présent l'impression de la comprendre. La rage d'Adda était grossière, lui ne comprenait rien à rien. « Écoute, dit-elle d'un ton tranchant. *Arrête*. Maintenant c'est fait. Nous devons tirer le meilleur parti de la situation.

— En effet, soupira la doctoresse avec philosophie. N'est-ce pas toujours ainsi que cela se passe ? »

Adda la dévisagea. « Mais de quoi vous vous mêlez, espèce d'ignoble vieille sorcière ? »

L'interpellée secoua la tête sans exprimer rien de plus qu'une légère désapprobation.

Dura, en colère et déstabilisée, demanda au médecin si Adda guérissait.

« Il va aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

— Et c'est censé vouloir dire quoi ? Pourquoi ne pouvez-vous pas parler clairement ? »

Le sourire de la doctoresse pâlit. « Je veux dire qu'il va vivre. Et il semblerait que ses os brisés se ressoudent, lentement à cause de son âge, mais ils se ressoudent. J'ai recousu les vaisseaux éclatés ; la plupart de ses capillaires peuvent supporter la pression à présent...

— Mais ?

— Il ne retrouvera jamais sa vigueur d'avant l'accident. Et il se peut qu'il ne puisse pas quitter la Ville. »

Dura fronça les sourcils ; elle envisagea brièvement, avec égoïsme, de devoir payer pour Adda pendant longtemps encore. « Pourquoi pas ? S'il est en train de guérir, comme vous le dites...

— Oui, mais il ne sera pas capable de générer le même niveau de pression pneumatique. » Maxx fronça des sourcils interrogateurs. « Vous comprenez ce que cela signifie ? »

Dura serra les dents. « Non.

— Évidemment. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que vous êtes tous des magmontains... »

Adda ferma les yeux et se laissa aller en arrière dans son filet de gaze.

« Écoutez, dit Maxx. Nos corps fonctionnent en exploitant les propriétés de transport de masse de l'Air... Non ? Très bien. » Elle indiqua le ventilateur dans le mur. « Vous savez pourquoi ce ventilateur se trouve ici ? Pourquoi il y en a partout dans la Cité ?

Pour *réguler la température*, pour nous garder au frais, ici, dans la chaleur du Pôle sud. L'Air que nous habitons est un gaz de neutrons formé de deux composants : un superfluide et un fluide normal. Le superfluide ne peut pas conserver les différences de température. Si on le chauffe, la chaleur le traverse, c'est tout.

» Cela signifie donc que si on ajoute davantage de superfluide à une masse d'Air, sa température chute. Et à l'inverse, si on en enlève, la température monte, parce que le fluide normal reste. C'est sur ce principe que les ventilateurs fonctionnent. »

Farr fronçait les sourcils. « Quel est le rapport avec Adda ?

— Le corps d'Adda est rempli d'Air, comme le tien, comme le mien. Et il est parcouru d'un réseau de minuscules capillaires à même d'aspirer du superfluide pour réguler sa température. » Deni Maxx fit un clin d'œil à l'adolescent. « Nous avons de minuscules pompes à Air dans nos corps, beaucoup, y compris le cœur. Et voilà à quoi servent les tubes de notre chevelure... à chasser l'Air de notre crâne pour que notre cerveau demeure à la bonne température. Tu le savais ?

— Et c'est ce mécanisme qui, maintenant, pourrait ne pas fonctionner aussi bien chez Adda.

— Oui. Nous avons réparé les vaisseaux principaux, bien entendu, mais ils ne sont plus jamais les mêmes une fois qu'ils ont éclaté, et il en a tout simplement trop perdu. Ça l'a grandement affaibli. Est-ce que vous comprenez que l'Air fait aussi fonctionner nos muscles ?... Voyons... Imaginez que vous deviez chauffer une pièce close, comme celle-ci. Savez-vous ce qui arriverait au superfluide ? Étant incapable d'absorber la chaleur, il s'enfuirait de la pièce, avec vigueur, et par n'importe quel moyen. Et, ce faisant, il augmenterait partout la pression.

» Quand Adda veut lever son bras, il chauffe l'Air dans ses poumons. Il n'en est pas conscient, bien entendu, son corps le fait pour lui, brûlant une partie de l'énergie qu'il a emmagasinée en mangeant. Et quand ses poumons sont chauffés, l'Air s'en échappe en fusant, des capillaires le conduisent à ses muscles, qui prennent du volume et...

— Donc, vous êtes en train de dire que, parce que son réseau de capillaires est endommagé, Adda ne sera plus aussi fort ?

— Oui. » Son regard alla de Dura à Farr. « Vous comprenez que nos poumons ne sont pas vraiment des *poumons*, n'est-ce pas ? »

Dura secoua la tête, décontenancée par ce dernier saut conceptuel.

« Quoi ?

— Eh bien, nous sommes des artefacts. Des choses que l'on a fabriquées. Ou, du moins, nos ancêtres l'étaient. Les Humains, les *vrais* humains, sont venus sur ce monde, cette Étoile, et nous ont conçus tels que nous sommes pour que nous puissions survivre, ici, dans le Manteau.

— Les Archéo-humains. »

Maxx sourit, satisfaite. « Vous connaissez les Archéo-humains ? Parfait... Eh bien, nous pensons que les humains originels avaient dans leur corps des poumons, des réservoirs d'un gaz quelconque. Comme nous. Mais la fonction de leurs poumons était peut-être très différente. Voyez-vous, les nôtres ne sont que des réserves d'Air, de gaz qui fait fonctionner les systèmes pneumatiques de nos muscles.

— À quoi ressemblaient-ils, ces Archéo-humains ?

— Nous ne pouvons pas en être sûrs. Les Guerres du Noyau et la Réforme ne nous ont pas laissé d'archives, mais nous avons quelques hypothèses solides, basées sur des lois de puissance et des analogies. L'anatomie analogique était ma spécialisation quand j'étais étudiante... C'était il y a longtemps, bien entendu. Ils nous ressemblaient beaucoup. Ou plutôt, nous avons été faits à leur image. Mais ils mesuraient des quantités de fois notre taille, environ cent mille fois, en fait. Étant dominé par des équilibres entre différents ensembles de forces, l'Archéo-humain moyen mesurait un mètre de haut, voire plus. Et son corps ne pouvait pas être basé, comme le nôtre, sur les liaisons du noyau d'étain... Savez-vous de quoi je parle ? Les noyaux d'étain qui constituent nos corps contiennent cinquante protons et cent quarante-quatre neutrons. Douze fois douze, vous comprenez ? Les neutrons forment une sphère basée sur des symétries de trois et de quatre. Beaucoup de symétrie, en somme. Beaucoup de moyens faciles pour les noyaux de s'ajuster en partageant des neutrons, beaucoup de possibilités pour que des chaînes et des structures complexes de noyaux se forment. La liaison du noyau d'étain est la base de toute vie ici, y compris la nôtre. Mais ce n'était pas la base de la vie des Archéo-humains, les lois physiques qui dominaient leurs structures, les densités et les pressions auxquelles nous pensons qu'ils vivaient, n'auraient pas permis la moindre liaison nucléaire. Bien sûr, ils devaient avoir un équivalent quelconque de la liaison de l'étain...»

Elle étendit les bras et agita les doigts. « Donc, ils étaient très étranges. Mais ils avaient des bras et des jambes, comme nous. C'est ce que nous croyons, sinon, pourquoi nous les auraient-ils donnés ? »

Dura secoua la tête. « Ça n'a pas de sens.

— Bien sûr que si, sourit Maxx. Oh, les doigts ont leur utilité. Mais ne vous est-il pas arrivé d'avoir envie d'échanger vos longues jambes maladroites contre une vessie de propulsion de cochon d'Air ? Ou contre une simple plaque semblable à la planche d'un Surfeur qui vous permettrait d'ondoyer dans le Champ dix ou cent fois plus vite que maintenant ? Il faut regarder les choses en face, ma chère... nous autres humains avons été mal conçus pour l'environnement du Manteau. Et la seule explication valable à cet état de fait, c'est que

nous sommes des modèles réduits construits par les Archéo-humains. Il ne fait aucun doute que leur forme devait être parfaitement adaptée au monde étrange d'où ils venaient. Mais elle ne l'est pas à celui-ci. »

Surchauffée, l'imagination de Dura remplit son esprit de visions d'hommes immenses, vaporeux et semblables à des dieux, ouvrant la Croûte de leurs mains et relâchant des poignées de minuscules humains artificiels dans le Manteau...

Deni Maxx plongeait son regard dans les coupelles oculaires de Dura. « Est-ce clair pour vous ? Je crois qu'il est important que vous compreniez ce qui est arrivé à votre ami.

— Oh, c'est clair, lança Adda depuis son cocon. Mais ça ne fait pas la moindre foutue différence, vu qu'il n'y a rien qu'elle puisse y faire. » Il rit. « Rien, à présent qu'elle m'a condamné à cet enfer vivant. N'est-ce pas, Dura ? »

La colère de celle-ci grimpa en flèche, à l'instar du superfluide évoqué par le médecin. « J'en ai plus qu'assez de ton amertume, vieil homme.

— Tu aurais dû me laisser mourir, murmura-t-il, je te l'avais dit.

— Pourquoi ne nous as-tu pas parlé de Parz ? Pourquoi nous as-tu laissés ainsi, sans préparation ? »

Il soupira, et une épaisse bulle de mucosité se forma au coin de sa bouche. « Parce qu'on nous en a expulsés voici dix générations. Parce que nos ancêtres ont voyagé si loin avant de se construire un foyer qu'aucun d'entre nous n'a pensé que nous retrouverions la Cité. » Il rit à nouveau. « Mieux valait oublier... À quoi bon savoir qu'un tel endroit existait ? Sauf que nous ne pouvions imaginer qu'ils s'étendraient aussi loin, souillant la Croûte de leurs fermes et de leurs Roues. Qu'ils soient maudits...

— Pourquoi avons-nous été chassés de Parz ? à cause... » Elle se tourna, mais le médecin, manifestement absorbée, prenait des notes sur un rouleau avec un stylet de Matos. « À cause des Xeelees ?

— Non. » Il grimaça de douleur. « Non, pas à cause des Xeelees. Ou du moins, pas directement. C'est à cause de la façon dont notre philosophie nous a poussés à nous comporter. »

Les Êtres humains croyaient que la connaissance des Xeelees datait d'avant l'arrivée des humains dans l'Étoile, qu'elle avait été apportée là par les Archéo-humains en personne.

Les Xeelees, semblables à des dieux, dominaient des espaces si immenses, disait-on, que l'Étoile n'était rien de plus qu'une poussière dans la coupelle oculaire d'un géant. Les humains, désireux d'avoir la suprématie, n'aimaient pas les Xeelees, ils avaient même tenté d'entrer en guerre contre leurs grands projets – comme le légendaire Anneau –, une guerre sans espoir.

Les générations passant et les terribles défaites s'accumulant, un

nouveau courant de pensée avait émergé chez les humains. Personne ne comprenait les objectifs grandioses des Xeelees. Et si leurs projets avaient pour but, non pas de sordides desseins à l’empreinte humaine, telle que la domination d’autrui, mais des aspirations bien plus élevées ?

Les Xeelees étaient bien plus puissants que les humains. Peut-être le seraient-ils toujours. Et peut-être, en corollaire, étaient-ils bien plus sages.

Alors certains apologistes avaient commencé à arguer que les humains devaient faire confiance aux Xeelees plutôt que de s’opposer à eux. Les voies des Xeelees pouvaient bien s’avérer incompréhensibles, elles n’en étaient pas moins inspirées par une grande sagesse. Les apologistes avaient développé une philosophie d’acceptation, de renoncement, de confiance en une compréhension surpassant celle de tout humain. « Nous avons suivi la voie des Xeelees, vois-tu, Dura, poursuivit Adda, pas celle du Comité de Parz. Nous n’avons pas voulu obéir. » Il secoua la tête. « Alors ils nous ont chassés. Et en cela, nous avons eu de la chance ; aujourd’hui, ils nous auraient plus sûrement détruits sur leurs Roues. »

Deni Maxx toucha l’épaule de Dura. « Vous devriez partir à présent.

— Nous reviendrons.

— Non. »

Adda se tordait avec une épouvantable lenteur dans son cocon de bandages, tentant de toute évidence de soulager sa douleur. « Non, ne revenez pas. Partez. Aussi loin et aussi vite que vous le pouvez. Partez...»

Sa voix se brisa en un gargouillis grondant, et il ferma les yeux.

10.

« Espèce d'abruti de pet de magmontain ! hurla Hosch au visage de Farr. Le jour où je voudrai qu'on balance un fichu tronc d'arbre entier dans cette trémie, je te le dirai ! »

Le contremaître du port rapprocha vivement sa face anguleuse du visage de l'adolescent ; le ton de sa voix se transforma en un sifflement à peine audible et infiniment menaçant. « Mais tant que je ne l'ai pas fait... et si tu veux bien... tu pourrais peut-être découper le bois en plus petits morceaux. Ou sinon... » Des photons puants filtraient hors de sa bouche... « Peut-être que tu aimerais poursuivre ton boulot dans la trémie et finir ton travail là-dedans ? Hein ? »

Farr attendit que l'autre ait fini. Il savait, pour en avoir fait l'amère expérience, que toute argumentation ne pouvait qu'aggraver la situation.

Hosch était un petit homme sec et nerveux, avec une bouche pincée et des coupelles oculaires qui semblaient comme percées dans son visage. Il portait des vêtements crasseux et Farr trouvait qu'il sentait en permanence la nourriture vieille de plusieurs jours. Il avait les membres si maigres que l'adolescent était sûr qu'avec sa remarquable force de magmontain, sa sœur – ou même lui ! – aurait pu le casser en deux dans un combat régulier...

La colère de Hosch sembla enfin se calmer ; il s'éloigna vers une autre partie de la chaîne de la trémie. Les travailleurs, hommes et femmes, qui s'étaient rassemblés pour profiter de l'humiliation en cours, cessèrent d'espionner la scène en douce et, avec la lourde expression de suffisance des victimes épargnées, reportèrent leur attention sur leur travail.

L'Air bouillonnait dans les capillaires et les muscles de Farr. *Magmontain. Il m'a appelé magmontain, encore une fois.* Il regarda ses poings se serrer...

L'énorme main de Bzya se referma sur celles de Farr, et, usant de sa force douce et irrésistible, il lui fit baisser les bras. « Non », dit-il de sa voix profonde, un grondement qui montait depuis les profondeurs de son immense poitrine. « Il n'en vaut pas la peine. »

La rage de Farr parut hésiter entre le contremaître et cet énorme Pêcheur qui s'interposait. « Il m'a traité de... »

— Je sais de quoi il t'a traité, dit Bzya d'un ton égal. Devant tout le monde, et tu sais bien que ce n'est pas un hasard... Écoute-moi. Il veut que tu réagisses, que tu le frappes. C'est tout ce qu'il espère.

— Il n'espérera plus rien du tout une fois que je lui aurai arraché la

tête. »

Bzya rejeta la sienne en arrière et éclata de rire. « Et si tu essayais, les gardes te tomberaient dessus. Tu prendrais une roustes et tu retournerais au travail, avec Hosch, ou un autre contremaître qui te haïrait *vraiment* et ne raterait pas une occasion de le montrer, sans parler des cinq ou dix ans de plus qu'il te faudrait faire pour payer les dommages et intérêts. »

Des restes de colère tourbillonnaient encore dans l'esprit de Farr lorsqu'il leva les yeux vers le large visage meurtri de Bzya. « Compris... Je viens juste de prendre mon poste... et je serais heureux de terminer ma journée, tout simplement.

— Bien. » Bzya ébouriffa les tubes capillaires de Farr de son énorme main puissante. « Voilà comment il faut y penser... Tu n'es pas obligé de faire tes dix ans d'un coup, ne l'oublie pas. Juste une journée de travail à la fois. »

Bzya était un homme gigantesque avec des muscles de la taille d'un porcelet d'Air, aussi massif, puissant et doux, que le contremaître était petit et vicieux – pire qu'une dague-aiguille. La moitié de son visage n'était qu'une plaie, un masque de tissu cicatriciel qui oblitérait un côté de sa tête et transformait l'une de ses coupelles oculaires en une épouvantable caverne plongeant dans les profondeurs de son crâne. Farr connaissait l'histoire de cet homme simple ayant passé toute sa vie dans la misère des Bas-fonds, se maintenant en vie en dédiant sa force physique exceptionnelle au travail ordinaire, difficile et dangereux, qui permettait au reste de Parz de fonctionner. Il avait une femme, Jool, ainsi qu'une fille, Shar. Et, nul ne savait comment, sa nature paisible et patiente ne l'avait jamais quitté tout au long de sa vie de labeur.

« Tu ne devrais pas être si dur envers ce vieil Hosch, tu sais », reprit-il à l'intention de Farr en clignant de sa coupelle saine.

Farr, médusé, ouvrit grand la bouche, tentant de réprimer son rire. « Moi ? Dur avec lui ? C'est ce vieil adorateur des Xeelees qui en a après moi. »

Bzya tendit le bras vers le tapis roulant, soulevant un morceau de tronc plus long que l'adolescent : il l'ouvrit d'un seul coup de hache, révélant son cœur lumineux. « Vois les choses de son point de vue. C'est le contremaître de cette section. »

Farr renifla de mépris. « Il s'enrichit grâce à notre travail. Le salaud. »

Le géant souriait.

« Tu apprends vite, hein ? D'accord, peut-être. Mais il est aussi *responsable*. Nous avons perdu une autre Cloche au cours du dernier poste. Tu étais au courant ? Trois Pêcheurs morts. Trois de plus. Hosch est également responsable de ça. »

Les désastres semblaient frapper le Port avec une régularité déprimante, se dit Farr. Mais la tolérance de Bzya continuait à l'agacer, aussi entama-t-il une liste des défauts du contremaître.

« Oui. Il est tout cela, et d'autres choses que tu es trop jeune pour comprendre. Peut-être n'est-il pas à la hauteur de ses responsabilités.

» Mais, je le répète, qu'il le soit ou non, il est *responsable*. Et quand l'un d'entre nous meurt, un peu de lui doit mourir aussi. Je l'ai vu sur son visage, Farr, crois-moi. Souviens-t-en. »

Farr fronça les sourcils. Il fourra du bois lumineux dans les trémies. Tout était si compliqué. Si seulement Logue ou Dura avait été là pour donner un sens à tout ça...

Si seulement il avait pu sortir d'ici et *Surfer*.

Le reste de la journée de travail s'écoula lentement et sans incident. Après quoi, Farr et les autres travailleurs se rendirent en file indienne jusqu'au petit dortoir encombré qu'ils partageaient, une boîte crasseuse occupée par quarante personnes où pendaient des cordes à dormir. L'endroit puait la merde et la nourriture. Farr mangea sa ration journalière, une petite portion de pain coriace, ce jour-là, puis chercha un endroit pour dormir dans le réseau de cordes. Il manquait encore d'assurance pour défier les Pêcheurs plus vieux et d'apparence plus robuste que lui, des hommes et des femmes qui monopolisaient les murs de la pièce, là où l'Air était un peu moins pollué par les grognements et les pets des autres. Il finit par se retrouver, comme d'habitude, près du centre du dortoir.

Un jour, se dit-il en fermant les yeux pour chercher le sommeil. Un jour.

Quelques heures de sommeil plus tard, ses coupelles oculaires encore pleines de croûtes de la nuit, il rejoignit la file pour aller reprendre son poste aux trémies à bois.

Le Port se résumait à un ensemble irrégulier de larges salles construites en bois médiocre fixées à la base de la Cité, dans l'ombre des Bas-fonds, loin des quartiers lumineux et huppés des niveaux supérieurs. Il se situait juste au-dessous des gigantesques dynamos alimentant les rubans d'ancrage en énergie ; la vibration profonde et monotone des machines accompagnait en permanence la vie des Pêcheurs. Le Port était un lieu de travail sombre, chaud et répugnant, aussi le contraste entre la chaleur des fours, le rugissement grinçant des pistons couplé à celui des poulies et l'Air libre du magmont en faisait-il un lieu presque insupportable pour Farr.

Pourtant, à mesure que les heures passaient, l'adolescent se détendait en adoptant le rythme pesant et régulier du travail. Il souleva un imposant tronc depuis le tapis roulant qui avançait sans fin derrière la file de travailleurs ; il lui fallait lutter avec le morceau de

bois, que son inertie semblait transformer en une chose vivante et douée de volonté, déterminée à se frayer son propre chemin dans l'Air en ignorant celle de Farr. Les muscles de ses bras et de son dos se gonflèrent tandis qu'il prenait appui sur le sol et expédiait sa hache de bois durcie par un éclat de Matos sur le tronçon. Le bois était solide, mais se fendait aisément si l'on plantait la lame dans le sens du fil. Lorsque la fente était assez profonde, Farr y introduisait les mains et ouvrait le tronc en tirant dessus, libérant un flot de chaleur et de lumière verte en provenance du brasier nucléaire intérieur qui baignait son visage et sa poitrine. Puis, alors que le feu brillait encore, il jetait les fragments chauds dans la gueule béante de la trémie face à lui.

Étrangement, fendre le bois était la partie du travail que Farr appréciait le plus. Trouver le bon endroit pour la lame de sa hache requérait un certain savoir-faire, aussi éprouvait-il du plaisir à l'acquérir et à l'appliquer. Et puis, lorsqu'il parvenait à inciter le bois à s'ouvrir, à délivrer son énergie dans un soupir de chaleur, c'était un peu comme de libérer un trésor caché.

Une file d'ouvriers travaillait aux côtés de Farr, s'étirant presque hors de vue dans l'obscurité du Port. S'échinant par roulement, ils nourrissaient sans cesse la gueule avide des trémies. Le travail était dur, certes, mais pas impossible pour Farr grâce à ses muscles de magmontain. En fait, il devait faire attention à ne pas avancer trop vite : dépasser son quota ne le rendait pas populaire auprès de ses collègues de travail.

La chaleur produite par les noyaux en combustion du bois était conservée dans d'immenses containers renforcés, des chaudières stockées dans une autre partie du Port. L'Air superfluide fuyant la chaleur était employé pour actionner des pistons, d'immenses poings de bois durci deux fois grands comme Farr qui plongeaient dans leurs cylindres sur un rythme aussi régulier que celui d'un cœur.

Grâce à d'énormes bras rotatifs en bois fendillé, les pistons faisaient tourner des poulies, et c'était elles qui envoyaient des Cloches pleines de Pêcheurs apeurés vers les profondeurs mortelles et mystérieuses du Manteau inférieur.

Cette vie était totalement différente de celle des Êtres humains, où les objets les plus complexes se réduisaient à des lances et où il n'existait pas d'autre source d'énergie que les muscles des humains ou des animaux. Le Port était une gigantesque machine dont l'unique fonction consistait à envoyer des Pêcheurs dans le Manteau inférieur. Farr avait la sensation d'être lui-même un rouage de cette colossale machine, de travailler au cœur d'un géant fait de bois et de corde...

Hormis Bzya, aucun autre ouvrier ne lui montrait le moindre signe de cooptation. Comme si l'insatisfaction née de leur propre sort, dans

cet enfer bruyant et nauséabond, s'était retournée contre eux-mêmes à l'intérieur, et contre les autres à l'extérieur. Pourtant, malgré tout, une fois chaque nouvelle équipe en place, les ouvriers semblaient trouver un certain rythme, aussi une atmosphère de camaraderie s'établissait-elle sur la chaîne, une atmosphère qui, Farr le sentait, s'étendait jusqu'à lui du moment qu'il se taisait.

Dura lui manquait, de même que les autres Êtres humains et son ancienne vie en magmont. Bien entendu. Il avait l'impression que la peine qu'il purgeait dans ce Port s'étirait devant lui jusqu'à l'infini. Mais il était capable d'accepter son sort pour autant qu'il parvenait à rester concentré sur sa tâche et à saisir les occasions de réconfort qui se présentaient. Une journée de travail à la fois, tel était le secret, comme Bzya le lui avait dit. Et...

« Toi. »

Une main sur son épaule, se refermant sur sa tunique crasseuse. On le sortit de la chaîne en le traînant avec rudesse.

Hosch le regardait, l'air furieux, ses narines brillant d'une lueur blanche malade. « Changement de poste, gronda-t-il.

— Quoi ?

— Une Cloche », dit Hosch.

Alors qu'elle approchait – avec vingt autres coolies, dans un énorme véhicule tiré par une douzaine de robustes cochons d'Air –, Dura découvrit combien la ferme de Frenk était minuscule, l'empreinte de la paume d'un enfant sur l'immensité de la Croûte. Curieusement, les autres coolies semblaient plus intéressés par une ferme différente, plus lointaine encore et difficile à distinguer, une exploitation qui appartenait, apprit-on à Dura, à Hork IV, le Président de la Cité de Parz en personne. Un Président frivole qui échappait à ses responsabilités civiques, laissant Parz aux mains de son intrigant de fils afin de s'adonner à des expériences agricoles sophistiquées. On racontait que dans sa ferme poussaient des épis de blés plus grands qu'un homme, et des arbres de la Croûte ligaturés par des morceaux de fil en Matos du Noyau pas plus hauts qu'un avant-bras...

Dura parvenait à peine à se concentrer sur ce bavardage. L'idée d'être coincée sur la Croûte avec ces crétins pour seule compagnie la déprimait.

La ferme de Frenk finit par emplir les fenêtres de clairbois. Le véhicule se posa avant de s'immobiliser au centre d'un groupe de vulgaires bâtiments de bois ; les portes s'ouvrirent.

Dura en sortit et ondoya à l'écart des autres. Elle prit une profonde inspiration d'Air propre et vide, savourant la sensation dans ses poumons et ses capillaires. L'Air s'étendait tout autour d'elle, une immense couche sans fin qui enveloppait l'Étoile ; c'était comme si

elle se trouvait à l'intérieur des poumons de l'Étoile elle-même. Bon, la compagnie laissait peut-être un peu à désirer, mais elle pouvait au moins respirer un Air dont le goût ne donnait pas l'impression d'avoir déjà traversé les poumons d'une douzaine de personnes.

Qos Frenk était là en personne pour les accueillir. Il repéra Dura, lui souriant non sans gentillesse, et lui offrit de lui montrer sa ferme pendant que les autres coolies se dispersaient parmi les bâtiments.

Frenk, rond, lisse et pimpant, ses cheveux roses flottant sur une cape sophistiquée, ondoyait à côté d'elle, sûr de lui. « Le travail est assez simple, mais il requiert de la concentration et de la précision... autant de qualités qu'hélas, de nos jours, tous les coolies ne partagent pas. Je suis convaincu que vous ferez du bon travail, ma chère. »

Dura portait une combinaison tissée dans une sorte de fibre végétale grossière – un cadeau d'Ito pour son départ – qui frottait constamment sur sa peau, la démangeant de partout, aussi mourait-elle d'envie de l'arracher. Sur son dos flottait une cosse de bois ronde, une bouteille d'Air pareille à celle qu'arborait Toba lors de leur première rencontre, dotée d'un petit masque qu'elle était censée appliquer sur son visage pour l'aider à respirer l'Air raréfié du manteau supérieur. Cette chose encombrante et non naturelle gênait plus encore ses mouvements que les vêtements de la Ville, mais Frenk insista pour qu'elle ne s'en sépare pas. « Les ordonnances sur la santé, vous comprenez », dit-il en haussant les épaules avec philosophie, sa cape exagérément ornée se froissant en boule autour de ses maigres épaules.

Sous la combinaison, Dura conservait son morceau de corde et son petit couteau.

La ferme avait été en grande partie nettoyée de ses troncs d'arbres. Le plafond de racines de la forêt, exposé, était semé de rangées bien nettes de blé couleur d'or vert, de l'herbe altérée. Ici, planant à quelques hauteurs d'homme à peine sous les pointes gonflées d'herbes mutantes qui se balançaient, Dura ne pouvait plus voir les limites de la ferme. C'était comme si la sauvagerie naturelle avait été chassée, remplacée par cet ordre claustrophobe.

Mais, bien entendu, l'ordre ne couvrait que deux dimensions. La troisième conduisait vers le bas et l'Air propre et libre du Manteau suspendu sous elle, immense et vide. Les gens de Parz n'étaient pas encore parvenus à enclore l'Air lui-même... Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de balancer sa bouteille d'Air dans le visage rond et délicat de Qos Frenk et ondoyer vers l'infini. Ces raseurs ramollis de la Cité, coolies y compris, ne parviendraient jamais à la rattraper.

Sauf qu'elle ne pourrait se résoudre à abandonner cet endroit avant que les frais d'Adda ne soient payés. En définitive, des liens tissés d'obligations et de devoir l'emprisonnaient ici aussi sûrement que

n'importe quelle cage.

Qos Frenk cligna des yeux en l'étudiant. « Je sais que cette situation doit vous paraître étrange. Je veux que vous sachiez que vous n'avez rien à redouter sinon un dur labeur. Je suis propriétaire de la ferme et, en ce sens, de votre travail. Mais je ne commets pas l'erreur de croire que je possède votre âme.

» Je ne suis pas un homme cruel, Dura. Je pense devoir traiter mes coolies aussi bien que mes moyens me le permettent. Et...

— Pourquoi ? se surprit-elle à gronder. Vous êtes quelqu'un d'une telle noblesse ? »

Il sourit. « Non. Parce que, du point de vue économique, il est plus efficace pour moi d'avoir une force de travail heureuse et en bonne santé. » Il riait ouvertement maintenant, si bien qu'il parut un petit peu plus humain au regard de la jeune femme. « Cela devrait vous rassurer, si rien d'autre n'y parvient. Je suis convaincu que vous serez aussi bien que possible ici, Dura. Après tout, dès que vous aurez appris le métier, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas envisager un poste de contremaître ou d'ouvrière spécialisée. »

Elle se força à lui rendre son sourire. « D'accord. Merci. Je comprends que vous faites de votre mieux pour moi. Quel sera mon travail ? »

Il indiqua les rangées de blé qui murissaient, pendant du plafond forestier au-dessus d'eux. « Nous serons prêts pour la moisson dans quelques semaines, et alors le véritable travail commencera. D'ici là, votre tâche consiste à vous assurer que le blé pousse sans encombre. Allez au plus évident : les sangliers qui écrasent les tiges, ou les intrus. » Son visage s'assombrit. « Nous en avons beaucoup, ces derniers temps... des charognards, je veux dire. Beaucoup de pauvres en Ville, voyez-vous. Faites attention à la rouille. À n'importe quel type de décoloration, ou d'anomalie de croissance... Si nous avons des maladies, nous isolons la zone et la stérilisons rapidement avant que l'infection se répande.

» Cherchez les mauvaises herbes, n'importe quelles plantes qui poussent entre les racines et abîment les plants. Il ne faut pas que quoi que ce soit d'autre absorbe les riches isotopes de la Croûte destinés à nos cultures... Et cela inclut les jeunes arbres. Vous seriez surprise de la vitesse à laquelle ils poussent. » Il écarta largement les mains. Son enthousiasme était presque touchant. « On ne le dirait pas, mais cette région de la Croûte était autrefois entièrement couverte de forêt primaire.

— Remarquable », le coupa sèchement Dura en se rappelant les vastes forêts intactes de la zone d'où elle était originaire, loin en magmont.

Frenk lui jeta un regard incertain.

Ils rencontrèrent une autre ouvrière, une femme qui flottait, la tête perdue dans le champ couleur d'or vert et les jambes pendant dans l'Air. Elle arrachait de jeunes arbres entre les tiges du blé et les fourrait dans un sac attaché à sa taille.

« Ah, dit Frenk en souriant. L'une de mes meilleures ouvrières. Rauc, voici Dura. Elle vient d'arriver. Peut-être pourriez-vous avoir la gentillesse de lui faire visiter la ferme... »

La femme émergea lentement du champ suspendu. Elle arborait un casque d'Air, un voile semi-transparent de gaze légère couvrant un chapeau à larges bords. Le voile, légèrement gonflé, était sans doute plein d'air issu de sa bouteille.

Frenk s'éloigna en ondoyant avec délicatesse.

Rauc, très mince, portait une simple tunique en cuir crasseux mais ses bras étaient nus. Après le départ du fermier, elle considéra Dura d'un air sombre pendant quelques instants, sans mot dire. Puis elle détacha son voile et le leva. Son visage était maigre, les traits fatigués, ses coupelles oculaires sombres. Elle semblait avoir à peu près le même âge que Dura. « C'est donc vous la magmontaine... » Elle possédait l'accent plat et geignard des natifs de Parz.

« Oui.

— Nous avons entendu parler de votre arrivée. Nous étions contents. Vous savez pourquoi ? »

Dura, indifférente, haussa les épaules.

« Parce que vous autres, les magmontains, vous êtes durs à la tâche... Ça va nous aider à remplir nos quotas. » Elle renifla. « Tant que vous ne nous mettez pas dans l'embarras, vous serez plutôt populaire.

— Je comprends. » Cette femme l'avertissait, réalisa-t-elle soudain. « Merci. »

Sous le plafond doré des champs, Rauc la guida en direction de la grappe de structures composant le cœur de la ferme, là où Dura était arrivée. Il n'y avait aucune trace du véhicule de Qos Frenk – Dura l'imagina retournant vers sa maison confortable et mal aérée au cœur de la Cité. À présent, au milieu d'une période de travail, les cabanons, de vulgaires bâtiments cubiques en bois qui pendaient au bout de cordes attachées à des tiges coupées d'arbres de la Croûte, semblaient déserts. Il y avait un petit troupeau de cochons négligés. Rauc lui expliqua qu'ils n'étaient pas là pour le commerce, mais pour fournir de la viande aux coolies, ainsi que du cuir pour les robes et les chapeaux. Rauc montra à Dura les petites réserves de vêtements, de sacs à Air et d'outillage. Il y avait même une boulangerie aux murs intérieurs noircis par la chaleur. On y fabriquait le pain, nourriture de base des coolies. Un gros homme massif travaillait dans la pénombre. Il fronça les sourcils en direction des deux femmes quand elles mirent le nez à

la porte pour le regarder. Rauc fit une grimace. « Bon, le pain est frais, dit-elle, mais c'est bien tout ce qu'on peut en dire... Le blé de la plus mauvaise qualité arrive ici, avec ce que nous réussissons à glaner, alors que le meilleur est envoyé à Parz. »

Le dortoir se résumait à une petite boîte tout en longueur remplie de rangées de cocons dont la moitié environ semblaient occupés. Le visage ensommeillé d'une femme se dressa vaguement avant de retomber dans le sommeil, bouche ouverte et cheveux flottant dans l'Air. Rauc désigna à Dura un cocon libre qu'elle pourrait utiliser. Mais Dura ne parvenait pas à envisager de dormir là-dedans, de respirer les ronflements et les pets des autres alors que l'Air frais du Manteau coulait tout autour d'elle. Choquée, elle comprit qu'elle serait tout aussi peu à sa place ici qu'à Parz. Après tout, les coolies y étaient nés pour la plupart, et ils venaient pour l'essentiel des Bas-fonds, où les gens vivaient dans des lieux encore plus exigus que la moyenne. En dehors des heures de travail, les coolies s'enfouaient dans cette boîte puante, s'écoutaient respirer les uns les autres et feignaient de ne pas être égarés ici, sur le Manteau, mais bien à l'abri à l'intérieur des murs de Parz et de son confort.

Rauc lui sourit brusquement. « Je crois que nous allons nous entendre, Dura. Vous pourrez me parler de votre peuple. Et je vous montrerai comment vous débrouiller par ici.

— Frenk a l'air bien...»

Rauc parut surprise. « Oh, il est plutôt correct. Mais c'est sans importance. Pas pour la vie de tous les jours. Je vous présenterai au contremaître de notre secteur, Leeh. C'est elle qui compte... Mais pas autant qu'elle aime à le penser. Robis, celui qui s'occupe des réserves, lui détient le vrai pouvoir. Faites-le sourire et le monde sera plus beau. »

Dura hasarda : « Frenk dit que je pourrais devenir contremaître un jour.

— Il dit ça à tout le monde, répondit l'autre d'un ton dédaigneux. Venez, allons trouver Leeh, elle doit vadrouiller quelque part dans les champs...» Mais elle hésitait, regardant Dura avec une attention extrême. Enfin elle jeta un coup d'œil autour d'elle, vérifiant qu'on ne les observait pas, et plongea la main dans une poche profonde de sa robe pour en sortir un petit objet. « Tenez, dit-elle en le plaçant dans la main de Dura. Ça vous portera chance. »

C'était une toute petite Roue à cinq rayons, la même que celle qu'elle avait vue au cou de Toba Mixxax... une réplique de l'instrument de mort employé pour l'exécution sur la place du Marché. « Merci, dit lentement Dura. Je crois que je comprends ce qu'elle signifie.

— Vraiment ? » À présent, Rauc devenait méfiante.

Dura se hâta de la rassurer. « Ne vous inquiétez pas. Je ne vous trahirai pas.

— La Roue est illégale dans Parz, dit Rauc. En théorie, elle l'est partout, dans tout le Manteau... tous les endroits que les arbalètes des Gardes peuvent atteindre. Mais nous sommes loin de Parz. La Roue est tolérée dans les fermes. C'est un truc pour nous faire tenir tranquilles... Ce vieil idiot de Frenk dit qu'il est économiquement efficace de nous laisser pratiquer notre foi. »

Dura sourit. « Ça lui ressemble, en effet.

— Mais on ne sait jamais. Est-ce que les magmontains suivent la Roue ?

— Non. » Elle étudia Rauc. Elle n'avait pas l'air très robuste et ne ressemblait guère à une rebelle, mais cette histoire de Roue semblait la reconforter. « J'ai vu une Roue utilisée comme outil d'exécution.

— Oui.

— Alors pourquoi est-ce un symbole de foi ?

— Parce qu'on s'en sert pour tuer, justement. » Rauc, cherchant un signe de compréhension, plongea son regard dans celui de Dura. « Tant de vies humaines ont été rompues que la Roue, sa forme même, est devenue quelque chose d'humain. Ou de plus qu'humain. Vous voyez ? En gardant la Roue près de nous, nous demeurons proche des plus nobles et des plus braves d'entre nous. »

Rauc avait parlé avec sérieux et intensité. Dura retourna le petit symbole avec suspicion. Son culte devait être plutôt répandu. Après tout, Toba Mixxax y adhérerait. Et c'était un propriétaire de ferme. Répandu partout dans l'Étoile, donc, et dans toute la société elle-même.

Si un jour ces adeptes de la Roue trouvaient un chef, ils pourraient s'avérer des opposants formidables pour le mystérieux Comité qui dirigeait la Cité.

Rauc paraissait fatiguée. « Venez. Allons trouver Leeh, que vous commenciez à travailler. »

Côte à côte, les deux femmes ondoyèrent dans l'Air ordonné de la ferme, sous les tiges dorées du blé qui pendaient au-dessus de leur tête.

Farr avait vaguement conscience que les autres ouvriers s'éloignaient de lui, leurs regards sournis trahissant le plaisir que leur causait son embarras. Des morceaux d'arbres brinquebalaient sur le tapis roulant, ignorés par tous.

Il y eut un grognement. « *Non.* » C'était Bzya ; Farr se rendit compte qu'il avait surgi derrière lui.

La tête osseuse de Hosch pivota vers le géant, ses coupelles oculaires étaient profondes et vides. « Tu remets en question mes

décisions, Pêcheur ?

— Il est trop jeune. » Bzya avait posé une énorme main sur l'épaule de Farr, qui, désireux d'éviter des ennuis à son ami, tenta vainement de se dégager.

« C'est bien pour ça qu'on l'a recruté. » L'un des muscles de la joue du contremaître se contracta. « Il est petit et léger, mais il possède cette fameuse force des magmontains. Et nous sommes à court de main-d'œuvre en bonne...

— Il n'a pas les compétences. Et aucune expérience. On a déjà eu assez de pertes ces derniers temps, Hosch. C'est un trop gros risque. »

Le muscle de la joue du contremaître semblait animé d'une vie propre ; l'homme hurlait lorsqu'il répondit : « Je ne te demande pas ton avis, suceur de Xeelees ! Et si tu es si inquiet pour cette crotte de porcelet, tu peux descendre aussi, tiens. T'as pigé ? *T'as pigé ?* »

Farr baissa la tête. Le raisonnement du porion ne tenait naturellement pas debout. Si on voulait que lui, Farr, descende à cause de sa taille, alors Bzya ne devait sûrement pas...

Celui-ci se contenta de hocher la tête, manifestement indifférent à la colère de Hosch ou à la menace sous-jacente. « Qui est le troisième ?

— Moi. » La rage de Hosch se voyait encore dans la pulsation qui animait les muscles de son visage, dans le tremblement qui agitait le bord de ses coupelles oculaires. « Moi. Et maintenant bougez-vous, les adorateurs des Cochons, et peut-être qu'on arrivera à descendre avant que la mer Quantique ne gèle. »

Farr et Bzya suivirent Hosch hors de la salle des trémies. Les insultes du contremaître continuèrent à fuser au-dessus de la tête de Farr sans qu'il les entende ; seul ce que Bzya lui avait dit au sujet de Hosch et des responsabilités bourdonnait sous son crâne.

11.

La salle où ils devaient monter à bord de la Cloche se trouvait à la base même de la Cité. Elle disposait de murs et d'un plafond, mais pas de sol. Farr, suivant Hosch et Bzya, se tenait à des cordes et regardait vers le bas dans l'Air pur, absorbant sa fraîcheur après des jours passés à respirer les odeurs rances du Port. Il était conscient de la masse titanessque de la Cité au-dessus de lui, qui grinçait doucement, tel un animal soucieux.

La Cloche elle-même consistait en une sphère de bois durci et cabossé de deux hauteurs d'homme de diamètre. Des anneaux de Matos du Noyau l'entouraient. Elle était accrochée à une immense poulie qui disparaissait presque dans l'obscurité au-dessus de la tête de Farr. D'autres câbles servaient d'attaches lâches à l'Épine. L'adolescent parvenait à distinguer des taches pâles dans l'obscurité, les visages de travailleurs du Port près de la poulie.

L'Épine à proprement parler, immense pilier de bois alourdi de câbles, plongeait depuis cette salle et s'enfonçait dans l'Air sous la Cité. Elle se transformait en une ligne sombre, à peine visible, qui se courbait peu à peu pour suivre le flux du Champ ; les câbles qui en pendaient descendaient loin, très loin dans la masse létale, au violet maladif, du Manteau inférieur.

Farr, suivant du regard la courbure de l'Épine, sentit les battements de son cœur ralentir dans sa poitrine.

La Cloche paraissait d'une incroyable fragilité. Comment pouvait-elle donc le protéger dans les profondeurs du Manteau inférieur, au-dessus de la surface bouillonnante de la mer Quantique elle-même ? Elle ne pourrait qu'être écrasée comme une feuille ; pas étonnant que tant de Pêcheurs perdent la vie.

Hosch, ouvrant une grande porte sur le côté de la Cloche, grimpa à l'intérieur avec raideur. Bzya fit avancer Farr. En s'approchant de la sphère, l'adolescent vit à quel point elle était éraflée et rayée. Il passa un doigt le long d'une profonde cicatrice ; on aurait dit qu'un animal avait attaqué cet engin à l'aspect fragile, y laissant des traces de dents ou de griffes.

Rassurant, se dit-il sèchement.

Farr s'attendait à ce que l'intérieur de la Cloche ressemble plus ou moins à celui de la voiture de Mixxax, avec ses sièges confortables et ses fenêtres laissant entrer la lumière. Au lieu de quoi il pénétra dans une poche de noirceur ; en fait, il manqua heurter Hosch. Les seules fenêtres se résumaient à de chiches hublots de clairbois laissant à

peine filtrer la lumière ; des lampes à bois produisaient une pathétique lueur verte fuligineuse. Une barre matérialisait l'axe de la sphère ; Farr s'y accrocha. Il s'y trouvait un petit panneau de commande avec deux boutons d'aspect usé doublés d'un levier ; les parois regorgeaient de placards et de ce qui ressemblait à des réservoirs d'Air.

Bzya grimpa pesamment dans la Cloche, dont l'intérieur fut soudain encombré. Et tandis que le Pêcheur enroulait ses énormes mains autour de la barre, la minuscule pièce s'emplit de l'odeur forte et familière du géant. Hosch crapahuta autour d'eux afin de fermer le sas, un énorme disque de bois qui s'ajusta dans son cadre.

Ils attendirent dans l'obscurité presque totale. De nombreux grattements affairés s'élevaient autour de la coque. Farr, regardant par les hublots, vit des ouvriers du Port ajuster la position des anneaux de Matos pour qu'ils entourent la sphère régulièrement en couvrant la porte. Il regarda Hosch, puis Bzya, qui lui rendit son regard avec une expression d'acceptation patiente, la pénombre adoucissant les lignes de ses cicatrices. Le contremaître, furieux et tendu, contemplait le vide.

Il y eut un bourdonnement d'une étrange régularité ; l'appareil entier en vibra et sembla imprégner jusqu'à l'être même de Farr. Ce dernier sentit ses capillaires se contracter et considéra Bzya, mais le Pêcheur avait fermé son œil valide, le visage paisible. Son œil abîmé était un tunnel ouvert sur l'infini.

Et *quelque chose changea*. Quelque chose fut pris à Farr, enlevé pour la première fois de sa vie. La seule fois où il avait eu une sensation plus ou moins semblable, c'était pendant cette dernière expédition de chasse fatidique avec les Êtres humains, lorsqu'il avait fait l'expérience de cette peur de tomber qui l'avait désorienté. Que lui arrivait-il ? Il sentit que sa prise sur la barre de soutien se relâchait ; ses doigts glissèrent sur le bois. Il poussa un cri et dériva en arrière.

La forte main de Bzya lui saisit les cheveux puis le ramena vers la barre. Farr enroula bras et jambes autour de la solidité du bois.

Hosch riait, la voix rauque.

Quelqu'un frappa sur la Cloche d'un poing lourd. Il y eut une sensation de mouvement – un sursaut, un balancement. Farr entendit des câbles cogner contre la coque et s'entrechoquer.

Ça avait donc commencé. Rapidement, et dans un ahurissant silence, ils descendaient vers le Manteau inférieur.

« Le gamin n'a été préparé à rien de tout ça, Hosch. » Il n'y avait aucune trace de colère dans la voix du géant. « Je te l'ai dit. Comment peut-il fonctionner si son ignorance le paralyse de peur ?

— Parle au magmontain si tu veux. » Le contremaître détourna son visage maigre et concentré sur ses propres pensées.

« Qu'est-ce qui m'arrive, Bzya ? Je me sens bizarre. C'est juste

parce qu'on descend en suivant l'Épine ?

— Non. » Bzya secoua la tête. « On descend, mais il y a autre chose. Écoute bien, Farr. Il est important que tu comprennes ce qui t'arrive. Cela te gardera peut-être en vie. »

Ces mots, énoncés simplement, effrayèrent bien plus le jeune garçon que tous les discours du contremaître. « Explique-moi.

— L'Air épaissit à mesure que nous descendons. Tu comprends ça, n'est-ce pas ? »

Farr comprenait. Dans les profondeurs mortelles du Manteau inférieur, il régnait des pressions et des densités si élevées que les noyaux étaient compressés, enfoncés les uns dans les autres. Les structures des noyaux liés qui composaient les corps humains, ainsi que tous les matériaux qui constituaient le monde de Farr, ne pouvaient pas demeurer stables. Les noyaux se dissolvaient dans le superfluide de neutrons qu'était l'Air, et les protons libérés des noyaux formaient un fluide supraconducteur à l'intérieur du mélange de neutrons.

À partir de la mer Quantique et jusqu'à ses profondeurs, l'Étoile n'était qu'un gigantesque noyau unique. Aucune vie basée sur les noyaux des atomes ne pouvait y perdurer.

« Comment cette Cloche de bois peut-elle nous protéger ? Le bois ne va-t-il pas juste se dissoudre ?

— Il le ferait... sans les anneaux de Matos. »

Les anneaux étaient des tubes creux de Matos hypéronique riches du supraconducteur de protons extrait du Manteau inférieur. D'autres tubes remontaient dans les câbles jusqu'à des dynamos du Port qui généraient des courants électriques dans les anneaux de la Cloche.

« Les courants suscitent de puissants champs magnétiques, poursuivit Bzya. Analogues à notre Champ. Et ils nous protègent. Les champs sont comme un mur supplémentaire autour de la Cloche, pour l'isoler des pressions.

— Mais qu'est-ce qui me fait me sentir si bizarre ? Le Champ de la Cloche ?

— Non. » Bzya sourit. « Les anneaux repoussent le Champ, celui de l'Étoile, je veux dire, de l'intérieur de la Cloche.

« Nous grandissons tous dans le Champ. Il nous affecte en permanence... Nous l'utilisons pour nous déplacer, quand nous ondoyons. Farr, pour la première fois de ta vie, tu ne peux pas sentir le Champ... Pour la première fois, tu ignores où sont le haut et le bas. »

Il n'y avait aucun moyen de déterminer le temps qui s'écoulait. Seuls le bruit des câbles qui s'entrechoquaient, les chocs sourds de la Cloche cognant contre l'Épine, ou encore les marmonnements

colériques, presque subvocalisés, du contremaître, brisaient le silence. Farr gardait les yeux fermés en espérant pouvoir dormir.

Au bout d'un temps inconnu, une brusque embardée manqua arracher la barre centrale des mains de Farr. Il s'y accrocha en fouillant du regard la cabine faiblement éclairée. Quelque chose avait changé ; il le sentait. Mais quoi ? La Cloche avait-elle heurté quelque chose ?

Elle se déplaçait toujours, mais la qualité du mouvement s'était modifiée – c'était du moins ce que lui disait le creux dans son estomac. Il était sûr qu'ils descendaient encore, mais bien plus en douceur ; les collisions occasionnelles avec l'Épine avaient cessé.

On aurait dit que la Cloche flottait, sans attache, dans le Manteau inférieur.

Bzya posa avec gentillesse une énorme main sur le bras de Farr. « Il n'y a rien à craindre...

— Je n'ai pas...

— On s'est détachés de l'Épine, c'est tout. »

Farr sentit ses yeux s'arrondir. « Pourquoi ? Quelque chose ne va pas ?

— Non. » Les petites lampes à bois de la cabine projetaient une lueur douce au fond de l'œil mort de Bzya. « C'est comme ça que c'est censé se passer. L'Épine ne descend que de quelques mètres sous la Ville, plus profondément que quiconque pourrait ondoyer sans aide. Mais nous devons aller bien plus bas. Notre Cloche descend désormais sans l'Épine pour la guider.

» Les câbles nous relient toujours à Parz. Et, tant que nous descendrons, le courant qu'ils transportent va continuer à nous protéger des conditions qui règnent ici. Mais...

— Mais nous dérivons. Et notre câble pourrait s'emmêler, ou se casser. Que se passera-t-il s'il se coupe, Bzya ? »

Le géant soutint son regard sans ciller. « S'il se coupe, on ne rentrera pas chez nous.

— Est-ce que cela arrive ? »

Bzya tourna son visage vers la lampe. « Quand cela se produit, ils le savent presque aussitôt, là-haut, au Port, dit-il. Le câble commence à filer tout seul. On sait tout de suite que le pire est arrivé. Inutile d'attendre que l'extrémité remonte...

— Et nous ? Que nous arriverait-il à nous ? »

Hosch avança son visage mince. « Tu poses beaucoup de questions stupides. Je vais te rassurer. Si le câble se coupe, tu n'en sauras rien du tout. »

Il replia la main en un poing lâche et le referma brusquement sous le nez de Farr. Qui sursauta. « Vous devriez peut-être me dire quoi d'autre peut me tuer. Au moins je serai préparé... »

Un choc lui fit lâcher la barre. La Cloche se balançait dans le fluide épais du Manteau inférieur.

Farr se retrouva en train de patauger dans l'atmosphère confinée de l'habitacle. Bzya dut à nouveau l'attraper et le ramener vers le poteau central.

Le géant posa un doigt sur ses lèvres ; Hosch se contenta de lui jeter un regard noir.

L'adolescent retint son souffle.

Quelque chose racla l'extérieur de la coque, comme des ongles sur du bois. Cela dura l'espace de quelques battements de cœur avant de s'évanouir.

Après quelques minutes de silence, leur voyage instable et vacillant se poursuivit ; Farr ne pouvait s'empêcher de se représenter les mètres de câble au-dessus de sa tête, les nœuds mesurant plusieurs hauteurs d'homme répartis sur sa longueur.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? » Il leva les yeux vers les hublots qui laissaient pénétrer une chiche lumière violette. « Nous sommes dans la mer Quantique ? »

— Non, dit Bzya. Non, la Mer elle-même se trouve encore des dizaines de mètres plus bas que nous. Farr, nous allons à peine pénétrer les couches supérieures du Manteau inférieur. Mais nous sommes déjà à quelques mètres sous l'Épine.

— En effet », dit Hosch, son profond regard fixé sur Farr. « Et ça, c'était un Colonisateur, revenu d'entre les morts pour voir qui lui rend visite. »

Farr sentit sa mâchoire se décrocher.

« C'est un berg de Matos, expliqua Bzya avec calme. Du Matos. C'est tout. »

Hosch ricana, son regard faisant le tour de la cabine.

L'adolescent savait que le contremaître le faisait marcher, mais le choc causé par ses mots contaminait son imagination. Il avait toujours aimé les histoires des Guerres du Noyau, et adoré s'absorber dans la contemplation de la surface inaccessible de la mer Quantique, se fichant la trouille avec des visions d'antiques créatures modifiées rôdant dans ses profondeurs. Mais les histoires de la Guerre, de la perte de l'Humanité, lui avaient toujours paru si éloignées de son expérience quotidienne qu'elles en perdaient toute signification.

Toutefois, Dura lui avait parlé de la sculpture fractale qu'elle avait vue à l'Université de Parz – une sculpture de la forme physique d'un Colonisateur, avait dit Ito. Et voilà qu'il descendait dans le Manteau inférieur lui-même, protégé par une technologie abracadabrante qu'il comprenait à peine.

Il s'accrocha à la barre, le regard perdu dans la lueur violette derrière les fenêtres.

Quelque chose gratta de nouveau contre la coque. La Cloche se balançait encore, soulevant l'estomac de Farr.

Cette fois, Hosch et Bzya n'eurent pas l'air surpris. Hosch se tourna pour coller son visage contre un hublot pendant que Bzya relâchait la barre centrale et déplaçait les doigts de ses immenses mains.

« Qu'est-ce que c'est maintenant ? murmura Farr.

— On a sans doute attrapé un berg... »

Sous la surface de la mer Quantique, les noyaux, des grappes de protons et de neutrons, ne pouvaient pas subsister. Et, encore plus bas, dans le ventre sombre de la Mer elle-même, les densités devenaient si élevées que les nucléons eux-mêmes entraient en contact. Des hypérons, combinaisons exotiques de quarks, pouvaient alors se former. Ils se combinaient et constituaient des îlots stables de matériau dense, des bergs de Matos, qui subsistaient à l'écart des densités du cœur de l'Étoile où ils s'étaient constitués. Les bergs montaient dans les courants de la mer Quantique jusqu'aux niveaux supérieurs, où les Pêcheurs les récupéraient avant de regagner Parz.

« Il est collé sur le côté de la Cloche », dit Bzya. Il mima l'impact du berg contre elle avec ses poings. « Tu vois ? Il est attiré ici par le champ magnétique de la Cloche, celui de ses anneaux de Matos. Et il y reste, collé par le champ induit à l'intérieur. »

Hosch esquissa un sourire, et Farr sentit l'épouvantable haleine du contremaître. « Bonne Pêche. Un coup de chance. On ne peut pas être à plus de quatre mètres sous Parz. À présent, gamin, regarde bien. » D'un geste grandiloquent, Hosch abaissa les deux boutons sur le petit panneau de contrôle à côté de lui.

Farr retint son souffle, mais rien ne semblait avoir changé. La Cloche se balançait toujours de manière alarmante dans le Manteau inférieur ; en fait, elle semblait tourner, s'il en croyait son estomac. L'impact du berg l'avait peut-être mise en rotation.

« Il a envoyé un signal au Port, par les câbles, dit patiemment Bzya. Pour dire que nous sommes prêts à être remontés. »

Hosch fit un grand sourire à Farr.

« Et c'est pour ça que nous sommes ici, gamin. C'est pour ça qu'ils mettent des hommes dans ces cages, et les balancent du Manteau inférieur. Pour pousser ces petits boutons. Tu vois ? Sinon, comment le Port saurait-il quand remonter les Cloches ?

— Pourquoi trois d'entre nous ? Pourquoi pas un seul Pêcheur ?

— Double redondance, dit Hosch. Si quelque chose entre en collision avec la mission, eh bien, l'un d'entre nous aura peut-être le temps de pousser les boutons et ramener le précieux Matos à la maison. » Il prenait manifestement plaisir à effrayer Farr.

Celui-ci tenta de répliquer : « Dans ce cas, vous auriez dû m'expliquer avant ce qui se passe. Et si quelque chose était allé de

travers et que je n'avais pas su quoi faire ? »

Bzya regarda le contremaître, impassible. « Le gamin n'a pas tort, Hosch.

— De toute façon, dit Farr, pousser un simple bouton ne doit pas nécessiter de grandes connaissances...

— Oh, ce n'est pas une question de connaissances, dit tranquillement Hosch. La question, c'est de rester en vie assez longtemps pour le faire. »

La Cloche, déséquilibrée par la masse de Matos accrochée à son flanc, se balançait de façon alarmante dans le Manteau inférieur. Farr tenta d'estimer leur vitesse d'ascension, mais il était incapable de séparer les signes réels de leur montée vers la lumière – les sensations dans son ventre, la densité de l'obscurité à travers les petites fenêtres – des projections optimistes de son imagination. Il regardait avec anxiété la lueur bleu-violet aux hublots, échouant à avaler ne serait-ce qu'une bouchée de la nourriture que Bzya sortit d'un petit placard dans la coque de la Cloche et lui offrit.

La Cloche trembla sous un nouvel impact. Farr s'accrocha à sa barre. Il y eut un grincement et leur ridicule engin maladroit s'arrêta en tremblant.

Farr résista à la tentation de fermer les yeux et de se recroqueviller. *Et maintenant ? Qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir me sortir d'autre ?*

Il sentit le bout des doigts rudes de Bzya sur ses épaules. « C'est bon, gamin. C'est signe que nous sommes presque à la maison.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Notre berg qui a frotté contre l'Épine. Nous ne sommes qu'à un mètre environ sous Parz elle-même, à présent. »

Hosch tira sur un levier du panneau de contrôle en grognant sous l'effort ; le bourdonnement que Farr avait appris à associer avec les courants qui procuraient à la Cloche son champ magnétique protecteur diminua d'intensité. Le contremaître se tourna vers lui. Il était évident que son humeur virait de nouveau vers son penchant sournois et calme. « Ton copain a à moitié raison. Mais nous ne sommes pas encore sortis d'affaire. Et de loin. »

En fait, ils avaient atteint l'une des parties les plus dangereuses de la mission. Le berg, qui raclait contre l'Épine, pouvait très bien couper leurs câbles ou endommager l'Épine elle-même.

« Donc, poursuivit Hosch, doucereux, l'un de nous doit sortir et travailler un peu.

— Quel genre de travail ?

— Enrouler des cordes autour du berg. L'attacher à la Cloche, murmura Bzya. C'est tout. Ça l'empêche de se détacher et ça protège les câbles des collisions avec le Matos. »

Hosch regardait Farr fixement.

Bzya leva ses énormes mains. « Non, dit-il. Hosch, tu n'es pas sérieux. On ne peut pas envoyer le gosse dehors.

— Je n'ai jamais été plus sérieux, répondit le porion. Vous m'avez tous les deux dit qu'il ne durera pas cinq battements de cœur s'il n'apprend pas le métier. Il n'y a qu'une seule façon de le faire, non ? »

Le géant s'apprêtait à protester, mais Farr l'arrêta. « C'est bon, Bzya. Je n'ai pas peur. Il a sans doute raison, de toute manière.

— Écoute-moi, répondit Bzya. Tu serais un idiot si tu n'avais pas peur. Ou tu serais mort. La peur maintient les coupelles oculaires claires et propres.

— Les cordes sont dans ce placard », dit Hosch en tendant la main.

Bzya entreprit de sortir les rouleaux serrés de cordes épaisses ; la petite cabine ne tarda pas à en sembler remplie. « Toi, aboya Hosch en direction de Farr, ouvre le sas. »

Farr regarda par un hublot. L'Air – si l'on pouvait encore lui donner ce nom à cette profondeur – était violacé, presque semblable à la Mer. Il était toujours, après tout, à un mètre entier, cent mille hauteurs d'homme, sous Parz.

Il sentit un pied dans son dos. « Allez, gronda Hosch. Ça ne te tuera pas... Avec un peu de chance. »

Farr poussa la porte circulaire de l'épaule – elle était lourde et dure, et pendant qu'il poussait, il entendait les grattements des anneaux de Matos entourant la capsule qui s'écartaient.

Le sas s'ouvrit d'un coup et s'envola hors de sa portée. L'Air épais et visqueux à l'extérieur de la Cloche se précipita dans la cabine, y remplaçant celui, plus léger et sain, qui se trouvait à l'intérieur. La lueur des lampes sembla baisser aussitôt.

Farr retint son souffle, sa bouche se refermant soudain par réflexe. Quelque chose faisait pression sur sa poitrine tandis que l'Air plus épais essayait de se frayer un chemin dans ses poumons à travers sa peau. Il sépara ses lèvres l'une de l'autre non sans un réel effort de volonté. L'Air violet écœurant envahissait sa gorge ; il le sentit sur ses lèvres, visqueux et amer. Il inspira fortement, gonflant ses poumons : un feu brûlant se répandit dans ses capillaires.

Ainsi, après s'être débattu pendant quelques battements de cœur, se retrouva-t-il enchâssé dans le Manteau inférieur. Il leva les bras à titre d'expérience et plia les doigts. Rien n'entravait ses gestes, mais il se sentait plus faible et plus lent. Peut-être la fraction de superfluide que contenait cet Air était-elle moindre que dans le véritable Manteau ?

« La porte, dit Bzya en la montrant. Tu ferais mieux d'aller la récupérer. » Sa voix était étouffée, comme s'il parlait à travers une couche de tissu.

Farr hoch la tête. Il se propulsa hors du sas.

L'Air d'un violet jaunâtre était si épais que la lumière s'y propageait à peine ; Farr avait le sentiment d'évoluer suspendu dans une bulle aux murs sombres d'environ quatre hauteurs d'homme de diamètre. La masse dérivante de la Cloche se trouvait au centre. Au-delà, l'Épine formait un mur massif et implacable dont le haut et le bas se perdaient dans l'obscurité brumeuse. En l'observant, Farr distingua des câbles de Matos enroulés autour d'elle et courant sur toute sa longueur ; ils devaient fournir un champ magnétique semblable à celui de la Cloche, empêchant l'Épine de se dissoudre elle aussi dans les couches basses du Manteau inférieur. Les câbles de la Cloche sinuaient et disparaissaient hors de vue vers le monde du Manteau supérieur, un monde immensément distant.

La porte vagabonde ne se trouvait pas très loin. Il ondoya jusqu'à elle plutôt facilement, bien que l'Air dans lequel il baignait constitue une présence écœurante tout autour de lui. Saisissant le panneau du sas, il le rapporta prestement à Bzya.

« Le berg, à présent, cria Hosch. Tu peux le voir ? »

Farr tourna son regard. Une masse grossière était logée entre la Cloche et l'Épine. D'une demi-hauteur d'homme environ, elle était sombre et irrégulière, comme une excroissance sur les lignes propres et artificielles de la Cloche.

« Je n'ai pas besoin des cordes ? »

— Va d'abord examiner le berg, cria Hosch. Regarde s'il ne nous a pas causé de dégâts. »

Il prit de profondes inspirations d'Air rance et plia les jambes. Il ne lui faudrait que quelques mouvements pour ondoyer jusqu'au morceau de Matos.

Tandis qu'il approchait, il constata que la surface du berg était grêlée de petits trous et de nombreux reliefs. Il était difficile d'imaginer qu'il s'agissait là du matériau constitutif des anneaux miroitants autour de la Cloche, des rubans d'ancrage de la Cité, ou des fines incrustations dans les planches de Surf. Il se trouvait maintenant à une longueur de bras et ondoyait toujours en souplesse... Farr se surprit à espérer voir un jour les ateliers, les *fonderies*, comme disait Bzya, où la transformation de ce matériau avait lieu... Si tant est qu'il puisse survivre assez longtemps...

Des mains invisibles saisirent sa poitrine et ses jambes, le tirant brusquement sur le côté : il se retrouva tout à coup cul par-dessus tête, la Cloche s'éloignant de lui à une vitesse alarmante. Poussant un cri, il essaya de saisir l'Air à tâtons sans trouver aucune prise, ses jambes donnèrent des coups dans le vide en une futile tentative pour ondoyer.

Tremblant, pataugeant dans l'Air et tentant d'éviter de rouler sur lui-même, il réalisa que Hosch riait à gorge déployée ; même Bzya

semblait avoir du mal à réprimer un sourire.

Un autre jeu, un test de plus pour le petit nouveau...

Fermant les yeux, réfrénant les tremblements dans ses membres, il s'efforça de réfléchir. *Des mains invisibles ?* Seul un champ magnétique pouvait l'avoir repoussé ainsi, le champ magnétique qui protégeait la Cloche. Et, bien entendu, il avait été poussé sur le côté ; c'était ainsi que les champs magnétiques affectaient les objets chargés en mouvement – comme son corps –, ce qui expliquait d'ailleurs pourquoi, lorsqu'on ondoyait, il fallait toujours bouger bras et jambes *en travers* des lignes de flux du Champ afin de générer un mouvement vers l'avant.

Donc, le champ de la Cloche l'avait repoussé. *Super blague.*

Logue l'aurait probablement grondé pour ne pas l'avoir anticipé. Sans oublier de se moquer de lui, histoire de lui enfoncer l'idée dans la tête.

La peur de Farr se transforma en colère. Il songea au jour où il n'aurait plus autant à apprendre... où il pourrait à son tour donner des leçons.

Son sang-froid revenu, l'adolescent entreprit, malhabile, de retourner vers la Cloche. « Passez-moi les cordes », dit-il.

12.

L'immense caravane de transport de bois fut visible pendant de nombreux jours avant d'atteindre la ferme de Qos Frenk.

Dura, qui descendait d'un champ de blé à la fin d'une journée de travail, la regardait distraitement approcher. C'était une trace sombre sur l'horizon courbe, une file de troncs d'arbres qui avançait péniblement entre les lignes de vortex, en provenance des forêts sauvages de la lisière en magmont de l'arrière-pays et qui se dirigeait vers la Cité en extrême-magval. Ça ne l'intéressait pas beaucoup. Même aussi loin de Parz, le ciel de l'arrière-pays n'était jamais vide de circulation. La caravane serait passée en quelques jours, la belle affaire.

Malgré tout, elle progressait vraiment lentement. Le temps s'écoulait et elle continuait à grossir dans le champ de vision de Dura, si bien que celle-ci en vint à apprécier son échelle véritable, et à comprendre à quel point la distance et la perspective l'avaient trompée. Le train de troncs d'arbres coupés, étiré le long des lignes de vortex, devait courir sur plus d'un centimètre, et ce ne fut qu'au plus près de la ferme que Dura parvint enfin à distinguer les gens qui voyageaient avec le convoi ; des hommes et des femmes qui ondoyaient le long des troncs ou s'occupaient des attelages de cochons d'Air, grains minuscules au regard de l'échelle même de la caravane.

Une autre journée de travail passa. Frictionnant ses bras et ses épaules raidis par une longue journée à s'occuper des plantes, Dura jeta son bidon d'Air sur son épaule et ondoya lentement en direction du réfectoire.

Rauc la rejoignit. Dura l'étudia avec curiosité. Elle était plus ou moins devenue son amie – pour autant que Dura ait pu se faire des amis ici –, mais aujourd'hui la mince petite coolie semblait différente. Ailleurs, en quelque sorte. Bien qu'elle eût également fini sa journée, Rauc s'était déjà changée. Elle avait passé une robe propre et ôté la crasse et les brins de paille de ses cheveux. Le sourire sur son visage à l'expression perpétuellement fatiguée était nerveux.

« Quelque chose ne va pas ? »

— Non. Non, pas du tout. » Les petits pieds de Rauc s'enroulèrent l'un sur l'autre dans l'Air. « Tu as prévu quelque chose pour ta période de repos ? »

Dura rit.

« Manger. Dormir. Pourquoi ? »

— Viens avec moi jusqu'à la caravane.

— Quoi ?

— Le convoi de bois. » Rauc désignât le train de véhicules qui progressait sous ses pieds, impressionnant, traversant le ciel. « Ça ne nous prendrait pas longtemps d'ondoyer jusque-là. »

Dura tenta de cacher sa réticence. *Non merci. J'en ai assez vu de la Cité, de l'arrière-pays, des gens nouveaux pour le restant de mon existence*, se dit-elle en songeant avec envie au petit nid qu'elle était parvenue à se fabriquer à la limite de la ferme ; rien qu'un cocon et sa petite cache d'effets personnels, suspendus dans l'Air libre, loin des dortoirs encombrés que les autres coolies préféraient. « Peut-être une autre fois. Mais... »

Le visage de Rauc affichait une déception extrême. « Les caravanes ne passent environ qu'une fois par an ! Et Brow ne peut pas toujours se débrouiller pour être assigné à la bonne ; à tous les coups il se trouvera à des centimètres de la ferme lorsqu'il franchira cette latitude et...

— Brow ? » Rauc avait déjà mentionné ce nom. « Ton mari ? Ton mari est dans cette caravane ?

— Il doit m'attendre. » Rauc prit les mains de Dura. « Viens avec moi. Brow n'a jamais rencontré de magmontain. »

Dura lui serra les mains. « Eh bien, je n'ai jamais rencontré de bûcheron. Rauc, c'est la seule fois où tu peux voir ton mari ? Tu es sûre que tu veux que je t'accompagne ?

— Sinon, je ne te le demanderais pas. Ce sera spécial. »

Flattée, Dura remercia son amie, puis entreprit d'estimer la distance à franchir jusqu'à la caravane. « Aurons-nous le temps d'y aller et de revenir en une seule période de repos ? Nous devrions peut-être aller voir Leeh et repousser notre période de travail, en faire une double. »

L'autre souriait. « Je l'ai déjà fait. Viens. Trouve-toi quelque chose de propre à mettre et nous partons. Pourquoi n'apporte-rai-tu pas tes affaires du magmont ? Ton couteau et tes cordes... »

Rauc suivit Dura jusqu'à son nid, pépiançant d'excitation tout au long du chemin.

Les deux femmes tombèrent de la ferme et descendirent avec légèreté dans le Manteau.

Dura plongeait en avant, étendait les bras vers la caravane et commençait à pousser avec ses jambes. Tout en ondoyant, elle se demandait encore si c'était là une bonne idée – elle se ressentait de sa longue période de travail, mais au bout d'un moment l'exercice facile, régulier, parut chasser la douleur de ses muscles et de ses articulations, aussi se remémora-t-elle combien il était agréable de se déplacer, confortablement et naturellement, à travers le Champ. Rien

n'aurait pu être plus différent des gestes restreints et maladroits de son travail dans les champs, le visage confiné dans un masque à Air, les bras tendus au-dessus de la tête, les doigts enfoncés dans les racines d'une plante mutante récalcitrante.

La caravane s'étirait dans le ciel : impressionnante chaîne d'arbres de la Croûte débarrassés de leurs racines, de leurs branches et de leurs feuilles, les troncs attachés par deux ou trois avec des cordes, chaque ensemble relié aux autres à grands renforts de liens tressés. Dura devait tourner la tête pour voir le début et la fin du train de troncs, qui s'amenuisait au loin, avec la perspective, parmi les lignes de vortex convergentes. En fait, songea-t-elle, la caravane prise dans son ensemble évoquait la maquette en bois d'une ligne de vortex.

Deux humains flottaient dans l'Air à peu de distance de la caravane. Ils semblaient attendre Rauc et Dura : lorsqu'elles approchèrent, ils crièrent quelque chose et s'élancèrent dans l'Air à leur rencontre. Dura constata qu'il y avait un homme et une femme. Ils avaient tous les deux à peu près le même âge que Rauc et Dura, et portaient d'identiques vestes flottantes à l'allure pratique avec leurs douzaines de poches d'où pointaient des bouts de corde et des outils.

Rauc se précipita pour serrer l'homme dans ses bras. Dura et la bûcheronne restèrent en retrait en patientant, mal à l'aise. La femme, quoique mince, dégageait une impression de robustesse, et ce jusque dans la carnation de sa peau tannée ; elle et l'homme, de toute évidence le mari de Rauc, Brow, ressemblaient davantage à des magmontains que tous ceux que Dura avaient pu rencontrer jusque-là, en Ville ou dans l'arrière pays.

Le couple se sépara enfin, demeurant toutefois bras dessus bras dessous, et Rauc tira son mari vers Dura. « Brow, voici une amie de la ferme. Dura. C'est une magmontaine... »

Brow se tourna vers Dura, l'air surpris et intéressé, son regard s'attardant sur elle. Il ressemblait beaucoup à Rauc ; son corps mince semblait musclé sous sa veste, et son visage étroit exprimait la gentillesse. « Une magmontaine ? Comme se fait-il que tu travailles dans une ferme ? »

L'interpellée se força à sourire.

« C'est une longue histoire. »

Rauc serra le bras de son compagnon : « Elle pourra t'en parler plus tard. »

Brow se frotta le nez sans cesser de dévisager Dura. « Nous voyons parfois des magmontains. De loin. Quand nous travaillons en magmont, juste à la frontière de l'arrière-pays. Plus on s'enfonce en magmont, vers la forêt sauvage, et mieux les arbres poussent. Mais... » Il s'interrompt, embarrassé.

« Mais plus ça devient dangereux ? » Dura, pour une fois

déterminée à se montrer tolérante, garda le sourire. « Ne vous inquiétez pas, je ne mords pas. »

Ils s'esclaffèrent, mais leur rire avait quelque chose de forcé.

Rauc présenta la femme qui accompagnait Brow. Elle s'appelait Kae, et elle et Rauc s'embrassèrent. Dura les observa avec curiosité en tentant de comprendre leur relation. Il y avait un genre de raideur entre Rauc et Kae, quelque chose comme de la méfiance, et pourtant leur étreinte avait semblé sincère, comme si, sous la tension, elles partageaient malgré tout une sympathie de base.

Brow pressa le bras de son épouse. « Viens voir les autres, tu leur as manqué. Nous allons bientôt manger. » Il regarda Dura. « Vous voulez vous joindre à nous ? »

Kae s'approcha de Dura, amicale et énergique. « Laissons ces deux-là seuls un moment. Je vais vous montrer la caravane... Je ne pense pas que vous ayez déjà rencontré des gens comme nous... »

Dura et Kae ondoyèrent côte à côte le long du convoi. Kae lui en montra des endroits intéressants et lui en décrivit le fonctionnement sur un ton vif et terre-à-terre, faisant sans cesse référence à l'ignorance supposée de la magmontaine. Dura s'était depuis longtemps lassée d'être traitée comme un monstre amusant par ces gens de Parz, mais, pour une fois, elle ravala les remarques acides qui semblaient lui venir si aisément aux lèvres. Cette femme, Kae, ne lui voulait aucun mal ; elle essayait simplement de se montrer aimable avec une étrangère.

Peut-être suis-je en train d'apprendre à regarder sous la surface des gens, songea Dura. *À ne plus réagir à des détails*. Elle se sourit à elle-même. Peut-être grandissait-elle enfin.

La chaîne de troncs glissait dans l'Air à environ la moitié de la vitesse d'un Nageur nonchalant. Partout on voyait des attelages de cochons d'Air aux harnais attachés, non pas à des véhicules, mais directement aux cordes solidarissant le convoi. Les cochons couinaient et soufflaient en tirant sur leurs brides de cuir. Des humains, parmi lesquels quelques enfants, s'occupaient des animaux, leur donnant des gamelles de feuilles d'arbres de la Croûte écrasées et ajustant sans fin leurs harnais afin que les attelages tirent dans la même direction, le long de l'interminable ligne de troncs.

Des gens saluaient Kae quand elle passait et lançaient des regards intrigués à Dura. Une centaine de personnes environ devaient voyager avec cette caravane.

Les femmes firent une pause pour observer un changement d'attelage. On libéra les animaux de leurs harnais, bien qu'ils soient toujours retenus par des cordes passées dans leurs ailerons percés ; les bêtes fourbues furent immédiatement remplacées par un nouvel équipage.

Dura fronça les sourcils. « Ne serait-ce pas plus facile d'arrêter la caravane plutôt que de changer les cochons en vol ? »

Sa compagnie lâcha un rire discret. « Au contraire. Lorsque le convoi s'assemble, loin en magmont, il faut d'ordinaire plusieurs jours aux attelages de cochons pour l'amener à la bonne vitesse. Or, une fois que cette masse de bois est en mouvement, il est beaucoup plus facile de l'y maintenir que de sans cesse l'arrêter et la faire repartir. Tu vois ? »

Dura soupira. « Je sais ce qu'est l'inertie. Vous ne vous arrêtez donc même pas quand vous dormez ? »

— Nous dormons par quarts. Attachés à des filets fixés aux troncs. Comme les cochons. » Kae indiqua l'attelage le plus proche. « En définitive, ce n'est guère difficile de diriger une caravane. Il suffit de suivre les lignes de vortex vers le magval jusqu'au pôle Sud... En revanche, un convoi tel que celui-ci ne s'arrête jamais une fois qu'il est parti de la lisière de l'arrière-pays. Pas avant d'être parvenu aux environs de Parz elle-même. Alors on fait faire demi-tour aux attelages, et la caravane est démantelée pour être amenée à l'intérieur de la Cité. »

Dura tenta d'estimer la distance entre le magmont et Parz. « Mais à cette vitesse, atteindre la Ville doit prendre des mois.

— Une année complète, en général.

— Un an ? » Dura fronça les sourcils. « Comment la Cité peut-elle attendre le bois aussi longtemps ? »

— Elle ne peut pas, bien sûr. Mais elle n'en a pas besoin. » Kae souriait ; le ton de sa voix ne trahissait aucune impatience à énoncer ce qui constituait pour elle des évidences. « De nombreux convois semblables à celui-ci se dirigent en permanence vers la Cité, et ce depuis toute la circonférence de l'arrière-pays. Du coup, Parz est constamment approvisionnée.

— Rauc savait exactement quel jour descendre à la caravane. En fait, Brow et toi, vous nous attendiez.

— Oui. Nous étions à l'heure. Nous le sommes toujours, Dura. Toutes les caravanes le sont, dans tout l'arrière-pays. Tout est planifié avec grand soin. »

Dura songea aux dizaines, peut-être aux centaines de caravanes identiques à celle-ci, convergeant sans cesse sur Parz avec leur précieux chargement... et toutes à *l'heure*. L'idée que des humains s'avèrent capables de planifier leurs actions à une telle échelle, avec une telle précision, avait quelque chose d'effrayant.

Les deux femmes poursuivirent leur périple le long du convoi. À certains endroits, on avait fendu les troncs pour exposer la lueur verte du feu nucléaire qui consumait leur cœur. Les humains allaient et venaient autour des points et des cercles lumineux, déterminés,

affairés. Partout des filets et des bouts de corde pendaient des grumes. Là, une grappe de nourrissons et de jeunes enfants était enfermée en sécurité à l'intérieur d'un filet aux mailles fines.

« La caravane ressemble à une petite Cité, murmura Dura. Une Cité en mouvement. Il y a des familles entières ici.

— C'est vrai. » Kae sourit un peu tristement. « La différence, c'est que cette Cité sera démembrée dans quelques mois, quand nous atteindrons Parz. Et on nous renverra en voiture dans l'arrière-pays pour travailler sur un autre convoi. »

Elles dépassèrent un nouveau filet rempli d'enfants endormis.

« Pourquoi Rauc ne voyage-t-elle pas avec la caravane ? Avec Brow ? » demanda Dura.

Kae se raidit légèrement. « Parce qu'elle est mieux payée là où elle est, à travailler comme coolie pour Qos Frenk. Ils ont un enfant. Elle ne te l'a pas dit ? Brow et elle l'envoient à l'école, à Parz. Les frais de scolarisation coûtent cher. »

Dura se laissa flotter dans l'air jusqu'à ne plus bouger. « Donc, Rauc est dans une ferme de l'arrière-pays, son enfant dans cette boîte en bois au Pôle, et Brow perdu quelque part en magmont avec les trains de bois. Et s'ils ont de la chance, ils se voient, quoi, une fois par an ? » Elle pensa aux Mixxax, eux aussi contraints de passer une si grande partie de leur temps loin l'un de l'autre, et pour des raisons à peu près identiques. « Quel genre de vie est-ce là, Kae ? »

L'autre s'écarta d'elle. « Tu as l'air de désapprouver, Dura. » Elle agita la main. « Tout ça. La façon dont nous menons nos existences. Nous ne pouvons pas tous vivre comme des sauvages de pacotille du magmont, tu sais ? » Elle se mordit la lèvre avant de poursuivre. « C'est ainsi. Rauc et Brow font de leur mieux pour leur fille. Et si tu veux savoir ce qu'ils pensent de leur séparation, tu devrais leur poser directement la question. »

Dura resta silencieuse.

« La vie est complexe pour nous, plus que tu ne peux l'imaginer, peut-être. Nous devons tous faire des compromis.

— Vraiment ? Et quel est le tien, Kae ? »

Les yeux de l'interpellée s'étrécirent. « Viens, dit-elle. Allons trouver les autres. Il doit être temps de manger. »

Une douzaine de personnes s'étaient réunies au cœur de la caravane, près du tronc de l'un des grands arbres abattus. Le dessin d'une Roue y avait été découpé : net, comportant cinq rayons, assez grand pour s'incurver autour de la forme cylindrique. De petits bols de nourriture étaient coincés dans les reliefs du dessin sculpté sous lesquels brûlait le feu nucléaire.

Les gens s'ancraient au tronc lui-même, ou à des cordes et des

bouts de filet qui en pendaient, se répartissant le long de la lueur du feu. De temps à autre, l'un d'entre eux y plongeait la main pour en sortir un bol.

Dura se joignit au groupe non sans nervosité, mais elle fut accueillie par des hochements de tête neutres, voire amicaux. En raison de leur vie de nomades, passée à parcourir en tous sens l'arrière-pays, ces caravaniers devaient avoir l'habitude d'accepter les étrangers, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent.

Elle trouva un morceau de corde reliée à l'énorme tronc et l'enroula autour de son bras. Sentant bientôt la corde exercer sur elle une traction régulière, Dura comprit soudain qu'elle faisait désormais partie de la caravane, qu'elle y était liée, que cette dernière l'entraînait dans son immense mouvement. Elle jeta un coup d'œil aux membres du groupe qui se trouvaient autour d'elle. Leurs visages, leurs corps détendus dans leurs vestes fonctionnelles, formaient une coquille hémisphérique grossière autour du cœur exposé de l'arbre. La lumière verte, éclairant par-dessous leurs traits et leurs membres, projetait une douce lueur dans leurs coupelles oculaires. Ici Dura se sentait bien, acceptée, et elle flotta plus près de la chaleur du feu nucléaire.

Elle aperçut Rauc et Brow, pelotonnés à l'autre bout du petit groupe. Rauc agita brièvement la main dans sa direction, mais reporta vite son attention sur son mari. Observant discrètement les alentours, Dura constata que le groupe s'était pour l'essentiel fractionné en couples vaguement liés par la conversation. Seule, elle se tourna vers le feu et plongea son regard dans sa lueur stable.

On lui tapa sur l'épaule. Elle se retourna. Kae s'installait à son côté. Elle souriait. « Tu veux manger ? »

Dura ne put s'empêcher de lancer autour d'elle un coup d'œil à la dérobée. Personne ne semblait être avec Kae, aucun partenaire. Il n'y avait plus une once d'hostilité chez la jeune femme ; Dura avait l'impression que celle-ci gardait en elle un noyau de profond malheur, dissimulé pas très loin sous la surface. Désireuse de faire preuve de bonne volonté, elle lui rendit son sourire. « Oui, merci. »

Kae tendit la main vers les tranchées de feu découpées dans le bois. Elle en sortit l'un des bols qui s'y trouvaient calés, prenant soin de garder les doigts éloignés du bois brûlant. Le bol était un petit globe sculpté dans le bois ; il contenait de la nourriture, une masse brune et irrégulière. Elle le tendit à sa voisine.

Dura tâta la nourriture avec circonspection : elle était chaude. Elle s'en saisit et la sortit du récipient. La surface en était poilue, des poils qui, calcinés et croustillants, craquèrent quand elle appuya dessus.

Elle jeta à Kae un coup d'œil plein de suspicion.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Goûte d'abord. » Kae arborait un air d'amusement sournois dans la lueur verte venant d'en dessous.

Dura tira sur les poils. « En entier ? »

— Mords dedans, c'est tout. »

Dura haussa les épaules, leva vivement la nourriture, ouvrit grand la bouche et mordit. La surface était élastique, difficile à percer avec ses dents, et les poils lui chatouillaient le palais. Puis la peau se déchira, des morceaux de viande chaude et collante jaillirent sur sa bouche et son menton. Elle postillonna, s'essuya le visage d'un revers de main mais avala. C'était riche, chaud. Elle prit un bout de peau et le mastiqua lentement. Il était dur et sans beaucoup de goût. Puis elle suçà la viande qui restait dans la coquille. Il y avait un noyau dur à l'intérieur, qu'elle jeta.

« C'est bon, finit-elle par dire. Qu'est-ce que c'est ? »

Kae laissa le bol vide flotter dans l'Air. Elle lui donna un petit coup de l'index et le regarda tourner. « Des œufs d'araignée des vortex, dit-elle. Je savais que tu ne les reconnaîtrais pas. Mais c'est la seule façon de les manger. En fait, ils sont considérés comme une friandise dans certaines régions de l'arrière-pays. Il y a même une communauté, à la lisière de la forêt sauvage, qui élève les araignées pour ramasser leurs œufs. Dangereux, mais très profitable. Sauf qu'il faut savoir comment traiter les œufs pour en faire ressortir le goût.

— Je n'aurais jamais imaginé que c'était un œuf d'araignée...

— Il faut les ramasser frais pondus, lorsque la future araignée ne s'est pas encore formée, et qu'il y a juste un genre de bouillie à l'intérieur. La partie dure au centre constitue la base de l'exosquelette de la créature ; la jeune araignée grandit dans son squelette en consommant le fluide nutritif.

— Merci pour tes précisions », dit sèchement Dura.

Kae rit largement puis ouvrit un sachet qui pendait à sa taille. Elle en sortit une tranche de gâteau-bière. « Tiens, prend un peu de ça. À Parz, il y a un vrai marché pour les produits exotiques de l'arrière-pays profond comme celui-ci. Nous en tirons d'excellents profits annexes. Bon... Un peu de viande de cochon d'Air ? »

— Oui, merci. Et puis tu pourras me raconter comment tu as rejoint ces caravanes de bois.

— Seulement si tu me dis comment tu t'es retrouvée ici, si loin du magmont...»

L'estomac rempli, la tête vibrante de l'effet euphorisant du gâteau-bière, Dura raconta à Kae son histoire compliquée, histoire qu'elle répéta bien plus tard, dans la lueur stable de la Roue de feu nucléaire, pour les autres bûcherons, qui tous écoutèrent avec attention.

Les globes de nourriture calés dans les tranchées de feu étaient

vides. Les conversations cessèrent peu à peu et Dura réalisa que la réunion s'achevait.

Rauc lâcha la main de son mari et s'avança, seule, au centre du petit groupe. Elle se plaça en silence face à la Roue découpée dans le tronc d'arbre.

Les dernières conversations cessèrent. Dura observait la scène, intriguée. L'atmosphère semblait changer : elle devenait plus solennelle, plus triste. Les bûcherons s'éloignaient les uns des autres, leurs postures se raidissaient dans l'Air. Dura jeta un coup d'œil au visage de Kae, dont les coupelles oculaires grandes ouvertes et illuminées par la lueur du feu fixaient Rauc.

Lentement, celle-ci se mit à parler. Elle prononçait des noms – tous inconnus de Dura – qu'elle récitait en un chant monotone et régulier. Sa voix était lasse, tranquille, mais elle semblait envelopper toutes les personnes présentes et attentives. Dura écouta cette psalmodie de noms, chant rythmé qui la berçait, un battement de cœur après l'autre, énoncée d'une voix égale devant la grande Roue sculptée dans le bois.

Dura comprit peu à peu qu'il s'agissait de noms de victimes. Mais des victimes de quoi ? De la cruauté, de la maladie, de la faim, des accidents. C'était les noms des morts dont on se souvenait, qu'on honorait à présent au cours de cette cérémonie simple.

Certains de ces noms devaient remonter à des générations, se dit-elle, leur mort si ancienne que les détails en avaient été oubliés. Mais les noms demeuraient, préservés par le culte paisible, plein de grâce, de la Roue.

Car après tout, des gens vivant dans le ciel pouvaient-ils espérer d'autre mémorial que des mots ?

La liste arriva à sa fin. Rauc flottait dans l'Air devant la lueur décroissante des entailles formant la Roue, le visage sans expression. Elle revint en ondoyant vers son mari.

Le groupe se sépara. Brow prit sa femme dans ses bras et l'entraîna à l'écart. Tout autour d'eux, des couples disaient au revoir et s'éloignaient.

Dura observa à la dérobée Kae, qui regardait Brow et Rauc, impassible. Elle prit conscience de la présence de Dura et sourit, mais sa voix paraissait tendue. « J'ai la sensation que tu me juges à nouveau.

— Non. Mais je pense désormais comprendre tes compromis. »

Kae haussa les épaules. « Brow et moi, nous sommes ensemble. La plupart du temps. Rauc le sait, et elle doit vivre avec ça. Mais Brow aime Rauc. Cette journée en sa compagnie en vaut cent avec moi. Et je dois vivre avec ça. Nous devons tous faire des compromis, Dura. Même toi. »

Kae lui proposa un endroit où dormir, quelque part dans

l'enchevêtrement de filets et de cordes qui constituait cette étrange Cité linéaire. Dura refusa en souriant.

Elle dit au revoir à Kae. La bûcheronne hocha la tête et elles s'observèrent avec une étrange et paisible compréhension.

Dura s'écarta du tronc et poussa sur l'Air avec ses jambes, ondoyant vers la ferme et la sécurité de son petit nid privé.

La caravane s'étirait sous elle. Des feux en forme de Roue scintillaient en une douzaine d'endroits.

13.

Accompagné par une infirmière de l'Hôpital du Bien commun à l'air nerveux, le vieux magmontain blessé pénétra avec méfiance dans le Jardin du Palais. Lorsque Muub le repéra, il fit signe à l'infirmière – par-dessus les têtes de courtisans curieux – de le mener jusqu'à la Fontaine de superfluide afin qu'il l'y retrouve. Après quoi il se retourna vers celle-ci et son lent ballet.

Le Jardin formait une couronne perchée tout en haut de Parz, un écrin coûteux pour le Palais du Comité de la Cité. Créé des générations auparavant par l'un des prédécesseurs de Hork IV, c'était toutefois le génie particulier du Président actuel, sa fascination pour le monde naturel et ses mystères, qui avaient transformé cet endroit en la merveille qu'il était devenu, un parc luxuriant réunissant plantes et animaux exotiques en provenance de tout le Manteau. Les bâtiments bas – mais extravagants – constitutifs du Palais lui-même étaient dispersés dans le Parc où ils miroitaient tels des bijoux de Matos posés sur de riches étoffes. Partout, des courtisans se promenaient dans le Jardin en petits groupes tels des animaux aux couleurs vives.

Si Muub n'avait jamais particulièrement apprécié les vastes espaces extérieurs, il aimait néanmoins le Jardin. Il inclina en arrière son cou raide et plongea le regard dans l'Air d'un jaune doré. Se trouver là, sous l'arche étincelante des lignes de vortex du Pôle, et pourtant entouré en toute sécurité par l'œuvre des hommes, constituait une expérience profondément satisfaisante et revigorante. Le fait que le Jardin soit un artefact, un musée de la nature apprivoisée, une création qui s'étendait sur rien moins qu'un centimètre carré autour de Muub, semblait revigorer son cœur épris d'ordre. Le Jardin suffisait à lui faire croire que l'homme était capable de tout.

Il lança un discret coup d'œil appréciateur, un regard de médecin, au magmontain qui se rapprochait. Adda se remettait correctement, mais ne pouvait toujours pas marcher sans aide. Il avait les deux mollets enfermés dans des attelles et la poitrine enveloppée de bandages ; un plâtre en bois sculpté entourait son épaule droite. De même, sa tête se résumait à une masse de tissus imbriqués, au sein de laquelle on distinguait une sangsue occupée à se nourrir patiemment au coin de l'unique œil à même de fonctionner du vieil homme.

« Je suis heureux que vous m'ayez rejoint, dit Muub en l'accueillant avec un sourire professionnel. Je voulais vous parler. »

De sous la sangsue, Adda jeta un regard noir à la tête rasée et aux riches vêtements du médecin.

« Pourquoi ? Vous êtes quoi ? Et qui ? »

L'autre s'autorisa un silence glacial pendant quelques battements de cœur. « Je m'appelle Muub. Je suis Docteur auprès du Comité... et Administrateur de l'Hôpital du Bien commun, où vos blessures ont été soignées. » Il décida de passer à l'offensive. « Monsieur, nous nous sommes déjà rencontrés, quand vous avez été amené pour la première fois à l'Hôpital par l'un de nos citoyens. À cette occasion, que je ne m'attends pas que vous vous rappeliez, vous m'avez conseillé "d'aller me faire mettre". Eh bien, sachez qu'au lieu d'accepter votre invitation, j'ai préféré choisir de vous faire soigner. Je vous ai demandé de venir voir le Jardin aujourd'hui en qualité d'invité, dans un geste amical pour quelqu'un qui vient d'arriver à Parz et qui doit s'y sentir bien seul. Mais, franchement, si vous n'êtes pas préparé à vous montrer courtois, vous êtes libre de partir.

— Oh, je vais me tenir sage, grommela Adda. Même si je ne crois pas un seul instant que vous m'ayez rendu un quelconque service en soignant mes blessures. Je sais très bien quel est le prix de votre courtoisie, un prix payé en ce moment même par Dura et Farr. »

Muub fronça les sourcils. « Vos compagnons du magmont... Oui, je crois qu'ils ont trouvé un emploi sous contrat.

— Un travail d'esclave », siffla Adda.

Muub se força à se détendre. Quiconque pouvait survivre à la cour d'Hork IV était capable de supporter les piques d'un vieux fou borgne du magmont. « Je ne vous laisserai pas m'asticoter, Adda. Je vous ai invité pour que vous profitiez du Jardin, et en ce qui me concerne, c'est bien ce que je compte faire. »

Adda soutint le regard du médecin durant quelques instants, s'abstenant de répondre pour finalement tourner la tête vers la Fontaine.

La Fontaine de superfluide constituait le principal ornement du Jardin. Elle était faite d'un cylindre de clairbois de vingt microns de diamètre enchâssé sur un piédestal haut et fin. À l'intérieur du cylindre flottait une bulle de gaz d'un violet presque bleu qui tremblotait faiblement. Le cylindre – d'une finesse d'exécution exceptionnelle – était cerclé de cinq anneaux de Matos poli, et hérissé de barres. Des barils, des boîtes de bois ciselées représentant Hork IV et ses prédécesseurs, étaient fixées aux extrémités des barreaux à l'intérieur du cylindre.

De magnifiques aérobates, hommes et femmes, tous nus, ondoyaient de façon spectaculaire dans l'Air autour du cylindre, dont ils faisaient fonctionner les mécanismes sophistiqués. Le bleu électrique des lignes de vortex arrachait au clairbois des éclats chatoyants, et la peau douce et parfaite des aérobates luisait de lumière d'Air dorée.

Le magmontain produisit un bruit écœurant avec son nez. « Vous m'avez amené ici pour voir ça ? »

Muub sourit. « Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez ce que vous voyez. »

Adda se renfrogna, son hostilité évidente. « Alors expliquez-moi.

— La superfluidité. Le cylindre, dit Muub en le désignant du doigt, contient une zone de basse pression. Il n'y a pratiquement pas d'Air là-dedans, je veux dire... à l'exception de la sphère au milieu. C'est juste de l'Air, mais teint en bleu pour qu'on puisse le voir. Les anneaux autour du cylindre, là, génèrent un champ magnétique localisé. Vous me comprenez ? Comme le Champ, mais artificiel. Contrôlable. Le champ magnétique empêche le cylindre d'être écrasé par la pression de l'Air à l'extérieur. Et il est conçu pour maintenir le peu d'Air à l'intérieur du cylindre dans cette boule en son centre.

— Et alors ?

— Et alors, nous pouvons en quelque sorte voir de l'extérieur l'Air où nous sommes d'habitude immergés.

» Adda, l'Air est un superfluide de neutrons, une substance tout à fait extraordinaire qui, si elle était découverte par des habitants d'un autre monde, paraîtrait miraculeuse. La circulation quantisée, le phénomène qui amène tout le mouvement de rotation de l'Air à se rassembler en lignes de vortex, n'en est qu'un des aspects. Regardez, à présent, ce qui se passe lorsqu'on abaisse les récipients et qu'on les sort de la sphère d'Air. »

Une belle et jeune aérobate, une jeune fille aux cheveux teints en bleu, saisit l'une des barres qui hérissait le cylindre et la poussa à travers la paroi de clairbois. La base du baril décoré situé à son extrémité plongea dans la sphère d'Air bleu. Le baril n'était pas complètement immergé : la jeune fille le tenait immobile, de telle manière que son bord dépassait de deux ou trois bons microns de la surface de l'Air.

On put alors voir de l'Air teinté de bleu ramper sur les côtés de la boîte et par-dessus le rebord, puis couler à l'intérieur. C'était comme observer une créature vivante, se dit Muub, toujours aussi fasciné par ce spectacle qu'il connaissait pourtant par cœur.

Lorsque la boîte se fut remplie au même niveau que le reste de la sphère, l'aérobate l'en sortit lentement et la ramena à sa place, de sorte que sa base se trouve à cinq microns environ au-dessus de la surface. L'Air bleu se mit alors à couler par-dessus les côtés et, en un fin ruisseau qui se déversait depuis la base du récipient, retourna avec impatience à la sphère centrale.

La troupe d'aérobates faisait fonctionner cet appareil à toute heure du jour, au prix d'une dépense plutôt considérable. Adda observa le cycle plusieurs fois de son œil valide dépourvu de toute expression.

Muub, l'observant à la dérobée, secoua la tête. « Ça ne vous intéresse pas ? Même votre sangsue d'œil fait preuve de plus de curiosité, mon vieux ! » Il ressentait un besoin absurde de justifier le spectacle. « La Fontaine effectue la démonstration de la superfluidité. Lorsque le récipient est abaissé dans la flaque, une mince couche de fluide est adsorbée à sa surface. Et l'Air utilise cette mince couche, d'à peine quelques neutrons d'épaisseur, pour accéder à l'intérieur du récipient. Lorsqu'il est retiré, l'Air emploie le même canal pour revenir à la masse principale, la sphère. C'est tout à fait remarquable.

» Les anneaux maintiennent un léger gradient magnétique à partir du centre géométrique du cylindre. Ce gradient restreint l'Air résiduel à cette sphère au centre... et c'est la différence de potentiel de l'énergie électromagnétique résultant qui maintient le cycle de la fontaine. Et...

— Passionnant », le coupa sèchement Adda.

Muub retint un commentaire mordant. « Eh bien, j'imagine que vous avez d'autres priorités dans l'existence... Allons admirer le reste du Jardin. Peut-être certains endroits vous rappelleront-ils le monde que vous avez laissé derrière vous. En fait, je suis plutôt curieux de connaître votre mode de vie.

— À nous autres, les *magmontains* ? demanda Adda sur un ton acide.

— À vous autres, les Êtres humains, répliqua Muub avec aisance. Par exemple, la superfluidité... Quelle connaissance en avez-vous conservé ?

— Une bonne partie des traditions assimilées par nos enfants est d'ordre pratique et en prise directe avec notre quotidien... Comment réparer un filet, rester propre, transformer le cadavre d'un cochon d'Air en repas, en vêtement, en source d'armes, en longueur de corde. »

Muub ressentit un délicat frisson.

« Mais la connaissance est notre héritage commun, homme de la Cité, murmura Adda. Il n'est pas question de vous laisser nous le voler, comme vous nous avez volé notre place ici voici dix générations. »

Muub se tourna et éloigna lentement Adda de la Fontaine. La raideur gauche d'Adda avait quelque chose de risible, comparée à la grâce des aérobates, mais elle n'en était pas moins poignante, songea le médecin. Ils traversèrent l'une des zones que Hork avait transformées en ferme expérimentale. Une nouvelle variété de blé, aux tiges hautes et épaisses, poussait sur une simulation du plafond de racines de la forêt de la Croûte.

« Dites-moi, Adda. Qu'avez-vous l'intention de faire à présent ?

— En quoi ça vous intéresse ?

— Je suis curieux. »

Adda demeura silencieux un moment, puis répondit avec réticence : « Je vais rentrer. En magmont. Quoi d'autre ?

— Et comment vous proposez-vous d'y parvenir ?

— J'ondoierai jusque là-bas s'il le faut, gronda Adda. Si je ne peux pas me faire conduire chez moi par l'un de vos *citoyens* et l'une de vos voitures tirées par des cochons. »

Muub était tenté de se moquer de lui. Il essaya de trouver de la sympathie en lui-même, de se mettre à la place du vieil homme : seul et loin de chez lui dans un endroit qu'il devait juger d'une étrangeté effrayante, en dépit de son attitude bravache. « Mon ami, dit-il d'un ton égal, avec tout le respect que je dois au savoir-faire de mon personnel du Bien commun, et aux progrès remarquables que vous faites, je dois dire que vous ne serez pas en état d'accomplir un tel voyage avant longtemps. Même en voiture, l'expédition vous tuerait.

— Je prendrai le risque, grogna Adda.

— Et, en toute franchise, même si vous arriviez chez vous, vous ne serez jamais aussi fort que vous l'étiez. Votre système pneumatique a été affaibli bien en dessous de son niveau minimal de fonctionnement. »

La voix d'Adda, lorsqu'il répondit, était chargée de doute. « Je ne pourrai plus chasser ?

— Non. » Muub secoua fermement la tête. « Même si vous étiez capable d'ondoyer assez vite pour, disons, attraper un vieux cochon d'Air en mauvaise santé... » Cette remarque lui valut un léger sourire de la part du magmontain. « ... même dans ce cas, vous ne pourriez pas survivre aux basses pressions et à l'Air raréfié du Manteau supérieur. Vous ne seriez qu'un fardeau pour votre peuple, si vous rentriez... Je suis désolé. »

La colère d'Adda semblait désormais dirigée contre lui-même.

« Je ne serai jamais un fardeau. Je voulais mourir après ma blessure. C'est vous qui ne m'avez pas laissé...

— Ce sont vos compagnons qui ont choisi. Ce sont *eux* qui ne vous ont pas laissé mourir. Ils ont vendu leur travail afin que vous restiez en bonne santé. Adda, vous leur devez de maximiser l'utilité de votre nouvelle vie. »

Le vieux magmontain secoua la tête avec raideur, les bandages froufroutant autour de son cou. « Je ne peux pas rentrer chez moi. Mais je n'ai rien ici.

— Vous pourriez peut-être trouver du travail. Tout ce que vous pourriez gagner réduirait le fardeau de vos amis... » *Et aiderait à payer votre logement et votre nourriture une fois les soins terminés*, ne put s'empêcher de penser Muub, sans toutefois le formuler.

« Que pourrais-je faire ? Vous chassez, ici ? Je ne me vois pas servir à grand-chose pour traquer des brins d'herbe mutante. »

Ils étaient arrivés non loin d'une simulation de la forêt sauvage de la Croûte. Des arbres nains, de minces fouets ne mesurant pas plus d'une hauteur d'homme, sortaient du toit de Parz. Une poignée de jeunes raies, entravées par de courtes cordes, firent claquer leurs mâchoires sur leur passage. Muub, curieux de voir la réaction du vieil homme devant cette forêt miniature, observa Adda. Mais celui-ci avait tourné le visage vers les lignes de vortex qui traversaient le ciel au-dessus de la Cité ; son œil valide était à demi fermé, comme s'il regardait quelque chose de près, et la sangsue se promenait, en toute quiétude, sur son visage.

Muub hésita. « Quand je vous ai rencontré pour la première fois, vous étiez enveloppé dans des bandages de fortune. Et vous aviez des attelles... Vous vous en souvenez ? On aurait dit des lances, en fait, de longueurs et d'épaisseurs variées. Toutes décorées de belles gravures.

— Et alors ? Seriez-vous en train de suggérer que je pourrais en tirer un bon prix ici ? Je croyais que vos gens, vos *gardes*, étaient assez bien équipés avec leurs arcs et leurs fouets.

— Effectivement. Non, nous n'avons pas besoin de vos armes... en tant qu'*armes*. Mais en tant qu'artefacts, les lances ont un certain caractère de... de nouveauté. » Muub chercha les mots justes. « Une sorte de talent artistique primitif qui est vraiment séduisant. Adda, quelque chose me dit que vous pourriez tirer un bon prix de vos artefacts, surtout auprès de collectionneurs. Et si par hasard vous étiez capable d'en réaliser d'autres... »

Il y eut un étrange changement dans la qualité de la lumière qui les entourait. Muub regarda autour de lui en s'attendant plus ou moins à se trouver dans l'ombre d'une voiture, mais le ciel était vide, hormis des lignes de vortex. La sensation de changement persistait pourtant, ce qui mit le médecin mal à l'aise. Il serra sa robe autour de lui.

Adda ricana. « Je préférerais mourir plutôt que de me prostituer. »

Muub ouvrit la bouche pour répondre. *C'est peut-être le choix que tu vas devoir faire, vieil homme...*

Mais quelque chose perturbait les courtisans qui les entouraient. Ils ne dérivait plus en intenses petits nœuds d'intrigue, mais se rassemblaient comme pour se rassurer en montrant le ciel. « Je me demande ce qui cloche. Ils ont l'air d'avoir peur.

— Levez-les yeux, dit sèchement Adda. Ça a peut-être un rapport. »

Muub regarda le visage meurtri et aigri du vieil homme, puis leva la tête vers l'Air libre.

Les lignes de Flux se déplaçaient. Elles montaient, s'éloignant de la Cité, s'élevant telles d'immenses lames de couteau en direction de la Croûte.

« Une Anomalie », dit Adda, de la tension dans la voix. « Encore une. Et une méchante. Muub, vous devez faire ce que vous pouvez

pour protéger vos gens.

— La Cité est-elle en danger ?

— Je ne sais pas. Peut-être pas. Mais ceux qui se trouvent dans les fermes le sont sûrement...»

Muub, juste avant de se précipiter pour faire son devoir, trouva le temps de se souvenir que le peuple d'Adda était lui aussi exposé à tout cela, perdu quelque part dans le ciel.

L'Air au-dessus de lui se mit à chatoyer ; non loin, un courtisan hurla.

Ce fut Rauc qui remarqua la première le changement dans le ciel.

Dura et Rauc s'échinaient ensemble dans un coin de la ferme de Qos Frenk. Dura portait la bouteille d'Air obligatoire, mais elle gardait le voile écarté de son visage et le lourd récipient de bois cognait contre son dos pendant qu'elle travaillait. Elle avait enfoncé sa tête et ses épaules profondément dans les tiges de blé, si bien qu'elle était entourée d'une cage sans fond de plantes jaune d'or. Elle tendait les deux mains au-dessus de sa tête, fouillant les racines de blé de ses doigts. Les tiges égratignaient ses bras nus. *Voilà, un autre jeune arbre.* Il était tiède et chaud, indéniablement vivant, avec un mince fil de matériaux aux noyaux lourds palpitant le long de son axe. Les jeunes arbres de la Croûte constituaient le danger le plus tenace pour les cultures de Frenk ; ils ne cessaient d'apparaître malgré un arrachage permanent des mauvaises herbes. Les jeunes arbres, moins larges qu'un doigt, étaient difficiles à voir, mais aisément repérables au toucher des tiges de blé. Dura laissa ses doigts courir le long de l'arbre et dans les ombres du blé. Elle tâtait les racines qui s'enroulaient dans celles des plantes entrecroisées composant le plafond de la forêt, les extrayant d'un geste impatient.

Bien que monotone et abêtissant, ce travail n'était pourtant pas sans lui apporter une certaine satisfaction : elle appréciait de sentir les plantes entre ses doigts, et savourait de mettre en pratique les savoir-faire simples qu'elle apprenait. Peut-être, dans une autre vie, aurait-elle pu se révéler une bonne paysanne ? Elle aimait le côté ordonné de la ferme – mais pas la pression des autres travailleurs – et le labeur était assez facile pour qu'elle puisse laisser son esprit vagabonder, penser à Farr, au magmont, et...

Rauc rit à demi. « Regarde-moi ça. Dura, regarde... Comme c'est étrange. »

Vaguement irritée qu'on fasse ainsi irruption dans sa rêverie, Dura se laissa tomber du champ inversé, se frottant les mains pour en chasser la poussière en émergeant dans l'Air pur. « Qu'est-ce qui se passe ? »

Rauc flottait dans l'Air, ondoyant doucement. Elle pointa le doigt

vers le bas. « Regarde les lignes de vortex. Tu les as déjà vues se comporter ainsi ? »

Des lignes au comportement bizarre ?

Dura baissa brusquement la tête et explora le ciel du regard.

Les lignes de vortex *chatoyaient*, envahies de tant de micro-instabilités qu'il s'avérait difficile de les distinguer. À la limite de son champ de vision, Dura pouvait tout juste apercevoir des vagues individuelles qui couraient le long des lignes tels de petits animaux en train de détalier. Et les lignes explosaient vers le haut, hors du Manteau et vers la Croûte. Vers la ferme. Vers elle.

Aussi loin que portait son regard dans le ciel, toutes les lignes se déplaçaient, leurs rangs parallèles se précipitant vers elle avec régularité.

Il y avait autre chose : une forme sombre, très loin, au bord de sa vision périphérique ; elle déchirait l'horizon jaune d'un trait de lumière blanc-bleu.

« Rauc, dit-elle. Nous devons partir. »

Son amie la regarda, son visage mince et fatigué exprimant un début d'inquiétude derrière son voile. « Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Dura ôta son chapeau d'un revers de main puis remua les épaules avec impatience afin de se débarrasser des sangles de sa bouteille d'Air. « Donne-moi la main.

— Mais pourquoi...

— C'est une Anomalie. Et si nous ne partons pas nous allons mourir. Donne-moi la main. *Maintenant !* »

La bouche de Rauc s'ouvrit toute grande. Dura vit le choc sur son visage, mais pas encore de peur ; il y aurait bien assez de temps pour ça. Elle saisit la main de Rauc ; la paume de la travailleuse agricole, quoique durcie par le travail, était fraîche, sans la moindre trace de la chaleur de la terreur. Elle donna un coup des deux jambes dans le Champ, ondoyant vers le bas, s'éloignant de la Croûte en direction des lignes de flux qui se rapprochaient. Au début, Rauc ne fut qu'un poids mort derrière elle, mais au bout de quelques brasses elle se mit elle aussi à ondoyer.

Lorsque l'Étoile subissait une Anomalie, le Manteau ne pouvait plus tourner en douceur, régulièrement, comme il en avait l'habitude. L'Air superfluide tentait de se débarrasser de la rotation excessive de sa masse en repoussant vers la Croûte les groupes de lignes de vortex – des lignes de tourbillons quantisés. Alors les lignes elles-mêmes connaissaient des instabilités, et pouvaient se briser...

Les femmes chutèrent dans la forêt de lignes de vortex qui se déplaçaient rapidement. En temps normal, les lignes étaient séparées par une dizaine de hauteurs d'homme, et de fait faciles à éviter. Mais

à présent, tandis que naissait la tempête de rotation, elles montaient déjà plus vite qu'un être humain n'était capable d'ondoyer, passant devant les deux amies en crépitant d'étincelles bleues. Des instabilités de la taille d'un poing couraient sur leur longueur, entrant en collision, se fondant, s'effondrant les une dans les autres.

Rauc gémit. Des images rémanentes de la dernière Anomalie, d'Esk implosant sur la ligne de vortex devenue folle, encombraient l'esprit de Dura. Elle se concentra sur l'Air qui souffletait sa peau nue, sur son goût raréfié qui manquait de naturel sur ses lèvres, sur les crépitements mortels des lignes. *L'instant présent*, voilà tout ce qui comptait, l'instant présent, et survivre à cet instant jusqu'au futur.

Les lignes de vortex se faisaient plus denses lorsqu'elles se concentraient en direction de la Croûte, en quête d'un impossible moyen de s'échapper de l'Étoile. Il devenait plus difficile de les éviter lorsqu'elles passaient devant Dura telles des lames sans fin, contraignant cette dernière à se tordre en avant et en arrière, sinuant entre chaque rai. Les instabilités s'amplifiaient de même ; des ondulations de plus d'une hauteur d'homme progressaient le long des lignes verticales, de plus en plus profondes et rapides à mesure qu'elles défilaient. La façon dont les vagues aspiraient l'énergie des lignes de vortex et s'élançaient vers l'avant recélait une beauté terrifiante. L'Air brasillait d'un rugissement de chaleur assourdissant.

Les bras et les jambes de Dura, déjà raidis par une longue journée de travail, ne tardèrent pas à devenir douloureux ; l'Air râpait ses poumons et ses capillaires. Pourtant, alors qu'elle pénétrait dans la forêt des vortex qui se précipitaient, s'enfonçant plus profondément dans le Manteau, les lignes se raréfiaient déjà. Dura, reconnaissante, baissa les yeux pour constater que les deux jeunes femmes approchaient d'une zone où les lignes, même si elles tranchaient encore l'Air à une vitesse surnaturelle, semblaient retrouver leur densité et leur espacement habituels, et, plus en profondeur encore, le calme paraissait revenu, du moins temporairement.

Dura lâcha la main de Rauc et risqua un coup d'œil derrière elle.

Les lignes de vortex grimpaient vers la Croûte, tranchant la matière atomique et s'enfonçant dans les noyaux complexes du matériau qui la composait. Lorsqu'elles pénétraient le plafond de la forêt, les instabilités tordaient les lignes, projetant de la matière brisée partout dans l'Air : la ferme de Qos Frenk volait purement et simplement en éclats. Les cultures dont Dura avait pris soin à peine quelques battements de cœur plus tôt étaient désormais déracinées, les grasses tiges de blé éparpillées dans l'Air. Dura constata non sans ironie qu'elle pouvait voir de jeunes arbres de la Croûte, ancrés au plafond de la forêt par leurs racines plus profondes, qui survivaient à la tempête alors que l'herbe mutante en était incapable.

Plus loin, les bâtiments au cœur de la ferme avaient été arrachés de leurs amarres. L'un d'entre eux explosa en une averse d'éclats de bois. Les coolies et les contremaîtres émergeaient des champs et des maisons partout dans la ferme. Ils ressemblaient à un nuage d'insectes malhabiles qui tombaient des champs en direction des lignes de rotation fonçant à pleine vitesse. Même au milieu de la tempête, Dura pouvait entendre leurs cris et leurs hurlements ; elle se demanda si la voix de Qos Frenk lui-même se trouvait parmi eux. Certaines personnes se tortillaient désespérément dans la pluie mortelle des tourbillons, comme l'avaient fait Dura et Rauc, mais ils avaient pour la plupart trop attendu. Incapables de se glisser à travers le barrage de lignes qui se convulsaient, ils étaient contraints de faire demi-tour, de remonter vers la Croûte.

Mais il n'y avait aucun havre de paix là-haut.

Dura vit une femme, son masque à Air encore en place sur son visage, se hisser dans le blé comme pour s'enterrer dans la Croûte. Lorsque les lignes de vortex l'atteignirent, son corps s'enroula autour d'elles, en arrière, bras et jambes étirés. Les cris de la femme s'élevèrent, fluets et clairs, avant de s'interrompre brusquement.

Dura se concentra sur la lumière-odeur de l'Air troublé et sa présence âcre dans ses narines, sur son palais et ses lèvres. Elle n'était pas hors de danger. Elle observa une instabilité émergeant d'une ligne toute proche. L'instabilité grossit telle une tumeur et fendit l'Air, son déplacement le long de la ligne se combinant avec le mouvement ascendant de celle-ci pour l'emporter en diagonale devant Dura. Comme elle excédait une hauteur d'homme d'amplitude, la grâce complexe de sa forme d'onde fut distordue ; elle parut former une manière de boucle à sa base, et des instabilités secondaires ondulèrent autour de sa circonférence tels de minuscules gardiens.

La boucle commença à se refermer. Dura regardait, fascinée.

Le vortex étincelant achevait de se replier sur lui-même : un anneau tourbillonnant d'environ deux hauteurs d'homme de diamètre se détacha de la ligne tandis que cette dernière, libérée de son agaçante instabilité, s'écartait de l'anneau en une poussée fluide pour poursuivre son chemin ascendant vers la Croûte. L'anneau tourna dans l'Air en tremblotant, se frayant une trajectoire en diagonale en travers des lignes de vortex.

Un anneau de vortex.

On pensait que les anneaux se formaient environ une fois par génération, dans des conditions de rotation extrêmes. Dura n'en avait jamais vu et, pour autant qu'elle le sache, son père non plus, au cours de toute une vie en magmont.

Une profonde sensation de malaise lui picota tout le corps. *Un anneau de vortex. Quelque chose d'extraordinaire est en train d'arriver à*

l'Étoile.

Elle se souvint de l'étrange mouvement lointain qu'elle avait vu au début de la tempête, les aiguilles de lumière bleue sur l'horizon concave. Peut-être cette lumière était-elle la cause de tout cela. S'assurant qu'elle n'était pas en danger immédiat, Dura jeta un coup d'œil circulaire sur le ciel à la recherche de cette étrange vision...

Un cri. *Rauc.*

Dura tourna dans l'Air, ses jambes s'agitant contre le Champ. Rauc avait disparu sans qu'elle s'en aperçoive. Elle ressentit une bouffée de colère envers elle-même : dans son insouciance rêveuse, elle s'était laissé fasciner par l'anneau du vortex.

Le cri provenait de la direction de la trajectoire de l'anneau de vortex s'élevant vers la Croûte – Rauc se trouvait là-haut, dans le chaos de lignes en folie. Elle avait dû voir les dégâts subis par la ferme et décidé d'y retourner. Pour apporter son aide. Et voici qu'elle évoluait juste sur la trajectoire de l'anneau en pleine ascension. Les yeux de Rauc, sa bouche ouverte et béante faisaient trois éclaboussures de peinture noire sur son visage rond. La coolie flottait dans l'Air, hypnotisée par les oscillations de l'anneau, sans esquisser le moindre mouvement de fuite.

Dura battit des bras et des jambes et s'élança vers la scène lointaine : « Écarte-toi ! Rauc ! Va t'en de là ! Il va te tuer... »

Mais elle ne pouvait pas rattraper l'anneau. Rauc paraissait attendre, presque avec sang-froid, qu'il vienne à elle. L'Air raclait la bouche et la gorge de Dura. Elle le griffa, son inquiétude pour la patiente et inoffensive Rauc se confondait avec des couches de souvenirs violents : son sentiment de désolation lorsqu'elle avait perdu Esk et son père, et la douleur perpétuelle, sans recours, qu'elle ressentait en évoquant Farr si loin d'elle.

La création d'anneau était un mécanisme employé par une ligne de vortex pour se débarrasser de son instabilité, évacuer une énergie excédentaire afin de retrouver son équilibre. Mais l'anneau en lui-même était instable. Il tremblait dans l'Air en montant, presque fragile, et il diminuait visiblement : il avait déjà perdu environ la moitié de son diamètre original, ne mesurant plus qu'une hauteur d'homme. Sa trajectoire s'incurvait dans l'Air tandis que sa rotation déchirait le gaz à travers lequel il progressait. L'espace d'un instant, Dura se convainquit que les effets combinés de la réduction de taille et la déviation de sa trajectoire emmèneraient l'anneau loin de la jeune femme. Si Rauc pouvait ondoyer un tant soit peu, s'éloigner de la courbe de la trajectoire, peut-être...

Non. Il était trop tard. Rauc était toujours vivante, elle respirait, elle était consciente ; mais c'était comme si elle était déjà morte.

L'anneau la frappa à mi-corps : elle parut implorer autour du ruban

de vorticité. Sa robe fut déchiquetée puis aspirée vers l'avant, exposant son dos. Dura vit des éclats d'os jaillir de la chair martyrisée. Un bras fut tordu et arraché, laissant un macabre moignon déformé de ligaments et d'os, quant au visage de Rauc, il ne fut bientôt plus qu'une bouillie immonde, étiré d'une manière grotesque, la bouche se déchirant en un sourire d'épouvante.

Bientôt, l'anneau de vortex poursuivait son chemin à travers le corps en charpie, s'amenuisant rapidement.

Dura se laissa dériver puis s'immobilisa dans un volume d'Air propre. La tension quittait ses muscles, aussi se roula-t-elle en boule, comme pour chercher le sommeil. *Cela ne devrait pas arriver, se dit-elle. Ce n'est pas normal. Nous ne méritons pas un tel destin. C'est... Ce n'est pas naturel.*

Et, désormais, il y avait un nom de plus à ajouter à la litanie des caravanes.

Quelque chose bougea à l'horizon. Un objet fendit l'Air. Il évoquait une raie, avec ses ailes brillantes et dorées... Mais il était bien plus grand que n'importe quel animal, assez vaste pour qu'on puisse le distinguer bien qu'il fut presque perdu dans les brumes à l'horizon. Une lumière blanc-bleu jaillit du ventre de la grande raie du ciel et plongea dans la masse violette de la mer Quantique qui se trouvait dessous.

D'autres souvenirs, des légendes sorties de la bouche de vieillards au regard intense et fixe, envahirent l'esprit de Dura.

Je sais ce que c'est.

Peut-il être la source des Anomalies avec ses rayons ?

Je sais ce que c'est. Un vaisseau. C'est un vaisseau venu d'au-delà de l'Étoile.

Elle laissa sa tête tomber vers l'avant, sur ses genoux.

Les Xeelees.

14.

« *Des Xeelees.* »

Au milieu de bâtiments de ferme en ruine, Hork tenait la tête de son père sur ses genoux. Il leva les yeux vers Muub, son visage barbu vibrant de rage et de désespoir mêlés.

Le médecin étudia le corps brisé du Président du Comité de Parz, déterminé à oublier sa colère personnelle – après tout, il était exposé au tempérament changeant du jeune Hork – et à voir en cet homme brisé un patient comme les autres.

Dès qu'on avait appris l'existence de la dernière Anomalie à Parz, Hork, craignant pour la vie de son père, avait convoqué Muub. Maintenant, moins d'une journée plus tard, ils se tenaient là, au milieu des ruines, dans la ferme expérimentale de la Croûte.

Les membres du personnel médical résident, peu nombreux, de toute évidence submergés par le désastre, avaient accueilli Muub dans un bizarre mélange de soulagement et de peur – manifestement pressés de lui transférer la charge du Président blessé, ils semblaient redouter les conséquences d'une éventuelle accusation de négligence. Il était pourtant clair que le personnel avait fait de son mieux ; Hork n'aurait pu bénéficier de meilleurs soins, même au sein de l'Hôpital du Bien commun. Comme il était tout aussi clair que leur intervention n'avait servi à rien : le grand crâne délicat du Président du Comité avait été proprement écrasé.

Un Garde, l'arbalète chargée, rôdait près du corps en observant Muub à la dérobée – ce dernier faisait de son mieux pour l'ignorer.

Hork leva son visage vers le médecin ; l'amertume, l'appréhension et la détermination se disputaient ses traits ronds et durs. Hork était un fils en deuil.

« Monsieur, dit lentement Muub. Il est mort. Je suis désolé. Je... »

Les coupelles oculaires de Hork parurent s'approfondir. « Je le vois bien, bon sang ! » Il regarda le corps brisé de son père puis caressa ses riches vêtements.

« Le personnel a eu peur de vous le dire, expliqua Muub.

— Ont-ils des raisons d'avoir peur ? »

Muub tenta d'estimer l'humeur de Hork. Le médecin était assez honnête pour s'avouer qu'il n'aurait eu aucun scrupule à livrer les malheureux domestiques du lieu à la colère du fils endeuillé s'il avait estimé que c'était nécessaire pour se sauver lui-même. Mais Hork, bien que clairement choqué, paraissait rationnel, et peu vindicatif pour autant qu'il puisse en juger. « Non. Ils ont fait tout ce qu'ils

pouvaient. »

Hork passa une main sur les cheveux jaunes et clairsemés de son père. « Veuillez à leur dire que j'apprécie leur travail. Qu'ils comprennent qu'ils n'ont rien à craindre pour le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire... Et faites en sorte qu'ils s'occupent de soigner les autres blessés.

— Bien entendu. »

Il y avait quantité de travail pour les médecins locaux. Pendant que son chariot fonçait dans l'Air sous l'arrière-pays dévasté, Muub avait eu des aperçus frappants de champs ravagés – de coolies et de tiges de blés déracinées flottant de concert dans l'Air placide –, de bâtiments détruits et éventrés. Des cochons fourrageaient en quête de nourriture parmi les cadavres à la dérive. Il frémit. « Il est possible que je sois contraint de demeurer ici moi-même après votre départ, monsieur. Il y a du travail urgent à faire, dans tout le secteur, pour trouver et soigner les blessés avant...

— Non. » Hork caressait toujours la tête de son père, mais sa voix était sèche, professionnelle. « J'ai l'intention de rester ici une journée afin de m'assurer que les affaires de mon père sont en ordre. Vous pouvez faire ce que bon vous semble pendant ce temps. Après quoi je rentrerai à Parz et vous m'accompagnerez. » Il leva son visage vers le ciel et explora du regard la Croûte et les lignes de vortex qui venaient de se reformer. « La dévastation n'est pas limitée à cette ferme, ni même à cette partie de la Croûte. Muub, les dégâts ont été causés sur un large cercle autour du Pôle, sur une large bande qui traverse la plus grande partie des meilleures terres de l'arrière-pays de Parz. On m'a dit que cela avait un rapport avec les modes de vibration de l'Étoile. » Il secoua la tête. « J'ignore si c'est une consolation, mais des bandes de destruction similaires doivent s'étendre partout à chaque latitude sur toute l'Étoile, jusqu'au pôle Nord. "L'Étoile a résonné comme une cloche de Matos", m'a asséné un idiot réjoui... Maintenant, je dois m'assurer que le travail de secours est aussi bien coordonné que possible, et commencer à envisager les conséquences de tous ces dégâts dans le grenier à blé de Parz. Et j'ai besoin que vous soyez avec moi, Muub. Moi, et les milliers de patients partout dans l'arrière-pays, pas seulement les quelques douzaines qui sont ici. Par ailleurs, j'ai une autre mission à vous confier...

— Comme vous voudrez. »

Hork fouillait toujours le ciel du regard. « *Les Xeelees* », répéta-t-il.

L'esprit saturé d'images de destruction, Muub tenta de se concentrer sur ce que disait le futur Président... Hork semblait y attacher une grande importance. Et par conséquent, songea-t-il avec lassitude, cela devait aussi l'être pour lui...

« Je suis désolé, monsieur. Je ne comprends pas.

— C'est ce qu'ils racontent.

— Qui ?

— Les gens du commun... Les gens ordinaires, ici, dans la ferme, partout. Les coolies et leurs contremaîtres. Même une partie du personnel médical, qui devrait être assez instruit pour avoir un peu plus de bon sens. » Le visage de Hork se tordit en un horrible semblant de sourire. « Ils ont tous vu les rayons dans le ciel, le vaisseau venu d'au-delà de la Croûte. Il semble que la réalité de ces visions soit incontestable, Muub. Et les gens du commun n'ont qu'une seule explication à cela : les Xeelees sont revenus nous hanter. » Il baissa les yeux sur le crâne ravagé de son père. « Et nous détruire, apparemment. »

Troublé, Muub tendit la main et serra l'épaule robuste de Hork. Il perçut la tension de ses muscles épais. « Monsieur, ce sont des fadaises. Les gens du commun ne savent rien. Vous ne devez pas...

— N'importe quoi, Muub. » Il eut de nouveau son regard fou, mais le médecin laissa hardiment sa main où elle était. « Tout le monde sait tout sur les Xeelees, paraît-il, même après tout ce temps. Toutes ces années de répression depuis la Réforme n'ont pas servi à grand-chose, hein ? Je commence à croire que ces superstitions sont comme des mauvaises herbes dans les champs de mon père. Pareil avec le fichu culte de la Roue, peu importe combien de ces salauds on peut rompre, ils viennent en redemander ! Parfaitement impossible à éradiquer. Même à l'intérieur de la Cour elle-même. Incroyable, non ? »

Muub le sentit se raidir. « Monsieur, nous avons subi un grand désastre. Nous devons affronter les conséquences de l'Anomalie. Nous ne pouvons prêter attention aux ragots de gens ignorants. Et...

— Ne me dites pas où se trouve mon devoir, lâcha le futur monarque. Bien sûr que je dois affronter l'impact de cette Anomalie. *Mais je ne peux pas ignorer ce qu'ils ont vu*, Médecin. » Le visage de Hork était sévère et déterminé. « Un immense vaisseau, qui a pénétré la Croûte depuis les espaces au-delà de l'Étoile. Et qui a paru employer un genre d'arme, une lance de lumière, pour tirer dans la mer Quantique. Muub... et si c'était ce vaisseau qui provoquait les Anomalies ? Que devrais-je faire ? Où serait mon devoir ? »

Muub s'écarta de Hork. En dépit de l'épuisement, de son état de choc, il sentit chez ce dernier un frisson de crainte respectueuse, profonde et primitive. *Hork prévoyait de défier les Xeelees eux-mêmes.*

« Maintenant que mon père est mort, la Cour va se transformer en un nid d'intrigues. Dans le chaos de ce désastre, peut-être y aura-t-il même une tentative d'assassinat... et je n'ai pas le temps de m'occuper de quoi que ce soit. Nous devons trouver un moyen de combattre la menace xeelee. Nous avons besoin de connaissance, Muub, nous

devons comprendre l'ennemi avant de pouvoir le combattre. »

Le médecin fronça les sourcils. « Tant de générations après la Réforme, notre savoir sur les Xeelees se résume à des fragments de légendes, un mythe... Je pourrais peut-être consulter les érudits de l'Université, mais... »

Hork secoua sa lourde tête. « Tous les livres ont été jetés dans les trémies voici des générations... Et les crânes de ces "érudits" sont aussi vides que dépourvus de cheveux. »

Muub se força à ne pas passer une main gênée sur son propre crâne nu.

« Nous devons penser plus grand. Et même au-delà de la Cité. Et ces bizarres magmontains dont vous m'avez parlé ? Le vieil homme et ses compagnons... des curiosités des terres sauvages. Les magmontains sont des adorateurs des Xeelees, non ? Ils pourraient peut-être nous apprendre quelque chose. Il est possible qu'ils aient préservé les connaissances que nous avons sottement détruites.

— Peut-être, répondit prudemment Muub.

— Faites-les venir à Parz, Médecin. » Hork baissa brièvement les yeux sur son père. « Mais d'abord, dit-il calmement, il vous faut vous occuper de vos patients.

— Oui. Je... Veuillez m'excuser, monsieur. »

Rassemblant ses forces, Muub ondoya à l'écart du misérable tableau macabre et retourna travailler.

Dura glissa et fut arrêtée par la douce résistance du Champ. Elle laissa ses membres pendre et reposer contre lui ; après tant de jours passés à ondoyer depuis la ferme dévastée, chacun de ses muscles la faisaient souffrir.

Elle regarda le vide du ciel jaune d'or qui partout l'entourait. La mer Quantique formait une blessure concave sous ses pieds, et les nouvelles lignes de vortex se recourbaient autour d'elle, propres et sans rien pour les troubler. Comme si la récente Anomalie ne s'était jamais produite ; l'Étoile, ayant évacué son énergie en excès et son moment angulaire, s'était rétablie à une vitesse ahurissante.

Quel dommage que les humains ne puissent faire de même, se dit Dura.

Elle renifla l'Air en tentant d'estimer l'écart entre les lignes de vortex, la profondeur du rouge du lointain pôle Sud. Elle était forcément à la bonne latitude : le ciel avait pour ainsi dire la même apparence sur le site du campement des Êtres humains. Elle plongea la main dans le sac attaché à la corde qui lui ceignait la taille. Volumineux et encombrant, car rempli de pain, lorsqu'elle avait commencé son expédition, il s'était allégé à tel point que cela en devenait déprimant. Elle en sortit toutefois une petite poignée du pain

sucré et nourrissant et commença à mâcher. Elle aurait dû pouvoir les voir à présent. À moins qu'ils n'aient été détruits par l'Anomalie. Mais même dans ce cas, elle aurait sans doute trouvé leurs artefacts éparpillés, ou leurs corps. Et...

« Dura ! Dura ! »

La voix provenait de quelque part au-dessus d'elle, dans la direction de la forêt. Elle avait encore conscience de la fatigue dans ses jambes, mais cette sensation était à présent distante et sans importance.

Ils s'immobilisèrent dans l'Air à environ une hauteur d'homme ; le nourrisson, âgé d'à peine quelques mois, s'accrocha aux jambes de l'homme tandis que les deux adultes s'étudiaient mutuellement avec une étrange méfiance. L'homme, qui n'était lui-même guère plus qu'un garçon, en fait, sourit prudemment. Son visage était émacié et de longues mèches d'un jaune prématuré striaient ses cheveux. Ses coupelles oculaires semblaient immenses au-dessus de son sourire, ses dents proéminentes. Sous les changements superficiels causés par les privations et la fatigue, ce visage était aussi familier à Dura que son propre corps, c'était un visage qu'elle avait connu pendant toute sa vie. Après avoir été exposée à des milliers d'étrangers, à Parz et sur la ferme, Dura regardait ce visage comme si elle redécouvrait sa propre identité. Cela lui donnait l'impression de n'avoir jamais quitté les Êtres humains ; une familiarité qu'elle voulait boire jusqu'à plus soif.

« Dura ? Nous avons cru ne jamais te revoir. »

C'était Mur, le mari de Dia. Et il devait être avec Jaï, le garçon que Dura avait aidé à mettre au monde, juste après l'Anomalie qui avait tué son père.

Elle s'éleva vers Mur et le prit dans ses bras. Les os du dos du jeune homme étaient pointus sous ses doigts et sa peau dégoûtante, parsemée de fragments de feuilles d'arbres de la Croûte. Le bébé accroché à sa jambe piailla ; Dura baissa une main discrète pour lui caresser la tête.

« Nous pensions que tu étais morte. Perdue. Ça fait si longtemps.

— Non. » Dura se contraignit à sourire. « Je vais tout te dire. Farr et Adda vont bien, mais ils sont loin d'ici. » Elle étudiait Mur plus attentivement, s'efforçant de trier le flot de ses premières impressions. Les signes de la faim, d'une vie misérable, étaient évidents. Passant la main dans la chevelure du garçonnet, elle sentit les os de son crâne sous la chair aux cheveux clairsemés, les plaques qui n'avaient pas encore fusionné. L'enfant jouait avec son sac à présent, ses petits doigts tripotant les morceaux de nourriture à l'intérieur. Mur fit mine de l'écarter, mais Dura sortit une poignée de pain, l'émietta et la présenta à l'enfant. Jaï saisit les miettes des deux mains et les fourra dans sa bouche ; sa mâchoire racla ses mains ouvertes, ramassant le

pain. Ses yeux étaient aveugles tandis qu'il se nourrissait.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Du pain. De la nourriture... Je vous expliquerai tout. Mur, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Nous sommes... moins nombreux. » Son regard quitta le visage de Dura, baissant les yeux sur son fils qui mangeait, comme pour rechercher une distraction. « La dernière Anomalie...

— Et les autres ? »

L'enfant avait déjà fini le pain. Il leva les mains vers Dura sans parler, un geste de supplique ; elle voyait le fragment qu'il avait dévoré faire une bosse nette, haut placée dans son estomac vide.

Mur écarta l'enfant de Dura en l'apaisant d'une caresse. « Viens, dit-il. Je vais te conduire à eux. »

Les Êtres humains avaient établi un campement rudimentaire dans les franges de la forêt de la Croûte elle-même. L'Air était raréfié, peu satisfaisant pour les poumons de Dura, et la mer Quantique s'incurvait loin sous elle. On avait attaché des cordes entre des branches ; des vêtements, des outils à demi terminés et des fragments de nourriture y étaient suspendus. Dura effleura l'un des morceaux. C'était de la chair de cochon d'Air, si vieille qu'elle était dure et semblable à du cuir entre ses doigts. Les branches des arbres alentours avaient été dépouillées de leurs feuilles et de leur écorce, révélant comment les gens s'étaient nourris.

Il ne restait que vingt Êtres humains, quinze adultes et cinq enfants.

Ils se rassemblèrent autour de Dura, tendant les mains pour la toucher et la prendre dans leurs bras – certains pleuraient. Leurs visages familiers l'entouraient et la regardaient derrière des masques de faim et de crasse. Elle avait pitié de ces gens qui étaient les siens, et pourtant elle se sentait comme détachée d'eux, distante. Elle les laissa la toucher, leur rendant leurs étreintes, mais une partie d'elle-même éprouvait le besoin de reculer devant leur empressement puéril et impuissant. Elle se sentait raide, civilisée – la nudité même de ces magmontains était stupéfiante –, d'une grosseur déplacée, encombrante face à leur extrême maigreur.

Elle comprit que ses expériences et le fait d'avoir été exposée à Parz l'avaient changée. Peut-être ne se satisferait-elle jamais plus de la petite vie dure, étriquée, d'un être humain.

Elle confia son sac de pain à Mur et lui dit d'en distribuer le contenu à sa guise. Tandis qu'il se déplaçait parmi les Êtres humains, elle vit des regards vifs suivre chacun de ses gestes : l'aura de faim qui planait sur son peuple, concentrée sur le sac de pain, était à ce point périgénante qu'elle en devenait vivante.

Elle trouva Philas, la veuve d'EsK. Toutes deux s'éloignèrent du campement grossier, hors de portée d'oreille des autres Êtres humains. Étrangement, Philas semblait plus belle à présent ; comme si les privations avaient permis à la symétrie osseuse et à la dignité sous-jacente de ses traits d'émerger. Dura ne voyait nulle amertume, nulle trace de la rivalité qui les avaient autrefois opposées en silence.

« Tu as beaucoup souffert. »

Philas haussa les épaules. « Nous n'avons pas pu reconstituer le Filet après ton départ. Nous avons survécu, nous sommes repartis à la chasse dans la forêt et nous avons capturé quelques cochons. Et puis la seconde Anomalie s'est produite. »

Les survivants avaient abandonné l'Air libre pour la lisière de la forêt. Un choix peu évident, mais Dura songea qu'elle comprenait ; le besoin d'avoir une base solide sous une forme quelconque, le sentiment d'avoir des murs protecteurs autour de soi primait sur toute logique. Elle songea aux gens de Parz dans leurs caisses de bois étouffantes, leurs murs minces qui leur offraient une protection illusoire contre les contrées sauvages du Manteau à moins d'un demi-centimètre d'eux. Peut-être les gens partageaient-ils tous les mêmes instincts de base, indépendamment de leurs origines, et peut-être ces instincts avaient-ils voyagé avec l'humanité depuis la lointaine Étoile ayant donné naissance aux Archéo-humains.

Il était désormais impossible de trouver le moindre cochon d'Air, aussi loin que les Êtres humains chassaient. La dernière Anomalie, dans sa sauvagerie, avait dispersé les troupeaux de cochons de la même façon qu'elle avait dévasté les œuvres de l'humanité. Les gens étaient contraints de se nourrir de feuilles, d'effectuer des expériences repoussantes avec la chair d'araignée des vortex.

Il était bien entendu impossible de subsister en se nourrissant de feuilles. Sans alimentation décente, les Êtres humains étaient condamnés. *Et moi avec, maintenant que mon pain a disparu*, songea Dura dans une soudaine bouffée d'égoïsme.

S'abîmant dans ses pensées, elle tentant de comprendre les motifs qui l'avaient poussée à revenir chez les siens. Après la mort de Rauc, et après avoir aidé à affronter le pire des dévastations de la ferme de Qos Frenk, elle avait appris que la plupart des coolies allaient être libérés de leur contrat. Qos, des racines jaunes plein ses cheveux roses, ses petites mains se tordant l'une dans l'autre, avait expliqué son intention de sauver ce qu'il pouvait de la moisson de l'année, puis d'entreprendre le long et douloureux travail de reconstruction de sa propriété. La ferme ne recommencerait pas à fonctionner avant des années, et ne générerait entre-temps aucun revenu ; Frenk ne pouvait plus les employer.

Les coolies avaient paru comprendre. Le fermier avait fait ramener

à Parz ceux qui le désiraient ; les autres, moroses, s'étaient dispersés en quête de travail dans les fermes voisines.

Dura comprit peu à peu qu'elle avait perdu la ressource destinée à payer les frais d'hôpital d'Adda. Accablée et choquée, elle avait alors décidé de retourner parmi les siens, les Êtres humains. Plus tard peut-être, quand les choses se seraient calmées, elle reviendrait à Parz et s'occuperait de Farr et de la dette d'Adda.

À présent, tout en étudiant le visage morne et silencieux de Philas, elle se demandait ce qu'elle s'était attendue à découvrir ici, parmi les Êtres humains. Peut-être une partie d'elle-même, ignorée, infantile, avait-elle espéré tout retrouver comme lorsqu'elle était petite fille... quand Logue était fort et la protégeait, faisant du monde un endroit stable et sûr.

Une illusion, bien sûr. Il n'existait aucun endroit où se cacher, personne pour s'occuper d'elle.

Elle leva les mains vers son visage. En fait, songea-t-elle avec une pointe d'égoïsme honteux, en revenant ici, elle n'avait que pris le risque de mourir de faim et elle s'était mise en position de redevenir responsable des Êtres humains.

Si seulement j'étais rentrée droit à Parz. J'aurais pu trouver Farr, trouver un moyen de vivre. Et peut-être oublié jusqu'à l'existence même des Êtres humains...

Elle se redressa. Philas l'attendait, le visage beau et grave.

« On ne peut pas rester ici, dit Dura. On ne peut pas vivre ainsi. C'est impossible. »

Philas hocha la tête avec gravité.

« Mais nous n'avons pas le choix. »

Dura soupira. « Si. Je t'ai parlé de Parz... Philas, nous devons nous y rendre. C'est très loin, et je ne sais pas comment on parviendra à faire le voyage. Mais il y a de la nourriture là-bas. C'est notre seul espoir.

— Que ferons-nous une fois sur place ? Comment trouverons-nous à manger ? »

Dura réprima une rire amère. *Nous mendierons*, se dit-elle. *Nous serons des monstres affamés ; si nous avons de la chance, quelqu'un nous nourrira au lieu de nous rompre sur la Roue. Et...*

« Dura ! »

Mur dégringola à travers la forêt ; il avait les yeux écarquillés, comme hébétés.

Dura sentit ses mains glisser en direction du couteau passé dans la corde ceignant sa taille. « Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il y a quelque chose à l'extérieur des arbres... Une boîte en bois. Tirée par des cochons d'Air ! Exactement comme ce que tu as décrit, Philas...»

Dura se tourna et plongea le regard dans le feuillage clairsemé. Aisément visible au-delà des branches dépouillées de la lisière, elle vit une voiture d'Air, énorme, luisante, une voiture qui parlait d'une voix aiguë et amplifiée.

« Dura... Dura la magmontaine... Si vous pouvez m'entendre, montrez-vous, Dura... »

« Parlez-moi des Xeelees », dit Hork V.

L'antichambre du palais était une sphère creuse d'environ cinq hauteurs d'homme de diamètre qui flottait, ancrée dans le Jardin. De fines cordes avaient été tirées à l'intérieur et des cocons légers et confortables se trouvaient suspendus çà et là. Des filets plus petits contenaient des boissons et des friandises.

Adda, Muub et Hork occupaient trois de ces cocons. Tous trois se faisaient face, près du centre de la pièce. Adda avait l'impression d'être piégé dans la toile d'une araignée de la Croûte, trouvait tout à fait déplaisant le ton de Hork, sans parler de la façon dont il le regardait par-dessus son buisson de ridicules poils faciaux. Il était le nouveau Président du Comité de Parz. Et alors ? Ce genre de titre ne signifiait fichtrement rien pour lui, et il pensait que le jour où il voudrait dire quelque chose serait bien sombre.

Qu'ils attendent. Adda laissa son regard errer sur l'opulence de la salle.

Les murs peints constituaient le caprice ultime, bien entendu. Ils avaient été conçus pour donner l'illusion qu'on était à l'Air libre. Il étudia les lignes de vortex dessinées et la peinture violacée qui figurait la mer Quantique. Comme c'est absurde, se dit le vieil homme, que ces gens de la ville choisissent de s'isoler du monde dans leurs boîtes de bois et de Matos, et ensuite d'en faire autant pour reproduire ce qu'ils pouvaient trouver à l'extérieur...

La principale décoration de l'antichambre consistait en un anneau de vortex apprivoisé – un truc somme toute assez impressionnant, Adda le reconnaissait. L'anneau était contenu dans des globes de clairbois imbriqués les uns dans les autres tournant en permanence autour de trois axes indépendants, ce qui maintenait la rotation de l'Air piégé à l'intérieur. Tout enfant savait que si un vortex instable éjectait un anneau, le tore tourbillonnant perdait rapidement son énergie et se dissipait. Aussi cet anneau captif se trouvait-il alimenté en énergie par la rotation astucieuse des globes, de sorte qu'il demeurait stable.

Bien entendu, ce n'était pas aussi impressionnant que les lignes de vortex qui traversaient le Manteau et se recourbaient au-dessus du Jardin, un spectacle gratuit et accessible à tous...

« Je suis heureux que vous trouviez cette pièce si intéressante. » Le

ton de Hork était mesuré, mais non exempt d'une vague menace.

« Je n'avais pas compris que vous étiez pressé. Après tout, vous avez survécu dix générations sans parler aux Êtres humains ; pourquoi tant de hâte à présent ?

— Ne jouez pas avec moi, gronda Hork. Vous savez pourquoi je vous ai fait venir, magmontain. J'ai besoin de votre aide. »

Muub s'interposa avec naturel. « Soyez indulgent avec cette vieille canaille, monsieur. Ça l'amuse de se montrer difficile... un des privilèges de l'âge, peut-être. »

Adda se tourna et lança un regard noir à Muub, mais le médecin refusa de le croiser.

« Je vous le demande une nouvelle fois, dit tranquillement Hork. Parlez-moi des Xeelees.

— Pas avant que vous ne m'ayez confirmé que mes amis sont revenus de leur esclavage.

— De leur *travail*, rectifia Muub d'un ton pressé. Bon sang, Adda, je vous ai déjà assuré que j'ai envoyé quelqu'un les chercher. »

Adda toisa le monarque. L'expression de sa bouche pincée exprimait la détermination.

Hork hocha la tête, un spasme d'impatience qui envoya des ondulations sur le devant de sa poitrine. « Leurs dettes ont été annulées. Donnez-moi ma réponse à présent.

— Je vais vous dire en sept mots tout ce que vous avez besoin de savoir. »

Les narines brillantes, Hork pencha la tête en arrière.

« On... ne... peut... pas... combattre... les... Xeelees », dit lentement Adda.

Le souverain gronda.

« C'est ce que vous avez l'intention de faire, n'est-ce pas ? poursuivit Adda d'un ton égal. Vous voulez trouver un moyen de chasser les Xeelees comme s'ils étaient des sangliers en maraude ; vous voulez trouver un moyen de les empêcher d'écraouiller votre beau Palais...

— Ils tuent les gens dont je suis responsable. »

Adda se pencha en avant.

« Homme de la ville, ils ne savent même pas que nous sommes là. Rien de ce que vous pourriez faire n'attirerait leur attention. »

Muub secouait la tête. « Comment pouvez-vous respecter des... des monstres aussi primaires ? Expliquez-vous.

— Les Xeelees poursuivent leurs propres buts. Des buts que nous ne partageons pas, et que nous ne pouvons même pas comprendre... »

Les Xeelees, au-delà des brumes de la légende, étaient immenses. Ils étaient aux Archéo-Humains ce que ces derniers étaient peut-être aux Êtres humains. Ils étaient pareils à des dieux, et pourtant moins

que des dieux.

Des dieux auraient pu être tolérés par l'âme des Archéo-humains. Pas les Xeelees. Les Xeelees étaient des *rivaux*.

Hork se tortilla dans ses cordages, coléreux et impatient. « Donc, les Archéo-humains, incapables de supporter la grandeur lointaine de ces Xeelees, les ont défiés...

— Oui. Il y a eu de grandes guerres. »

Des milliards de gens étaient morts. La destruction des Xeelees était devenue un objectif pour l'espèce entière des Archéo-humains.

«... Mais pas pour tout le monde, dit Adda. Tandis que les assauts devenaient plus féroces, les Archéo-humains ont acquis une meilleure connaissance des grands Projets des Xeelees. Ils ont découvert l'Anneau, par exemple...

— L'Anneau ? gronda Hork.

— L'anneau de Bolder, précisa Adda. Un gigantesque artefact qui, un jour, constituera un portail sur d'autres univers...

— Que baragouine ce vieux fou, Médecin ? Que sont ces univers dont il parle ? Se trouvent-ils dans d'autres régions de l'Étoile ? »

Muub écarta ses longues et précieuses mains puis sourit. « Je suis tout aussi perplexe que vous, monsieur. Peut-être ces univers se trouvent-ils dans d'autres Étoiles. Si elles existent. »

Adda grogna. « Si je connaissais toutes les réponses, j'aurais passé ma vie à faire bien plus que sculpter des lances et chasser des cochons, dit-il avec amertume. Écoutez, Hork, je vais vous dire ce que je sais ; je vous répète ce que mon père m'a dit. Mais si vous posez des questions stupides, vous n'obtiendrez que des réponses stupides.

— Finissez-en, murmura Muub.

— Même s'ils avaient pu réussir, ce qui n'est pas prouvé, dit Adda, certains sages archéo-humains en sont venus à comprendre que détruire les Xeelees pouvait se révéler aussi peu avisé que de se débarrasser d'un parent pour un enfant. Les Xeelees travaillent pour nous, ils mènent des guerres colossales et invisibles pour nous sauver de dangers inconnus. Nous ne pouvons pas comprendre ce qu'ils font ; nous sommes comme de la poussière dans l'Air à leurs yeux. Mais ils sont notre plus grand espoir. »

Hork le regardait d'un air furieux en passant ses doigts écartés dans sa barbe. « Quelle preuve y a-t-il de l'existence de tout cela ? Ce ne sont que légendes et rumeurs...

— En effet, intervint Muub. Mais que pouvions-nous attendre de plus d'une telle source, monsieur ? »

Hork sortit de ses cordages d'une poussée, sa masse imposante tremblotant dans l'Air telle une poche de liquide. « Vous êtes bien trop patient, Médecin. Légendes et rumeurs. Délires d'un vieux fou sénile. » Il ondoya jusqu'à l'anneau de vortex captif et abattit son poing sur les

élégantes sphères qui le contenaient. La sphère la plus extérieure se fendit en étoile autour de l'impact, et l'anneau de vortex se brisa en une chaîne d'anneaux plus petits qui s'amenuisèrent rapidement en virant les uns autour des autres. « Suis-je censé jouer le futur de la Ville, de mon peuple, sur de telles foutaises ? Pourquoi les Xeelees s'intéressent-ils à nous ?... Et que dois-je faire à ce sujet ? »

Au-delà du large visage en colère de Hork, Adda observait l'anneau de vortex captif qui s'efforçait de se reconstituer.

15.

Bzya invita Farr à lui rendre visite chez lui, dans les profondeurs du ventre des Bas-fonds.

Les ouvriers du Port étaient censés y dormir dans d'immenses dortoirs puants. Les autorités préféraient que leur personnel soit là où elles pouvaient faire appel à lui en cas de désastre – et où elles avaient une petite chance de le maintenir dans un état de forme minimum pour le travail. Afin d'accéder au reste de la Cité, Bzya et Farr devaient non seulement faire en sorte de synchroniser leurs horaires de travail, mais aussi disposer des passes correspondants, aussi plusieurs semaines leur furent-elles nécessaires avant que Hosch – à contrecœur et de mauvaise grâce – n'autorise l'arrangement.

Le Port, gigantesque construction sphérique enchâssée à la base de la Cité, était enveloppé par sa propre Peau et possédait son propre squelette de Matos, renforcé de manière à résister aux forces exercées par les treuils des Cloches. Farr avait peu à peu compris combien le Port était admirablement conçu pour sa fonction, mais l'intérieur n'en était pas moins étouffant, même selon les critères de Parz. Aussi éprouva-t-il un certain soulagement en émergeant de l'autre côté des immenses et impressionnants portails pour de nouveau entrer dans le dédale des rues de la Cité.

Les rues étroites, aux nombreuses bifurcations d'une indéchiffrable complexité, sinuaient dans toutes les directions. Farr regarda autour de lui : il se sentait déjà perdu, n'ignorant pas qu'il avait peu d'espoir de jamais trouver son chemin dans ce labyrinthe en trois dimensions.

Bzya se frotta les mains, sourit et s'élança à la Nage dans une rue qui allait vers le bas. Il se déplaçait rapidement en dépit de son énorme corps abîmé. Farr étudia la rue. Elle lui paraissait identique à des dizaines d'autres. Pourquoi celle-là ? Comment Bzya l'avait-il reconnue ? Et...

Et Bzya était déjà presque hors de vue après le premier tournant.

Quittant le mur extérieur du Port d'un coup de pied, l'adolescent plongea à sa suite.

Les environs du Port constituaient l'un des quartiers les plus pauvres de la Ville. Les rues étaient étroites, anciennes et sinueuses. Le bruit des hangars à dynamos, juste au-dessus, se traduisait par une palpitation sourde et constante. Les habitations ouvraient des bouches sombres, et il manquait des portes ou des portions de mur à la plupart. Tandis qu'il se dépêchait de suivre son compagnon, Farr avait conscience des coupelles oculaires curieuses et affamées qui le

regardaient. Çà et là, des gens ondoyaient irrégulièrement, des hommes et des femmes, parmi lesquels des ouvriers du Port, dont beaucoup se trouvaient dans cet étrange état qu'on appelait « ivresse ». Personne ne parlait, pour s'adresser à lui ou à quiconque. Farr frissonna ; il se sentait maladroît et trop visible, comme perdu dans une forêt de la Croûte.

Après avoir ondoyé avec énergie pendant un petit moment, Bzya ralentit – ils devaient approcher de chez lui. Farr regarda aux alentours avec curiosité. Ils se trouvaient toujours dans les profondeurs des Bas-fonds, presque au-dessus du Port, et les bâtiments arboraient cette allure mesquine et ratatinée typique des secteurs qui en étaient les plus proches. Pourtant, Farr s'avisa peu à peu qu'il y avait quelque chose de différent ici. Les murs et les portes étaient presque toute bricolées, mais dans l'ensemble intacts. Et il n'y avait aucun « ivrogne ». La manière dont l'atmosphère de Parz pouvait changer du tout au tout sur des distances aussi faibles ne cessait de le surprendre.

Bzya sourit et poussa une porte. L'intérieur de la maison se constituait d'une unique pièce, une sphère grossière, faiblement illuminée par des lampes apparemment fixées au hasard sur les murs. Farr sentit ses rétines en coupe s'étirer pour s'ajuster à la faible luminosité.

On lui plaqua sur la poitrine un bol en forme de globe plein de feuilles minuscules.

Il recula dans l'Air en titubant. Un large visage souriant semblait suspendu au-dessus du bol – la femme ressemblait de façon surprenante à Bzya, mais elle était à moitié chauve, avec un nez aplati et déformé, des narines ternies. « Tu es le magmontain. Bzya m'a parlé de toi. Prends un pétale. »

Bzya poussa Farr dans les profondeurs de la petite maison. « Laisse d'abord ce pauvre garçon entrer, grommela-t-il sur un ton enjoué.

— D'accord, d'accord. »

La femme s'écarta, souriante, tenant toujours son globe serré. Bzya referma une main énorme autour de l'avant-bras de Farr et l'attira dans la pièce, loin de la porte qu'il ferma derrière lui.

Tous trois flottaient en un vague cercle. La femme lâcha le globe de pétales dans l'Air et tendit la main. « Je suis Jool. Bzya est mon mari. Tu es le bienvenu ici. »

Farr lui serra la main. Elle était presque de la même taille que son mari, et aussi robuste. « Bzya m'a également parlé de vous. »

Bzya embrassa Jool. Puis, soupirant et s'étirant, il dériva jusqu'au fond mal éclairé de la petite maison, laissant Farr avec son épouse.

Le corps de Jool était carré, une masse de muscles compacte, quoique déformée. Elle portait un habit qui ressemblait à l'une des

combinaisons à tout faire du Port abondamment raccommodée. L'une des moitiés de son corps était très abîmée : des cheveux manquaient en larges bandes sur un côté de sa tête et le bras correspondant était tordu et atrophié. Une de ses jambes s'arrêtait au genou.

Farr fixa le moignon et la jambe de pantalon attachée. Ressentant tout à coup une gêne insupportable, il leva les yeux sur le visage de Jool...

... qui lui donna une claque sur l'épaule. « Inutile de chercher cette jambe ; tu ne la trouveras jamais. » Elle sourit gentiment. « Tiens. Prends un pétale. J'étais sérieuse. »

Il plongea la main dans le globe, en sortit une poignée de petites feuilles qu'il fourra dans sa bouche. Elles n'avaient pour ainsi dire aucune substance, comme la matière qui les composait, et leur saveur était forte, si forte qu'il eut l'impression que sa tête se remplissait de leur arôme sucré. Il toussa et crachouilla des fragments de feuilles, arrosant son hôtesse.

Jool renversa sa tête en arrière dans un grand rire. « Ton ami le magmontain n'a pas des goûts très sophistiqués, Bzya. »

L'interpelé s'affairait dans un coin de la petite pièce encombrée, sous deux cocons à dormir froissés ; ses bras étaient immergés dans un grand baril globulaire plein de petits fragments, des éclats d'une substance quelconque, qui craquaient et s'écrasaient les uns contre les autres tandis qu'il refermait les poings sur des morceaux de tissu. « Nous non plus, Jool, cesse donc de taquiner ce gamin. »

Farr se saisit d'un nouveau pétale. « Est-ce que c'est une feuille ?

— Oui. » Jool en lança une dans sa bouche puis la mâcha bruyamment. « Oui, et non. Ça vient d'une fleur... une petite plante ornementale. Elles ont été créées ici, à Parz. On n'en voit pas à l'état sauvage, n'est-ce pas ?

— Elles poussent au Palais, c'est ça ? Dans le Jardin. C'est là que vous travaillez ? » Il l'étudia. D'après la description que Cris lui avait faite du Palais du Comité, Jool semblait un peu fruste pour qu'on l'y accepte.

« Non, pas au Palais. Il existe d'autres secteurs de la Peau, un peu plus loin vers le Bas, où l'on cultive des fleurs et des bonsaïs. Mais pas vraiment pour la décoration, comme dans le Jardin.

— Pourquoi, alors ? »

Elle croqua dans une autre feuille. « Pour en faire de la nourriture. Et pas pour les humains. Pour les cochons. Je m'occupe des cochons d'Air, jeune Farr. » Ses yeux brillaient d'amusement.

Farr était intrigué. « Mais ces feuilles, ces pétales, ne peuvent pas être très nutritives.

— Elles ne rendent pas les cochons aussi forts qu'ils pourraient être, non, dit-elle. Mais elles ont d'autres avantages.

— Oh, arrête donc de le taquiner, répéta Bzya. Elle travaillait dans le Port, tu sais.

— C'est là que nous nous sommes rencontrés. J'étais son contremaître, avant que ce crétin de Hosch soit promu. Aux dépens de ce grand idiot de Bzya, j'en ai peur. Farr, est-ce que tu veux du gâteau-bière ?

— Non. Oui. Je veux dire, non, merci. Je crois qu'il vaut mieux pas.

— Oh, goûtes-en un peu. » Jool se tourna vers un placard inséré dans le mur pour en ouvrir la porte. Cette dernière fermait mal, mais le garde-manger à l'intérieur était propre et bien garni. « Je parie que tu n'as jamais essayé. Alors, goûte voir. Quel est le problème ? On ne te laissera pas te saouler, ne t'en fais pas. » Sortant une tranche de gâteau enveloppée dans un tissu fin d'apparence collante et épaisse, elle en détacha une poignée et la passa à Farr.

« C'est très bon si on le mâche lentement et si on sait quand s'arrêter », lança Bzya.

L'adolescent mordit dedans avec précaution. Après le goût âcre des pétales, le gâteau-bière était aigre, épais, presque indigeste. Il le mastiqua avec prudence – le goût ne s'améliora pas – puis avala.

Rien ne se produisit.

Jool flottait dans l'Air devant lui, ses gros bras croisés. « Attends, dit-elle.

— C'est bizarre », reprit Bzya, toujours travaillant à son globe de fragments crissant. « Le gâteau-bière est une invention du tréfonds des Bas-fonds. Je crois que nous l'avons créé pour chasser l'ennui, le manque de variété et de stimulation. Le jardin du pauvre, hein, Jool ?

— Mais maintenant, c'est devenu une friandise, précisa la femme. Ils en mangent au Palais, dans des globes de clairbois. Incroyable, non ? »

La chaleur explosa au creux de l'estomac de Farr. Elle s'étendit telle une main qui s'ouvre, imprégnant son torse et filant le long de ses membres comme des courants induits par une sorte de nouveau Champ. Ses doigts et ses orteils fourmillaient, et il sentit ses pores lui faire délicieusement mal en s'ouvrant.

« Waoh ! s'exclama-t-il.

— Bien dit. » Jool tendit la main et prit le morceau de gâteau-bière de ses doigts gourds. « Je crois que ça suffit pour l'instant. » Elle enveloppa le gâteau dans un bout de tissu et le rangea dans le placard.

Farr, dont le corps fourmillait encore, dériva dans la pièce pour s'approcher de Bzya. Les bras du grand Pêcheur étaient toujours enfouis dans le baril, et ses larges mains travaillaient un vêtement – une immense tunique – à l'intérieur des éclats, frottant les surfaces ensemble et grattant le tissu. Après avoir enfin sorti la tunique du

baril pour l'ajouter à une grossière sphère de vêtements tassés ensemble qui orbitait près de son large dos, le géant sourit à Farr, se frottant les mains avant de replonger une paire de pantalons dans les copeaux. « Jool était impatiente de te rencontrer.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? »

Bzya haussa les épaules, les bras étendus devant lui. « Un accident de Cloche, dans les profondeurs du Manteau inférieur. Ça s'est produit si vite qu'elle ne peut même pas reconstituer les événements – elle a laissé la moitié d'elle-même en bas. Après ça, bien entendu, elle était inemployable. C'est ce que le Port a dit. » Il sourit avec une tolérance que Farr jugea insupportable. « Mais elle devait tout de même remplir son contrat. Alors elle est sortie du Port avec une jambe, un mari et une dette.

— Mais elle travaille à présent.

— Oui. »

Il sombra dans le silence sous le regard curieux de Farr, ce que ne manqua pas de remarquer le Pêcheur.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Oh... Tu ne sais pas ce que je fais, c'est ça ? »

Farr hésita. « En toute honnêteté, Bzya, je commence à en avoir assez de demander tout le temps ce qui se passe.

— Eh bien, je crois que je peux comprendre ça. » Bzya continua à frotter les gravillons sur ses vêtements, impassible.

Au bout d'une douzaine de battements de cœur, Farr abandonna. « Très bien, d'accord... Explique-moi ce que tu fais.

— La lessive, dit-il. Je garde mes vêtements propres. J'imagine que vous ne faites pas ça souvent en...»

Farr se sentit irrité.

« On reste propres, même en magmont. On n'est pas des animaux, tu sais. On a des grattoirs...»

Bzya tapota le côté du tonneau. « C'est plus efficace. On passe les vêtements dans cette masse de copeaux – des fragments d'os, des bouts de bois, ce genre de choses. On la travaille avec les mains, tu vois, comme ça, pour que ça pénètre dans le tissu... Les fragments sont écrasés, de plus en plus petits, ils rentrent dans le tissu et en sortent la saleté. Beaucoup moins grossier qu'un grattoir. » Il extirpa une chemise du baril et la montra à Farr. « Ça prend du temps, bien sûr. Et c'est un peu ennuyeux. » Il jeta un coup d'œil spéculateur à l'adolescent. « Écoute, puisque tu es à la Ville, tu devrais goûter un maximum des richesses qu'elle offre. Pourquoi n'essaies-tu pas ? »

Il s'éloigna avec enthousiasme du baril en se frottant les bras pour les débarrasser de la poussière d'os qui les maculait.

Farr, bien conscient du fait qu'on le taquinait de nouveau, prit une autre chemise, raide de crasse celle-là, et la fourra dans le tonneau. Il malaxa le tissu entre ses doigts, comme il avait vu Bzya le faire. Les

copeaux craquèrent les uns contre les autres, se tortillèrent comme des êtres vivants. Lorsqu'il sortit la chemise, la poussière couvrait ses mains, si bien que ses doigts semblaient bizarres quand il les frottait l'un contre l'autre, comme gantés – la chemise paraissait à peine plus propre.

« Ça demande un certain entraînement », constata Bzya.

Farr replongea le vêtement dans le tonneau, frictionnant davantage.

Jool avait préparé à manger ; elle donna une claque sur l'énorme épaule de son mari. « Chaque fois que quelqu'un vient nous voir, il lui fait laver ses sous-vêtements », dit-elle.

Bzya renversa la tête en arrière en éclatant de rire tandis que Jool conduisait Farr au centre de la pièce. Une Roue de bois à cinq rayons y flottait, des bols couverts enfoncés dans les fentes entre les rayons. Naviguant dans l'Air, les trois convives se rassemblèrent autour de la table-Roue, l'entourant d'un cercle approximatif de visages et de membres dans la lumière des lampes à bois qui jouait sur leur peau. Jool leva les couvercles des bols et les laissa dériver dans l'Air. « Du ventre de porcelet d'Air, épicé de pétales. Presque aussi bon que celui de Bzya. Des œufs de raie de la Croûte... tu en as déjà mangé, Farr ? Des feuilles farcies. Encore du gâteau-bière... »

Imitant le Pêcheur, Farr plongea les mains dans les bols et fourra les aliments épicés et goûteux dans sa bouche. La conversation se tarit tandis que chacun se restaurait ; le couple était concentré sur la nourriture. Farr ne put s'empêcher de comparer leur petit foyer avec celui des Mixxax, dans le Haut-milieu. Ici il n'y avait qu'une seule et unique pièce, contre cinq chez les Mixxax, ce qui expliquait sans doute la présence dans l'un des murs d'un vide-ordure scrupuleusement nettoyé. Par ailleurs, Jool et Bzya semblaient bien moins ordonnés ; le tas de vêtements lavés avait simplement été abandonné par Bzya – il dérivait à présent dans l'Air, manches et jambes se déroulant lentement telles des pattes molles d'araignée des vortex. Néanmoins, la maison était propre. Et Farr remarqua un tas de rouleaux vaguement liés ensemble dans un coin de la pièce. Le symbole de la roue était omniprésent : sculpté dans les murs, dans la forme de la table sur laquelle ils mangeaient, derrière la porte. L'impression de vétusté, de pauvreté était bien plus grande qu'au Milieu de la ville... Mais il y avait davantage de *personnalité* ici, trancha-t-il finalement.

Il observa les larges visages intelligents et abîmés du couple alors qu'ils mangeaient. La lumière semblait se diffuser autour d'eux, si bien que leurs traits étaient éclairés uniformément – Farr comprit alors que l'emplacement des lampes ne devait rien au hasard. *Il règne une sensibilité tranquille et dépourvue de prétention dans cet endroit*, se dit-il.

Il s'imagina brièvement vivant avec ces gens. Et s'il avait grandi ici,

dans les profondeurs de Parz, dans cette étrange et ancienne partie encombrée de la Cité ?

Ça n'aurait pas été si mal, décréta-t-il. Son humeur glissait doucement vers une dévotion de porcelet envers ces gens bien...

Secouant discrètement la tête, se demandant si le gâteau-bière manifestait toujours ses effets, il prit conscience que Jool et Bzya le dévisageaient avec curiosité.

« Vous avez des enfants, n'est-ce pas ? » bredouilla-t-il finalement.

Jool sourit au-dessus d'une poignée de nourriture. « Oui. Une fille. Shar. Nous ne la voyons pas beaucoup. Elle travaille hors de la Ville.

— Elle ne vous manque pas ?

— Bien sûr que si, dit Bzya avec simplicité. C'est pourquoi je l'évoque peu. Inutile de ruminer ce qu'on ne peut éviter.

— Pourquoi ne pas la faire revenir ?

— Ce serait à elle de décider. » Bzya poursuivit doucement : « Je doute qu'elle veuille rentrer. Elle est trop loin. Elle travaille comme coolie dans une ferme. Comme ta sœur, d'après ce que tu m'as dit. »

Farr sentit une petite bouffée d'excitation. « Je me demande si elles vont se rencontrer... »

Jool rit. « L'arrière-pays paraît peut-être petit à un magmontain, Farr, mais il contient des centaines de fermes. Shar accomplit son contrat de travail. Il lui est difficile de revenir à la maison tant que ce n'est pas terminé. Alors, peut-être, elle obtiendra un poste plus important sur la ferme. Elle travaille pour un propriétaire décent. Équitable.

— Je ne comprends pas. »

Jool fronça les sourcils. « Quoi ? Comment nous pouvons vivre ainsi, séparés ? » Elle haussa les épaules. « Je préfère qu'elle soit loin de nous et en sécurité, plutôt qu'ici et dans le Port. C'est ainsi que vont les choses pour nous... »

— Farr a de la famille », dit Bzya.

Jool hocha la tête. « Une sœur. La coolie. Oui ? Et il y a quelqu'un d'autre qui vient du magmont, un vieil homme... »

— Adda.

— Et tu es séparé des deux. Exactement comme nous avec Shar. »

Farr hocha la tête. « Mais ils sont en train de ramener Dura de la ferme. Deni Maxx est allée la chercher.

— Qui ?

— Une médecin. De l'Hôpital du Bien commun... Et ils ont emmené Adda voir le Président de la Cité. Ça a un rapport avec les Anomalies...

— Peut-être bien, oui, réfléchit Bzya. Tu sais, je ne crois pas tout ce qui vient de la Haute-ville, et je te suggère d'acquérir un peu de scepticisme toi aussi. Mais j'espère que tu verras ta sœur bientôt. »

Jool achevait un bol de viande de porcelet. « Alors, que penses-tu de cette partie de la Cité ? »

Farr termina sa bouchée. « C'est différent. C'est... » Il hésita.

« Sombre, sale, menaçant ? C'est ça ? »

Farr secoua la tête. « J'allais dire étroit. Encore plus encombré que partout ailleurs.

— Eh bien, c'est le cœur de la Cité, dit Jool. Je ne suis pas sentimentale à ce sujet, mais c'est la vérité... C'est le plus vieux quartier de Parz. Le premier qui a été construit autour de la tête du Port, lorsqu'on a enfoncé l'Épine dans le Manteau inférieur. »

Farr songea à ces jours anciens, à la bravoure des hommes et des femmes déterminés à extraire le Matos du Noyau dont ils avaient besoin pour bâtir leur Cité, puis à la construction de cette immense structure avec leurs mains nues et des outils à peine plus avancés, devinait-il, que ceux de l'être humain moyen contemporain.

Jool sourit. « Je sais à quoi tu penses, garçon du magmont. Pourquoi quiconque irait-il vivre dans une petite boîte comme celle-ci ? Pourquoi se couper de l'Air ?

— Parce qu'ils essayaient de reconstruire ce qu'ils pensaient avoir perdu quand les Colonisateurs se sont retirés à l'intérieur du Noyau », dit Bzya. Son expression se fit pensive. « Parz est une représentation en bois et en Matos d'un antique rêve...

— Vous êtes tous les deux très intelligents... » Il y eut un silence : Farr semblait lui-même surpris par ses propres mots.

Puis mari et femme rejetèrent la tête en arrière et rirent à gorge déployée dans un joli mouvement d'ensemble ; ils offraient un spectacle incongru, surdimensionnés et joyeux dans l'Air étouffant de la pièce.

Jool essuya ses coupelles oculaires. « Tu dis ce que tu penses, n'est-ce pas ? »

Bzya lui tapota le bras. « Ce n'est pas juste de se moquer, Jool. Après tout, nous connaissons beaucoup de monde, même dans le Bas-milieu, sans parler de la Haute-ville, qui pensent que les gens des Bas-fonds sont tous des sous-humains.

— Et avec les Êtres humains, les magmontains, dit Farr, c'est encore pire que ça.

— Mais c'est n'importe quoi », trancha Bzya avec ferveur.

Il saisit un œuf de raie dans un bol et l'agita devant le visage de Farr. « Les humains sont plus ou moins égaux, à mes yeux, peu importe d'où ils viennent. Et j'irai même plus loin. » Il mordit dans l'œuf mou, parlant tout en mâchant. « Je crois que les humains partout dans l'Étoile sont intelligents, je veux dire, plus que sur les autres mondes humains, peut-être plus intelligents même que l'Archéo-humain moyen. »

Jool secoua la tête. « Écoutez-le, lui qui dirige une centaine d'Étoiles.

— Mais il y a une logique dans ce que je dis. Réfléchissez, poursuivait Bzya. Nous descendons d'un cheptel sélectionné d'ingénieurs – placés dans l'Étoile pour la modifier, pour bâtir une civilisation dans le Manteau. Les Archéo-humains n'auraient pas inclus des idiots dans ce cheptel, pas plus qu'ils ne nous auraient conçus trop faibles, ou trop inadaptés.

— Les experts en anatomie analogique ont déduit de notre mauvaise adaptation la plus grande partie de ce que nous savons sur le projet des Archéo-humains », dit Jool, son large visage animé par l'intérêt. « De notre forme inappropriée, basée sur le prototype des Archéo-humains. Et... »

Leur conversation, éclairante et informée, s'écoulait autour de Farr ; il écoutait, de bonne humeur et détendu, mâchant discrètement un peu plus de gâteau-bière.

Jool se tourna vers lui. « Bien entendu, nous n'avons pas été assez intelligents pour éviter de mettre en place une société rigide et hiérarchisée afin de nous contrôler les uns les autres.

— Ici, à Parz, en tout cas, argua Farr.

— Oui, à Parz, concéda-t-elle. Vous autres, les Êtres humains, vous êtes de toute évidence bien trop intelligents pour supporter ça.

— Nous l'étions, dit Farr sur un ton enjoué. C'est pour cela que nous sommes partis.

— Et maintenant vous voici de retour, dit Bzya. À la strate la plus basse, au fond de la Cité... La Haute-ville, les Bas-fonds, en haut, en bas, toutes ces idées de haut et de bas sont des reliques de notre mode de pensée archéo-humain. Tu le savais ? Ici, dans les Bas-fonds, on nous considère comme moins intelligents, moins conscients que les autres. Dans le passé, des gens ont réagi à ça. » Son large visage blessé et pensif se voila de tristesse. « Mal. Souvent, quand on traite les gens comme s'ils étaient moins qu'humains, ils se conduisent comme tels. Il y a deux générations, cette partie des Bas-fonds était un bidonville. Une jungle.

— Certaines secteurs le sont toujours, dit Jool.

— Mais nous nous en sommes sortis. » Bzya sourit. « Entraide. Éducation. Histoire orale, calcul, lecture quand nous avons le matériel. » Il mordit dans une tranche de gâteau-bière. « Le Comité fait tout pour cette partie de la ville. Le Port en fait moins, bien que la plupart d'entre nous y soient employés. Mais nous *sommes capables* de nous aider nous-mêmes. »

Farr les écoutait non sans étonnement. Ces gens étaient comme exilés dans leur propre Cité. Pareils aux Êtres humains, perdus dans cette forêt de bois et de Matos. Il leur parla de l'enseignement et des

leçons chez les Êtres humains, des histoires de la tribu et de la grande humanité au-delà de l'Étoile que racontaient les anciens aux enfants suspendus entre les lignes de vortex. Bzya et Jool écoutèrent pensivement.

Le repas terminé, ils se reposèrent quelque peu. Puis Bzya et Jool se rapprochèrent petit à petit, apparemment sans en avoir conscience. Leurs énormes têtes se penchèrent, si bien que leurs fronts se touchaient presque. Ils tendirent leurs bras et posèrent leurs doigts larges et forts sur le bord de la Roue. Doucement ils se mirent à parler, ensemble, une lente et solennelle litanie de noms dont aucun n'était familier à Farr. Il les regarda faire en silence.

Lorsqu'ils eurent terminé, au bout de cent noms peut-être, Bzya ouvrit grand ses coupelles oculaires et sourit à l'adolescent. « Un peu d'histoire orale en action, mon ami. »

Le visage de Jool avait retrouvé son expression vive et joueuse. Elle tendit la main au-dessus de la Roue qui servait de table et toucha la manche de Farr. « Est-ce que tu as deviné ce que je fais ?

— Bon sang, cesse de taquiner ce gamin ! cria Bzya. Je vais te le dire : elle ramasse des pétales dans les Jardins de la Haute-ville et les livre aux porcheries, les petites, qui sont éparpillées dans Parz et où on loge les cochons des voitures à Air qui roulent à l'intérieur de la Ville.

— Réfléchis, dit Jool. Les rues de la Cité sont chaudes et étroites. Fermées. Et toutes ces voitures. Tous ces cochons...

— Les pétales sont broyés et ajoutées à la nourriture des cochons », précisa Bzya.

Farr fronça les sourcils.

« Pourquoi ?

— Pour qu'il soit plus facile de vivre avec eux. » Solennellement, Jool se pencha en avant, inclinant son moignon, saisit ses larges fesses à travers sa combinaison puis les écarta avant de lâcher un pet explosif.

Bzya rit.

Farr les regarda l'un après l'autre, hésitant.

Puis l'odeur le frappa : le pet était parfumé par les pétales.

Soupirant, faussement excédé, Bzya secoua la tête. « Par pitié, ne fais pas attention à elle, ça risque de l'encourager. Encore un peu de gâteau-bière ? »

16.

Deni Maxx, la femme médecin qui avait soigné Adda, conduisait la voiture venue de Parz. Dura réfréna son envie de se précipiter sur elle pour exiger des nouvelles de Farr et d'Adda.

Les Êtres humains – tous les vingt, y compris les cinq enfants – quittèrent leur abri dans la forêt et suivirent Dura. Deni Maxx mit le nez à la porte ouverte, regardant avec indifférence le cercle de silhouettes émaciées.

« Je suis contente de vous avoir trouvée.

— Il est surprenant que vous y soyez parvenue. Le magmont est vaste. »

Deni haussa les épaules. Elle paraissait irritée et impatiente. « Ce n'était pas si dur que ça. Toba Mixxax m'a donné des indications précises à partir de sa ferme jusqu'à l'endroit de votre première rencontre. Je me suis bornée à fouiller aux alentours et attendre que vous répondiez à mon appel. »

Philas s'avança tout près de Dura. La veuve pressa sa bouche près de son oreille ; Dura perçut avec désagrément son haleine chargée des sucs de feuille et d'écorce.

« Qui est-elle ? Que veut-elle ? »

Dura écarta la tête. Elle avait conscience du regard évaluateur de Deni Maxx et ressentait un tourbillon d'émotions contradictoires : de l'irritation envers son attitude cavalière mais aussi un certain embarras au regard du comportement maladroit et puéril des siens. S'était-elle montrée aussi *primitive* lors de sa rencontre avec Toba Mixxax ?

« Montez dans la voiture, dit la femme médecin. Le voyage est long jusqu'à Parz, et on m'a demandé de me dépêcher...

— Qui ? Pourquoi me rappelle-t-on ? C'est en rapport avec mon contrat ? Vous avez sûrement dû voir la ferme de Qos Frenk, ou ce qu'il en reste ; elle ne fonctionne plus. Qos nous a libérés et...

— Ça n'a rien à voir avec ça. Je vous expliquerai en chemin. » Deni tapota du bout des doigts sur l'encadrement de la porte de la voiture.

Dura avait pleinement conscience des regards fixes des autres membres de la tribu ; tous attendaient, muets, qu'elle prenne une décision. Dura ressentit une brève pointe d'impatience égoïste. Ils étaient aussi dépendants que des enfants. *Elle avait envie de rentrer à Parz.* Elle pouvait sûrement en apprendre davantage sur la situation de Farr et d'Adda en retournant là-bas qu'en restant avec les Êtres humains – une réfugiée du magmont parmi tant d'autres. D'autant

qu'à long terme, se justifia-t-elle maladroitement, elle pourrait sans doute en faire bien plus pour aider les Êtres humains là-bas qu'ici. On devait attendre d'elle quelque chose d'important pour que la Cité envoie quelqu'un comme Deni Maxx la chercher. Peut-être, d'étrange façon, aurait-elle de *l'influence* sur les événements...

Philas lui tira sur le bras – *comme un enfant* –, réclamant son attention. Dura s'écarta avec colère, un geste impulsif qu'elle regretta aussitôt.

La vérité, admit-elle, c'était qu'elle était soulagée d'avoir une excuse – et les moyens ! – d'échapper à la compagnie étouffante des Êtres humains. Mais elle se sentait si *coupable*.

Toutefois sa décision était prise depuis un moment déjà. « Je viens avec vous... Mais pas seule. »

Deni fronça les sourcils. « Quoi ? »

— Je prends les enfants. » Elle écarta les bras pour montrer les cinq enfants, dont le plus jeune était le bébé de Mur, Jaï, et la plus âgée une adolescente.

Deni Maxx se lança dans une salve de protestations.

L'ignorant, Dura lui tourna le dos pour faire face aux Êtres humains. Ils attirèrent à eux leur progéniture dans un silence abasourdi, leurs yeux immenses fixés sur elle. Exaspérée, elle passa la main dans ses cheveux. Lentement, avec patience, elle décrivit ce qui attendait les enfants à Parz. À manger. Un abri. La sécurité. Elle pouvait certainement compter sur Toba Mixxax pour leur trouver des foyers temporaires. Ils étaient assez jeunes pour que les gens de la Ville les trouvent mignons, s'attendrissent, calcula-t-elle, surprise de son propre cynisme. Et, d'ici quelques courtes années, ils pourraient employer leurs muscles de magmontains à un travail rémunérateur.

Elle savait qu'elle les condamnait à des vies dans les Bas-fonds. Mais cela valait mieux que de mourir de faim ici, ou de partager l'épique expédition qui attendait leurs parents pour traverser l'arrière-pays dévasté. Et puis, en fin de compte, expliqua-t-elle avec insistance aux adultes éberlués, ils atteindraient eux aussi Parz et seraient bientôt tous réunis.

Aussi stupéfiés qu'effrayés, les parents luttèrent avec des concepts qu'ils pouvaient tout juste envisager. Mais ils lui faisaient confiance, comprit peu à peu Dura dans un soulagement mêlé de honte. Et de fait, un par un, les enfants lui furent confiés.

Deni Maxx les foudroya du regard tandis que les corps crasseux prenaient place dans le véhicule, et Dura se demanda si la femme médecin n'allait pas, même maintenant, élever une cruelle objection. Néanmoins, lorsque l'autre regarda Dura installer le petit Jaï, effrayé et réclamant sa mère en hurlant depuis les bras de la plus âgée des filles, au fond de la voiture, son irritation se calma de façon visible.

Ils finirent par y arriver. Dura réunit les adultes déboussolés en un petit groupe et leur donna des instructions strictes sur la manière de rejoindre le Pôle. Tous écoutèrent avec solennité. Enfin Dura les embrassa un par un pour grimper dans la voiture à son tour.

Comme Deni mettait les cochons en branle d'un claquement de rênes, Dura regarda les Êtres humains à travers les immenses fenêtres. Dépouillés de leurs enfants, ils semblaient perdus, privés de repères et futiles. Dia et Mur s'accrochaient l'un à l'autre. *Je leur ai pris leur futur*, comprit Dura. *Leur raison de vivre.*

À moins que je ne l'ai préservée...

Une fois les Êtres humains hors de vue, dans les pleurs continuels des enfants apeurés et désorientés, Dura s'installa au sein d'un des coûteux cocons du véhicule, le soulagement et la culpabilité luttant de nouveau pour la possession de son âme.

Deni dirigeait la voiture le long des lignes de vortex régénérées avec une habileté toute naturelle. « La Cité accueille les blessés en provenance de tout l'arrière-pays. Ça n'a été facile pour aucun de nous. » La doctoresse n'avait plus rien de la femme sûre d'elle et plutôt condescendante qui avait soigné Adda. Ses yeux étaient bordés de noir et de croûtes de sommeil, son visage paraissait comme effondré sur lui-même, émacié, sévère, sa silhouette penchée sur les rênes, muscles tendus.

Dura regardait, maussade, la Croûte qui défilait au-dessus d'elles par-delà les immenses fenêtres de la voiture. Elle se souvenait de son émerveillement devant le vaste paysage ordonné, ses fermes et ses jardins, lorsqu'elle avait vu ce spectacle pour la première fois avec Toba Mixxax. À présent, par contraste, elle était atterrée par les dégâts dévastateurs provoqués par l'Anomalie. D'immenses bandes de fermes avaient été comme racclées de la Croûte, exposant le plafond de racines nues. Çà et là, des coolies travaillaient encore patiemment sur les terres bouleversées, mais le plafond nu n'avait pas la vigueur de la forêt naturelle ; dépouillé d'une façon presque obscène de ses rectangles cultivés, il évoquait une blessure ouverte.

Deni tenta de lui expliquer que la Croûte avait réagi à l'Anomalie en entrant en résonance, en vibrant par secteurs, partout sur l'Étoile, apparemment – des vagues successives avaient porté la dévastation avec un systématisme mortel. Dura laissait les mots couler autour d'elle, les comprenant à peine.

« Tout est encore détruit partout dans l'arrière-pays, dit Deni. La moitié des fermes au moins a cessé toute activité, et les autres ne peuvent fonctionner que de façon limitée. » Elle jeta un coup d'œil à la jeune femme. « Parz dispose de peu de réserves, elle dépend du trafic quotidien en provenance des fermes. Et vous savez ce qu'on dit...

— Quoi ?

— Toute société n'est qu'à un repas de la révolution. Hork a déjà instauré le rationnement. Je doute que ça suffise, à long terme, même si pour l'heure les gens semblent se résoudre aux problèmes auxquels nous faisons face, attendent patiemment leur tour pour être soignés derrière des files de coolies et obéissent aux ordres du Comité. Mais je ne doute pas qu'ils finissent par rendre le Comité responsable de tout ça. »

Dura prit une profonde inspiration. « Comme vous le faites avec moi ? »

Deni se tourna vers elle, les yeux écarquillés. « Pourquoi dites-vous ça ?

— Votre ton. La façon dont vous vous comportez depuis que vous êtes arrivée pour me ramener. »

La femme médecin se frotta le nez ; un léger sourire étirait ses lèvres lorsqu'elle regarda à nouveau Dura. « Non, je ne vous reproche rien. Mais je n'aime pas jouer les chauffeurs. J'ai des patients à soigner... En des temps comme ceux-ci, j'ai mieux à faire que...

— Pourquoi êtes-vous venue, alors ?

— Parce que Muub me l'a ordonné.

— Muub ? Oh, l'Administrateur.

— Il a estimé que j'étais la seule personne qui pourrait vous reconnaître. » Elle renifla. « Vieil idiot. Il n'y a pas tant de magmontains sur la ferme de Qos Frenk, après tout.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous êtes ici.

— Parce que votre ami a insisté pour que ce soit le cas. » Elle fronça les sourcils. « Adda ? Le pire patient du monde... Mais quel travail magnifique nous avons réalisé sur ses vaisseaux pneumatiques. »

L'Air parut épais dans la bouche de Dura. « Adda est vivant ? Il est sain et sauf ?

— Oh, oui. Il était avec Muub quand l'Anomalie s'est produite. Il va très bien... ou du moins, aussi bien qu'avant. Vous savez, avec des blessures comme celles-ci, c'est un miracle qu'il soit capable de se déplacer. Et...»

Dura ferma les yeux. Elle n'avait pas osé poser de question plus tôt sur les membres de sa famille, comme par crainte de provoquer le destin. « Et Farr ?

— Qui ? Oh, le garçon. Votre frère, hein ? Oui, il va bien. Il était dans le Port...

— Vous l'avez vu ? Vous avez vu qu'il allait bien ?

— Oui. » La voix de Deni se fit compatissante. « Dura, ne vous inquiétez pas pour les vôtres. Adda a fait amener Farr au Palais...

— Au Palais ?

— C'était une des conditions pour qu'il travaille avec Hork, apparemment. »

La jeune femme se mit à rire ; c'était comme si une énorme pression venait de quitter son cœur. Mais tout de même, que faisait Adda à donner des ordres au Palais ? Pourquoi étaient-ils tout à coup si importants ? « Les choses ont bien changé depuis mon départ. »

Deni hocha la tête. « Oui, mais ne me posez pas de question à moi... Muub vous expliquera quand nous accosterons. Encore un Médecin éloigné de ses patients, gronda-t-elle. J'espère que le projet de Hork, quel qu'il soit, justifie son coût en vies... »

Elles approchaient à présent du pôle Sud ; les lignes de vortex, d'une régularité trompeuse, commençaient à converger. Dura étudia la Croûte. Les fermes et les élégants jardins de l'actuel paysage au plafond avaient en grande partie échappé à la dévastation de l'Anomalie, mais il y avait quelque chose de bizarre : la Croûte arborait une texture fluctuante, comme couverte de poils fins et sombres, des poils qui ondoyaient en formation lente vers le Pôle.

Dura désigna le phénomène. « Qu'est-ce que c'est ? »

Le médecin leva brièvement les yeux. « Des réfugiés, ma chère. En provenance de tout l'arrière-pays dévasté. Ils ne peuvent plus travailler sur leurs fermes, alors ils convergent sur Parz en quête de salut. »

Dura fixa le ciel. *Des réfugiés...* La Croûte semblait noire d'humanité.

Certains enfants se remirent à pleurer. Elle se retourna pour les reconforter.

Lorsque Hork apprit que les deux magmontains, le gamin du Port et la femme, Dura, avaient été localisés et étaient en chemin pour la Haute-ville, il convoqua Muub et ce vieil idiot d'Adda pour une nouvelle réunion dans l'antichambre du Palais.

Adda s'installa dans son cocon de corde, ses jambes pendant de manière absurde dans leurs attelles, puis balaya la pièce de son écœurant œil unique comme s'il en était le propriétaire.

Hork réfréna son irritation. « Les vôtres sont en sécurité. Ils sont dans la Cité. Maintenant, j'aimerais poursuivre notre discussion. »

Le vieux magmontain fixa le monarque, le soupesant du regard comme s'il avait été un coolie au Marché. Il finit par hocher la tête. « Très bien. Poursuivons-la. »

Hork vit Muub soupirer, de toute évidence soulagé.

« J'en reviens à ma question finale, reprit-il. J'admets l'existence des Xeelees. Mais les mythes ne me concernent pas. Je ne veux pas entendre parler des buts mirobolants de leur espèce... Je veux savoir ce qu'ils nous veulent.

— Je vous l'ai dit, répondit Adda d'un ton égal. Les Xeelees ne nous veulent rien. Je pense qu'ils ne savent même pas que nous sommes là. En revanche, ils veulent sans doute quelque chose à notre monde, notre Étoile.

— Ils souhaitent apparemment la détruire, intervint Muub tout en passant une main sur son crâne nu.

— C'est évident, dit Adda. Hork, la sagesse de notre peuple, transmise oralement depuis notre expulsion de...

— Oui, *oui*.

— ... n'a rien à dire sur un quelconque but assigné à l'Étoile. Mais nous savons que les humains ont été amenés ici, sur cette Étoile, par les Archéo-humains. Et qu'on nous a adaptés pour survivre dans cet environnement. »

Muub hochait la tête.

« Ce n'est pas une surprise, monsieur. Les études de l'anatomie analogique en sont arrivées aux mêmes conclusions.

— Je lutte pour contenir ma fascination », trancha Hork d'un ton acide. Agité, frustré, il se propulsa hors de son élingue pour ondoyer avec énergie autour de la pièce. Il observa le petit ventilateur inséré dans un coin du ciel peint avant de s'absorber dans la contemplation du nœud de vortex captif au sein des sphères de clairbois. La tentation de briser une nouvelle fois le mobile le traversa, mais les réparations s'étaient avérées ruineuses – un caprice indéfendable par les temps qui couraient. « Poursuivez votre récit. Si les humains ont été amenés ici, et conçus pour être adaptés au Manteau, alors pourquoi les preuves de tout cela ne se trouvent-elles pas partout autour de nous ? Où sont les instruments qui nous ont fabriqués ? Où sont ces Archéo-humains différents de nous ? »

Adda secoua la tête. « Il y avait quantité de preuves à une époque. De merveilleuses machines, laissées par les Archéo-humains pour nous aider à survivre et à travailler ici. Des Interfaces à trou de ver. Des armes, de gigantesques structures auprès desquelles votre minable Cité n'est rien...

— Où sont-ils à présent ? cracha Hork. Et ne me dites pas qu'elles ont été effacées, délibérément détruites par une administration vindicative dans le passé de Parz.

— Non. » Adda sourit. « Vos ancêtres n'ont pas eu à cacher des preuves physiques... juste la vérité.

— Allez-y, racontez.

— Les Colonisateurs, dit lentement Adda.

— Quoi ? »

Autrefois, les humains voyageaient partout dans l'Étoile. Pour eux, la mer Quantique était aussi claire que l'Air dans leurs fabuleuses machines. Ils avaient même pu s'aventurer en toute impunité dans les

couches extérieures du Noyau. Et il y avait les merveilleux portails, qu'on appelait des Interfaces à trous de ver, qui permettaient aux humains de voyager, y compris à *l'extérieur de l'Étoile elle-même*.

Les humains, conformément aux commandements de leurs créateurs partis, les Archéo-humains, s'étaient mis à reconstruire l'Étoile. Et les mystérieux Colonisateurs, endormis dans leur soupe de quarks au sein du Noyau, étaient devenus hostiles à leur puissance grandissante.

Les Colonisateurs étaient sortis du Noyau. Des guerres brèves et destructrices avaient eu lieu.

Les machines humaines avaient été détruites ou emportées dans la mer Quantique, la population décimée, les survivants jetés dans l'Air libre sans presque aucune ressource.

Au bout de quelques générations, les récits sur les origines de l'Étoile, celles sur les Colonisateurs, devinrent une pâle légende, un détail baroque de plus dans la riche tapisserie de mots de l'histoire humaine et des mondes invisibles au-delà de l'Étoile.

Muub éclata de rire, son long visage aristocratique plissé de mépris. « Je suis désolé, monsieur, dit-il à Hork. Mais nous ajoutons le mythe au mythe. Combien de temps allons-nous poursuivre cette comédie ? J'ai des patients qui m'attendent.

— Fermez-la, Muub. Vous resterez ici aussi longtemps que j'aurai besoin de vous. »

Hork se força à réfléchir. Il ne disposait d'aucune ressource superflue. Il fallait s'occuper des blessés et des indigents, et, à plus long terme, rebâtir l'arrière-pays pour soulager la faim du peuple.

Et pourtant, et pourtant...

Si, en détournant un peu de main-d'œuvre, il pouvait écarter la menace xeelee de la Cité, du monde entier, en fait, alors il deviendrait le plus grand héros de l'histoire.

Il y avait de l'orgueil et de l'autoglorification dans une telle vision, Hork le savait. Et alors ? S'il parvenait à repousser les Xeelees, l'humanité n'aurait-elle pas raison de l'acclamer ?

Mais comment s'y prendre ?

Faire travailler des armées de chercheurs afin qu'ils reconstituent les légendes fragmentaires des origines de l'homme était impensable. Et il n'avait pas le temps d'attendre qu'une discipline comme l'« anatomie analogique » de Muub cogite sur son sujet d'études. Il devait définir des priorités, aller au plus direct, au plus concret.

Il jeta un coup d'œil perçant au magmontain. « Vous dites que ces êtres, les Colonisateurs, ont pris les Interfaces et les autres machines magiques, qu'ils les ont emportées dans la mer Quantique. Hors de portée de nos Pêcheurs. Nous n'avons donc aucune raison de penser que les machines ont été détruites ? »

Adda leva les yeux ; dérangée, la sangsue qui mordillait son œil glissa en travers de sa joue. « Ni aucune preuve du contraire. »

Muub renifla. « Voilà que ce vieux fou a le culot de parler de preuves ! »

Et si ces légendes au sujet des Colonisateurs et des anciennes technologies recelaient un soupçon de vérité ? Alors, peut-être, spécula Hork, certaines de ces machines *existaient-elles encore*, dans les profondeurs de la mer Quantique. Posséder une Interface serait intéressant...

« Muub », demanda-t-il, pensif, « comment pourrions-nous pénétrer dans la mer Quantique ? »

Le médecin le regarda, abasourdi par la question. « Nous ne le pouvons pas, bien entendu, monsieur. C'est impossible. » Ses yeux se plissèrent. « Vous n'êtes pas en train d'envisager de courir après ces légendes absurdes, de gaspiller des ressources pour...

— Gardez vos leçons, Médecin, rétorqua Hork. Pensez-y comme à... une expérience scientifique. À défaut d'autre chose, nous pourrions en apprendre beaucoup sur l'Étoile, et sur nos propres capacités... et peut-être infirmer une fois pour toutes ces légendes fantaisistes sur les Colonisateurs et les merveilles antiques. » *Ou bien*, ne put-il s'empêcher de rêver, *je découvrirai peut-être un trésor perdu par l'humanité depuis des générations.*

« Monsieur, il est de mon devoir de protester. Des gens continuent à mourir, partout dans l'arrière-pays. Parz elle-même pourrait être submergée par le flot de réfugiés qui approche. Nous devons abandonner ces fantasmes d'exploits impossibles et nous focaliser sur l'immédiat et le pratique. »

Hork étudia le Médecin : il était raide et tremblant dans son cocon de corde. Soudain, l'irritation du monarque vis-à-vis de la colère rigide de Muub fut balayée par une vague de respect envers la probité de cet homme. Il lui avait sans doute fallu beaucoup de courage pour oser s'exprimer de la sorte. « Muub, mon cher Muub, dès que j'aurai conclu cette réunion, croyez bien que je serai plongé dans l'immédiat et le pratique, dans les souffrances de dix mille êtres humains. » Il sourit. « Je veux que vous vous chargiez de ce projet. Atteindre la mer Quantique...

— C'est... une tâche... impossible », grogna Muub entre ses dents. Hork hocha la tête.

« Bien entendu... Apportez-moi des suggestions d'ici deux jours. »

Il se détourna alors, et, redressant le dos, s'élança vers la porte et son devoir.

Après qu'elle eut enduré un bref moment de sommeil agité dans les quartiers étroits de Deni, un messenger du Comité vint chercher Dura. C'était un petit homme plutôt triste dans une tunique élimée ; il avait la peau fine et pâle, et des yeux cernés, décolorés et enfoncés dans leurs coupelles. Il semblait ne pas avoir connu l'Air frais depuis bien longtemps, sans doute trop occupé par son devoir accaparant au cœur de la Cité.

On la conduisit hors de l'Hôpital et dans les rues. Ils traversèrent le Marché, ondoyèrent vers la Haute-ville en remontant Pall Mall. La grande avenue paraissait plus calme que dans son souvenir. Les files de voitures se déplaçaient bien plus aisément et il y avait de l'Air propre entre les véhicules clairsemés. Beaucoup de magasins, faiblement éclairés par leurs lampes à bois, étaient fermés – le désastre ayant frappé l'arrière-pays affectait manifestement l'économie de la Ville.

Néanmoins le bruit régnait, en dépit des circonstances, un vacarme grondant, permanent, et les quelques ventilateurs et puits de jour semblaient à peine suffisants. La claustrophobie étreignit Dura, elle qui, quelques jours plus tôt à peine, s'irritait face aux prétendues limitations des magmontains. Ses expériences avaient achevé de faire d'elle une paria, songea-t-elle, maussade.

Ils quittèrent le Mall en tournant non loin de son extrémité vers la Haute-ville, émergeant de façon surprenante dans la claire lumière de l'Air. Ils avaient pénétré dans une immense salle ouverte, un cube de centaines de hauteurs d'homme de côté. Ses bords étaient constitués de poutres légères qui laissaient les faces ouvertes sur le ciel clair – cet endroit devait s'accrocher au flanc de la Cité, telle une immense sangsue de bois, mais, bizarrement, l'Air n'y était pas plus frais que dans les entrailles de Parz, et l'on ne sentait aucune brise. En y regardant de plus près, Dura se rendit compte que les faces ouvertes de ce cube étaient couvertes d'immenses panneaux de clairbois ; elle se trouvait à l'intérieur d'une boîte transparente assez vaste pour contenir, estima-t-elle rapidement, un millier de personnes.

C'était impressionnant, d'une bizarrerie totale. Et comme à de nombreuses reprises auparavant, Dura ne sentit submergée de perplexité face à l'étrangeté de la Ville.

Le messenger lui toucha le coude. « Nous y voilà. Le Stade. Il est désert aujourd'hui, bien entendu. Lorsqu'on s'en sert, il est plein à craquer... Vous pouvez voir là-haut la Loge du Comité. » Il désigna un

mince balcon suspendu au-dessus du Stade lui-même. Sa voix était fluette et douceuse. « Les gens viennent ici pour regarder les Jeux – nos événements sportifs. Avez-vous des Jeux en magmont ?

— Pourquoi m’avoir amenée ici ? »

Le petit homme eu un mouvement de recul, ses coupelles oculaires à l’air tuméfié se fermèrent.

« Dura... »

Farr ?

Elle tournoya dans l’Air. Son frère se tenait à une hauteur d’homme d’elle ; il était calme et apparemment en bonne santé, vêtu d’une tunique ample. Adda et trois hommes de la Cité l’accompagnaient.

Elle nota tout cela durant le battement de cœur qu’il lui fallut pour traverser l’espace qui les séparait et prendre Farr dans ses bras. Il lui rendit son étreinte, mais, elle en prit lentement conscience, une étreinte pleine d’assurance : il l’entourait de ses bras et lui tapotait le dos, il la... *réconfortait*.

Elle le lâcha et le tint à bout de bras. Son visage était carré et sérieux. Il semblait avoir vieilli, et il y avait en lui quelque chose de leur père.

« Je vais bien, Dura.

— Oui, moi aussi. J’avais peur que tu sois blessé... l’Anomalie...

— Je n’étais pas dans les Cloches. J’étais en pause dans le Port...

— Peu importe, dit-elle avec amertume. Tu es trop jeune pour être envoyé en bas dans ces trucs.

— C’est pourtant comme ça que les choses se passent, dit-il gentiment. On a envoyé des garçons plus jeunes que moi dans les Cloches. Dura, rien de tout ça n’est de ta faute... même si j’avais été blessé, tu n’y aurais été pour rien. »

Il la *réconfortait vraiment*. Il avait tant grandi.

« De toute façon, ça fait un moment que je ne suis pas retourné au Port », poursuivit Farr. Il sourit. « Pas depuis qu’Adda a demandé à Hork de m’envoyer chercher. Je loge chez Toba.

— Comment va sa famille ?

— Bien. Cris m’apprend à Surfer. » Farr leva les bras en l’Air, comme pour garder son équilibre sur une planche invisible. « Il va falloir que tu essaies...

— Dura, tu y es arrivée, je suis heureux. » Adda patagea vers eux dans l’Air. La jeune femme jeta un rapide coup d’œil au vieil homme. Ses épaules, sa poitrine et le bas de ses jambes étaient encore couverts de bandages crasseux, mais il bougeait sans grande difficulté apparente. Derrière lui traînait un objet ressemblant à une peau de cochon, cousue et gonflée, qui montait et descendait tel un jouet en suivant sa progression maladroite.

Trouvant un endroit libre sur son visage – le plus loin possible de

la sangsue –, elle l’embrassa. « Je te serrerais dans mes bras si je ne craignais pas de te casser. »

Il renifla. « Alors tu as échappé à l’Anomalie. »

Elle narra brièvement son histoire. Les yeux de Farr s’arrondirent devant la description du vaisseau xeelee. Elle leur raconta comment les Êtres humains s’étaient tirés de l’Anomalie, leurs vingt morts. Tout en récitant les noms familiers, désormais perdus, elle se souvint de la cérémonie simple et émouvante des bûcherons.

Elle évoqua les cinq enfants magmontains qui logeaient, pour aujourd’hui, chez Deni Maxx. Farr et Adda sourirent et promirent de leur rendre visite.

« Maintenant, dites-moi ce que vous faites ici. Et pourquoi vous vous promenez avec un cochon mort. »

Adda grimaça, faisant glisser la sangsue sur sa joue plissée. « Tu vas voir... de sacrées stupidités, tout ça. » Il lança un coup d’œil aux autres membres de leur groupe. Dura reconnut Muub, le Médecin de l’hôpital, encadré de deux autres hommes.

« Viens, dit Adda. Autant s’en occuper. »

Les trois Êtres humains s’approchèrent de Muub et de ses compagnons.

Ils planaient ensemble, tous les six, près du centre de l’immensité vide du Stade. Dura avait froid et se sentait isolée en dépit de la moiteur du Pôle. Des cordes et des rails étaient suspendus en travers de l’énorme volume de vide qui les entourait, témoignage silencieux des foules que cet endroit pouvait accueillir.

Le Médecin, Muub, portait une sévère robe noire. Comme précédemment, Dura ne put s’empêcher de fixer l’imposant dôme de sa tête chauve. Il les accueillit avec un sourire professionnel manifestement forcé.

« Merci de nous accorder votre temps. »

Adda sourit. « Oh, parce que nous avons le choix ? »

Le propre sourire de Muub s’atténua. Il présenta rapidement ses deux compagnons : un contremaître du Port, d’une maigreur cadavérique portant le nom de Hosch et qui semblait connaître Farr, à en croire les regards revêches qu’il lui lançait. L’autre, un homme grand et mince, pareil à une branche d’arbre, s’appelait Séciv Trop ; Muub l’introduisit comme un expert du Champ. À l’instar de celle de Muub, la vieille tête délicate de Trop était rasée, dans le style des chercheurs de l’Université.

Muub leur fit une rapide description des ordres de Hork. « En toute franchise, autant vous le dire d’emblée, je ne suis pas sûr que ce programme signifie quoique ce soit, même si je comprends le raisonnement du Président. » Il regarda autour de lui, le visage dur.

« Il me suffit d'être ici, dans la fragilité de ce Stade, pour comprendre que nous devons trouver un moyen de nous protéger du danger aléatoire des Anomalies.

Dura fronça les sourcils. « Mais pourquoi sommes-nous ici ? Nous, les Êtres humains, je veux dire. Vous avez besoin de spécialistes. Que pouvons-nous vous apporter ?

— Avant tout votre expertise sur les Xeelees. Enfin, c'est ce que pense Hork, en tout cas. Et puis, à vrai dire, il n'y a personne d'autre... » Il leva les bras, comme pour enlacer la Cité. « Dura, Parz vous paraît peut-être vaste et riche, mais son économie a terriblement souffert des Anomalies. Toutes nos ressources sont consacrées à faire face aux conséquences, à la reconstruction de l'arrière-pays... toutes sauf nous, et nous sommes tout ce dont le Président a pensé pouvoir se passer. » Il leur sourit. « Nous sommes six, dont un gamin. Et notre mission est de sauver le monde. Peut-être y parviendrons-nous. Gloire à nous si tel est le cas ! »

Le silence recouvrit les lieux. Ils flottaient vaguement en cercle tous les six, s'étudiant mutuellement avec méfiance, tous sauf l'expert du Champ, Séciv Trop, dont les coupelles oculaires délicates s'abîmaient au loin.

« Eh bien, reprit Muub avec énergie, Hork m'a demandé de trouver des solutions pour accomplir l'impossible : descendre dans le Manteau inférieur plus bas qu'aucun humain ne l'a fait depuis la préhistoire. Et moi, j'ai à mon tour demandé à Hosch et à Adda de nous apporter des suggestions à partir desquelles travailler. Les Cloches du Port descendent à une profondeur d'environ un mètre, parfois deux. Nos premières estimations indiquent que nous devons aller au moins dix fois plus bas, dix mètres environ sous Parz, dans les profondeurs du Manteau inférieur. Séciv, tu es là pour préciser, si tu veux bien, pour ajouter tout ce que tu peux. »

L'interpellé hocha vivement la tête. « Je ferai de mon mieux, dans la mesure de mes faibles moyens », dit-il d'une voix aiguë et maniérée. C'était clairement le plus âgé du groupe. Son crâne presque nu était garni de petites touffes de cheveux jaunes d'ors rasés avec un soin tout relatif, et son costume, ample et équipé d'immenses poches, paraissait bien usé pour un représentant de la Cité d'un tel statut.

Un vieil homme plutôt attendrissant, décréta Dura.

« Pourquoi sommes-nous ici ? demanda Farr. Dans ce Stade ?

— À cause de votre ami. » Muub jeta un coup d'œil plein de doute à la peau de cochon. « Adda m'a dit qu'il préférerait démontrer son idée plutôt que la décrire. J'ai pensé qu'il valait mieux lui réserver autant d'espace que possible. »

Le contremaître du Port, Hosch, tordit son visage en un rictus de mépris. « Alors laissons donc ce vieux fou effectuer sa démonstration

avant que son fichu cadavre de cochon n'empuantisse tout le bâtiment. »

Adda sourit et tira sur la courte corde qui reliait la peau de cochon gonflée à sa ceinture. Il tint l'artefact macabre devant lui, savourant de toute évidence la réaction écœurée des trois citadins. Dura leur concéda que la peau était effectivement répugnante : on en avait grossièrement cousu les orifices avant de la remplir d'Air pour en gonfler la silhouette cubique, ce qui avait redressé les six ailerons. La face contrefaite et inhumaine semblait la fixer – sans parler de l'odeur, qui, en effet, commençait à se répandre.

« Est-ce un genre de plaisanterie ? Ce vieux fou pense-t-il que nous pouvons nous vêtir de peaux de cochons pour ondoyer jusqu'au fichu Noyau ? » railla le contremaître.

Adda agita la peau gonflée sous le nez du porion. « Raté, citadin. Vous autres, vous voyagez dans des chariots tirés par des cochons. Au début, je me suis demandé s'il ne serait pas possible d'utiliser ce genre d'attelage pour aller jusqu'au Noyau... Mais, bien entendu, les cochons ne survivraient jamais au voyage dans le Manteau inférieur. Alors nous devons *construire* un cochon... un cochon artificiel, en bois ou en Matos. Assez solide pour supporter la pression qui règne en bas. »

Séciv hocha la tête, sceptique. « Comment propulser un tel engin ? »

Adda pointa un doigt sur l'orifice de propulsion du cochon. « Avec des pets, bien sûr. Comme les vrais. » Il agita les ailerons gonflés. « Et voilà ce qui le maintiendra stable. » Il pressa la peau entre son bras et ses côtes bandées : de l'Air jaillit de l'orifice et le cadavre du cochon avança en oscillant dans l'Air en une épouvantable et comique parodie de vie.

Hosch éclata de rire. « Et d'où viendront les pets, magmontain ? De toi ? »

Séciv fronça les sourcils. « On pourrait imiter le fonctionnement interne de l'anatomie d'un cochon. La voiture transporterait de l'Air en bouteille chauffé par une provision de bois dans une chaudière nucléaire et expulsé par une valve. » D'un doigt délicat, il donna un petit coup hésitant à un aileron mou. « Il serait même possible de tenter de lui donner un gouvernail, en montant ces ailerons sur des cardans qu'on ferait fonctionner depuis l'intérieur. Et, avec un peu d'ingéniosité, les tuyères pour les pets pourraient s'avérer directionnelles. » Le vieil homme hocha la tête en direction d'Adda avec approbation. « Une suggestion pratique par bien des aspects. »

Adda se rengorgea sous le compliment, à son corps défendant, constata Dura ; quant à Hosch, il se renfrogna ouvertement.

« Mais comment supporter les conditions qui règnent dans le

Manteau inférieur ? Les Cloches m'ont appris que ce n'est pas seulement la pression qui détruirait un tel vaisseau, l'écrasant, pffft...» Il referma brusquement le poing, faisant sursauter Dura. Elle se demanda où il avait appris des trucs d'un théâtral aussi grossier.

« La matière nucléaire – la matière ordinaire – serait dissoute, poursuivit Farr.

— Bien sûr, dit vivement Hosch. Quiconque possédant un minimum d'expérience sait ça. Nos Cloches sont protégées de la pression par des champs magnétiques générés par les turbines de la Cité. »

Séciv Trop secoua la tête. « C'est un malentendu, Contremaître. Pour être précis, les Cloches sont approvisionnées par du *courant électrique* produit dans le Port... mais la coquille magnétique protectrice est suscitée au niveau de la Cloche elle-même, par les anneaux supraconducteurs qui l'encerclent. »

Hosch regarda le vieil homme des pieds à la tête. « Vous êtes Pêcheur, j'imagine. Nous avons dû être dans des équipes différentes...»

Muub lui toucha l'épaule. « Séciv a conçu la génération actuelle de Cloches, celles que vous empruntez tous les jours, Hosch. Votre vie dépend de son expertise ; toute moquerie me semble de fait malvenue, surtout de votre part. »

Hosch se calma. « Bon, et alors ? Ce qu'a dit le gamin reste valable. »

Séciv semblait imperméable au sarcasme. « On aurait simplement besoin d'entourer ce cochon artificiel d'anneaux supraconducteurs, et d'emporter à l'intérieur l'équipement générant le champ magnétique. » Il fronça les sourcils. « Bien entendu, cela augmenterait la masse du véhicule.

— Ne ferait-il pas chaud à l'intérieur du cochon de bois, demanda Dura, s'il y a constamment du feu nucléaire ? »

Séciv hocha la tête. « Oui, ce serait un problème... quoiqu'il ne présente en lui-même rien d'insurmontable. La source d'Air pour la propulsion en pose un plus sérieux. Les taux de compression de nos meilleures bouteilles ne sont pas très élevés. C'est suffisant pour une promenade en voiture à Air dans les fermes, mais nous sommes loin du compte pour une expédition de cette importance. » Il lança un regard triste à Adda. « Malgré tout, on devrait pouvoir s'en accommoder. Restent toutefois deux autres défauts accablants. D'abord, le manque de stabilité. Un cochon d'Air ne se résume pas à un anus et quelques ailerons, après tout. Il possède six yeux pour le guider...

— Eh bien », dit Adda, sur la défensive, « vous pourriez avoir six fenêtres de clairbois. Ou plus.

— Peut-être. Mais chacune devrait être surveillée par un pilote,

non ? Qui transmettrait ses instructions à un équipage, cinq ou six hommes qui devraient laborieusement manœuvrer les ailerons de direction en espérant régler les mouvements de l'engin. Adda, je crains que votre cochon de bois ne tourne en rond dans l'Air.

— Mais on n'est pas obligé d'utiliser des ailerons, objecta Dura. L'engin n'a pas à être exactement identique à un cochon, après tout. Nous pourrions peut-être utiliser des pets de propulsion qui viendraient de ses flancs.

— Oui. » Muub avait l'air pensif. « Ce serait bien plus précis. »

Séciv eut un sourire indulgent. « Mais je m'attendrais tout de même à ce qu'il soit instable. Qui plus est, je crains que ma seconde objection ne soit rédhitoire. »

Adda lui fit de gros yeux, sa sangsue sinuant sur sa joue.

« Votre mode de propulsion pourrait ne pas fonctionner dans le Manteau inférieur, et encore moins dans la mer Quantique. Sous de très hautes pressions, l'Air ne pourrait pas être expulsé, il serait refoulé à l'intérieur du corps du cochon. »

Hosch se gratta la tête.

« Loin de moi l'idée d'être constructif envers ce plan stupide, dit-il, mais ne peut-on pas projeter un champ magnétique à distance de la coque du cochon ? Les pets seraient expulsés dans l'Air à une pression normale. »

Séciv le considéra du regard et passa ses doigts osseux dans ses maigres touffes de cheveux ; il était évident qu'il cherchait une explication simple. « Mais l'Air expulsé se trouverait toujours à l'intérieur du champ magnétique, qui à son tour serait attaché au vaisseau par ses lignes. L'Air pousserait sur la coquille magnétique, ce qui tirerait le vaisseau en arrière. C'est une question d'action et de réaction, vous voyez... »

Muub le fit se taire d'un geste. « Je pense que nous pouvons te croire sur parole, Séciv. » Il sourit à Adda. « Monsieur, l'opinion générale semble d'accord pour dire qu'on ne peut pas travailler à partir de votre suggestion. Mais elle était ingénieuse et peut-être que – es-tu d'accord, Séciv ? –, que certains de ces aspects survivront dans le concept final. Il me semble également que nous pourrions utiliser cette idée pour réaliser des voitures à Air différentes de celles que nous avons à présent, des voitures qui pourraient se passer de cochons d'Air pour les tirer. Aucun des problèmes dont nous avons parlé n'existeraient si l'embarcation était employée à l'Air libre, après tout. »

Adda, qui tenait le cochon qu'il avait récupéré de son bras libre, parut inhabituellement satisfait de lui-même. Dura lui donna un petit coup de coude et dit à voix basse : « Tout ça te plaît, hein ? Tu oublies que tu es un vieux fou misérable. Tu vas semer le trouble chez eux. »

Le vieux magmontain lui jeta un regard noir. « Eh bien ? Qui est le suivant ? Ce Pêcheur a été si malin avec mes suggestions ; écoutons ce qu'il a à dire.

— En effet. Hosch ? »

Le contremaître écarta ses mains vides, ne s'adressant qu'à Muub. « Mon idée est simple, et je n'ai pas besoin de faire voler des dépouilles de cochons pour la décrire. Restons-en à ce que nous connaissons, voilà ce que je dis. Allongeons l'Épine... mais faisons-la aussi longue que nous en avons besoin en plongeant dans le Manteau inférieur. »

Séciv Trop se frotta le menton. « Eh bien, voilà qui a le mérite d'être familier, comme vous dites. L'Épine en bois devrait être protégée contre la dissolution dans le Manteau inférieur, mais nous pourrions utiliser des bobines supraconductrices pour y parvenir, comme nous le faisons à présent... Mais quelle formidable entreprise ce serait. Je doute qu'une telle Épine serait capable de conserver son intégrité structurelle à l'échelle de longueur requise. Et cela pourrait affecter la stabilité de la Cité elle-même. Les rubans d'ancrage pourraient-ils nous maintenir en place ici, au Pôle, avec un tel contrepoids ? »

Muub secouait la tête. « Hosch, nous ne disposons pas de ressources suffisantes pour un tel projet. Vous devez savoir que les convois de bois de la Croûte ont cessé depuis l'Anomalie, nous n'en recevons plus. Et, de toute façon, nous n'avons pas de main-d'œuvre...

— Et en cas d'Anomalie ? demanda Dura. L'Épine serait si fragile qu'elle serait détruite en quelques instants. »

Hosch croisa bras et jambes, roulant en boule son corps nerveux pour exprimer le caractère irrévocable de son opinion. « Alors c'est impossible. Autant arrêter de perdre notre temps et le dire au Président. »

Muub se tourna vers lui. « Franchement, Hosch, si telle devait être notre conclusion, je n'en serai pas désolé. Je préférerais ne pas perdre plus de temps et d'efforts avec ces divagations insensées que j'y suis obligé.

— Et pourtant non. » Le visage plissé de Séciv Trop exprimait de l'irritation. « Nous sommes loin d'une telle conclusion. Nous n'avons fait qu'éliminer des possibilités. Et nous avons peut-être obtenu certains éléments d'une solution réalisable. »

Muub, l'air revêché, tira sur un fil de sa robe. « Continue.

— Tout d'abord, nous savons que notre appareil hypothétique, qui devra être un genre de Cloche flottante, aura besoin d'un champ magnétique protecteur pour l'empêcher de se dissoudre, et de moyens de propulsion. Il devra être autonome, nos méthodes traditionnelles ne peuvent plus être mises en œuvre à de telles profondeurs ; nous

devons donc écarter l'idée d'être approvisionnés par la Cité. Par conséquent, l'engin devra transporter une turbine simple pour générer un champ protecteur.

— Comme se déplacera-t-il ? demanda Dura. Je croyais que vous aviez dit que les pets ne pourraient pas fonctionner.

— Non, ils ne pourraient pas, dit Séciv. Mais il y a d'autres moyens de propulsion...

— En ondoyant », intervint Farr, son visage rond s'animant. « Qu'est-ce que vous en dites ? Peut-être que nous pourrions fabriquer une Cloche qui ondoierait librement, une Cloche capable d'ondoyer.

— Parfaitement. » Séciv hocha la tête, satisfait. « Nous pourrions nous hisser le long du Champ, exactement de la même manière que nous ondoyons dans l'Air. Bien pensé, jeune homme. »

Muub tira sur l'une de ses lèvres. « Mais peut-être le Champ ne pénètre-t-il pas le Manteau inférieur...

— Exactement, dit Séciv. Le Manteau inférieur et la Mer sont imprégnés de particules chargées, des protons, des électrons et des hypérons, qui supportent le Champ.

— Et que ferions-nous ? ricana Hosch. Attacher une paire de fausses jambes à l'arrière ? »

Farr, dont l'imagination semblait s'enflammer, s'écria : « Non, on utiliserait des bobines supraconductrices. Comme les rubans d'ancrage. On pourrait les déplacer à l'intérieur de la Cloche, et...

— Bien pensé, une nouvelle fois, enchaîna Séciv. Mais on pourrait aller un peu plus loin. Il ne serait pas nécessaire de faire bouger les bobines elles-mêmes, physiquement ; c'est le déplacement du courant à l'intérieur qui pourrait générer le mouvement vers l'avant. »

Muub hochait lentement la tête. « Je vois. De manière à pouvoir faire circuler le courant d'avant en arrière.

— Le faire alterner. Exactement. On pourrait alors fixer les bobines à la coque. Et, bien entendu, ce type de véhicule serait économique, en quelque sorte : l'appareil de propulsion serait le même que celui de l'écran magnétique. » Il fronça les sourcils. « Mais nous aurions toujours le problème de la chaleur excessive générée par une turbine nucléaire au cœur de l'embarcation, dans un espace fermé... »

Hosch semblait réticent à parler, comme si, songea Dura, il réprouvait réellement l'idée d'apporter une contribution positive. « Mais on n'aurait pas besoin de combustion nucléaire, finit-il par arguer. Tout ce qui peut apporter de l'énergie à la turbine suffit... peut-être même des muscles humains.

— Non, je crains que nos muscles ne soient un peu trop faibles pour une telle tâche. Mais nous pourrions effectivement utiliser ceux d'animaux, un attelage de cochons, par exemple, relié à un genre de turbine, oui, en effet ! » Séciv rit et donna une claque dans le dos

d'Adda, ce qui fit tourner le vieil homme comme un ventilateur bandé. « On dirait bien que nous allons chevaucher des cochons jusqu'au Noyau, en fin de compte ! »

Adda se redressa, un grand sourire aux lèvres.

Muub regardait tous les membres du groupe. « C'est incroyable. » Il paraissait déçu. « Je crois que nous avons trouvé quelque chose que nous pourrions construire... quelque chose qui pourrait bel et bien fonctionner. »

Séciv tirait sur son menton. Dura n'avait jamais vu de mains si osseuses et si délicates. « Nous devrions construire un prototype, il y a peut-être des problèmes que nous n'avons pas envisagés durant la conception. Et, bien sûr, une fois la descente entamée, l'appareil rencontrera des conditions que nous ne pouvons que deviner.

— Et puis », dit Dura, dont l'échine la picotait, glacée, « il y a les Colonisateurs. En fait, la mission sera un échec si nous ne les rencontrons pas. Et ensuite ?

— Oui, ensuite... » répéta gravement Séciv.

Muub passa une main sur sa tête chauve. « Soyez maudits, soyez tous maudits... Vous avez trop bien réussi, je ne peux justifier un rapport affirmant au Président que son idée est irréalisable. » Il soupesa le contremaître du regard. « Hosch, je veux que vous vous chargiez de la conception, puis de la construction d'un prototype. »

Le mince visage livide du contremaître lui renvoya un regard plein de ressentiment.

« Utilisez ces magmontains, et vous disposerez d'un peu de temps avec Séciv. Quant à la main-d'œuvre, employez vos ouvriers du Port. Mais arrangez-vous pour que ça reste simple et bon marché, c'est compris ? Inutile de gaspiller là-dedans plus d'énergie que nécessaire. » Il pivota dans l'Air, signifiant à tous qu'ils pouvaient disposer. « Prévenez-moi lorsque le prototype sera prêt. »

Bras dessus, bras dessous, les Êtres humains suivirent Muub et les autres hors du Stade.

« Eh bien, ricana Adda, voilà une chance d'affronter les dieux du passé.

— Pas du passé, dit fermement Dura. Les Xeelees eux-mêmes ne sont pas des dieux... Mais ces Colonisateurs pourraient bien s'avérer des monstres, s'ils existent. Souviens-toi des Guerres du Noyau. »

Adda renifla. « Cette stupide expédition n'ira jamais aussi loin. Cette Cloche ondoyante sera écrasée.

— Peut-être. Mais inutile de faire la fine bouche. Je sais bien que tu as pris plaisir à jouer avec toutes ces idées. Et on ne peut qu'admirer l'imagination et l'esprit de ces citadins.

— Bien, et maintenant ? demanda Adda. Veux-tu retrouver ton

amie Ito ?

— Plus tard... J'ai quelque chose à faire d'abord... Je dois retrouver quelqu'un, la fille d'une amie de ma ferme. Une amie qui s'appelait Rauc. »

Adda réfléchit. « Est-ce que la fille sait ce qui est arrivé à sa mère ?

— Non, murmura Dura. Je vais devoir le lui apprendre. »

Adda hocha la tête, son visage froissé dépourvu d'expression mais semblant comprendre.

Un jour, se dit Dura, il faudra que j'aille jusqu'aux forêts du magmont, et que je le dise à Brow...

Elle jeta un coup d'œil à Farr. L'adolescent regardait quelque part au loin, le visage inexpressif. Elle eut l'impression de pouvoir lire dans ses pensées. *Des humains allaient construire un vaisseau en quête des Colonisateurs.* C'était effectivement une idée merveilleuse... Même si brûlait en elle, tout au fond, une petite étincelle de crainte pleine de respect.

Et Farr possédait la jeunesse nécessaire pour rêver devant une telle expédition.

Mais Adda avait raison : c'était une perspective totalement mortelle. Et il ne faisait aucun doute, se dit-elle, qu'en qualité d'experts de Hork au sujet des Xeelees, l'un des trois Êtres humains au moins serait affecté à ce voyage, pour peu que celui-ci soit un jour entrepris...

Elle tint le bras de Farr serré et se rapprocha de lui, déterminée à faire en sorte qu'il ne participe jamais au voyage auquel il était en train de rêver.

L'éveil s'imposa peu à peu à Mur.

Lentement, par lambeaux, par éclats, il prit conscience des arbres de la Croûte qui bruissaient, de la puanteur lasse de son propre corps, de l'éternelle lueur jaune de l'Air qui appuyait sur ses coupelles oculaires fermées. Il avait employé des boucles de corde effilochées pour s'attacher sommairement à une branche isolée ; il en sentait à présent la réalité indéniable, pénétrant dans la chair mince de sa poitrine et de ses cuisses.

Puis la douleur commença.

Son estomac, vide depuis si longtemps, parut implorer doucement, remplissant le centre de son corps d'une pulsation sourde et pesante. Ses articulations protestèrent quand il commença à bouger – la raideur articulaire était un effet secondaire inattendu de la faim, dans les mauvais jours, elle réduisait ses mouvements à ceux d'un vieil homme – et une couche de douleur aiguë tapissait l'intérieur de son crâne, comme si son cerveau s'apprêtait à se détacher de l'os.

Il ferma les yeux et enroula ses bras autour de son corps, sentant ses coudes osseux s'enfoncer dans ses côtes. C'était étrange, il n'avait jamais dormi aussi profondément que durant cette période incroyablement difficile. L'état de veille devenant de plus en plus insupportable, le sommeil se révélait a contrario de plus en plus séduisant, un domaine différent où se dissolvaient douleur physique et détresse mentale.

Si seulement je pouvais rester ici, songea-t-il. Comme ce serait facile de ne plus se réveiller...

Mais la douleur avait déjà trop pris racine dans sa conscience pour que cette option soit envisageable aujourd'hui.

Il rouvrit les yeux dans un soupir et tâta du doigt ses coupelles oculaires, frottant les bords durcis par des croûtes de sommeil. Puis il glissa doucement hors de sa souple élingue de cordes. Les autres Êtres humains – tous les quatorze – étaient dispersés le long de la lisière inférieure de la forêt, attachés à des morceaux de corde semblables au sien. Ils pendaient là, assoupis, comme des chrysalides d'insectes, des araignées difformes, peut-être.

Mur se laissa tomber hors de la forêt, évitant le regard de ceux qui étaient réveillés.

S'étirant, ses muscles encore douloureux d'avoir ondoyé la veille, il arracha une poignée de feuilles à l'arbre, puis plia les jambes et ondoya avec raideur, descendant dans le Manteau. À environ vingt

hauteurs d'homme sous la frange de la forêt, il souleva sa tunique et ramena ses jambes sur sa poitrine. Ses hanches et ses genoux protestèrent, mais il saisit ses mollets et tira ses cuisses près de son estomac. Au début, ses entrailles refusèrent d'obéir à cette incitation – comme tout le reste de son corps, son système digestif et ses processus d'élimination semblaient lentement tomber en panne, mais il s'obstina et maintint les bras enroulés autour de ses jambes.

Son rectum finit par se convulser et, avec une douleur qui déchira les profondeurs de son corps, un paquet de déchets fut expulsé dans l'Air. Il baissa les yeux. Les résidus qui descendaient dans le Manteau étaient compacts et trop sombres.

Il se nettoya avec sa poignée de feuilles.

Dia, sa femme, sortit à son tour du campement improvisé dans la forêt et flotta vers lui. Il la vit chasser les derniers restes de sommeil et compresser ses coupes oculaires à cause de la luminosité de l'Air, mais déjà elle dirigeait son regard sur les lignes de vortex, vers le Sud, vers le lointain Pôle, essayant d'évaluer la distance qu'ils avaient parcourue et celle qu'il leur restait à franchir dans cette immense odyssée.

Lorsqu'elle arriva près de Mur, elle le regarda, l'embrassa sur les lèvres et lui entoura la poitrine de ses bras. Il replia les siens sur elle et lui frotta le dos ; il sentait les os de sa colonne vertébrale à travers son poncho miteux. Ils n'avaient rien à se dire, aussi restèrent-ils accrochés l'un à l'autre, suspendus dans l'Air silencieux, la mer Quantique s'étendant sous eux.

Depuis que Dura et la citadine étaient parties dans leur voiture à Air en emmenant les enfants, y compris leur Jaï, les quinze Êtres humains abandonnés progressaient dans le Manteau en direction du Pôle. Les lentes pulsations des lignes de vortex marquaient les journées interminables de leur voyage. Faute de provisions, ils devaient suivre la lisière de la Forêt. Les feuilles étaient fort peu nutritives, mais elles servaient à faire oublier la faim au corps pendant quelque temps. Tous les trois ou quatre jours, ils se retrouvaient à cours de nourriture et devaient interrompre leur marche. Il y avait du gibier, mais la forêt ne leur était pas familière et les animaux, encore effrayés et éparpillés après la dernière Anomalie, se révélaient méfiants et difficiles à piéger.

Sans leur propre troupeau, les Êtres humains mourraient lentement de faim, brûlant leur énergie plus vite qu'ils ne pouvaient la remplacer dans cette expédition sans espoir et ses interminables journées de Nage lente et douloureuse. Mur ne pouvait oublier la richesse du « pain » que Dura leur avait apporté lorsqu'elle avait surgi de façon si inattendue en ondoyant dans le ciel, elle et ses stupéfiantes histoires de Cités suspendues dans l'Air.

Leur progression imperceptible était d'une lenteur désespérante.

Mur se sentait découragé chaque fois qu'il se réveillait et voyait le paysage du Manteau inchangé. D'autant que, même lorsque le Pôle approcherait, les Êtres humains devraient encore traverser l'arrière-pays, la ceinture de terre cultivée qui le ceignait. Comment les habitants de ces régions, qui souffraient eux-mêmes des conséquences des Anomalies, accueilleraient-ils ce groupe de réfugiés affamés arrivant à la Nage sous leurs fermes ?

La logique aurait voulu que les Êtres humains abandonnent. Leur meilleure chance de survie était de rester là, voire même de revenir un peu en arrière vers le magmont, d'essayer d'établir un nouveau campement à la lisière de la forêt. De cesser de gaspiller leur énergie dans cette expédition. Ils pouvaient construire un nouveau Filet, acquérir un nouveau troupeau de cochons. Ils pouvaient même, avait songé Mur dans un moment vertigineux, ondoyant dans l'Air silencieux, tenter l'expérience d'un troupeau de raies. Leur chair dure n'était pas aussi bonne que celle des cochons, mais elle s'amollissait quand on la grillait à la chaleur du feu nucléaire, sans parler de leurs œufs comestibles et faciles à conserver.

Mais ce n'était pas possible, bien entendu, car leurs enfants leur avaient été pris par Dura – la bien intentionnée – qui les avait emmenés au pôle Sud. Quand il plongeait son regard dans la terne lueur pourpre du Pôle, loin en magval, Mur avait la sensation qu'une chaîne aussi longue qu'une ligne de vortex le reliait directement à son garçon, une chaîne qui tirait inexorablement sur son cœur. Dura avait certainement agi dans le meilleur intérêt des petits. Mais Mur savait que sa seule chance de revoir son fils était de rester en vie et d'arriver au bout de cette expédition, jusqu'à la Cité du Pôle.

Il serra Dia dans ses bras une nouvelle fois, puis ils se séparèrent pour regagner la forêt afin d'affronter les autres et débiter leur journée de labeur.

« Dia ! Mur ! » La voix en provenance de la forêt irradiait l'excitation.

Troublé, le couple ralentit son ascension et leva les yeux. Philas tombait vers eux, ses jambes décharnées pédalant dans l'Air. Elle saisit leur bras pour se freiner lorsqu'elle les rejoignit.

Dia agrippa les épaules de Philas. « Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? »

L'autre, essoufflée, les os de son visage bien visibles sous ses cheveux attachés en arrière, secoua la tête. « Rien de grave. Mais... regardez. Regardez là-bas, en bas. » Elle pointa le doigt sous leurs pieds, dans le Manteau.

Tous trois se séparèrent et se penchèrent en avant dans l'Air. Mur s'efforça de suivre la direction indiquée par le geste de Philas. Il vit le déploiement ordonné des lignes de vortex, la tuméfaction violette de

la mer Quantique au-delà de l'Air cristallin. Rien d'inhabituel, en somme, sauf...

Là. Un tout petit point sombre dans l'Air, une trace de mouvement.

Il se tourna vers Dia. « Tu as une meilleure vue que moi. Qu'est-ce que c'est ? »

— Des gens, dit-elle en plissant les yeux. Un groupe. Vingt ou trente, peut-être. On dirait un campement. Mais il y a quelque chose au milieu...

— Quoi ? »

Philas vint regarder Dia en face.

« Est-ce que toi, tu le vois ? »

— Je crois », dit lentement Dia. Ses yeux s'étrécirent. « Mais ça peut ne rien vouloir dire, Philas... »

Mur était perplexe. « Qu'est ce que c'est ? Quoi ? »

L'incertitude et la peur froissaient le joli petit visage de Dia. « C'est un tétraèdre », dit-elle.

Les quinze Êtres humains se rassemblèrent à la lisière inférieure de la forêt et débattirent de ce qu'il convenait de faire. Dia, apeurée et incertaine, pensait qu'ils ne devaient pas perdre leur temps avec cette rencontre de hasard ; elle voulait simplement continuer leur long et difficile voyage en direction du Pôle. Mur la comprenait. Les Êtres humains étaient déjà divisés, sans énergie, de plus en plus apathiques. Maintenir le mouvement vers l'avant s'avérait de plus en plus difficile. Une fois leur élan évanoui, il leur serait peut-être impossible de le retrouver. Où qu'ils s'arrêtent, ils seraient perdus. Et c'était bien sûr insupportable pour ceux dont les enfants se trouvaient au Pôle.

Philas et les autres avaient de bons arguments en faveur de l'action. « Réfléchissez », dit-elle avec véhémence, ses bras maigres levés au-dessus de la tête tandis qu'elle parlait, les doigts largement écartés. « Et si c'est vraiment une Interface à trou de ver, un reste du passé ? Et si elle fonctionne encore ? »

— C'est impossible, dit Dia. Les Interfaces ont été emmenées dans le Noyau par les Colonisateurs, après les Guerres du Noyau.

— Le Manteau est grand, dit quelqu'un. Peut-être certaines Interfaces ont-elles été laissées en place...

— Oui, renchérit Philas avec impatience, réfléchissez. Nous savons qu'avant les Guerres, les Êtres humains pouvaient traverser le Manteau à grands bonds en se servant des trous de ver. Si c'est bien une Interface fonctionnelle qui se trouve en bas, nous pourrions achever notre périple en l'espace d'un battement de cœur ! »

Mur regarda autour de lui les visages rendus anguleux par la faim et l'épuisement. Philas tissait un rêve d'abandon de cet épouvantable voyage, le fantasme d'atteindre leur but en quelques instants à l'aide

d'une technologie aussi antique que magique. C'était séduisant, attirant, presque irrésistible.

En dépit de sa loyauté envers Dia, il sentit qu'il cédait au charme de cette chimère.

« Il y a des gens là-bas, dit-il lentement. Autour de l'Interface. Si c'en est une. Comment vont-ils réagir envers nous ? Est-ce qu'ils vont juste nous laisser arriver et la franchir ?

— Ce sont peut-être des Colonisateurs, dit Philas.

— De toute façon, dit quelqu'un, on ne le saura qu'en allant voir...»

Il y eut un murmure d'approbation. Dia baissa la tête. Philas et Mur furent désignés comme éclaireurs. Ils devaient se rendre jusqu'à l'artefact et mener leur enquête ; les autres Êtres humains resteraient dans la forêt jusqu'à leur retour.

Mur tenta de reconforter Dia. « Ça ne va pas nous prendre longtemps. Et peut-être...

— Peut-être *quoi* ? » Elle le fixa d'un regard amer. « Peut-être qu'il y a des magiciens là-bas qui peuvent nous rendre le petit Jaï. C'est à cela que tu t'attends ?

— Dia...»

Elle sembla s'effondrer sur elle-même, comme si l'Air abandonnait son corps.

« Nous allons passer le restant de nos vies ici. Ici. À mourir l'un après l'autre. N'est-ce pas, Mur ? »

Philas et Mur plongèrent depuis la forêt dans le Manteau. L'artefact en forme de tétraèdre pouvait se trouver à une demi-journée de trajet, aussi emportèrent-ils un sac contenant un peu de leur précieuse provision – qui ne cessait de diminuer – de viande de cochon.

Au début, Mur regarda fréquemment en direction de la Forêt. Le visage de Dia, tourné vers le bas, pareille à une petite feuille ronde, les suivit tandis qu'ils descendaient, bientôt trop éloigné pour qu'ils puissent déchiffrer son expression – puis elle rentra sous les frondaisons. Pendant un moment, Mur distingua les mouvements des autres qui se déplaçaient parmi les arbres, chassant, réparant des outils, des cordes et des vêtements abîmés. Mais le campement temporaire des Êtres humains finit à son tour par se perdre dans la tapisserie complexe de troncs et de branches qui composait la Forêt.

Mur passa un certain temps à scruter le paysage afin d'inscrire le dessin des troncs dans sa mémoire, de sorte qu'ils puissent retrouver les Êtres humains.

Philas descendait vers l'artefact sans un mot. Son mince visage dépourvu d'expression était tendu vers son but. Mur ne l'avait pas vue si concentrée depuis la mort d'Esk. Elle plongeait une main sûre dans

son sac avec régularité et mordait dans un morceau de viande.

Mur tombait entre les lignes de vortex, seul avec ses pensées. L'artefact et la petite colonie qui l'entourait grandissaient dans son champ de vision avec une lenteur agaçante. Mais il ne se passa pas longtemps avant qu'il puisse voir sans ambiguïté que l'artefact en question constituait bien un tétraèdre, d'environ dix hauteurs d'homme de côté.

L'histoire des Colonisateurs et de leurs Guerres du Noyau faisait partie des chroniques orales des Êtres humains. Lorsque les Archéo-humains avaient atteint l'Étoile, à l'issue du voyage depuis leurs propres mondes qui dépassaient l'imagination, cette dernière était vierge de toute vie humaine. Les Colonisateurs avaient été la première génération établie à l'intérieur par les Archéo-humains. C'était à eux qu'était revenue la tâche d'engendrer les premiers vrais habitants de l'Étoile : tous, les fragiles et mortels ancêtres des Êtres humains, les gens de Parz et de l'arrière-pays, tous les habitants du Manteau.

Comparés aux Êtres humains, les Colonisateurs étaient pareils à des dieux. Peut-être avaient-ils plus en commun avec les Archéo-humains, spécula Mur. Utilisant la technologie de ces derniers, ils avaient percé le Manteau avec des trous de ver et fondé d'immenses Cités qui voguaient dans le Manteau en vastes groupes organisés. Les premières générations d'êtres humains avaient travaillé avec leurs géniteurs, voyageant grâce aux trous de ver, et ils avaient bâti une société qui s'étendait à tout le Manteau.

Puis les Guerres du Noyau avaient commencé...

L'excitation gagnait Mur à mesure qu'ils se rapprochaient de l'artefact et du petit campement brouillon qui l'entourait. La fatigue et la faim l'affectaient tandis qu'il ondoyait, aussi prit-il conscience que ses pensées se faisaient plus lâches, plus fragmentées. Son crâne paraissait plein de visions et d'espoirs nouveaux, les douleurs et les protestations de son corps fatigué semblaient s'effacer. Était-il possible que ces gens soient vraiment des Colonisateurs, que cet artefact soit un fragment du passé magique ?

Il voulait le croire. Il était fatigué, si fatigué, de la douleur, de la mort, de tirer une maigre subsistance de l'Air impitoyable. Découvrir un artefact des Colonisateurs serait comme retourner dans les bras de parents morts depuis longtemps.

Il lança un coup d'œil à Philas et reconnut la même soif de croyance – la farouche espérance d'un foyer – dans son expression, mais aussi dans la posture de son corps tandis qu'elle ondoyait.

Lorsque cinq cents hauteurs d'homme environ les séparèrent de l'artefact, deux personnes se détachèrent du groupe devant le tétraèdre, ondoyant avec prudence à la rencontre des visiteurs.

Mur ralentit et se rapprocha de Philas.

Le couple du tétraèdre s'arrêta à une douzaine de hauteurs d'homme sous les Êtres humains : un homme et une femme armés de lances en bois. La femme s'éleva un peu avant de pointer son arme en direction du ventre de Mur. « Que voulez-vous ? »

Ce dernier l'étudia. Elle devait avoir dans les quarante ans. Sa lance était de belle facture, mais ce n'était qu'une lance, rien de plus sophistiqué qu'un morceau de bois aiguisé, rien que les Êtres humains n'auraient pu eux-mêmes fabriquer. La femme portait un poncho grossier muni de poches, taillé dans ce qui ressemblait à du cuir de porc, ainsi qu'un chapeau à large bord autour duquel des plis de tissu étaient attachés. Elle était musclée mais émaciée, son visage large et plat figé dans une expression peu engageante. « Eh bien ? Vous êtes sourds ? »

Mur soupira, la déception montant en lui. Il se tourna vers Philas.

« De toute évidence, ce ne sont pas des Colonisateurs.

— Qui sont-ils, alors ?

— Comment pourrais-je le savoir ? » rétorqua-t-il sur un ton irrité.

Il avança un peu, bras écartés, les mains vides. « Je m'appelle Mur. Voici Philas. Nous sommes des... réfugiés. » Il décida de ne pas parler des autres Êtres humains. « Nous avons tout perdu dans l'Anomalie. Nous essayons d'aller à Parz. Vous connaissez cette Cité ? »

Les yeux de la femme s'étrécirent. Mutique, elle leva sa lance, incertaine, puis la pointa à nouveau en direction de l'estomac de Mur, substituant l'agressivité à toute réponse.

« Nous perdons notre temps », murmura Mur. Mais Philas s'était détachée de lui, descendant vers les étrangers à grands battements tremblants et irréguliers de ses jambes maigres.

« Vous avez une Interface », dit-elle.

L'homme, un peu plus jeune que la femme, tout aussi sale et grimaçant qu'elle, rejoignit sa compagne ; il portait lui aussi un chapeau à large bord cabossé. Ils dévisagèrent les deux Êtres humains avec suspicion, évoquant à Mur un couple de cochons d'Air à l'attache.

« S'il vous plaît, dit Philas. Nous venons de loin. Nous tentons d'atteindre le Pôle. Pouvons-nous... » Elle bredouilla, réalisant combien ses paroles sonnaient stupidement.

« Est-ce que votre Interface pourrait nous aider ? » Elle les regarda l'un après l'autre. « Vous comprenez ce que je demande ? »

L'homme ouvrit une bouche dépourvue de dents et se mit à rire, mais la femme posa une main sur son bras pour l'arrêter. Sa voix demeurait sévère, bien qu'elle semblât s'être adoucie. « Oui, je comprends. Et vous avez raison, ceci est une Interface des jours anciens d'avant les Guerre du Noyau. Mais vous ne pouvez pas l'utiliser. »

Philas tremblait. « Nous paierons, dit-elle follement. Vous devez... »

Mur lui saisit les épaules et tenta de stopper ses tremblements du fait de sa propre inertie. « Arrête, Philas. Tu ne comprends pas ? Même si nous pouvions payer, *l'Interface ne fonctionne plus*. Ces gens sont aussi démunis que nous. »

Philas lui jeta un regard de reproche avant de se détourner, le corps secoué par de violents frissons.

L'homme et la femme les regardaient avec curiosité, aussi Mur se retourna-t-il vers eux avec lassitude. « Pourquoi n'écarterez-vous pas vos armes ? Vous voyez bien que nous ne représentons pas une menace. »

Ils abaissèrent prudemment leurs lances, les maintenant toutefois plus ou moins dirigées vers les Êtres humains. « Vous êtes vraiment des réfugiés du lointain magmont ? demanda l'homme.

— Oui. Et nous essayons vraiment d'atteindre un endroit nommé Parz, un endroit que nous n'avons jamais vu, mais qui se trouve au Pôle.

— Lequel ? demanda la femme. Le Sud ? »

L'homme ricana. « À partir d'ici, ça n'a pas grande importance, non ?

— Oh, ferme-la, Borz », répliqua la femme.

Mur entoura Philas de son bras. « Pourriez-vous nous laisser examiner votre Interface ? »

Honteux, il vit de la pitié amusée dans l'expression de la femme. « Si vous voulez, dit-elle. Mais restez près de nous deux. Vous comprenez ? Nous voyons assez de voleurs et de mendiants...

— Nous ne sommes pas des mendiants », dit Philas avec une étincelle de courage. Elle s'écarta de Mur et redressa les épaules. « Viens, alors. »

Borz et la femme se détournèrent et s'écartèrent de quelques hauteurs d'homme l'un de l'autre. Main dans la main, Mur et Philas avancèrent en ondoyant avec précaution.

Ils ne tardèrent pas à approcher de l'artefact, escortés par des lances et des sourcils froncés.

Mur serra la main de sa compagne. « Tu aurais dû dire que nous n'étions pas des voleurs, murmura-t-il. Je songeais à essayer de mendier un peu. »

Elle parvint à émettre un petit rire. « Ça n'aurait pas marché. Ces gens n'ont pas plus que nous avons... ou avions, avant de perdre notre foyer. » Elle désigna Borz, sur leur gauche. « Regarde le chapeau qu'il porte. »

Le couvre-chef était surmonté de plis d'un matériau fin, noué de liens passés par des trous dans le cuir. Mur imagina qu'on pouvait défaire ces liens, peut-être une sorte de filet tomberait-il alors autour de la tête.

« Il est bizarre, et alors ?

— Tu te souviens de ce qu’a raconté Dura sur son expérience dans la ferme ? Les bouteilles d’Air qu’ils lui faisaient porter, quand elle travaillait là-haut, près de la Croûte. Les masques...

— Oh, oui. » Mur hocha la tête. « Ces chapeaux doivent provenir de bouteilles d’Air...

— Donc, je dirais que ces gens étaient des coolies. Peut-être se sont-ils enfuis ?

— Mais ils devraient connaître l’existence de Parz...»

Philas eut un rire dénué d’humour. Elle semblait de nouveau se contrôler, mais son humeur était sombre. « Donc, ils nous cachent des choses. Et nous leur avons nous-mêmes menti. Ainsi va le monde, dirait-on. »

Mur fixait le chapeau de Borz. En-dehors de la voiture de Deni Maxx, c’était le premier artefact vaguement relié à la Cité qu’il ait jamais vu, et le reconnaître d’après la description de Dura conférait en quelque sorte une certaine véracité à son bizarre récit. Il se sentit étrangement rassuré par la confirmation de ce petit détail, comme si, quelque part au fond de lui-même, il s’était imaginé que Dura pouvait avoir menti, ou être folle.

Les gens du campement se tournèrent pour les observer, suspicieux et hostiles, tandis que Borz et sa compagne conduisaient les intrus. Il y avait peut-être une quarantaine de personnes dans la petite colonie, dont environ quinze enfants et nourrissons. Les adultes ravaudaient des vêtements, réparaient des filets, aiguisaient des couteaux, se prélassaient dans l’Air et bavardaient. Les enfants se tortillaient autour d’eux comme de petites raies, leur peau nue crépitant de gaz d’électrons. Rien de tout cela n’aurait paru déplacé dans un campement d’êtres humains, constata Mur.

Le cadre squelettique, incongru, net et sombre de l’artefact se dressait quelque peu à l’écart des activités humaines.

Borz et la femme restèrent en arrière pendant que les deux Êtres humains s’approchaient avec hésitation des formes géométriques agressives. Mur leva les yeux vers la structure. Les arêtes étaient constituées de barres à peine plus épaisses que son poignet, chacune d’environ dix hauteurs d’homme de long et usinée avec précision dans une substance terne et sombre. Les quatre faces triangulaires définies par les côtés n’enfermaient rien d’autre que de l’Air ordinaire – en fait, on y avait suspendu des bouts de filet afin de circonscrire une poignée de cochons d’Air querelleurs manifestement affamés au centre de la pyramide. Ailleurs, des sacs grossiers pendaient à des morceaux de corde ; sans doute quelques réserves de nourriture, de vêtements et d’outils.

Il avança, tendit une main hésitante et en posa la paume sur une

arête. Le matériau était lisse, dur, froid au toucher. Peut-être était-ce là le Matos dont Dura avait parlé et que les citadins – et Farr désormais, aussi inimaginable que celui puisse paraître, ce gamin avec qui Mur avait grandi – extrayaient des profondeurs effrayantes du Manteau inférieur.

« Pouvons-nous entrer ? » demanda Philas.

La femme rit. « Bien sûr. Votre ami avait raison... rien ne marche plus.

— Nous ne garderions pas nos cochons là-dedans s'ils risquaient d'être expédiés au pôle Nord à tout moment, grogna l'homme.

— J'imagine que non. »

Philas passa au travers d'une des faces du tétraèdre avec prudence. Mur la vit frissonner en franchissant le plan invisible dessiné par les arêtes. Elle flotta jusqu'aux cochons et se retourna dans l'Air en plongeant son regard vers les sommets de la pyramide.

L'homme – Borz – grogna. « Oh, et puis merde. » Il insinua la main dans l'un des sacs accrochés au cadre et en sortit une poignée de nourriture. « Tenez. »

Mur s'en empara : de la viande de cochon d'Air rance qui puait un peu. Il s'autorisa une grosse bouchée avant de fourrer le reste dans sa ceinture. « Merci, dit-il en mastiquant. Je vois que vous n'avez pas grand-chose en trop. »

La femme se rapprocha de lui. « Autrefois, dit-elle lentement, cette structure étincelait de lumière blanc-bleu. Comme si elle avait été faite de lignes de vortex. Vous imaginez ? Et c'était vraiment une Interface à trou de ver : on pouvait la franchir et traverser le Manteau en un battement de cœur. » L'espace d'un instant elle parut triste, nostalgique d'un temps qu'elle n'avait jamais connu, puis son expression de dédain réapparut. « C'est ce qu'on raconte, en tout cas. Mais ensuite, les Guerres du Noyau ont éclaté... »

Après avoir élevé plusieurs générations d'êtres humains, les Colonisateurs s'étaient soudain retirés. Selon l'histoire orale fragmentaire, ils avaient battu en retraite dans le Noyau, emportant la plupart des merveilleuses technologies des Archéo-humains et détruisant tout ce qu'ils avaient été contraints de laisser derrière eux.

Les Êtres humains avaient été abandonnés dans l'Air, sans défense, sans autres outils que leurs mains nues.

Peut-être les Colonisateurs s'étaient-ils attendus à ce qu'ils s'éteignent, songea Mur. Pourtant, il en était allé autrement. En effet, si les histoires que racontait Dura au sujet de Parz et de son arrière-pays étaient vraies, ils avaient commencé à se construire une nouvelle société en n'utilisant rien d'autre que leur propre ingéniosité et les ressources de l'Étoile. Une civilisation qui – même si elle ne rayonnait pas dans tout le Manteau – existait au moins à une échelle rendant

possible la comparaison avec la grande époque des anciens.

« Les trous de ver se sont effondrés, dit la femme. La plupart des Interfaces ont été emportées dans le Noyau, mais quelques-unes ont été oubliées... Comme celle-ci. Mais sa lumière est morte. À présent elle dérive dans le Champ, c'est tout...

— Je me demande ce qui est arrivé aux gens qui se trouvaient dans les trous de vers quand ils se sont effondrés », murmura Mur.

Philas dérivait hors du tétraèdre. « Viens », lui dit-elle d'un ton las.

Mur remercia Borz pour le morceau de nourriture, puis hocha la tête en direction de la femme, dont il ignorait le nom, s'avisa-t-il soudain.

Le couple réagit à peine, visages fermés. Mur remarqua qu'ils avaient gardé leur lance à la main.

Ils sortirent du petit campement en ondoyant. Un gamin les hua jusqu'à ce qu'un parent le fasse taire ; pas une fois Mur et Philas ne regardèrent en arrière.

Côte à côte, ils entamèrent leur ascension.

Mur leva les yeux vers la Forêt. « Le chemin du retour semble sacrément long. Tout ça pour une poignée de viande...

— Oui, dit Philas sur un ton féroce, mais nous aurions pu trouver des trésors. Des trésors dépassant notre imagination. Nous devons venir voir.

— Je me demande pourquoi ils restent là, près de l'Interface. Tu crois qu'elle les protège lorsqu'une Anomalie se produit ?

— J'en doute, marmonna Philas. Après tout, ils disent que ce truc flotte librement. C'est juste une relique, une ruine du passé.

— Alors pourquoi rester ?

— Pour la même raison qui fait que les *citadins* de Dura ont construit leur Cité au Pôle. » Philas agita la main vers le Manteau désert et les arcs des lignes de vortex. « Parce que c'est un point fixe dans tout ce vide. Quelque chose à quoi se raccrocher, quelque chose qu'on peut appeler un foyer. » Elle s'essuya les yeux d'un revers de main ; elle avait déjà l'air essoufflé. « C'est mieux que de errer au hasard, comme nous. Oui, bien mieux. »

Mur leva son visage vers la Forêt et ondoya avec énergie, ignorant la douleur dans ses cuisses, ses genoux et ses chevilles.

Dura s'assura que ce serait elle, et non son frère, que Hork choisirait pour participer au voyage dans le Manteau inférieur.

Au début, Adda tenta de justifier à Farr le raisonnement de Dura, de servir de pont entre eux, mais il voyait bien que le gamin était anéanti, se traînant tel un cochon d'Air pris au piège dans l'appartement de la Haute-ville prêté par Hork aux Êtres humains. Adda le regardait marcher de long en large avec nostalgie, et l'image de Logue jeune homme se superposait dans son esprit à celle de l'adolescent. L'expédition dans le Manteau inférieur présentait des aspects qui exerçaient une vraie fascination sur Farr : la possibilité de protéger sa sœur en prenant sa place, l'excitation intrinsèque du voyage lui-même. Farr évoluait au milieu du guet, entre enfance et maturité d'adulte ; c'était flagrant.

Toutefois, si l'un des trois Êtres humains devait participer à cette expédition absurde, c'était bien Dura. Farr n'était pas assez mûr et Adda lui-même n'avait plus la force d'affronter les défis que ce voyage allait comporter...

Il se maudit en silence. Même dans l'espace privé de son propre esprit, il commençait à utiliser le langage édulcoré des citadins, à se laisser influencer par leurs grises façons de penser. Au Noyau, tout ça !

La vérité était simplissime : quiconque monterait dans cet engin improvisé de bric et de broc à destination du Manteau inférieur y mourrait. Une certitude quasi totale que seule Dura, peut-être, au regard de ses qualités, de sa force mentale, pourrait un tant soit peu infléchir.

Aussi, sachant que la décision de la jeune femme était la bonne, Adda abandonna l'idée de convaincre Farr, réconfortant l'adolescent en s'abstenant de justifier quoique ce soit. Il ne s'efforçait plus que de le distraire de son obsession, de sa rancœur croissante envers sa sœur, se félicitant des amitiés que Farr avait nouées avec Cris et Bzya le Pêcheur durant son bref séjour dans la Cité, amitiés qu'il encourageait comme il le pouvait.

Lorsque Cris proposa une nouvelle fois de l'emmener Surfer, Farr commença par refuser : il ne voulait penser qu'à Dura. Mais Adda le poussa à accepter l'invitation, aussi deux jours avant le lancement, un petit groupe de quatre personnes, Cris, Farr, Adda et Bzya, partit dans les couloirs en direction de l'Air libre.

Adda s'était pris d'amitié pour le massif Pêcheur au corps mutilé ; il sentait que Bzya avait beaucoup soutenu Farr, probablement plus

que ce dernier ne s'en était rendu compte pendant son séjour au Port. À présent, Farr était libéré de son contrat par la grâce du caprice de Hork V et – ce qui montrait une fois de plus son immaturité, songeait Adda – il semblait éprouver bien peu de compassion pour Bzya, lui-même prisonnier de la situation à laquelle il avait échappé : les immenses salles des machines puantes du Port et les profondeurs du Manteau inférieur. De fait, Farr ne cessait de se plaindre du manque de disponibilité du Pêcheur.

Adda n'avait aucun scrupule à accepter l'aide de Bzya tandis qu'ils progressaient dans les corridors animés. Celui-ci, lorsqu'il lui prêtait son bras, s'avérait moins condescendant, moins insultant que n'importe quel autre citadin.

Les rues-couloirs devenaient plus nues, dépourvues de portes et de bâtiments à mesure qu'ils s'éloignaient du cœur de la Cité ; l'Air y était plus poussiéreux. Ils finirent par atteindre la Peau. Il faisait sombre, les lieux étaient déserts, presque inquiétants, et la coque de la Cité s'étirait au-dessus et au-dessous d'eux. Adda inspecta la qualité de la construction d'un œil critique : des plaques de bois incurvées faites de planches grossièrement coupées et clouées sur un épais squelette. Il avait l'impression d'être à l'envers d'un masque gigantesque. De l'extérieur, la Cité était imposante, y compris pour un magmontain qui connaissait le monde aussi bien que lui, mais de l'intérieur, on discernait aisément le caractère primitif de sa conception et de sa réalisation. Ces gens de la Ville n'étaient pas si avancés, en dépit de l'aisance avec laquelle ils utilisaient le Matos ; les Archéo-humains auraient sans doute ri de cette caisse en bois.

Ils ondoyèrent lentement, sans parler, jusqu'à ce que Cris s'arrête devant une petite ouverture découpée dans la Peau et actionnée par un volant. Aidé de Bzya, Cris tourna le volant grippé, qui grinça et produisit de petits nuages de poussière en bougeant : le sas s'ouvrit d'une seule poussée.

Adda se hissa dans l'encadrement puis s'élança à l'Air libre. Il s'écarta de quelques hauteurs d'homme de la Cité et flotta en respirant l'Air frais avec une bouffée de soulagement. Le groupe était sorti à mi-hauteur environ de la masse rectangulaire de la Cité, au *Milieu*, se corrigea Adda. La peau de Parz, tel le visage d'un géant, oblitérait la moitié du ciel derrière lui. La courbe imposante d'un ruban d'ancrage de Longitude passait au-dessus de sa surface grossière à quelques douzaines de hauteurs d'homme de là ; du gaz d'électrons crépitait autour des flancs de Matos du bandeau, rappel visible des courants effrayants qui passaient dans sa structure supraconductrice.

Adda eut l'impression que ses poumons se gonflaient. Tout autour de lui, les lignes de vortex traversaient le ciel lumineux pour plonger dans la flaque pourpre violacée du Pôle, sous la Cité. Ici, l'Air était

moite et épais ; ils se trouvaient juste au-dessus du Pôle, après tout, mais à l'intérieur de la Ville il ne pouvait se débarrasser de l'impression de toujours respirer les pets de quelqu'un.

Les deux garçons roulèrent dans l'Air en portant la planche de Surf. Adda fut heureux de constater que la vigueur juvénile de Farr reprenait le dessus tandis qu'il ondoyait avec énergie dans l'Air et réagissait à la revigorante sensation d'espace. Bzya rejoignit Adda ; les deux adultes flottaient dans le Champ telles des feuilles.

« Cette porte était un peu rouillée », dit sèchement le magmontain.

Bzya hocha la tête. « Peu de citadins utilisent les sorties pour piétons. »

Piéton. Encore un mot antique et inutile.

« Pour la plupart, ils ne sortent jamais des murs de la Cité. Et ceux qui le font parce qu'ils y sont obligés, comme votre ami le fermier au plafond, prennent leur voiture.

— Vous trouvez ça bien ou pas ? »

Bzya haussa les épaules. Il portait une salopette usée qui lui allait mal ; les muscles de ses épaules formaient des bosses sous le tissu grossier, comme des animaux indépendants. « Ni l'un ni l'autre. C'est comme ça, c'est tout. Ça l'a toujours été.

— Pas toujours », murmura Adda. Il explora le ciel de son œil valide, reniflant en essayant d'évaluer les conditions de rotation. « Et ça ne le sera peut-être pas pour toujours. La Cité n'est pas immunisée contre les changements causés par ces Anomalies inhabituelles. Même Hork, votre grand leader, l'admet. »

Le Pêcheur hocha la tête en direction des garçons. « Ça fait plaisir de voir Farr un peu plus heureux.

— Oui. » Adda sourit. « Le corps possède sa sagesse propre. Difficile de se souvenir de ses problèmes pendant qu'on fait des tonneaux dans l'Air. »

Bzya tapota sa panse. « J'aimerais pouvoir me souvenir d'avoir fait des tonneaux tout court. Mais je vois ce que vous voulez dire. »

La planche de Cris était prête. Farr la posa contre le Champ, sa résistance douce et inégale, puis Cris y mit les pieds en pliant les jambes à titre d'essai. Adda vit ses muscles se contracter alors qu'il exerçait une pression sur le Champ ; il étendait les bras et ses doigts semblaient chatouiller l'Air, comme pour en évaluer la force et la direction. Farr lui donna de l'élan, reculant d'une hauteur d'homme environ, et Cris fit se balancer la planche avec régularité : il glissait dans l'Air avec une grâce et une vitesse impressionnantes. Inséparables, le gamin et la planche semblaient ne faire qu'un.

Cris exécuta de lents et gracieux virages dans l'Air, puis, poussant la planche d'un mouvement de pivot de ses pieds presque trop rapide pour que l'œil larmoyant d'Adda le suive, il monta et redescendit,

bouclant la boucle en un unique mouvement serré. Le gamin volait au-dessus du visage aveugle de Parz ; tout autour de sa planche miroitante crépitaient les étincelles bleues du gaz d'électrons.

Il s'arrêta près de Bzya et d'Adda puis descendit de son Surf avec élégance. Farr vint les rejoindre en ondoyant. Encore un peu ébloui par l'habileté de Cris, Adda nota le contraste avec Farr : l'être humain possédait une force innée que le Pôle accentuait, mais à côté de la grâce athlétique de Cris, il paraissait peu coordonné, maladroit et massif.

Mais Farr n'avait pas bénéficié du luxe d'une vie passée à s'amuser dans l'Air.

« Tu te débrouilles bien sur ce machin.

— Merci. » Cris baissa sa tête aux cheveux bizarrement teints ; il ne semblait en rien imbu de ses capacités, ce qui était plutôt plaisant.

« On m'a dit que tu participes aux Jeux ?... » demanda Bzya.

Adda fronça les sourcils.

« Quels Jeux ?

— Ils ont lieu tous les ans, dit Farr avec enthousiasme. Cris m'en a parlé. Il s'agit de sports dans l'Air : le Surf, la Luge, les Aérobrates, la Boxe ondoyante. La moitié des habitants de Parz va au Stade pour y assister.

— Ça a l'air amusant. »

Bzya donna un coup de pouce pointu dans les côtes d'Adda. « C'est très amusant, espèce de vieux croûton. Vous devriez venir voir, si vous êtes encore là.

— C'est bien *plus* qu'amusant. » La voix de Cris était plus grave qu'à l'ordinaire, sérieuse. Adda l'étudia avec curiosité : il tenait Cris pour un bon garçon. Superficiel, certes, mais à même de faire un ami convenable pour Farr. À présent il semblait différent : son expression était intense, ses coupelles oculaires sombres et profondes.

« Les Jeux peuvent jouer un rôle important pour quelqu'un comme Cris, expliqua Bzya au vieil homme. Un moment de gloire, de l'argent, des invitations au Palais...

— C'est la troisième année que je pose ma candidature pour le Surf, dit Cris. J'ai toujours été dans les cinq premiers de ma génération. Mais c'est la première fois qu'ils me laissent participer. » Son expression se fit amère. « Et quand bien même je ne suis pas classé. J'ai tiré une mauvaise place, et... »

Adda avait conscience de la présence de Farr qui flottait maladroitement près d'eux, ses mains calleuses pendant lourdement à ses côtés. Le contraste avec Cris était douloureux. « Eh bien, dit-il en s'efforçant de ne pas paraître hostile au verbiage de l'enfant de la Cité, tu devrais aller t'entraîner, alors. »

Les deux garçons s'élancèrent. Cris monta sur sa planche et ne

tarda pas à filer de nouveau dans l'Air tel un insecte crépitant de gaz d'électrons sous le nez de Farr, qui ondoyait dans son sillage en poussant des cris d'excitation.

« Ne soyez pas si dur avec ce gamin, murmura Bzya. C'est un citoyen. On ne peut pas s'attendre à ce qu'il ait un grand sens de la perspective.

— Les Jeux ne signifient rien pour moi. »

Bzya tourna la tête vers Adda. « Mais ils sont tout pour Cris. Pour lui, ils représentent une chance, peut-être la seule qu'il aura jamais, de quitter la vie qui a été tracée pour lui. Il faudrait vraiment que vous ayez un cœur fait de Matos, vieil homme, pour ne pas ressentir de la sympathie envers un gamin qui fait ce qu'il peut dans l'espoir de changer son destin.

— Et après, Pêcheur ? Après ses quelques instants de gloire, lorsque les gens importants auront fini de se servir de lui comme de leur dernier jouet ? Qu'advient-il ?

— S'il est assez malin, et assez bon, ça continuera. Il pourra négocier ses dons contre une petite place dans la Haute-ville, avant de devenir trop vieux pour briller sur une planche. Et même s'il n'y parvient pas, bon sang, ce seront des vacances pour lui, magmontain. Des vacances loin de l'existence routinière qui constituera la plus grande partie de sa vie. »

On cria au-dessus d'eux. Cris avait grimpé très haut sur le visage de la Cité, et il filait maintenant vers le bas dans l'Air étincelant, près du bandeau de Longitude. Du gaz d'électrons tourbillonnait autour de sa planche, de son corps, crépitant, jetant des étincelles bleues. D'autres jeunes gens sortis des fissures de la Peau comme de nulle part, du moins Adda en eût-il l'impression, de toute évidence des amis de Cris, s'étaient joints à lui et filaient le long du ruban telles de jeunes raies.

« Ils ne devraient pas faire ça, murmura Bzya. C'est interdit. Si Cris se rapproche trop de la Longitude, les gradients du flux pourraient le réduire en pièces.

— Dans ce cas, pourquoi le fait-il ?

— Pour apprendre à maîtriser le flux, dit le Pêcheur. Pour apprendre à conquérir les gradients les plus redoutables, ceux auxquels il aura affaire pendant les Jeux, lorsqu'il Surfera au-dessus du Pôle. »

Adda renifla. « Donc, maintenant, je sais comment vous choisissez vos dirigeants : selon la façon dont ils tiennent en équilibre sur un bout de bois. Pas étonnant que cette Cité soit un tel foutoir. »

Le rire du géant rebondit sur le mur vide et mal fini de la Cité. « Vous ne nous aimez pas beaucoup, n'est-ce pas, Adda ?

— Non. » Il regarda Bzya avec hésitation. « Et je ne comprends pas comment vous avez fait pour garder votre sens de l'humour, mon ami.

— En acceptant la vie telle qu'elle est. Je peux poser des questions, mais je ne peux rien changer. De toute façon, Parz n'est pas l'espèce d'énorme prison que vous semblez imaginer. C'est le foyer de beaucoup d'individus, une sorte de machine conçue pour améliorer les vies de jeunes gens comme Cris.

— Dans ce cas, cette foutue machine ne fonctionne pas.

— Échangeriez-vous les expériences que Farr a vécues jusqu'à présent contre celles de Cris ?

— Mais la façon de penser de Cris est si étriquée ! Les Jeux, ses parents... Comme si cette Cité était le monde entier, sûr et éternel... Au lieu de...» Il cherchait ses mots. « Au lieu d'une boîte construite de bric et de broc avec du vieux bois de charpente qui flotte dans une immensité...»

Bzya lui toucha l'épaule. « Mais voilà pourquoi nous sommes là vous et moi, vieil homme. Pour faire en sorte que le monde reste à l'écart de gamins comme Farr et Cris, pour leur fournir un endroit qui paraît aussi stable et éternel que le paraissaient vos parents quand vous étiez enfant – jusqu'à ce qu'ils soient assez vieux pour affronter la vérité. » Il tourna son visage marqué de cicatrices et plongea son regard dans les lignes de vortex divergentes avec un soupçon d'anxiété. « Je me demande combien de temps encore nous y parviendrons. »

Là-haut, Cris Mixxax tournait encore et encore autour de l'énorme bandeau de Matos.

Le jour du lancement était arrivé. La bouche ouverte vers le bas du Port, ici, dans les profondeurs des Bas-fonds de la Cité, encadrait l'Air clair et jaune. Quelques personnes ondoyaient près de l'entrée, le regard plongé dans l'obscurité. Des ingénieurs bavardaient à bâtons rompus en attendant que Hork arrive et procède au lancement proprement dit. Une odeur de vieux bois coupé flottait dans l'air.

Dura était accrochée à un rail près du bord du sas d'accès, à l'écart de tous. Elle avait déjà dit au revoir à ses proches. Toba leur avait préparé un bon repas dans sa petite maison du Milieu, mais la réunion ne se s'était pas très bien passée – Dura avait dû faire de gros efforts pour pénétrer la réserve pleine de ressentiment de Farr. Elle avait demandé à Adda, discrètement, de se débrouiller pour le maintenir à l'écart du site de lancement aujourd'hui. Elle aurait déjà assez à penser sans avoir à porter le poids émotionnel d'une série d'adieux supplémentaire.

Même, songea-t-elle en entourant son torse de ses bras, si ces adieux se révélaient définitifs.

Elle baissa le regard sur l'appareil, étudiant des lignes qui lui étaient devenues familières au cours de semaines de conception, de

construction puis de tests. Hork V avait décidé de baptiser cet extraordinaire engin le *Cochon Volant*. Un nom laid et maladroit, mais qui capturerait peut-être l'essence de ce vaisseau qui ne l'était pas moins. La version finale, après deux prototypes peu concluants, consistait en un cylindre trapu de deux hauteurs d'homme de large et environ trois de haut. La coque de bois poli était percée de larges fenêtres de clairbois. Des panneaux se trouvaient également enchâssés dans les moitiés supérieures et inférieures du cylindre. La carlingue du vaisseau était cerclée de cinq solides anneaux de Matos du Noyau. On pouvait voir par les fenêtres les cochons d'Air dont les pets allaient propulser le vaisseau : les animaux tiraient sur leurs harnais telles des boules d'énergie. L'appareil était accroché à des câbles épais pendant d'énormes poulies de bois fendu, celles-là même qui d'ordinaire descendaient les Cloches dans la mer Quantique.

C'était donc là l'engin qui allait transporter deux personnes dans les profondeurs mortelles du Manteau inférieur. Il paraissait assez solide dans l'Air sale et crasseux du Port, songeait Dura, mais elle doutait d'éprouver le moindre sentiment de sécurité une fois en route dans ses entrailles.

Il y eut du vacarme au-dessus d'elle, le bruit de sas qui claquaient. Hork V, Président de Parz, resplendissant dans une combinaison scintillante, émergea de l'obscurité. On aurait dit qu'il luisait. Son visage barbu était fendu par un énorme sourire. Dura constata que Muub, le Médecin, l'accompagnait, de même que l'ingénieur Séciv Trop. « Bonjour, bonjour », lança Hork à Dura, lui donnant une grande claque sur l'omoplate. « Prête à décoller ? »

Sans répondre, Dura détourna sa tête pleine de regrets mêlés de craintes.

Séciv Trop la rejoignit avec légèreté, se posant près d'elle ; il lui toucha gentiment le bras. Les nombreuses poches de sa combinaison débordaient comme à son habitude d'objets inidentifiables et sans doute inutiles.

« Faites attention à vous. »

Elle commença par se détourner, irritée, mais il y avait une réelle sympathie dans le visage aux traits fins de l'ingénieur. « Merci », dit-elle avec lenteur.

Il hocha la tête. « Je comprends ce que vous ressentez... Ça vous surprend ? Ce vieux croûton de Séciv, bon à rien sans ses stylets et ses tablettes. Mais ça ne m'empêche pas d'être humain. Le voyage qui vous attend vous effraie...

— Me terrifie conviendrait mieux. »

Il grimaça. « Alors, au moins, vous êtes saine d'esprit. Votre famille et vos amis vous manquent déjà. Et vous ne vous attendez sans doute pas à revenir un jour. »

Elle ressentit une petite bouffée de gratitude envers l'ingénieur. C'était la première fois que quelqu'un exprimait à voix haute sa peur la plus évidente. « Non, franchement.

— Mais vous partez quand même. » Il sourit. « Vous faites passer la sécurité du monde avant la vôtre.

— Non, rétorqua-t-elle. Je fais passer la sécurité de mon frère avant la mienne.

— C'est plus que suffisant. »

Comme elle le soupçonnait, les citadins avaient insisté pour que l'un des Êtres humains participe au périple. Sans surprise, Adda avait été écarté du fait de son âge et de ses blessures, mais l'éviction qui avait tant frustré Farr n'était pas garantie d'avance. Aux yeux de ceux qui prenaient les décisions, son extrême jeunesse avait à peine contrebalancé son expérience d'apprenti Pêcheur. Dura avait été contrainte de négocier pied à pied.

Le choix du second membre d'équipage l'avait en revanche stupéfaite : Hork, le Président de Parz en personne, celui-là même qui se promenait à présent dans la baie, serrant les mains des ingénieurs. Dura le regarda avancer avec aigreur. Il devait être la proie des mêmes peurs qu'elle, et avait subi personnellement une énorme pression, durant ces derniers mois du moins ; malgré tout il semblait détendu, à l'aise, tout à fait sûr de lui. À vrai dire, il possédait une autorité naturelle qui mettait Dura mal à l'aise, la faisait se sentir minuscule et stupide.

« En voilà un qui porte bien sa peur », dit-elle avec amertume.

Séciv tira sur le coin de sa bouche. « Possible. Ou bien il craint beaucoup plus de ne pas faire ce voyage, de rester ici. Il mise gros là-dessus, vous savez... »

Cette expédition... Oui, Dura était au courant. Avec l'aide d'Ito et de Toba, elle s'était assez immergée dans la politique de Parz pour comprendre la situation du Président. Aussi peu raisonnable que cela semble, les citoyens de Parz s'attendaient à le voir résoudre leurs problèmes : qu'il abroge le rationnement de la nourriture, que les convois de bois recommencent à arriver et que la ville fonctionne à nouveau. Qu'on rouvre les *magasins*, bon sang. Son échec manifeste (mais comment aurait-il pu réussir ?) avait déstabilisé sa position. Certaines factions, à la Cour et au Comité élargi, réclamaient plus ou moins ouvertement sa tête.

Cette ridicule équipée dans le Manteau inférieur constituait l'ultime pari du monarque. Tout ou rien. S'il réussissait, alors lui, Hork, serait à son retour le sauveur de la Cité et de tous les habitants du Manteau. Mais s'il échouait, eh bien, songeait Dura, troublée, peut-être valait-il mieux pour Hork mourir dans un moment de gloire, dans les profondeurs du Manteau inférieur, plutôt que des mains d'un

assassin, ici, dans les couloirs lumineux de Parz.

Les membres de l'équipage accédaient au cœur du vaisseau par un sas inséré dans la partie supérieure du cylindre. Hosch, l'ancien contremaître du Port, avait vérifié les appareillages simples de l'engin ; Dura regardait ses minces épaules voûtées émerger du sas... Comme l'avait prévu Muub, il s'était révélé un bon chef de chantier en dépit de sa personnalité déplaisante. Il était parvenu à employer le savoir-faire fantaisiste de personnes telles que Séciv Trop, à marier de tels imaginatifs aux qualités pratiques des ingénieurs du Port.

Hosch leva les yeux et constata que Dura et Hork semblaient prêts. « Il est temps », dit-il.

Dura sentit quelque chose s'éloigner en elle. Comme dans un rêve, elle vit ses propres mains et ses jambes s'activer tandis qu'elle descendait vers l'appareil.

Elle franchit le sas avec raideur, se glissa le long de la file de cochons d'Air tirant sur leurs harnais puis devant la turbine effilée à leurs côtés. Se mettre en route lui procurait en définitive un sentiment de soulagement et de gratification – ainsi qu'une pointe d'épouvantable terreur pure.

Hork beugla des « au revoir » aux ingénieurs, à Muub, à Séciv et aux autres, serra la main maigre de Hosch et grimpa dans la cabine en glissant sa masse étincelante dans l'étroit passage – ignorant les excréments de cochon qui souillèrent son costume dans l'instant. Il tira l'opercule derrière lui puis verrouilla avec soin ses loquets de bois.

Pendant un instant, Hork et Dura flottèrent près du sas, seuls en ce lieu pour la première fois ; leurs regards se croisèrent. *À présent*, songea Dura, *à présent nous sommes liés l'un à l'autre, pour le meilleur et pour le pire*. Elle comprit à son expression que le Président se livrait au même constat – expression dans laquelle ne se lisait toujours aucune peur, mais bien un certain amusement et de l'enthousiasme.

Par le sang des Xeelees. Il adore ça !

Ils descendirent dans l'appareil sans un mot.

Les cochons étaient attachés vers l'avant du cylindre. Dura prit place près d'eux, dans son harnais lâche. Les murs de la cabine étaient tapissés de bouteilles d'Air, de réserves de nourriture, de placards remplis d'équipement et d'une latrine primitive. Des ventilateurs bourdonnaient et la pâle lueur verte des lampes à bois constellaient les murs.

Hork prit place au fond du vaisseau, face au panneau de contrôle tout simple placé devant l'une des plus grandes fenêtres et équipé de trois leviers et d'une rangée de boutons. Il roula ses manches sur ses bras avec toutes les apparences de la délectation.

On entendit des coups sourds sur la coque.

Souriant dans sa barbe, Hork répondit par de grands coups de

poings enthousiastes. « Et c'est ainsi », dit-il, le souffle court, « c'est ainsi que tout commence ! »

L'appareil démarra avec un petit sursaut. Dura entendit les hourras étouffés des ingénieurs dans le Port, le grincement des poulies tandis qu'ils commençaient à dérouler les câbles.

Le vaisseau sortit du Port au bout de quelques secondes. La lumière dorée de l'Air polaire en envahit l'intérieur, emplissant Dura d'une douleur nostalgique et claustrophobe. Des silhouettes de gens qui ondoyaient, parmi lesquels beaucoup d'enfants, accompagnaient l'appareil tandis qu'il entamait sa descente.

Hork riait. Dura le regarda, incrédule.

« Oh, voyons, dit-il avec vivacité. Nous voilà partis ! N'est-ce pas une magnifique aventure ? Et quel soulagement de *faire* enfin quelque chose, d'aller quelque part. Hein, Dura ? »

L'interpellée renifla, laissant ses traits exprimer pleinement son aigreur. « Eh bien, *Président*, me voilà partie pour l'enfer dans le ventre d'un cochon en bois. J'ai du mal à trouver une raison de sourire. Avec tout le respect que je vous dois. Et nous avons du travail. »

L'expression de Hork se durcit, et elle se sentit brièvement mal à l'aise – elle le côtoyait depuis assez longtemps pour avoir été témoin de plusieurs de ses titanesques crises de rage. Mais il se contenta une nouvelle fois de rire aux éclats. Sa présence bruyante, exubérante, avait quelque chose d'étouffant dans cette cabine encombrée. Dura se sentit gagnée par un mouvement de recul, comme si elle s'échappait en elle-même.

« Tout à fait d'accord, capitaine ! N'est-il pas temps que vous vous occupiez des cochons ? » tonna Hork.

Il avait raison ; Dura pivota dans son siège de corde. L'appareil ne serait pas décroché du câble avant un certain temps, mais ils devaient s'assurer que la turbine interne et les champs magnétiques étaient pleinement fonctionnels. Les harnais des animaux, installés en travers de la cabine dans le sens de la largeur, maintenaient leur arrière-train aligné sur les larges pales d'une turbine. Une mangeoire grossièrement creusée dans du bois était fixée à environ un micron des grossiers groins à six yeux des animaux ; Dura prit un sac de feuilles dans un placard et remplit la mangeoire de matière végétale, l'écrasant au passage : le délicieux parfum piquant des feuilles emplit la cabine. Dura se rendit compte que Hork se penchait sur sa console, de toute évidence pour faire écran aux odeurs. Quant à elle, eh bien, elle pouvait presque sentir les protons dégouliner sur sa langue.

Pour les cochons, c'était pour ainsi dire insupportable. Leurs coupelles oculaires disposées en hexagones se gonflèrent et leurs bouches s'ouvrirent toutes grandes. Ils se jetèrent contre leurs solides

harnais avec des grognements de protestation, leurs pets explosant dans l'atmosphère confinée.

Les larges pales de la turbine commencèrent à tourner sous leur pression régulière. L'odeur sucrée et musquée des flatulences ne tarda pas à imprégner l'Air de la cabine, rappelant à Dura, quand elle fermait les yeux, les senteurs de son enfance lorsque le troupeau était enfermé dans le Filet. Elle éparpilla quelques fragments de nourriture à portée des mâchoires ouvertes des animaux. Juste assez pour qu'ils aient de quoi manger, mais aussi peu que possible afin qu'ils éprouvent l'envie d'en avoir davantage.

L'anatomie d'un cochon d'Air en bonne santé était assez efficace pour lui permettre de générer des pets pendant des jours avec très peu de nourriture. Les cochons pouvaient parcourir des mètres en laissant la quantité nécessaire de leur encombrante masse se dissoudre en énergie de propulsion. Ces cinq animaux-là, bien que terrifiés et frustrés par les conditions dans lesquelles ils étaient parqués, n'éprouveraient sans doute aucune difficulté à alimenter la turbine aussi longtemps que nécessaire. Malgré tout l'engin disposait d'un système de secours, un poêle à bois nucléaire, au cas où la situation s'avèrerait suffisamment désespérée pour prendre le risque de produire de la chaleur dans un espace aussi exigu.

Hork abaissa les interrupteurs à titre expérimental en marmonnant dans sa barbe. Le vaisseau réagit par un frisson, aussi jeta-t-il un coup d'œil par la fenêtre, vérifiant l'effet des courants générés dans les anneaux supraconducteurs.

Le visage de Farr apparut soudain à l'extérieur, à la fenêtre opposée à celle de Dura. Son expression était solennelle et vide. Dura comprit qu'il ondoyait de toutes ses forces : ils devaient déjà descendre rapidement. Bientôt, ni lui ni personne ne pourraient plus les suivre.

Farr avait dû fausser compagnie à Adda ; ainsi lui offrait-il un dernier adieu. Elle se força à lui sourire et leva la main.

Un bruit sourd retentit dans la coque du *Cochon Volant* ; le petit appareil trembla dans l'Air avant de retrouver sa stabilité.

Dura fronça les sourcils. « Qu'est-ce que c'était ? »

Hork leva les yeux, le visage inexpressif. « Le câble du Port s'est détaché. Comme prévu. » Il lança un coup d'œil aux ombres profondes des anneaux supraconducteurs. « Nous tombons par nous-mêmes, à présent ; les courants qui circulent dans les anneaux nous font ondoyer vers les profondeurs de l'Étoile. Et les anneaux constituent notre unique moyen de rentrer chez nous... Nous sommes seuls, désormais, mais nous sommes en route. »

20.

Trois mètres de profondeur.

Dura était incapable d'appréhender ce que cela signifiait. Les humains vivaient confinés à l'intérieur du Manteau, dans une coquille d'Air superfluide de quelques mètres d'épaisseur à peine. Lors de son premier voyage avec Toba, du magmont au Pôle, si loin qu'elle avait senti qu'elle voyageait le long de la courbure de l'Étoile elle-même, elle n'avait franchi qu'une trentaine de mètres.

À présent, elle s'enfonçait sur plusieurs mètres à l'intérieur de la masse impitoyable de l'Étoile elle-même. Elle s'imagina que celle-ci écrasait leur minuscule embarcation de bois et les recrachait tels de minuscules parasites. Et se souvenir que leur voyage ne serait pas interrompu avant qu'ils n'atteignent une profondeur nécessaire à l'exécution de leur mission constituait une maigre consolation – si tant est qu'en fin de compte, l'inimaginable émergeait bien du Noyau pour venir à leur rencontre.

À la fin du second jour, ils se trouvaient déjà bien plus bas que la nébuleuse frontière de la couche d'Air habitable. Au-delà des fenêtres, la lumière dorée de l'Air s'était estompée : elle était devenue ambre, puis d'un orange plus foncé, et enfin d'un violet sanglant qui évoquait la mer Quantique. Dura pressa son visage contre le clairbois froid en espérant distinguer quelque chose, n'importe quoi : des animaux exotiques, des gens inconnus, inhumains, une structure quelconque à l'intérieur de l'Étoile. Mais il n'y avait rien d'autre que l'Air violacé et boueux s'épaississant et son propre reflet tordu, indistinct, dans la lueur verte des lampes à bois. Elle était piégée ici avec ses peurs – et avec Hork. Elle s'était attendue à se sentir minuscule et vulnérable dans cette minuscule boîte en bois qui plongeait dans les immenses entrailles de l'Étoile, mais l'obscurité épaisse de l'autre côté de la fenêtre la rendait claustrophobe ; elle se sentait prise au piège. Une fois de plus elle se réfugia en elle-même, s'occupant des cochons nerveux, dormant autant que possible et évitant le regard de son compagnon d'expédition.

Aussi ressentit-elle comme une intrusion, presque une agression, ses efforts décidés pour lui parler le troisième jour.

« Vous êtes pensive. » Sa voix était d'une gaieté choquante. « J'espère que cette aventure ne vous pose pas de, euh... problèmes philosophiques. »

Il avait abandonné sa console et dérivait dans la cabine, près de la station de travail de Dura, non loin des harnais des cochons. Elle

considéra son large visage chargé de graisse et le monticule de barbe autour de sa bouche. Lorsqu'on l'avait présentée à Hork, elle avait été fascinée et déconcertée – ce qui était sans nul doute son intention – par cet homme avec des cheveux *sur le visage*. Mais à présent, en y regardant de plus près, elle voyait comment les racines des tubes pileux de sa barbe étaient disposées selon un motif hexagonal bien net sur son menton... La barbe avait été transplantée, à partir de son cuir chevelu ou de celui de l'un de ses sujets moins fortuné.

Elle décida donc qu'il n'y avait rien d'impressionnant dans tout cela. Juste de la décadence. En outre, ses « cheveux de visage » jaunissaient plus vite que ceux de sa tête ; encore quelques années et Hork aurait l'air vraiment absurde.

Mais comme il était encombrant, et envahissant, et... *irritant*. Entre eux, la tension semblait crépiter tel du gaz d'électrons.

« Des problèmes philosophiques ? Je ne suis pas superstitieuse.

— Je n'ai pas suggéré que vous l'étiez.

— Nous n'avons pas de sentiments religieux envers les Xeelees. Je ne crains pas de nous attirer leur colère, si c'est ce que vous voulez dire. Mais les Êtres humains n'auraient jamais tenté seuls ce voyage au cœur de l'Étoile.

— Parce que les Xeelees s'occuperont de vous, comme une maman dans le ciel. »

Dura soupira. « Pas du tout. Au contraire, en fait... Nous devons accepter sans les remettre en question les actions des Xeelees parce que nous croyons qu'à long terme leurs buts bénéficieront aux humains en tant qu'espèce. Même si cela signifie la destruction de l'Étoile, même si cela implique notre propre destruction. »

Hork secoua la tête. « Vous êtes des rigolos, hein, vous autres, les magmontains ? Eh bien, c'est une croyance glaçante. Et sacrément peu réconfortante.

— Vous ne comprenez pas, dit Dura. Ce n'est pas censé nous réconforter. Là-haut... » Elle dressa le pouce vers le haut, vers le monde de la lumière et des humains. « Là réside mon réconfort. Dans ma famille et mon peuple. »

Hork l'étudia. Sous les couches de graisse, son visage était large, les traits grossiers, mais, elle voulait bien l'admettre, non dénué de perspicacité ni de sensibilité.

« Vous avez peur de la mort, Dura, malgré vos croyances. »

Elle rit et ferma les yeux. « Je vous l'ai dit, il n'est pas question de réconfort... Je n'ai aucune raison de craindre la mort... et pourtant, oui, j'en ai peur, là, maintenant.

— Ils ont foi en moi », dit Hork après avoir pris une profonde inspiration. « Nous allons survivre. Je le sens. Je le sais... »

Son visage était près de celui de Dura, si proche qu'elle sentait

l'odeur du pain sucré dans son haleine. Son expression était claire et résolue. Une aura de détermination semblait l'envelopper. L'espace d'un instant, Dura fut tentée de s'y vautrer, de se détendre au sein de sa force colossale comme s'il était son père, ressuscité.

Mais elle résista. « Donc, vous n'avez pas peur de la mort, dit-elle avec dureté. Votre pouvoir à Parz vous aidera à surmonter le désastre ultime ?

— Bien sûr que non, dit-il. Et j'ai peur. Cela vous surprend, n'est-ce pas ? Je ne suis pas stupide au point de manquer d'imagination pour ignorer la peur, magmontaine, et je ne suis pas non plus assez arrogant pour supposer que la mort ne peut pas m'atteindre. Je sais qu'en fin de compte, je suis aussi faible que n'importe qui face aux grandes forces de l'Étoile, et plus encore face à l'inconnu au-delà. Mais en cet instant particulier, je suis... » Il agita une main dans l'Air. « Je suis *euphorique*. Je fais autre chose qu'attendre que la prochaine Anomalie frappe Parz, ou affronter les dégâts causés par la dernière. J'essaie de *changer le monde*, de défier l'ordre des choses. » Ses coupelles oculaires étaient des puits d'obscurité. « Et je ne pouvais supporter l'idée de permettre à quiconque de se rendre dans l'obscurité au cœur de l'Étoile sans être de la partie. » Il la regarda. « Vous comprenez ?

— Certains disent que vous fuyez les véritables problèmes. Que le vrai courage serait de rester et de combattre le désastre, pas de ficher le camp pour une équipée spectaculaire et coûteuse. »

Il hocha la tête ; son sourire était grave. « Je sais. Muub est de ceux-là. Oh, ne vous inquiétez pas, je ne vais rien lui faire. C'est un point de vue. Que je partage, même, dans mes moments les plus sombres. » Il sourit. « Mais j'aime à croire que mon père aurait été fier de moi s'il avait pu me voir maintenant. Il a toujours cru que j'étais si... terre-à-terre. Si dépourvu d'imagination. Et pourtant... »

Il y eut un choc sourd contre la coque du *Cochon Volant* ; le petit appareil trembla dans l'Air. Les cochons couinèrent et s'agitèrent dans leur box et, en un même mouvement involontaire, Dura et Hork s'agrippèrent l'un à l'autre.

Le vaisseau se stabilisa. L'énorme ventre de Hork, liquide sous son enveloppe de tissu scintillant, pesait lourdement sur l'estomac et les seins de la jeune femme.

« Qu'est-ce que c'était ? »

Les petites touffes régulières de poils à la frange de sa barbe se soulevaient au rythme de sa respiration. « Des bergs de Matos, dit-il d'une voix tendue. C'est tout. Des bergs de Matos. Si l'un de nous était Pêcheur, nous n'aurions pas été surpris : c'est pour ça qu'ils viennent ici, pour les pêcher... Le *Cochon* est conçu pour affronter de petits impacts de ce type, il n'y a rien à craindre. » Ses bras enserraient

toujours Dura, et ses bras à elle étaient enroulés autour du torse de Hork, ses mains agrippant les couches de tissu dans son dos. Et voilà qu'il levait les mains pour lui caresser les cheveux. Tout à coup, elle eut envie de s'enfouir dans sa force colossale, de se cacher à l'intérieur de l'obscurité tiède des coupelles oculaires qui s'ouvraient, immenses, devant elle.

Les doigts de Dura tâtonnèrent sur les vêtements de Hork, trouvèrent une rangée de boutons le long de la couture, sur le côté, et elle sentit ses doigts à lui, épais et maladroits, qui se promenaient sur sa combinaison.

Une ultime trace de rationalité la poussa à étudier l'expression de Hork, sa bouche ouverte qui flamboyait, ses narines brillantes, et elle vit combien son besoin était aussi puissant que le sien.

Les vêtements de Hork s'ouvrirent, et Dura ôta une épaisse couche de tissu coûteux de son ventre et de sa large poitrine. Puis elle descendit sa main gauche le long de la courbe de son estomac, trouvant le cache ; d'un mouvement habile et tendre, elle sortit son petit pénis, l'enveloppa de ses doigts et le serra avec douceur. Il gonfla rapidement, poussant sur sa paume tel un minuscule animal. Hork avait ouvert la combinaison de Dura ; elle s'en débarrassa de quelques haussements d'épaule, donnant des coups de jambes impatients pour les extraire du tissu collant, puis laissa le vêtement flotter dans l'Air. Elle sentit la main de Hork remonter, sèche et chaude, le long de sa cuisse et entre ses jambes. Dura ouvrit doucement les cuisses et il fit courir ses doigts sur sa fente, les gestes emprunts d'une maladroite adolescente. Il y avait une tiédeur en elle, aussi se sut-elle prête – au plus profond d'elle-même soufflait déjà l'Air lubrificateur. Elle prit son pénis – il palpitait en rythme – et l'introduisit profondément en elle ; il la pénétra sans difficulté. Hork soupira, plongea le visage dans l'épaule de Dura ; elle tourna la tête et la posa sur ses cheveux. Le pénis de Hork était pareil à un cœur brûlant qui palpitait en elle, ses jambes, toujours habillées, chaudes et rugueuses contre les siennes tandis qu'elle commençait à battre des jambes en ciseaux, d'avant en arrière, le rythme de ses mouvements stimulant ses muscles internes. Elle sentit enfin Hork se contracter vigoureusement ; elle frissonna et l'entendit haleter, la masse lourde de son corps pesant sur le sien tandis qu'ils dérivait dans l'Air. Les muscles de Dura se resserrèrent autour du sexe de Hork, et pendant quelques secondes elle perçut des palpitations et des battements comme leurs corps s'efforçaient d'accorder leurs rythmes avant qu'ils ne fusionnent : une bouffée de triomphe la submergea lorsque les parois de son vagin palpitérent à l'unisson de la jouissance de Hork.

Ce fut rapide, et Dura jouit à son tour à peine quelques battements de cœur plus tard. Ils poussèrent un cri et frissonnèrent l'un contre

l'autre ; elle sentit les muscles du dos de Hork bouger sous ses doigts.

Il s'affaissa sur elle. Elle le tint contre son corps, recourbant ses doigts dans ses cheveux ; elle ne voulait pas abandonner cette masse énorme et sa chaleur réconfortante. Elle sentait son pénis encore en elle, petit et chaud. L'instant de proximité se prolongea et elle songea que cette relation dans les profondeurs mortelles de l'Étoile avec le dirigeant d'une stupéfiante Cité lui aurait semblée bien étrange si elle avait pu l'imaginer avant de quitter le magmont. Sans trop savoir pourquoi, l'image de Deni Maxx, la doctoresse énergique de l'hôpital de Muub, lui traversa l'esprit, et Dura s'imagina l'entendre dire : *Mais votre accouplement aurait paru bien plus étrange encore à un Archéo-humain. Nous pensons que leur mécanique sexuelle était basée non sur la compression, comme la nôtre, mais sur des forces de friction. C'est de toute évidence impossible pour nous, enchâssés comme nous le sommes dans du superfluide, aussi lorsqu'ils nous ont conçus...*

La sensation d'intimité s'évanouit lentement. Les bruits de l'appareil – les reniflements des cochons d'Air occupés à manger, le sourd bourdonnement de l'axe de la turbine, le lent sifflement des lampes à bois – s'insinuèrent dans le champ de conscience de Dura. La masse du corps de Hork paraissait de nouveau indépendante de son propre corps, et elle se rendit compte des plis de tissu coincés entre eux qui la gênaient, de la raideur suscitée dans son dos par sa posture, arc-boutée comme elle l'était sur le ventre de son partenaire.

Elle le repoussa gentiment. Le pénis de Hork quitta son corps dans un bruit doux et chaud.

Il la regarda dans les yeux et sourit – on aurait dit qu'il avait pleuré, songea-t-elle, étonnée – avant de réengager son pénis dans sa cache. Il tira sa combinaison autour de la circonférence de son estomac et Dura réunit les vêtements qu'elle avait enlevés.

« Eh bien, finit-elle par dire. Qu'est-ce qui nous a pris ? »

Il s'écarta lentement et se rassit dans le petit siège près de la console ; elle vit que sa combinaison étincelante était à présent nettement moins élégante, froissée et de travers sur ses épaules. « La peur », dit-il avec simplicité. Il avait retrouvé sa maîtrise, mais ne prenait pas la peine de reconstituer sa façade abrasive. Entre eux l'atmosphère avait changé ; la tension qui imprégnait le vaisseau depuis son lancement s'était dissipée. « La peur. Évidemment. J'ai eu besoin de... réconfort. De me perdre. Je ne sais pas si c'est une raison suffisante. Désolé.

— Inutile. » Elle se leva et plaça distraitement quelques fragments de feuilles dans la trémie des cochons. « J'en avais envie moi aussi. »

Il promena ses mains sur les instruments simples qui se trouvaient devant lui. « J'étais sincère, vous savez. En ce qui me concerne, je préfère être ici, à faire fonctionner cet appareil, que n'importe où

ailleurs sur l'Étoile. À Parz, les problèmes que je dois affronter tous les jours...»

L'espace d'un bref instant d'empathie, elle parvint à imaginer à quoi cela pouvait ressembler de se trouver dans la position de Hork – avec, reposant sur ses épaules, non seulement son propre sort, ou celui de sa famille, mais aussi celui de *milliers* de personnes. Elle observa l'expression de son visage, se souvint des traces de larmes qu'elle pensait avoir décelées et s'avisa qu'elle le comprenait.

« Rien n'est jamais résolu, vous voyez. C'est ça, le problème. Ou alors, quand c'est le cas, c'est pire le lendemain. » Il saisit les commandes. « Ici, au moins, je fais quelque chose. Je vais quelque part !

— Oui, mais quoi ? Et où allez-vous ? »

Il leva les yeux vers elle. « Vous savez bien qu'il n'y a pas de réponse à ces questions. Nous allons chercher de l'aide auprès de ceux qui sont jadis sortis du Noyau pour nous détruire.

— Et comment sommes-nous censé les trouver ?

— Vous parlez comme le sous-comité aux finances », dit-il, amer. « Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous placer dans une situation où *ils* peuvent *nous* trouver... Quels qu'*ils* soient. »

L'humeur de Dura changeait ; elle avait chaud, se sentait vaguement souillée, et les courbes étroites des murs semblaient à nouveau se refermer sur elle. Elle se rappelait à présent qu'ils ne s'étaient pas embrassés une seule fois... Elle n'*appréciait* même pas cet homme. « Alors, vous êtes content d'aller quelque part. N'importe où. Voilà donc à quoi sert tout ça ? À vous distraire, à vous éloigner de votre terrible fardeau ? Si c'est le cas, aviez-vous vraiment besoin de m'entraîner dans les profondeurs avec vous ? »

L'espace d'un instant il parut blessé, et ses lèvres s'écartèrent comme s'il était sur le point de protester. Puis il sourit, et Dura vit clairement le masque défensif se remettre en place. « Allons, allons... évitons de nous chamailler. Nous ne voulons pas être en mauvais termes lorsque nos hôtes sortis du Noyau viendront à notre rencontre, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas pouvoir me contenir aussi longtemps », dit-elle, méprisante, se tournant à nouveau vers les cochons pour les flatter et les calmer.

Il y eut un nouveau coup sourd contre la coque, un grattement le long de la carlingue du vaisseau. Il était plus doux que les autres, mais Dura découvrit qu'elle tremblait. Elle apaisa les animaux nerveux, leur parlant avec calme, et se demanda si elle avait eu raison – s'ils allaient attendre si longtemps, en fin de compte.

Le gaz d'électrons crépitant autour de ses anneaux supraconducteurs, le minuscule vaisseau de bois progressait un

centimètre après l'autre dans les profondeurs toujours plus denses de l'étoile à neutrons.

On avait prévenu Bzya qu'il allait être de double quart dans les Cloches. Aussi, ignorant quand il aurait de nouveau du temps libre pour sortir du Port entre deux plongées, il invita Adda et Farr à venir lui dire au revoir dans un endroit qu'il appelait un « bar ».

Adda éprouva quelques difficultés à trouver la petite salle encombrée nichée dans les profondeurs des Bas-fonds. La seule lumière provenait de lampes à bois crachotantes fixées aux murs ; dans l'obscurité verte et confinée, le vieux magmontain avait terriblement conscience d'être enseveli au plus profond de la Cité.

Dans un coin du bar se trouvait un comptoir où deux personnes semblaient servir à manger. Des rails s'entrecroisaient dans la salle sans ordre apparent ; hommes et femmes s'y rassemblaient en petits groupes, mangeant sans se presser des bols apparemment remplis de pain et bavardant à bâtons rompus. Adda vit des tuniques d'ouvriers, de la chair couturée, des membres épais et tordus ; de temps à autre, d'aucuns lui jetaient un regard étonné, voire suspicieux.

Bzya était seul sur une longueur de rail, près du mur du fond. Il vit Adda et leva le bras en lui faisant signe de le rejoindre ; trois petits bols étaient fixés à même le rail à côté de lui.

Mal à l'aise dans ses bandages, conscient du murmure des conversations partout autour de lui, le vieil homme se fraya un chemin dans cet endroit encombré.

« Adda... » Le visage déformé de Bzya se fendit d'un sourire et il indiqua un espace libre au magmontain. Ce dernier replia le bras autour du rail et s'installa aussi confortablement que possible. « ... Merci d'être venu. » Bzya jeta un bref et unique coup d'œil au-delà d'Adda, vers la porte, puis reporta son attention sur ses bols.

Adda avait intercepté son regard. « Pas de Farr, dit-il d'un ton lourd. Je suis désolé, Bzya. Je n'ai pas pu le trouver. »

Le Pêcheur hocha la tête. « J'imagine qu'il Surfe... »

— Je sais que vous avez fait beaucoup pour lui, quand il travaillait au Port ; il aurait dû... »

Bzya leva sa main épaisse.

« Laissez tomber... Écoutez, quand j'avais son âge, j'aurais préféré me perdre dans le ciel avec les Surfeurs plutôt que rester assis dans un endroit minable comme celui-ci en compagnie de deux vieux schnocks déglingués. Et, avec les Jeux qui commencent dans deux jours, ils n'ont plus qu'une chose en tête. Ou peut-être deux », dit-il, narquois. Il hocha la tête en direction des bols. « De toute façon, ça veut juste dire qu'il y en a plus pour nous. »

Adda regarda la rangée de récipients. Ils étaient un peu plus grands

que sa main en coupe, grossièrement creusés et fixés au rail par des éclats de bois. Ils contenaient de petites tranches d'une substance rappelant le pain. Avec prudence, Adda prit une tranche ronde. Elle était dense, tiède et humide au toucher. Il la retourna, dubitatif. « Qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

Bzya rit, l'air content de lui. « Je pensais bien que vous n'en aviez pas encore entendu parler. Il n'y a pas de bars en magmont, hein, mon ami ? »

— Je suis censé manger ce machin ? » dit l'autre en le fixant du regard.

Le géant tendit la main pour l'inviter à le faire.

Adda renifla la matière malléable, la pressa et en prit enfin une petite bouchée. Elle était aussi chaude, dense et détremmée qu'elle en avait l'air, déplaisante une fois en bouche et d'un goût aigre qu'il ne parvenait pas à identifier. Adda déglutit. « Répugnant. »

— Il faut le traiter correctement. » Bzya plongea la main dans le bol, la ressortit bien garnie et fourra le tout dans sa bouche. Ses grandes mâchoires s'activèrent : il mastiqua deux fois puis avala d'un coup, fermant les yeux tandis que la nourriture chaude descendait dans sa gorge. Au bout de quelques secondes, il eut un bref frisson et réprima un soupir. Puis il rota. « *Voilà* comment on mange le gâteau-bière. »

— Gâteau-bière ?

— Essayez à nouveau. »

Adda plongea la main dans le deuxième bol et porta à sa bouche une bonne poignée de gâteau... qui resta là, chaude, dense et éminemment indigeste. Enfin il se résolut à mâcher une ou deux fois avec détermination avant d'avalier, se forçant à ingurgiter la substance incompressible : le gâteau descendit dans sa gorge en formant une boule dure et douloureuse. « Fabuleux, dit-il quand elle eut disparu. Je suis vraiment content d'être venu. »

Bzya sourit et leva la main.

... Et de la chaleur parut monter en douceur depuis l'estomac d'Adda, envahissant son corps et sa tête ; ses paumes et ses pieds fourmillaient comme si des doigts invisibles les chatouillaient, son crâne semblait enfler, se remplir d'une tiédeur généreuse et agréable. Il baissa les yeux sur son corps, stupéfait, s'attendant plus ou moins à voir des étincelles de gaz d'électrons jaillir du bout de ses doigts et à entendre sa peau soupirer sous l'action de cette chaleur nouvelle. Sauf qu'il n'y avait aucun changement extérieur.

La vague de chaleur se dissipa au bout de quelques secondes, même si Adda continua de ressentir une subtile altération. Le bar semblait plus confortable – plus amical – qu'un instant plus tôt à peine, et l'odeur du gâteau-bière restant se faisait plaisante,

harmonieuse, *attirante*.

« À votre rencontre avec le gâteau-bière, mon ami, et à une nouvelle relation qui durera toute votre vie. »

L'agréable chaleur provoquée par le gâteau imprégnait encore Adda. Il donna dans ce qui restait de la substance au creux du bol un léger coup de doigts étonné. « Eh bien, je n'avais jamais mangé quelque chose d'aussi puissant, que ce soit en magmont ou en magval.

— C'est bien ce que je pensais. » Bzya prit un morceau de gâteau et le compressa entre ses doigts. « Farr apprécie aussi, je dois dire. C'est une maiche, une sorte de purée en grande partie composée de feuilles d'arbres de la Croûte. Mais fermentée dans d'énormes récipients de Matos pendant des jours...

— Fermentée ?

— On met de la toile d'araignée des vortex dans les cuves avec la maiche. Il y a quelque chose dedans, peut-être dans la matière brillante qui rend la toile collante... En tout cas ça réagit avec la maiche et ça la change en gâteau-bière. Magique.

— Sûr. » Adda prit une autre bouchée ; c'était tout aussi écœurant, mais l'anticipation des effets secondaires rendait le goût bien plus facile à supporter. Il déglutit et laissa la chaleur s'insinuer en lui.

« Combien ça coûte ?

— Rien. » Bzya haussa les épaules. « Les autorités du Port nous le fournissent. Autant que nous le désirons, du moment que ça ne nous empêche pas de faire notre travail.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? C'est dangereux ?

— Si on en abuse, oui. » Bzya se frotta le visage. « Ça agit sur les capillaires en les dilatant, et sur certains des principaux vaisseaux pneumatiques du cerveau. Le flux d'Air est subtilement altéré, voyez-vous, et...

— Et on se sent merveilleusement bien.

— Ouais. Mais si l'on en prend trop souvent, on ne s'en remet pas. Les capillaires demeurent dilatés...»

Adda parcourut le bar du regard, cet endroit sûr et merveilleux. « Ça me paraît bien.

— Sûr. Vivre dans votre tête serait extraordinaire. Mais vous ne pourriez pas fonctionner, Adda. Vous ne pourriez pas travailler. Au pire, vous ne seriez même plus capable de vous nourrir sans y être incité. Mais, oui, vous en seriez ravi.

— Et je ne pense pas que cette Cité soit très généreuse envers les gens qui ne peuvent pas garder un boulot ?

— Non, pas très.

— Les dirigeants du Port ne craignent-ils pas de perdre trop de leurs Pêcheurs à cause de ce truc ? Pourquoi le donner pour rien ? »

Bzya haussa les épaules. « Ils en perdent quelques-uns. Mais ils s'en

fichent. Nous sommes jetables, Adda. Former un nouveau Pêcheur ne prend pas longtemps, et il y a toujours quantité de recrues dans les Bas-fonds. D'autant qu'ils savent que le gâteau nous incite à rester ici, dans les bars, contents, tranquilles et disponibles. Ils y gagnent plus qu'ils n'y perdent. » Il mâcha bruyamment une autre bouchée. « Et moi aussi. »

Adda termina lentement son bol en observant avec prudence les effets grandissants du gâteau sur lui. De temps en temps, il agitait ses doigts et ses pieds, testant sa coordination. S'il en arrivait au point où il pensait perdre le contrôle, se promit-il, il arrêterait.

Le Pêcheur était retombé dans le silence. Ses doigts jouaient avec le gâteau.

« On m'a dit que vous travaillez en double poste. Aucune idée de ce que ça veut dire. »

Bzya eut un sourire indulgent. « Ça veut dire que je suis assigné aux Cloches deux fois plus souvent que d'habitude. C'est parce qu'ils font beaucoup plus de plongées.

— Pourquoi ?

— L'Anomalie. Le bois n'arrive plus en ville. Pas en quantité suffisante, en tout cas. Les gens râlent contre le rationnement de la nourriture, mais, à long terme, le manque de bois est tout aussi important. Espérons qu'ils ne devront jamais rationner le gâteau-bière... Bref, ils veulent davantage de métal du Noyau pour la construction.

— Construction ? Ils agrandissent la Cité ?

— Ils la reconstruisent. Ils le font en permanence, Adda, la plupart du temps dans ses entrailles. De petites réparations, de l'entretien. Bien que... » Il se pencha en avant, tel un conspirateur. « ... La rumeur prétend que ce ne sont pas seulement des entretiens de routine qui ont engendré cette demande.

— Et ce serait quoi ?

— Ils essaient de renforcer la structure de la Cité. De reconstruire son squelette avec plus de Matos. Ils ne s'en vantent pas, histoire d'éviter la panique, mais ils s'efforcent de rendre Parz plus robuste en cas de problèmes futurs. Comme une Anomalie plus proche... »

Adda fronça les sourcils.

« Ils peuvent le faire ? Ça va fonctionner ?

— Je ne suis pas ingénieur. Je n'en sais rien. » Bzya mastiquait distraitemment son gâteau. « Mais j'en doute, dit-il sans émotion. Parz est si énorme. Il faudrait arracher la moitié de ses entrailles pour la renforcer sensiblement. Et c'est une structure faite de tout et n'importe quoi. Elle s'est *développée*, je veux dire, elle n'a jamais été planifiée. Elle a été construite pour procurer de l'espace, pas pour être solide. »

Parz était l'un des premiers centres de peuplement permanent

fondés lorsque l'humanité s'était dispersée dans le Manteau après les Guerres du Noyau. Au début, c'était un édifice de corde et de bois, pas plus important qu'une douzaine d'autres, qui dérivait librement au-dessus du Pôle. Mais les corps des hommes et des femmes étaient nettement plus forts près du Pôle ; Parz s'était rapidement développée et sa position, au-dessus de l'unique point géographique de l'hémisphère sud du Manteau, lui avait conféré une importance stratégique et psychologique. Elle n'avait pas tardé à devenir un centre de commerce assez prospère pour s'offrir une classe dirigeante – la première depuis les Guerres. Le Comité avait été fondé, Parz avait été unifiée et s'était développée.

La richesse de la ville avait explosé avec la construction du Port : Parz était la première et la seule communauté du Manteau capable d'extraire et d'exploiter le Matos du Noyau. Bientôt, la communauté dispersée dans la couronne de Manteau autour de Parz, la région qui devait devenir l'arrière-pays, était tombée sous son influence économique. L'arrière-pays et la Cité avaient fini par fonctionner comme une seule entité économique, les matériaux bruts et l'argent des impôts allaient vers Parz, qui en retour distribuait le Matos, et, plus important encore, la stabilité et la régulation nées d'un système législatif élaboré. En fin de compte, seule la région du lointain magmont, sinistre et inhospitalière, était demeurée coupée de Parz, n'accueillant plus que quelques tribus de chasseurs et des bandes d'exilés, tels les Êtres humains.

Adda mordit dans un autre morceau de gâteau. « Je suis surpris que les gens aient accepté d'être annexés comme ça. Personne ne s'est battu ? »

Bzya secoua la tête. « Ils n'ont pas vu ça comme une conquête. Même si ça vous apparaît ainsi, Parz n'est pas un empire. Les gens se souvenaient encore de l'époque qui a précédé les Guerres, Adda, quand les humains vivaient en sécurité partout dans le Manteau. Nous ne pouvions revenir à cette époque, nous avions trop perdu. Mais Parz était mieux que rien : elle offrait la stabilité, une structure au sein de laquelle on pouvait vivre. Les gens se plaignent de leurs impôts, et personne n'ira vous dire que le Comité se montre toujours efficace, mais la plupart d'entre nous préfèrent payer des impôts plutôt que vivre comme des sauvages. Avec tout le respect que je vous dois, mon ami. » Il mordit dans son gâteau. « Et c'est encore vrai aujourd'hui, autant que ça l'a jamais été. »

Deux des bols étaient déjà vides. Adda se sentait séduit par cet endroit, par le fait qu'il aurait pu rester ici longtemps, assis avec Bzya, dans cette atmosphère amicale. « Vous le croyez réellement ? Regardez votre propre situation, Pêcheur, les dangers que vous affrontez tous les jours. Est-ce vraiment la meilleure des vies possibles

pour vous ? »

Bzya sourit. « Eh bien, j'échangerais ma place avec Hork n'importe quand si je pensais pouvoir faire son travail. Bien entendu. Et il y a quantité de gens plus proches de moi, dans le Port, que j'étranglerais avec plaisir si je pensais rendre le monde meilleur. Si je ne pensais pas qu'ils se contenteraient de trouver pire. J'accepte le fait que je suis au bas de l'échelle, Adda. Ou peut s'en faut. Mais je crois que les choses sont ainsi. Je me bats contre l'injustice et l'inégalité, mais j'accepte l'idée que l'échelle elle-même est nécessaire. » Il lança un regard attentif à Adda. « Je ne suis pas certain d'être très clair. »

Adda réfléchit. « Non, finit-il par dire. Mais ça ne semble pas avoir beaucoup d'importance. »

Bzya rit. « Maintenant, vous voyez pourquoi ils nous donnent ce truc gratuitement. Allez... » Il lui passa le troisième bol. « À votre santé, mon ami. »

Adda tendit la main vers le gâteau.

Quelques jours plus tard, l'emploi du temps de Bzya aurait dû lui donner le droit à un autre jour de repos. Adda chercha Farr sans le trouver, aussi se rendit-il tout seul jusqu'au bar. Il entra, malhabile et peu à l'aise dans ses bandages, plongeant son regard dans les recoins les plus obscurs.

Faute de Bzya, il tourna les talons.

21.

Il n'y avait pas de frontières définies à l'intérieur de l'Étoile, juste des changements progressifs quant au type de matière qui dominait à mesure que la pression et la densité augmentaient.

Aussi n'y eût-il pas de plongeon dramatique, pas de grands impacts tandis que le *Cochon* s'enfonçait de plus en plus profondément, juste une lente et déprimante diminution des derniers vestiges de lumière d'Air. Et la lueur projetée par les lampes à bois ne constituait qu'un piètre substitut ; leur lueur verte et trouble et les longues ombres vacillantes rendaient l'obscurité qui régnait dans la cabine tout à fait sinistre.

Pour Dura, recroquevillée dans son coin de l'embarcation, cette longue descente dans l'obscurité ressemblait à une mort lente.

La progression ne tarda cependant pas à devenir beaucoup moins régulière. Le vaisseau roula de façon alarmante et manqua même être retourné au moins une fois. Leurs ombres gigantesques se projetant sur le toit, les cochons peinaient et gémissaient pitoyablement. Hork rit ; ses coupelles oculaires semblables à des flaques d'obscurité verte.

Durar fit courir ses doigts sur les parois de bois à la recherche d'une prise.

« Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi sommes-nous bousculés comme ça ?

— Toutes les Cloches rencontrent des courants dans le Manteau inférieur. La seule différence, ici, c'est que nous n'avons pas d'Épine pour nous stabiliser. » Hork lui parlait lentement, comme à une idiote. Son hostilité hautaine était encore plus marquée depuis leur unique rencontre physique. « La substance du Manteau est différente de notre Air à ces profondeurs... C'est du moins ce que mes précepteurs me disaient. C'est toujours un superfluide de neutrons, en apparence, mais il est différent de l'Air. Il est *anisotrope* : ses propriétés changent selon la direction. »

Dura fronça les sourcils. « Donc, dans certaines directions il ressemble à l'Air, et il ne gêne pas notre progression. Mais dans d'autres...

— Il paraît épais et visqueux, et il cogne sur notre bouclier magnétique. Oui.

— Mais comment peut-on savoir dans quelles directions il ressemble à l'Air ?

— On ne peut pas. » Hork sourit. « C'est ça qui est amusant.

— C'est surtout dangereux », dit-elle, désagréablement consciente

du fait qu'elle paraissait très puérile.

« Bien entendu. C'est pour cela que le Port subit tant de pertes. »

... Et c'est là que j'ai envoyé mon frère, se dit-elle en frissonnant. Elle se sentait envahie par une étrange peur rétrospective. Ici, à la dérive dans ce cauchemar anisotrope, c'était comme si elle avait peur pour lui pour la première fois.

Et pourtant, au bout d'un moment, Dura se rendit compte qu'elle pouvait (presque) ignorer les secousses constantes et irrégulières. Immergée dans l'atmosphère chaude et fétide de leur vaisseau, accompagnée par la tiède puanteur des pets de cochons et le travail patient de Hork devant son boîtier de contrôle, elle parvint même à sommeiller.

Quelque chose entra violemment en collision avec le flanc de l'appareil.

Dura poussa un cri et s'éveilla en sursaut ; elle se sentait vibrer, comme si quelqu'un avait frappé son propre crâne. Elle regarda autour d'elle, les yeux écarquillés, cherchant l'origine du désastre. Les cochons poussaient des couinements furieux. Hork, toujours aux commandes, se moquait d'elle.

« Allez au diable. Qu'est-ce que c'était ? »

Il écarta les mains. « Rien qu'un petit signe de bienvenue de la part de la mer Quantique. » Il pointa le doigt. « Regardez par la fenêtre. »

Elle se retourna pour s'exécuter à travers le clairbois. Le Manteau était tout à fait obscur, mais les lampes à bois du vaisseau projetaient leur lueur verte sur quelques microns dans la matière trouble et agitée de turbulences. Des formes dérivait dans ce sombre océan : massives et irrégulières, beaucoup constituaient des îles assez grandes pour engloutir leur minuscule embarcation. Les blocs montaient en silence en direction du lointain Manteau – ou plutôt, comprit Dura, le *Cochon* tombait devant eux en se dirigeant vers le Noyau.

« Des bergs de Matos... Des îlots de matière hypéronique, dit Hork. Aucun Pêcheur ne s'attaquerait à des bergs de cette taille... mais aucun Pêcheur n'est jamais allé si profond. »

Dura observa d'un œil morose les énormes masses hypéroniques qui se mouvaient lentement. Elle se dit qu'avec un peu de malchance – s'ils se trouvaient à la fois confrontés à une masse assez importante et à un courant contraire –, leur petite embarcation serait broyée tel le crâne d'un enfant, protection magnétique ou pas. « À quelle profondeur sommes-nous ? »

Hork consulta les cadrans rudimentaires de son tableau de bord ; sa barbe frottait doucement sur leurs surfaces de clairbois. « Difficile à estimer », dit-il, dédaigneux. « Nos gentils experts ont fait preuve de beaucoup d'intelligence en trouvant le moyen de nous faire aller si loin, mais pas au point de nous dire où nous sommes. Mais d'après

moi...» Il plissa le front. « Peut-être à cinq mètres sous la Ville. »

Dura eut un hoquet. Cinq mètres... Cinq cent mille hauteurs d'homme. Hé, même un Archéo-humain aurait été abasourdi par un tel voyage !

« Bien entendu, nous n'avons pas vraiment de contrôle sur notre position. Tout ce que nous pouvons faire, c'est descendre et, si nous survivons, remonter. Mais nous pourrions ressortir n'importe où. Nous ne savons pas du tout où ces courants nous emportent.

— Nous en avons déjà parlé. Où que nous émergions, il nous suffira de suivre le Champ jusqu'au pôle Sud. »

Hork lui sourit. « Mais nous pourrions nous retrouver à des dizaines de mètres de la Cité... Nous pourrions mettre des mois à rentrer. Et nous devrions nous reposer sur votre savoir-faire de magmontaine pour survivre dans les lointaines contrées sauvages de l'Étoile. Je me placerais entre vos mains, et je ne doute pas que le voyage se révèle alors... intéressant. »

Les impacts des bergs hypéroniques étaient à présent denses et rapides. Hork tira sur les leviers de bois de son panneau de contrôle et ralentit au maximum leur progression ; Dura observait les formes de plus en plus imposantes se grouper autour du *Cochon* – seuls les murs invisibles du bouclier magnétique les empêchaient de l'écraser.

Hork finit par relever ses contrôles d'une chiquenaude et s'écarta du panneau. « Vous pouvez laisser les animaux se reposer, dit-il à Dura. Nous n'irons pas plus loin. »

Dura fronça les sourcils et regarda par les fenêtres en plissant les yeux.

« Impossible de descendre plus bas ? »

Hork haussa les épaules et bailla de manière élaborée. « Sauf si un passage s'ouvre entre les bergs. Ils forment une masse solide à partir d'ici, vous pouvez le voir par vous-même. Non, c'est la fin du voyage. » Il dériva vers le haut à travers la cabine, ramassa quelques fragments de feuilles intactes dans la mangeoire des cochons et les mastiqua sans enthousiasme. Puis il en tendit quelques-unes vers Dura. « Tenez », dit-il.

Pensive, Dura accepta la nourriture. Le gémissement de la turbine s'était interrompu et elle flottait dans un silence seulement troublé par la respiration rauque des cochons et les chocs doux et sourds des fragments de matière hypéronique contre le champ magnétique. Les cochons, toujours attachés dans leurs harnais, tremblaient, paniqués par l'absence de mouvement ; leurs six yeux roulaient. Tout en mangeant, Dura passa la main sur les pores dilatés de leurs flancs. Le simple fait de rassurer les animaux effrayés, de s'occuper de créatures qui avaient encore plus peur qu'elle, parut l'apaiser.

Hork croisa les bras ; les muscles imposants de ses épaules se

gonflèrent sous son costume scintillant. « Eh bien, si ce n'est pas le pique-nique le plus bizarre que j'ai jamais connu...

— Que faisons-nous à présent ?

— Qui sait ? » Il lui sourit avec un soupçon de son charme professionnel. « Peut-être que c'est tout ce que nous sommes venus chercher si loin. » Il montra la fenêtre. « Du Matos. Dur, dangereux et mort. De toute façon, ce n'est pas terminé. Nous venons d'arriver, après tout. Nous pouvons rester ici pendant des jours, s'il le faut. »

Dura lâcha un rire acerbe. « Vous devriez peut-être sortir et prononcer un discours. Réveiller les Colonisateurs de leur sommeil d'un millier d'années. »

Hork l'étudia, impassible, sa lourde mâchoire mastiquant ; puis il se détourna, la snobant totalement.

Elle se sentit seule et un petit peu sottte. Dans le silence retrouvé de la cabine, la peur s'abattit de nouveau sur elle. Elle se remit à caresser les cochons tremblants tout en suçotant des feuilles.

Combien de temps allaient-ils devoir attendre ici avant que Hork ne laisse tomber, s'interrogea-t-elle, ou, idée terrifiante, avant que *quelque chose se produise*.

En fin de compte, ils n'eurent pas à attendre bien longtemps...

Hork cria, d'une voix rendue grêle et aiguë par la terreur.

Dura s'était rendormie sans s'en apercevoir. Elle se réveilla en sursaut ; l'Air était moite dans ses poumons et ses yeux. Elle regarda rapidement autour d'elle.

La lueur verte des lampes remplissait la cabine d'étranges ombres nettes. Les cochons couinaient, terrifiés, se cabrant dans leurs harnais. Hork, toute son arrogance et sa suffisance enfuies, avait reculé contre un mur, sa combinaison froissée et tachée, ses mains cherchant en vain une arme. C'était comme si les occupants du *Cochon Volant*, aussi bien les humains que les animaux, avaient jailli depuis le centre de l'embarcation cylindrique tels les fragments d'une lente explosion. Dura cligna des yeux pour tenter d'éclaircir son champ de vision. Elle vit que... non, *ce n'en était pas une* : au centre géométrique du cylindre, au point focal de toute cette terreur, flottait une autre personne. Un troisième humain, ici, où aucun humain ne pouvait se trouver.

Ou plutôt, réalisa-t-elle en regardant mieux, c'était... quelque chose. De forme humaine. Elle vit une femme massive, de toute évidence plus âgée qu'elle, vêtue de ce qui aurait pu être une tunique de Pêcheur. Mais le tissu luisait d'une douce lueur pourpre et semblait dépourvu de coutures. Des cheveux d'un noir profond étaient attachés serré autour du crâne. Une lueur violette sortait de ses coupelles oculaires, de ses narines et de sa bouche.

... Mais Dura distinguait quelque chose dans les coupelles. De la chair, des sphères qui bougeaient indépendamment du visage, comme des animaux piégés à l'intérieur du crâne.

Elle sentit les feuilles qu'elle avait mangées remonter dans sa gorge et elle eut envie de crier, de griffer les murs pour échapper à tout cela. Néanmoins elle se tint aussi immobile que possible en se forçant à étudier l'apparition.

« On dirait une femme, murmura-t-elle à Hork. Un humain. Mais c'est impossible. Comment un humain pourrait-il survivre ici ? Il n'y a pas d'Air à respirer, ou...

— Ce n'est pas un humain, c'est évident », reprit l'autre avec impatience, quand bien même la peur le faisait encore haleter. « C'est... autre chose, qui utilise une forme humaine. Un sac de feu à forme humaine.

— *Quoi d'autre ? Qu'est-ce que c'est ?*

— Comment suis-je censé le savoir ?

— Vous pensez que c'est un Xeelee ?

— Aucun humain n'a jamais vu de Xeelee. Et de toute façon, les Xeelees ne sont qu'une légende. »

Aussi stupéfiant que ce soit, elle sentit la colère monter en elle. En un moment pareil, il la *traitait de haut*. Foudroya Hork du regard, elle siffla entre ses dents : « C'est bien à cause de ces *légendes* que vous m'avez amenée ici, vous vous souvenez ? »

Le Président de Parz lui jeta un regard exaspéré avant de se tourner pour faire face à la chose aux allures de femme. « Vous, la défia-t-il. L'intruse. Que nous voulez-vous ? »

Le silence troublé par la respiration des cochons parut s'étirer. Dura, qui fixait les horribles morceaux de chair couvrant les cavités auriculaires de la chose, doutait qu'elle puisse entendre Hork, et encore moins lui répondre.

Puis la chose en forme de femme ouvrit la bouche. De la lumière se déversa de ses lèvres qui s'écartaient avec effort et un son émergea, plus grave que n'importe quelle voix naissant d'une poitrine humaine, et, au début, dénuée de structure...

... Avant que Dura ne réalise, stupéfaite, que des mots commençaient à se former.

Je... Nous vous attendions. Vous avez pris votre temps, hein ? Et nous avons eu un mal du diable à vous trouver. La créature explora le Cochon du regard, son cou pivotant comme sur un joint à rotule, un mouvement qui n'avait rien de naturel. *Est-ce là le mieux que vous puissiez faire ? Nous avons besoin que vous descendiez beaucoup plus bas. Les conditions de transmission sont épouvantables...*

Hork échangea un regard éberlué avec Dura.

« Pouvez-vous me comprendre ? demanda-t-il à la chose. Êtes-vous

un Colonisateur ?

— Bien sûr qu'elle peut vous comprendre, Hork », cracha la magmontaine, à son tour exaspérée. Au-delà de l'horreur que lui inspirait ce sac de peau, elle se sentait fascinée. « Comment se fait-il que vous parliez notre langue ? »

La bouche de la chose s'ouvrit et se ferma, rappelant de façon obscène celle d'un cochon, et les boules de chair roulèrent dans les coupelles ; Dura eut l'impression que plus elle la regardait, moins la femme avait l'air humain. Ce n'était qu'une marionnette dirigée par une inconcevable créature hypéronique au-delà de la coque ; de fait, la jeune femme jetait maintenant des coups d'œil par la fenêtre en se demandant quelles immenses coupelles oculaires pouvaient bien être fixées sur elle en cet instant.

La chose en forme de femme afficha une épouvantable parodie de... *sourire*.

Oui, bien sûr, je peux vous comprendre. Je suis une Colonisatrice, comme vous nous appelez... et je suis aussi votre grand-mère. À une ou deux génération près, en tout cas...

Une semaine avant les Jeux, Muub fit parvenir à Adda une invitation à y assister depuis la Loge du Comité, très haut au-dessus du Stade. L'intéressé se sentit humilié : il ne doutait pas un seul instant qu'aux yeux de Muub, il demeurerait un indécrottable sauvage, et que pour ce dernier, les réactions d'un magmontain aux grands événements de la Cité constituaient un amusement immanquable – une forme de distraction en soi.

Toutefois, il se garda de refuser dans l'instant. Peut-être Farr apprécierait-il de voir les Jeux d'un point de vue aussi privilégié. L'état d'esprit du garçon demeurerait complexe, et Adda éprouvait toutes les peines du monde à communiquer avec lui. En fait, il le voyait très peu ces derniers temps. Farr semblait déterminé à passer autant de temps que possible avec la communauté rebelle et lointaine des Surfeurs qui vivaient la moitié de leur vie accrochés à la Peau de la Cité.

En fin de compte, Farr refusa d'assister aux Jeux.

La Cité n'était plus la même. Même s'il ne la connaissait que depuis peu, Adda voyait bien que, secouée par les Anomalies, elle avait perdu une partie de son âme. Dans les grandes avenues, nombre de boutiques et de cafés étaient à présent fermés, et les gens qui naguère faisaient étalage de richesse dans leurs attelages de porcelets d'Air parfumés se signalaient par leur absence. L'austérité régnait, les temps étaient difficiles. Il y avait beaucoup à faire, à endurer avant que les choses s'améliorent, avant que Parz ne puisse recommencer à s'amuser.

Malgré tout, l'ambiance semblait s'annoncer différente pour les Jeux. Adda sentit que le pouls de la Cité accélérât à mesure que le Jour se rapprochait. Il paraissait y avoir plus de gens dans les rues, qui discutaient et pariaient sur l'issue des divers événements aux noms étranges. La Luge. Le Slalom. Les Plongeurs du Pôle... Les Jeux seraient comme des vacances pour Parz, une façon d'échapper à la routine.

Adda était *curieux*.

Aussi finit-il par accepter l'invitation de Muub.

Le Stade, colossale boîte de clairbois, était fixé sur l'une des arrêtes de la Cité, et la Loge du Comité, un balcon surplombant l'édifice, s'accrochait tout en haut du cube que constituait Parz. Pour l'atteindre, Adda dut s'écarter au sommet de la Haute-ville, jusqu'au Jardin entourant le Palais lui-même. Se sentant plus déplacé que jamais dans ce cadre opulent, il ondoya entre les minuscules arbres de la Croûte sculptés, brandissant telle une arme ses bandages crasseux. Il lui fallut subir l'inspection de trois groupes de Gardes méprisants avant d'atteindre la Loge elle-même ; il prit grand plaisir à les insulter pendant qu'ils le fouillaient.

On le fit enfin entrer dans la Loge, une plate-forme carrée de vingt hauteurs d'homme couverte d'un dôme de clairbois et découpée en rangées bien nettes de cocons fixés à la charpente par des fils légers. Ces derniers étaient pour moitié déjà occupés ; des courtisanes et autres hauts personnages se nichaient dans le cuir souple telles d'énormes larves scintillantes.

Ils parlaient haut et fort ; leurs rires ressemblaient à des braiements. Un parfum lourd et écœurant imprégnait l'atmosphère.

Adda fut escorté jusqu'à la première rangée par une femme à l'allure humble vêtue d'une tunique terne. Muub était déjà là, allongé dans son cocon, ses longs bras minces calmement croisés sur sa poitrine, son crâne nu luisant tandis qu'il regardait le Stade à ses pieds. Il se tourna pour accueillir Adda d'un hochement de tête. Le magmontain laissa de mauvaise grâce la servante l'aider à s'installer ; ses jambes étaient encore raides et son épaule droite bougeait à peine, si bien qu'elle dut le hisser à l'intérieur du cocon telle une statue de bois – une situation embarrassante. Une autre femme s'approcha en souriant chargée d'une boîte de friandises ; Adda la chassa d'un grognement.

Muub lui adressa un sourire indulgent. « Je suis heureux que vous ayez décidé de venir, Adda. Je crois que vous allez trouver cette journée intéressante. »

L'être humain hochait la tête ; il essayait d'être courtois. Après tout, il avait accepté l'invitation du médecin. Mais qu'est-ce qui l'irritait tant dans les manières de cet homme ? Il indiqua les rangées de

courtisans étincelants d'un hochement de tête par-dessus son épaule. « Ceux-là ont l'air d'accord avec vous. »

Muub les considéra avec un mépris hautain. « Le Jour des Jeux constitue un spectacle qui ne laisse pas d'exciter ceux qui manquent de sophistication, dit-il avec douceur. Peu importe le nombre de fois où ils y assistent. En outre, Hork est absent. Comme vous le savez parfaitement... Il y aura de fait comme une vacance de l'autorité parmi mes collègues les plus superficiels, jusqu'au retour du Président. » Il écouta les courtisans jacasser un instant, sa grosse tête fragile penchée sur le côté. « On l'entend à leur ton. Ils sont comme des enfants en l'absence d'un parent. » Il soupira.

Adda sourit. « Il est agréable de constater que votre condescendance ne s'exprime pas uniquement à destination des magmontains. » Il ignore délibérément la réaction de Muub, se pencha en avant dans son cocon et regarda de l'autre côté du mur de clairbois en dessous de lui.

Il était perché sur le bord le plus élevé de la Cité, dont la Peau de bois s'étirait sous ses pieds, immense, inégale et cabossée. Les grands rubans d'ancrage en Matos dessinaient des arcs gris argent qui coupaient le ciel. Très loin sous la Cité, le Pôle formait une masse violacée. Les lignes de vortex chatoyaient dans le ciel autour de Parz, se dirigeant le long de la courbure de l'Étoile vers leur pôle de rotation.

Adda les observa un moment. Étaient-elles plus serrées que d'ordinaire ? Il tenta de détecter une dérive dans l'Air, le présage d'une autre Anomalie. Mais il ne se trouvait pas à l'Air libre, il ne pouvait pas sentir les changements affectant les photons, pas plus qu'il ne pouvait goûter ce qui troublait l'Air, ni même avoir la certitude qu'il se passait vraiment quelque chose.

Le Stade était bourré à craquer de gens qui partout s'agitaient, se hissant les uns sur les autres, le long des cordes et des rails tendus dans cet immense volume. Même à travers les couches de clairbois, Adda entendait le bourdonnement excité de la foule. Le son semblait lui parvenir par vagues, étincelant de fragments de voix individuelles : le cri d'un bébé, les appels des colporteurs parcourant la foule. Des bouches d'égout déversaient depuis la coque du Stade des flots de déchets clairs dans l'Air serein.

Loin de la masse de la Cité, des aérobates ondoyaient avec grâce en guise de prélude aux Jeux proprement dits. Ils étaient jeunes, souples et nus, et leur peau était teinte de vives couleurs primaires. Battant des bras et des jambes, ils évoluaient en spirale autour des lignes de vortex, se prenaient les mains et tournoyaient, plongeaient les uns vers les autres. Ils devaient être une centaine environ, estima Adda. Leur danse, chaotique et pourtant à l'évidence chorégraphiée, évoquait une

explosion de jeune chair dans l'Air.

Il prit conscience du fait que Muub l'observait ; il y avait de la curiosité dans les coupelles peu profondes du Médecin. Adda, jouant les touristes ébahis, forçant le trait, laissa sa mâchoire retomber. « Eh ben alors, dit-il. Ça en fait, du monde. »

Muub rejeta la tête en arrière dans un grand rire. « D'accord, Adda. Je l'ai peut-être cherché. Mais vous pouvez difficilement me reprocher d'être fasciné par votre réaction face à tout cela. Il est très improbable que vous ayez pu imaginer de telles scènes dans votre ancienne vie en magmont. »

Adda regarda autour de lui en tentant d'appréhender l'ensemble de la scène en question : le gigantesque artefact qu'était la Cité elle-même. Sous lui, un millier de personnes rassemblées dans un seul but, l'opulence à peine croyable des courtisans dans la Loge, avec leurs beaux atours, leurs friandises et leurs domestiques, le brio des danseurs aériens et leur chorégraphie grandiose. « Oui, c'est impressionnant », concéda-t-il. Il tenta de trouver le moyen d'exprimer ce qu'il ressentait. « Plus qu'impressionnant. Exaltant, en un sens. Lorsque les humains travaillent ensemble, nous pouvons défier l'Étoile elle-même. J'imagine qu'il est bon de savoir que tout le monde n'est pas obligé de tirer une maigre subsistance de l'Air, en survivant au jour le jour, comme le font les Êtres humains. Et pourtant... »

Et pourtant, pourquoi devait-il y avoir de la *richesse* et de la *pauvreté* ? La Cité était une construction merveilleuse, mais elle n'était rien à l'échelle de l'Étoile, et probablement pas plus grosse que le pouce d'un Archéo-humain. Mais, même à l'intérieur de ses minuscules murs, on trouvait une infinité de strates rigides : les courtisans dans leur Loge, séparés des masses en dessous d'eux ; la Haute-ville et les Bas-fonds, et les barrières invisibles, quoique bien réelles, entre les deux. Pourquoi les choses devaient-elles être ainsi ? Comme si les humains construisaient de tels endroits dans le seul but de trouver des moyens de se dominer mutuellement.

Muub écouta Adda exprimer maladroitement ses sentiments. « Mais c'est inévitable », dit-il, le visage neutre. « Il faut qu'il y ait une organisation, une hiérarchie, si l'on veut diriger les systèmes complexes et interconnectés sur lesquels s'appuie une société telle que celle de la Cité et de son arrière-pays. Et c'est uniquement à l'intérieur d'une telle société que l'homme peut s'autoriser l'art, la science, la sagesse, et même des loisirs parmi les plus brutaux, comme ces Jeux. Et avec les hiérarchies vient le pouvoir. » Il sourit à Adda et retrouva sa condescendance naturelle. « Les gens manquent de noblesse, magmontain. Regardez autour de vous. Leur côté sombre trouve à s'exprimer chaque fois qu'ils sont dans une situation où ils peuvent se surpasser les uns les autres. »

Adda se rappela des moments, en magmont, quand il était jeune et que le monde lui semblait moins traître qu'il l'était récemment devenu. Il se souvenait de groupes de chasseurs de cinq ou six hommes et femmes, complètement immergés dans le silence de l'Air, leurs sens grands ouverts, s'émerveillant de ce qui les entourait. Totalement conscients et vivants, et travaillant ensemble.

Muub était un observateur, comprit-il soudain. Il se croyait au-dessus du reste de l'humanité mais, en fait, il n'en était que détaché. Froid. La seule façon de vivre était d'être soi-même, dans le monde et en compagnie des autres. La Cité était comme une énorme machine conçue pour empêcher ses citoyens de le faire, justement, pour les aliéner. Pas étonnant que les jeunes sortent par les baies de chargement et vivent sur la Peau, chevauchant l'Air grâce à leur fougue et leur savoir-faire. En quête de *vie*.

La lumière avait changé. L'Air riche et doré du Pôle semblait plus brillant. Intrigué, Adda tourna la tête vers le magmont.

Un bourdonnement d'anticipation montait de la Loge, auquel répondait un bourdonnement plus sourd venu du Stade. Muub toucha le bras d'Adda et pointa le doigt vers le haut. « Regardez. Vous les voyez ? »

Une formation hexagonale de points lumineux dispersés dans l'Air : les Surfeurs. Muub lui-même, en dépit de son détachement, semblait enthousiasmé en levant les yeux vers eux, se demandant de toute évidence ce que l'on ressentait à chevaucher ainsi le Flux, si haut et si loin de la Cité.

Mais Adda était encore troublé par le changement de luminosité. Il explora l'horizon du regard en maudissant la distorsion provoquée par le clairbois devant lui.

Puis il vit.

Loin en magmont, vers le nord, les lignes de vortex avaient disparu.

Le nom de la chose – de la femme – était Karen Macrae. Elle était née sur un endroit nommé Mars, un millier d'années plus tôt.

Ce sont des années terriennes standard, dit-elle. Qui représentent environ la moitié des années martiennes, bien entendu. Mais ce sont les mêmes que vos années... Nous avons conçu vos horloges biologiques pour que votre métabolisme se rapproche de celui des humains standards, voyez-vous, et nous avons fait en sorte que vous mesuriez le rythme de l'étoile à neutrons de façon que nous ayons un langage commun de jours, de semaines et d'années... Nous voulions que vous viviez au même rythme que nous, que vous soyez capables de communiquer avec nous. Karen Macrae hésita. *Avec eux, je veux dire. Avec les humains standards.*

Dura et Hork se regardèrent.

« Qu'est-ce que vous comprenez dans tout ça ? » siffla-t-il.

Dura regardait Karen Macrae. L'image flottante s'était écartée du centre de la cabine et semblait devenir plus grossière ; en fait, ce n'était pas une image unique, mais une sorte de mosaïque formée de petits cubes de lumière colorée qui se bousculaient.

« Êtes-vous une Archéo-humaine ? » interrogea Dura.

Karen Macrae crépita. *Une quoi ? Oh, vous voulez dire un humain standard. Non. Je l'ai été, cela dit...*

Karen Macrae et cinq cents autres étaient venus de... d'ailleurs. De Mars, peut-être, se dit Dura. Ils avaient établi un camp hors de l'Étoile où, à leur arrivée, il n'y avait pas de gens, rien que les formes de vie locales : les cochons, les raies, les araignées des vortex et leurs toiles, les arbres de la Croûte.

Karen Macrae était venue peupler l'Étoile de gens.

La structure d'une étoile à neutrons est d'une richesse stupéfiante, murmura Karen Macrae. *Vous vous en rendez compte ? Je veux dire, le Noyau ressemble à un gigantesque noyau atomique unique, avec vingt-quatre pour cent de matière hypéronique. Et il est fractal. Vous savez ce que cela signifie ? Il possède la même structure à toutes les échelles, jusqu'au...*

« S'il vous plaît. » Hork tendit les mains. « Cet ouragan de mots ne véhicule... aucun sens. »

Les blocs qui constituaient le visage de Karen se bousculèrent tels de petits insectes. *Je suis un Colon de la première génération,* dit-elle. *Nous avons établi un environnement virtuel dans l'hypernoyau – votre Noyau. J'ai été téléchargée grâce à un implant dans mon corps calleux, et transférée dans cet environnement, ici, dans le Noyau.* Karen Macrae fit tomber des voiles de peau sur les choses pulpeuses et obscènes nichées dans ses coupelles oculaires. *Vous me comprenez ?*

« Vous êtes... une copie. D'une Archéo-humaine. Qui vit dans le Noyau, dit lentement Hork.

— Où est l'Archéo-humaine Karen Macrae ? Est-elle morte ? » demanda Dura.

Elle est partie. Le vaisseau s'en est allé une fois que nous nous sommes établis ici. Je ne sais pas où elle est maintenant.

... Dura tenta de détecter une émotion dans la voix de la chose. En voulait-elle à l'original qui l'avait créée et envoyée dans le Noyau de l'Étoile ? Était-elle envieuse ? La qualité du son était grossière, la voix trop stridente pour en décider. Dura se rappela le système de Haut-parleurs de la voiture de Toba Mixxax.

La colonie de copies humaines téléchargées dans le Noyau possédait des machines servant d'interface avec l'environnement physique de l'Étoile, leur dit la chose aux allures de femme. Elles disposaient d'un système qui produisait quelque chose appelé de la

matière exotique. Elles avaient lardé le Manteau de trous de vers, reliant les Pôles entre eux, et construit une série de magnifiques cités.

Lorsqu'ils en avaient eu fini, le Manteau ressemblait à un jardin. Propre, vide. En attente.

« Et alors, vous nous avez fabriqués, soupira Dura.

— Oui, dit Hork. Exactement comme le rapporte notre histoire fragmentée. Nous sommes des choses fabriquées. Des jouets. » Il paraissait à la fois en colère et humilié.

Le monde était en paix. On n'avait pas besoin de se battre pour vivre. Il n'y avait pas d'Anomalies (ou peu, en tout cas). Les Colonisateurs téléchargés, qui résidaient toujours dans le Noyau, étaient pour les Êtres humains semblables à des parents immortels et omniscients.

On pouvait ondoyer en un battement de cœur du magmont au Pôle par les chemins des trous de ver.

Hork s'avança pour affronter la chose-femme. « Vous attendiez à ce que nous venions ici, à votre recherche. »

Nous espérions que vous viendriez. Nous ne pouvions pas venir à vous.

« Pourquoi ? » Sa voix grondait à présent, constata Dura, comme si une colère déraisonnable envers cette vieille et fascinante coquille de femme le saisissait. « Pourquoi avez-vous besoin de nous maintenant ? »

Karen Macrae détourna la tête. Les cubes de lumière dérivaien, se heurtant sans bruit. Non : Dura vit qu'ils se fondaient les uns dans les autres avec autant de douceur que s'ils avaient été constitués d'Air coloré.

Les Anomalies, dit-elle avec lenteur. Elles endommagent le Noyau... Elles nous endommagent, nous.

Dura fronça les sourcils. « Pourquoi ne les arrêtez-vous pas ? »

Nous n'avons plus d'interface physique. Nous l'avons supprimée. La voix de Karen devenait de plus en plus indistincte ; les blocs qui la composaient grandissaient, et la perte de définition dissolvait peu à peu la forme humaine.

Hork, ses lourdes mains étalées sur le bois, repoussa le mur pour s'élancer en avant. « Pourquoi ? Pourquoi vous êtes-vous retirés ? Vous nous avez fabriqués et vous avez emporté nos outils, vous nous avez abandonnés. Vous nous avez fait la guerre ; vous avez pris nos trésors, notre héritage. Pourquoi ? Pourquoi ! ? »

Karen se tourna vers lui, la bouche ouverte, des cubes violets coulant de ses lèvres grossièrement définies. Elle enfla et se brouilla, les cubes qui constituaient son image se gonflèrent.

Hork se jeta sur elle, pénétra à l'intérieur de la forme comme si elle n'était faite que d'Air. Il repoussa de ses paumes ouvertes les cubes de lumière qui s'effondraient et partaient à la dérive. « Pourquoi nous

avez-vous créés ? Quel but servions-nous ici ? Pourquoi nous avez-vous abandonnés ? »

Les cubes explosèrent ; Dura recula devant l'enflure monstrueuse de l'image de Karen Macrae et les formes pâles qui infestaient ses coupelles oculaires. Il y eut un choc silencieux, un flot de lumière violacée qui emplit la cabine avant de fuir à travers les murs du vaisseau et dans l'océan au-delà. La chose humaine, le simulacre de Karen Macrae, avait disparu. Hork se contorsionna en donnant des coups de poing frustrés dans le vide.

Mais il y avait à présent de nouvelles ombres dans la cabine, des ombres bleu-vert projetées par quelque chose qui se trouvait derrière Dura, hors du vaisseau. Elle se retourna.

L'objet était un tétraèdre : elle le reconnut immédiatement. Une charpente à quatre faces de lignes lumineuses bleues, comme des fragments de lignes de vortex. Des nappes de lumière dorée ondulaient et chatoyaient sur les facettes. L'objet mesurait environ dix hauteurs d'homme de côté, et chacune de ses faces étaient assez larges pour permettre à une embarcation de la taille du *Cochon* de les traverser.

C'était un portail. Un portail à quatre côtés.

Dura se sentit redevenir une enfant. Elle réalisa qu'un sourire émerveillé s'étalait lentement sur son visage. C'était une Interface à trou de ver, le plus précieux de tous les trésors perdus dans le Noyau.

Peut-être un moyen de quitter l'Étoile.

L'émerveillement chassant la peur, elle empoigna la tunique de Hork. « Vous ne comprenez pas ce que ça signifie ? Nous allons pouvoir voyager, traverser l'Étoile en un instant, comme nous pouvions le faire avant les Guerres... »

Il la repoussa brutalement. « Bien sûr que je comprends ce que cela signifie. Karen Macrae est incapable d'arrêter les Anomalies. Et donc, pour la première fois depuis qu'ils nous ont balancés dans le Manteau, il y a si longtemps, depuis qu'ils nous ont abandonnés à notre sort, elle et ses amis qui infestent le Noyau ont besoin de nous. *Nous*, vous et moi, allons devoir voyager dans cette chose, aller là où elle nous emmènera, et *arrêter les Anomalies nous-mêmes*. »

Cris Mixxax grimpa sur sa planche. Le bois était poli, tiède et familier sous ses pieds nus, dont les plantes agrippèrent la surface rainurée : les inclusions de Matos donnaient la sensation d'être des os froids et durs. Il plia les genoux. Du gaz d'électrons chuinta autour de ses chevilles et de ses orteils tandis que la planche filait en travers des lignes de flux. Le Champ était solide et élastique.

Cris eut un sourire féroce. C'était génial. Tout était génial. Cette journée était enfin arrivée et elle serait pour lui, elle lui appartiendrait.

Le ciel déployait son immense diorama autour de lui. Le pôle Sud, son cœur pourpre et menaçant profondément enfoncé dans la mer Quantique, se trouvait presque droit sous lui. Il sentait la distorsion polaire massive du Champ imprégner son corps. Au-dessus, la Croûte paraissait assez proche pour qu'il la touche ; les arbres suspendus ressemblaient à des cheveux brillants, immensément détaillés ; on voyait distinctement les cultures qui dessinaient des taches colorées et texturées rectangulaires : des lignes droites et nettes imposées par les humains sur la nature vibrante de l'Étoile.

La Cité flottait dans l'Air au-dessus du Pôle. Elle se trouvait si loin de Cris qu'il pouvait la recouvrir de la paume de sa main et s'imaginer seul dans le ciel – seul avec les autres Surfeurs. Entourée par sa cage de rubans d'ancrage étincelants et percée d'une centaine d'orifices par où filtrait la lueur verte et malade des lampes, Parz évoquait un jouet de bois élaboré. Les égouts se déversaient en une cascade régulière de sa face inférieure, autour de l'Épine du Port. Il voyait la protubérance brillante du Stade accrochée telle une fragile excroissance à la lèvre supérieure de la Cité, et au-dessus le balcon coloré de la Loge du Comité. Quelque part là-bas, ses parents le guettaient, il le savait, priant pour son succès, du moins aimait-il à le penser. À moins qu'ils ne souhaitent qu'il échoue, qu'il abandonne son rêve et cette distraction qu'était le Surf, qu'il les rejoigne dans leurs vies tranquilles et étriquées...

Il secoua la tête et baissa les yeux sur la Cité tel un dieu suspendu au-dessus d'elle. Ici, le repli sur soi et les frustrations engendrées par sa vie dans et autour de la Ville lui semblaient lointaines, réduites à des détails triviaux. Il se sentait euphorique, capable de tout considérer avec compassion et équilibre. Ses parents l'aimaient et ils voulaient ce qui était le mieux pour lui – de leur point de vue. Les cris des commissaires de course, minuscules dans l'immense ciel lumineux,

flottèrent jusqu'à lui. *Il est presque temps.* Il regarda tout autour. Une centaine de Surfeurs se tenaient grossièrement alignés en travers du ciel, se positionnant au même niveau que les équipes de commissaires de course dans leurs uniformes rouges caractéristiques. Cris fit rebondir sa propre planche une fois, puis deux ; il la sentit s'appuyer sur le Champ et le conduire avec précision à sa place dans la rangée. Il regarda devant lui. Il était tourné dans la direction des lignes de vortex et du pôle de rotation. La ligne la plus proche se trouvait à quelques hauteurs d'homme, et les autres s'élevaient autour de lui tels les murs d'un couloir intangible qui l'attirait vers l'infini.

Pour les participants à la course, le défi consistait à Surfer le long des lignes de vortex, loin par-dessus le toit du monde, par-dessus le Pôle, jusqu'à une dernière section transversale où un autre groupe de commissaires délimitait une zone de ciel telles des araignées humaines. Ce n'était pas seulement le plus rapide, le premier à terminer le parcours qui gagnait, mais celui qui déployait les meilleures compétences techniques, le meilleur style.

Il regarda le long de la ligne de départ. Il savait que Ray se trouvait trois places plus bas ; elle était la seule amie à s'être qualifiée pour les Jeux cette année. Elle était là, son corps souple et nu courbé sur sa planche, ses cheveux ramenés en arrière et ses dents brillant dans un large sourire affamé. Il intercepta son regard et leva le poing : le sourire de Ray s'élargit.

Les Surfeurs étaient désormais tous en place. Cris les voyait s'installer sur leurs planches, se concentrant, étalant leurs pieds et levant les bras. Les commissaires sillonnaient la ligne comme de petits animaux inquiets, vérifiant les positions, ajustant les planches en les poussant et les tirant ça et là. Le silence se répandit le long de la ligne de départ ; les commissaires se retirèrent. Cris sentit ses sens s'ouvrir. La planche sous ses pieds, le crépitement du Champ, l'Air qui soupirait dans sa bouche et ses capillaires, si frais, loin de la matrice de la Cité – c'étaient là des éléments vitaux, réels, et qui pénétraient dans sa tête ; il ne s'était jamais senti aussi *vivant*.

Et peut-être, lui souffla une lointaine part de lui-même malvenue, ne se sentirait-il plus jamais ainsi.

Eh bien, si cela devait se passer de la sorte... si son existence devait être une longue déception après cet instant de splendeur, eh bien... qu'il en soit ainsi, que ce moment soit le plus beau de sa vie.

Les commissaires échangèrent des regards tout au long de la ligne qu'ils formaient. Ils levèrent leur bras droit à l'unisson et le rabaisèrent en un geste tranchant tout en criant : « Partez ! »

Cris poussa sauvagement sur sa planche. Il sentit le Champ jaillir à travers elle et déferler dans ses membres, tirant sur les courants de particules chargées se trouvant là. Il s'élança et fendit l'Air en

rugissant. Le tunnel de lignes de vortex parut exploser vers l'extérieur autour de lui ; du gaz d'électrons blanc-bleu étincela sur tout son corps. Il avait plus ou moins conscience que partout, le long de la ligne, on clamait des cris semblables, mais il occulta la présence des autres Surfeurs ; il se concentra sur sa planche, sur le Champ, sur son équilibre et sa position dans l'Air.

La ligne irrégulière de commissaires se délitait, dégringolant loin en dessous.

Il ouvrit la bouche et poussa un nouveau cri inarticulé. À la périphérie de son champ de vision, il vit que seule Ray et un ou deux autres avaient fait un départ comparable au sien. Il était en tête, déjà devant la meute des Surfeurs ! Et il savait que son style était bon, son équilibre parfait ; le Champ montait dans son corps telle une vague de chaleur. Il leva une main devant son visage et regarda le gaz d'électrons jaillir du bout de ses doigts. Ainsi enveloppé de lumière bleue, il devait ressembler à une silhouette sortie d'un rêve qui filait dans le ciel...

Sa planche se releva, cognant contre ses pieds.

Il hoqueta et fut presque éjecté par le choc. Comme s'il avait heurté un obstacle solide dans le Champ. Il laissa ses genoux se plier et essaya d'absorber le mouvement ascendant, mais il était toujours soulevé vers le haut dans l'Air, en équilibre périlleux sur sa planche. Les lignes de vortex descendaient dans le ciel devant lui, et les lignes de flux du Champ lui déchiraient l'estomac et la poitrine tandis qu'il était brutalement entraîné à travers elles.

Il entendit des cris en provenance des Surfeurs autour de lui.

La vague passa. Ébranlé, genoux et chevilles douloureux, Cris se redressa. Il risqua des coups d'œil sur sa droite et sa gauche. La rangée de Surfeurs s'était effilochée, dispersée, brisée. Ce qui était à l'origine du sursaut avait frappé les autres aussi durement que lui.

... Ray avait disparu. Il vit un éclat étincelant – peut-être sa planche – qui tournoyait dans l'Air, mais il n'y avait aucun signe de la jeune fille elle-même.

Il ressentit une pointe d'inquiétude, une horrible et inhabituelle sensation de *gâchis*, un sentiment vite balayé sous un flot de triomphe. Que ce soit par chance ou grâce à ses dons, il l'avait fait. Il était toujours sur sa planche, toujours dans la course, et toujours déterminé à gagner.

Pourtant quelque chose clochait encore : il dérivait vers le bas dans la structure hexagonale de lignes. Il corrigea sa trajectoire et se propulsa vigoureusement le long du Champ, mais cette fichue dérive vers le bas recommença. Le trouble l'envahissait, la désorientation, son instinct semblait le trahir.

... Non, comprit-il lentement ; son instinct et ses capacités allaient

très bien. Il tenait son cap. *C'étaient les lignes de vortex elles-mêmes qui montaient vers la Croûte.*

Il avait beau être un gamin de la Cité, il savait ce que cela signifiait.

Le Manteau expulsait son moment angulaire. *Une Anomalie.*

Soudain, pour la première fois, il se sentit perdu, vulnérable et seul dans le ciel. Il ne put s'empêcher de pousser un cri tout en souhaitant être de retour dans la lointaine matrice en bois de Parz.

Il s'obligea à se concentrer. Il n'était pas encore directement en danger. Avec de la chance, de l'habileté, il pouvait encore s'en tirer.

Il continua à filer dans le ciel, demeurant aligné sur les lignes de vortex à la dérive. Mais il ralentit un peu et regarda autour de lui. Il était pratiquement seul à présent. Sur la centaine de participants à la course, il y en avait encore une trentaine environ sur leurs planches, suivant des trajectoires parallèles. Des autres – y compris les commissaires –, il n'y avait aucun signe. La Cité flottait toujours dans l'Air telle une lanterne poussiéreuse, solide et intacte.

Les lignes de vortex dérivait de plus en plus vite. Elles semblaient emmêlées et en désordre. Les regardant de plus près, il distingua des instabilités en provenance aussi bien du magmont que du magval qui filaient le long des lignes. Énormes et complexes, les vagues s'entrecroisaient, semblant s'attirer et se renforcer mutuellement.

Il jeta un regard vers le magmont par-dessus son épaule. L'Air était d'un jaune lumineux... et vide. *Il n'y avait plus aucune ligne de vortex.*

Une lumière violacée montait à présent dans l'Air, brusque, choquante, si bien que la planche de Cris projeta une ombre sur ses jambes et ses bras. Il se pencha et lança un coup d'œil vers le bas.

La mer Quantique avait explosé, exactement sous la Cité. Une fontaine de neutrinos s'élevait avec régularité vers Parz telle un énorme poing.

Le ressentiment envahit Cris. Non, pensa-t-il. *Pas aujourd'hui. Pas mon jour...*

Le Champ eut un nouveau sursaut, frappant sa planche et la poussant vers le haut, démontrant son immédiateté et sa puissance. *Je gagnais ! Oh, j'étais en train de gagner !*

Tel un morceau de nourriture ondoyant vers sa propre destruction, le grossier cylindre de bois et son précieux chargement d'humains et d'animaux avançait avec lourdeur en direction de la bouche immaculée de l'artefact archéo-humain.

Dura s'occupait des cochons d'Air, les nourrissant et les calmant avec patience pendant que leurs pets actionnaient la turbine. Pour guider le *Cochon* vers la bouche du trou de ver, Hork lui avait fait

décrire une longue courbe plate avant de le positionner au-dessus d'une des faces du Portail. Dura regarda par la fenêtre la pyramide s'enfoncer brièvement dans le miroitement boursoufflé du Manteau inférieur, puis réémerger, comme faisant surface, tandis qu'ils s'en rapprochaient.

À présent, l'Interface montait vers eux telle une main ouverte encadrée par le panneau de clairbois inséré à la base du vaisseau. De la lumière clignotait à l'intérieur, d'un bleu pareil à celui d'une ligne de vortex dans un lointain impossible.

Hork manipulait ses commandes avec sauvagerie. En dépit de la désinvolture dont il avait fait preuve en début de voyage, il paraissait maintenant submergé de fureur depuis leur confrontation avec Karen Macrae. Ou peut-être cette colère avait-elle toujours été en lui, se dit Dura, peut-être avait-il toujours éprouvé du ressentiment face à la situation des humains dans ce monde, abandonnés dans cette Étoile, perdus et impuissants. Sauf que pour la première fois cette rage trouvait une cible : Karen Macrae et ses intangibles compagnons, les Colonisateurs dans le Noyau de l'Étoile.

Dura s'interrogea sur son propre calme. Elle avait peur, oui, et une sorte de fluidité intérieure menaçait de la submerger quand elle regardait la gueule du trou de ver qui s'approchait. Mais elle savait aussi que contrairement à Hork, *elle n'affrontait pas l'inconnu*. La tradition orale des Êtres humains l'apaisait, lui donnait quelques clés. L'univers au-delà de l'Étoile, l'univers du passé, au-delà de l'ici-et-maintenant, étaient des domaines lointains et abstraits, mais pour Dura aussi réels que le monde de l'Air, des cochons et des arbres. Bien qu'elle ne les ait jamais vus, elle avait grandi avec les Xeelees et leurs œuvres, avec les artefacts des Archéo-humains ; de son point de vue, ils n'étaient pas plus exotiques que les cochons sauvages de la Croûte.

La tradition des Êtres humains, le fait qu'ils aient, avec une prudence presque obsessionnelle, préservé certaines connaissances du passé en apparence inutiles, s'apparentait-il peut-être, en fin de compte, à un simple réflexe de survie...

L'Interface était toute proche à présent. Les sommets délicats et parfaits de sa face supérieure s'écartaient de la fenêtre courbe du vaisseau et le reste du cadre était rétréci par la perspective.

Puis les lignes nettes de l'artefact commencèrent à glisser en travers des fenêtres aussi lentement que des lames de couteau sur de la peau. La trajectoire descendante de l'embarcation l'avait peu à peu conduite vers le centre de la face du tétraèdre, mais il était clair à présent qu'ils dérivait et glissaient vers l'une des arêtes aussi tranchantes qu'une lame.

Quelque chose n'allait pas.

Hork tira sur ses leviers et tapa du plat de la main sur la fragile

console.

« Au diable ce truc. Il ne réagit pas. Le Champ est perturbé, peut-être par la présence de l'Interface, et...

— Là ! » Dura pointa le doigt vers le bas.

Hork regarda le bord du triangle, dont les crépitements de lumière bleue projetaient sur son visage des ombres profondes et changeantes tandis qu'il se rapprochait. Il poussa un juron. « Elle va nous rentrer dedans.

— Nous sommes peut-être en sécurité ? Peut-être les Archéo-humains ont-ils conçu ce trou de ver pour qu'il soit aussi sûr que possible, peut-être le vaisseau va-t-il se contenter de rebondir et...

— Ou pas. Les Archéo-humains ne s'attendaient peut-être pas à ce que quiconque soit assez stupide pour foncer dans leur porte à bord d'un vaisseau en bois. Je crois que ce foutu truc va nous couper en deux. »

Le bord de l'Interface, qui s'éloignait en tournant devant les fenêtres, s'était élargi ; d'une ligne abstraite, il s'était transformé en une barre lumineuse aussi large qu'une main humaine.

Dura enroula ses bras autour de son corps. Derrière elle, les cochons formaient une masse tiède et réconfortante, une oasis de familiarité. « Essayez, au moins. Vous pouvez peut-être avoir prise sur le champ magnétique de l'Interface. »

Il y eut un éclair spectaculaire de l'autre côté des parois du vaisseau, une soudaine tempête de lumière blanc-bleu qui inonda la cabine. Dura poussa un cri. De nouveau terrifiés, les cochons couinèrent. Le vaisseau tangua. Hork roula dans son siège et Dura se retint aux harnais des animaux.

« Nous avons heurté quelque chose ! » cria-t-elle.

Hork tira sur ses leviers. « Non. C'est le champ du vaisseau, il doit frôler l'arête... Le *Cochon* réagit aux commandes. Dura, je crois que vous avez raison, je crois que nous commençons à nous appuyer sur le champ de l'artefact. N'arrêtez pas de nourrir ces bêtes, bon sang ! »

Les éclairs continuèrent, le vaisseau tanguait avec violence sur une cadence égale. Dura s'accrocha aux harnais des animaux et s'efforça de les nourrir à son propre rythme, parfaitement régulier lui aussi.

Avec lenteur, une lenteur douloureuse, l'arête du triangle cessa de tourner et la lueur bleue qui remplissait la cabine commença à diminuer. Dura jeta un coup d'œil par les fenêtres. L'arête reculait, les éclairs magnétiques perdaient en intensité, se faisaient capricieux et irréguliers : ils pénétraient bel et bien dans l'Interface.

« Oui, murmura-t-elle. Mais nous sommes loin d'être en sécurité. »

Hork leva les mains au-dessus du panneau de contrôle. Puis il poussa délibérément ses trois leviers vers l'avant : le vaisseau bondit dans l'Interface. Dura entendit le bourdonnement du courant dans les

anneaux de Matos encerclant la coque. « On continue », dit Hork.

Dura s'était attendue à distinguer de l'intérieur les lignes bleues de l'Interface, cette boîte de lumière. Mais il n'y avait aucune trace des autres faces ou du reste du trou de ver : au-delà des parois du vaisseau s'étendait une obscurité encore plus profonde que la lueur crépusculaire du Manteau inférieur – en lieu et place d'une pyramide lumineuse, ils évoluaient dans un espace qui évoquait l'une des sordides ruelles de Parz. En fait, Dura avait l'impression de pouvoir distinguer les lignes d'un couloir, un long tube qui s'étiraient vers l'infini ; noir sur noir, comme si elle plongeait son regard dans une gorge. Au plus profond de ce corridor clignotaient des éclairs – vifs, silencieux et lointains, de la lumière qui éclaboussait brièvement les murs indistincts. Une image se forma peu à peu dans son esprit, chaque éclair fournissant un fragment supplémentaire. Le couloir était un cylindre aux parois lisses d'environ cinq hauteurs d'homme de largeur...

Mais de quelle profondeur ?

Les murs les entouraient complètement à présent ; la gorge d'ébène enveloppait la fragile embarcation, semblant l'avoir avalée. Dura sentit un souffle d'Air passer dans les capillaires à l'intérieur de son crâne. Illuminées par des éclairs soudains, des portions de parois s'élevaient devant le vaisseau tels les fragments d'un rêve, convergeant à une distance incommensurable, se refermant sur un point situé à une distance défiant l'imagination. Mais c'était impossible, non ? L'Interface elle-même, le cadre de lumière à quatre faces triangulaires, ne mesurait que dix ou douze hauteurs d'homme de côté...

Dura se souvint alors que le rôle même d'un trou de ver était de relier des lieux très éloignés les uns des autres. Et elle entraînait maintenant dans l'un de ces trous de ver... Le vaisseau passerait bientôt à travers l'Interface pour émerger...

Ailleurs.

L'espace d'un instant, la peur, primitive, irrationnelle et nue envahit son esprit ; comme si tout ce mystère s'enfonçait de force dans ses yeux, ses oreilles, dans tout son être en fait. Elle ferma les paupières et enroula ses doigts dans le cuir souple des harnais des cochons. Allait-elle craquer, céder à la panique superstitieuse qui courait en elle ?

Le trou de ver était un artefact, se répétait-elle. Un artefact construit par des humains – des Archéo-humains, mais des humains tout de même. Elle ne reculerait pas devant une simple machine.

Elle se contraignit à ouvrir les yeux.

Le vaisseau trembla.

« Trop vite, s'écria Dura. Vous allez trop vite, bon sang, nous allons nous retourner si vous ne ralentissez pas... Vous êtes cinglé ou

quoi ? »

Les mains charnues de Hork serraient encore les leviers de commande, mais lorsqu'il se tourna vers elle, son large visage livide était pétri d'interrogation. « Ce n'est pas moi, dit-il lentement. Ce n'est pas le vaisseau, je veux dire... Nous ne nous propulsons plus nous-mêmes. Dura, nous sommes attirés à l'intérieur du trou de ver. » Il regarda le petit panneau de contrôle comme s'il y cherchait une réponse. « Et je ne peux rien y faire. »

Cris chevauchait le Champ turbulent de manière instinctive, comme hypnotisé par la fontaine de neutrinos, oubliant presque le danger le menaçant, fasciné par la colonne qui s'élevait telle une tour sombre gigantesque au-dessus de la masse agitée de la mer Quantique. La substance violacée de cette dernière semblait se solidifier en s'élevant dans l'Air du Manteau, puis explosait, littéralement, ses fragments dessinant des spirales tout autour des lignes de flux denses et serrées du Champ.

Cette matière provenait du cœur de l'Étoile, de régions situées plus bas que celles où les Cloches étaient jamais allées, plus bas peut-être que celles qu'atteindrait le vaisseau de bois de Hork. Elle était expulsée depuis l'immense noyau unique qui constituait l'âme de l'Étoile, la frontière nébuleuse entre la Mer et le Noyau. La matière de la fontaine était hypéronique ; chaque hypéron était un énorme agglomérat de quarks bien plus massif que n'importe quel nucléon ordinaire, les hyperons étant maintenus ensemble par des échanges de quarks formant de complexes masses fractales. Mais la structure de cette matière s'effondrait à l'instant même où elle était crachée par la gorge du Pôle, incapable de conserver sa stabilité dans les régions à faible densité du Manteau. Les sacs de quarks se brisaient, libérant un flot d'énergie et se reformant en pluie de nucléons ; ces nucléons libres – des protons et des neutrons – se coagulaient rapidement en blocs de matière nucléaire qui se refroidissait.

Et cette grêle mortelle qui traversait à présent le Manteau ne tarderait pas à pleuvoir vers le haut en direction de la Cité. Cris sentait l'énergie libérée par cette énorme vague de désintégration des hyperons qui enflait et montait, la pluie de neutrinos traversant son corps, aussi chaude et piquante que des aiguilles tandis qu'ils filaient vers le vide au-delà de la Croûte.

Maintenant, sous ses yeux même, les trajectoires en spirale des fragments chargés de matière du Noyau en train de geler semblaient se tordre – s'aplatir –, comme si le Champ lui-même se modifiait en réaction au désastre.

Cris comprit tout à coup ce qui se passait.

Le Champ se métamorphosait bel et bien : l'irruption de cette

immense quantité de matière chargée originaire du Noyau avait perturbé le champ magnétique. La fontaine de la Mer quantique se comportait comme un courant électrique d'une puissance inimaginable qui traversait le cœur du Pôle magnétique de l'Étoile, entrant temporairement en compétition avec les grands moteurs magnétiques situés dans le Noyau de l'Étoile lui-même. Les sursauts inattendus que Cris avait ressentis n'étaient rien de plus que des échos lointains de cette gigantesque perturbation.

... Et voilà qu'un autre de ces échos magnétiques déferlait autour de lui. Cette fois, les pieds de Cris glissèrent de son Surf. Il tomba en avant et poussa un cri. La planche heurta sa poitrine et le projeta vers l'avant en direction de la Croûte. Il s'y accrocha désespérément, ses jambes s'agitant sur la surface lisse tandis qu'il s'élevait plus vite qu'il n'aurait jamais pu Surfer. Il savait que c'en était fini de lui s'il la lâchait. Son esprit fonctionnait à une vitesse folle. Peut-être sa planche et lui allaient-ils être projetés au-delà de la Croûte ! Et alors ? Son corps s'effondrerait-il en fragments qui se refroidiraient dans le vide lointain, de la même façon que la matière du Noyau gelait dans le Manteau ?

Serait-il *conscient* lorsque cela se produirait ?

Mais le sursaut s'apaisa, aussi soudainement qu'il était apparu.

Le Surf se stabilisa dans l'Air. Le souffle court, Cris se traîna en travers ; la planche, qui exerçait dans son ascension une pression sur sa poitrine, lui faisait mal. La Cité était là, loin sous lui, mais encore assez proche pour qu'il distingue des détails : l'Épine, les larges baies de chargement, le Jardin incrusté sur sa face supérieure. Il ressentit une bouffée de soulagement et même un petit peu de honte ; après tout, il n'aurait pas pu être projeté à une telle hauteur, c'était impossible.

Avec prudence et précaution, il ramena ses genoux sous son bassin, posa les pieds sur la planche et se leva. Le Champ frissonnait tel un être vivant ; Cris appuya la planche contre lui en inclinant ses chevilles douloureuses, mais il était plutôt stable pour l'instant. Prévisible. Il pouvait Surfer dessus... Et il allait devoir le faire s'il voulait survivre à cette situation.

Il parcourut le ciel du regard. Il était seul désormais, il n'y avait pas la moindre trace des autres Surfeurs. Il ressentit une nouvelle bouffée de triomphe mêlée de honte. Avait-il survécu parce qu'il était le meilleur ? Ou le plus chanceux, peut-être ?

Sans exclure le fait qu'il pouvait toujours rejoindre les autres dans l'anonymat de la mort avant la fin de cette journée, se souvint-il.

Autour de lui, les lignes de vortex se convulsaient, torturées par des instabilités, par des formes complexes et impossibles qui se tordaient tout en se propageant et en emmagasinant de l'énergie. La

fin des lignes de vortex – la frontière du volume d’Air où il n’y en avait plus – fonçait sur lui comme un mur de vide. Il savait que dans cette région, les turbulences de l’Air fouetté par la tempête de neutrinos en provenance du Noyau étaient telles que ses propriétés superfluides s’effondraient. Il n’y aurait plus de friction ; il ne pourrait pas Surfer. Et, bon sang, il ne pourrait pas *respirer*. Ses capillaires se boucheraient, son cœur peinerait dans l’Air épaissi...

Il secoua la tête, tentant de se concentrer, puis baissa les yeux. Il fallait qu’il revienne dans la Cité avant que les turbulences ne l’atteignent – une lointaine partie de son esprit lui demanda soudain les raisons justifiant qu’il soit davantage en sécurité dans la Cité qu’à l’extérieur ? Il secoua de nouveau la tête, grondant contre lui-même. Sûre ou pas, la Cité était le seul endroit où aller. Il y retournerait donc. Mais déjà des blocs de matière gelée en provenance de la Mer fonçaient autour de Parz. Si jamais l’un d’eux la frôlait...

Il était inutile d’y penser. Il écarta les pieds sur la planche, plia les jambes et poussa.

Il Surfa comme il n’avait jamais Surfé auparavant, peut-être comme personne n’avait jamais Surfé. Il poussa encore et encore sur la planche, enfonçant son maillage de Matos en travers du Champ tremblotant, plongeant et virant entre les lignes de vortex qui ondulaient. Il ne tarda pas à filer si vite que le fluide normal résiduel contenu dans l’Air fouetta ses cheveux et son visage. Mais il continua à accélérer, plaquant ses pieds sur la planche jusqu’à ce que leurs plantes lui fassent mal.

Il y avait quelque chose au loin, un nouvel élément dans le chaos qu’était devenu le ciel. Il risqua un bref coup d’œil et vit que des lignes le traversaient ; ça descendait de la Croûte en croisant les lignes de vortex et pénétrait le Noyau : des rayons blanc-bleu qui le fouaillaient telles des cuillères de lumière.

À présent il approchait de la pluie inversée provoquée par l’explosion dans la Mer. Les fragments solidifiés formaient des blocs irréguliers de deux ou trois hauteurs d’homme s’élevant en tournoyant dans l’Air tout autour de lui ; leurs arêtes aiguës étincelaient et leur masse était veinée de matière violacée. Ces fragments possédaient leur propre champ magnétique tourbillonnant, et des doigts fantômes tiraient sur Cris lorsqu’ils le dépassaient. Il suivait une trajectoire courbe qui survolait le Pôle en descendant vers la Cité. Pliant les jambes, les hanches, le cou, il slaloma entre les lignes de vortex qui s’effondraient et les fragments de mer Quantique.

Quel pied ! C’était merveilleux ! Il poussa un cri, un rugissement d’exaltation.

La Cité se trouvait désormais devant Cris. Elle semblait sortir de l’Air, sa Peau se gonflant face à lui, laide et inégale, comme

boursouflée de l'intérieur.

Il était presque chez lui.

Par le sang des Archéo-humains, songea-t-il. *Je vais peut-être survivre à tout ça*. Et si c'était le cas, quelle histoire il aurait à raconter. Quel héros il deviendrait...

Mais le Champ sursauta une nouvelle fois et le trahit.

Il tomba en arrière sur la colonne vertébrale. Le souffle coupé, il roula hors de son Surf, tentant vainement de s'agripper à son bord.

La planche s'éloigna de lui en tourbillonnant devant la Peau de la Cité ; tombant nu dans l'Air il la regarda diminuer au loin. Cris tenta d'ondoyer, de battre des jambes dans l'Air, mais il manquait de force et ne parvenait plus à maintenir de prise sur le Champ.

De toute manière, il allait trop vite.

Étrangement, il ne ressentait aucune peur, rien qu'une sorte de regret. Échouer si près du but...

La Peau de Parz était immense devant lui, un mur qui barrait le ciel.

Partout autour de la Cité, d'énormes et menaçants morceaux de mer Quantique refroidissant montaient depuis le Pôle en une pluie ascendante.

La panique s'était emparée du Stade.

Adda se pencha en avant dans son cocon et baissa les yeux. L'ensemble du Stade n'était plus qu'une masse grouillante de torsos et de membres humains. Adda vit s'effondrer le réseau de délicates cordes de guidage qui le quadrillait, suscitant un chaos pire encore tandis qu'un millier de personnes tentaient à toutes forces de s'échapper. La foule semblait hurler d'une seule gorge tel un animal pris au piège. Perdu dans la mêlée, Adda vit les uniformes pourpres des régisseurs et des vendeurs de nourriture qui détalait avec les autres.

Ils voulaient tous sortir, de toute évidence. Mais pour aller où ? Où pouvait-on trouver la sécurité ? À l'intérieur de la Peau confortable de la Cité ? Mais cette Peau n'était qu'une coquille de bois et de poutrelles de Matos, elle éclaterait comme du cuir gratté...

Il reçut un coup violent dans le dos. Il haleta pendant que l'Air était expulsé de force de ses poumons et tomba vers l'avant ; la corde qui fixait son cocon d'un côté se détacha et il effectua un tour sur lui-même.

Se dégageant en ignorant les protestations de ses articulations raidies, il se prépara à affronter celui qui l'avait frappé. Mais il s'avéra impossible de déterminer d'où était venu le coup. La Loge du Comité grouillait de courtisans affolés ; leurs visages maquillés tordus par la peur, ils se débattaient pour se libérer des cocons et des robes qui entravaient leurs mouvements. Adda ouvrit la bouche et rit. Ainsi donc, leurs atours et tous leurs titres ne leur offraient aucune protection contre cette terreur mortelle. Où était donc leur pouvoir désormais ?

Muub gigotait pour s'extraire de son cocon en hâte.

« Où allez-vous ? demanda Adda.

— À l'Hôpital, bien sûr. » Muub rassembla ses robes autour de ses jambes et parcourut la Loge du regard à la recherche du moyen le plus rapide de quitter les lieux. « Une longue journée de travail nous attend... » Apparemment sans la moindre préméditation, il saisit le bras d'Adda. « Magmontain. Venez avec moi. Aidez-moi. »

Adda sentit monter en lui une nouvelle envie de rire, mais il constata au regard de Muub que l'autre parlait sérieusement.

« Pourquoi moi ? »

Muub désigna les courtisans qui détalaien. « Regardez-moi ces gens, dit-il avec lassitude. Peu d'entre eux savent se débrouiller en cas de crise, Adda. » Il soupesa le magmontain du regard. « Vous pensez que je suis plus ou moins inhumain : un homme froid, éloigné du peuple. C'est peut-être le cas. Mais j'ai travaillé assez longtemps comme médecin pour reconnaître ceux sur qui je peux compter. Et vous faites partie de ces gens-là. S'il vous plaît. »

Adda fut surpris de constater qu'il était ému par cette remarque, mais il dégagea son bras de la poigne de Muub. « Je viendrai si je peux, promis. Mais d'abord, il faut que je trouve Farr – il fait partie de ma famille. »

Le médecin hocha vivement la tête. Sans ajouter un mot, il entreprit de se frayer un passage dans la foule des courtisans qui bloquait toujours la sortie de la Loge, utilisant ses coudes et ses genoux de manière plutôt efficace.

Adda jeta un nouveau coup d'œil au Stade. La bousculade prenait des proportions mortelles ; il vit des poitrines implosées, des membres flasques, des visages privés d'Air telles des fleurs blanches au sein de la masse de corps.

Il se détourna pour s'élancer vers la sortie.

Farr pouvait être en de multiples endroits : en compagnie des Coureurs de Peau à l'extérieur de la Cité elle-même, ou en bas, dans le Port, avec ses anciens camarades de travail. Mais il allait certainement se diriger vers l'appartement des Mixxax en quête d'Adda. Le quartier où ils résidaient, au milieu de la Haute-ville, se trouvait de l'autre côté de Parz, aussi Adda entama-t-il le long voyage à travers une Cité en émoi.

On aurait dit qu'un géant malfaisant s'était emparé de Parz pour la secouer en riant comme une tempête de rotation. Les gens, vieux et jeunes, les riches bien habillés et les travailleurs manuels dans leurs tristes tenues fuyaient le long des rues-couloirs ; des cris résonnaient dans les avenues et les puits d'aération. Peut-être, comme lui, chacun de ces fuyards avait-il un vague but à atteindre en pleine Anomalie, mais collectivement ils ne constituaient qu'une masse grouillante.

Pour Adda, ce fut une traversée de l'enfer. Il ne s'était jamais senti aussi confiné, aussi enfermé dans cette boîte construite par des fous pour d'autres fous. Il désirait de toutes ses forces se retrouver à l'Air libre, où il pourrait *voir* ce que faisait l'Étoile. Il atteignit Pall Mall. La grande avenue verticale était remplie de bruit et de lumière ; gens et voitures s'entremêlaient dans les beuglements des Haut-parleurs. Des vitrines avaient été fracassées et des hommes et des femmes filaient dans la foule, les bras chargés de vêtements ou de bijoux. Au-dessus

de sa tête, au bout du Mall, tout au sommet de la Haute-ville, la lumière dorée du Jardin du Palais filtrait à travers les buissons miniatures et les mares, aussi paisible et opulent qu'il l'avait toujours été, mais des rangées de gardes empêchaient à présent d'approcher tout citoyen estimant pertinente l'idée de fuir en direction du Palais.

Adda, parvenu près du centre du Mall, éprouva une absurde envie de rire. *Des gardes. Des pillards...* Qu'est-ce que ces gens espéraient accomplir ? Ne comprenaient-ils pas ce qui arrivait au monde qui les entourait ? Ce serait un vrai miracle si, après ce désastre, leur Cité se révélait en assez bon état pour que les pillards puissent sortir parader avec leur richesse mal acquise.

Comme en écho à ses pensées, Parz *chancela*.

Le Mall, ce gigantesque puits vertical rempli de gens et de lumière, pencha sur la droite. Adda battit des bras dans l'Air en tentant de conserver son équilibre. La rue avait bougé avec une soudaineté choquante. Un immense grognement s'éleva. Le magmontain entendit du bois qui se fendait, du clairbois qui se brisait, un cri perçant qui devait être produit par une poutrelle de Matos pliant sous la pression.

Des gens se mirent à pleuvoir dans l'Air.

Impuissants, ils ne paraissaient même pas humains : ils ressemblaient à des choses inanimées, des sculptures de bois peut-être. Leurs corps dégringolaient des vitrines et des piliers porteurs ; le Mall résonnait de leurs cris et d'écœurants petits bruits d'écrasement.

Une femme entra en collision avec la cage thoracique d'Adda, lui coupant le souffle une fois de plus. Elle s'accrocha à lui avec une force désespérée, comme si elle pensait qu'il pouvait d'une manière ou d'une autre la sauver. Elle devait être aussi vieille que lui et portait une lourde et riche robe, à présent déchirée et dévoilant un torse nu enveloppé de graisse d'où pendaient des mamelles flasques. Les mèches teintées en bleu de ses cheveux aux racines jaunes formaient une masse enchevêtrée. « Qu'est-ce qui se passe ? Oh, qu'est-ce qui se passe ? »

Il écarta la femme de son propre corps, la dégageant avec autant de gentillesse que possible. « C'est une Anomalie. Vous comprenez ? Le Champ doit bouger, il est perturbé par la matière chargée qui jaillit de la mer Quantique. La Cité est en train de chercher un nouvel équilibre, de se stabi... »

Adda s'interrompit. Le regard de la femme était fixé sur son visage, mais elle n'écoutait pas un mot de ce qu'il disait.

Il referma sa robe et l'attacha. Puis il lui fit traverser le Mall en la traînant plus ou moins avant de la laisser accrochée à une colonne devant une vitrine de magasin. Peut-être retrouverait-elle ses esprits et le chemin de sa maison. De toute façon, Adda ne pouvait pas grand-chose pour elle.

Il dénicha une sortie vers une rue transversale. Il la descendit avec de vifs battements de jambes, s'efforçant d'ignorer le désastre autour de lui.

Le voyage dans le trou de ver ne dura que quelques battements de cœur, des battements qui toutefois lui semblèrent s'étirer sur une éternité. Dura s'agrippa à son siège ; elle se sentait aussi impuissante et terrifiée que les animaux qui couinaient.

Hors de tout contrôle en dépit des vains efforts de Hork sur la console, le *Cochon Volant* rebondit contre les parois presque invisibles du couloir. Des éclairs jaillirent, spectaculaires, tout autour de la grossière embarcation.

La fin survint brusquement.

Une lueur d'un bleu électrique s'épanouit depuis le point situé à l'infini, sous le vaisseau qui se ruait sur l'extrémité du couloir. La lumière enfla tel un poing inévitable. Dura y plongea le regard et en sentit l'intensité qui lui piquait les yeux.

Il y eut comme une explosion de photons autour d'eux, inondant le vaisseau et transformant les lanternes de la cabine en spectres verts. Les cochons hurlèrent.

Puis la lumière mourut – à moins que, oui... elle s'était figée en un cadre qui les entourait, une autre Interface en forme de tétraèdre, une cage dont les arêtes finement dessinées défilaient autour d'eux avec grâce et élégance. De toute évidence, le *Cochon*, craché par le trou de ver, avait presque été arrêté ; il tournait à présent lentement sur lui-même.

Seule l'obscurité régnait au-delà de la cage de lumière.

Dura parcourut le vaisseau du regard. Aucun signe flagrant de dégâts à la coque, et la turbine était toujours fermement fixée en place. Les couinements des cochons, la puanteur des pets qu'ils émettaient en vain pour essayer de s'enfuir, tout cela se calma peu à peu.

Hork restait assis dans le siège du pilote. Il regardait par les fenêtres, sa large bouche béant au milieu de sa barbe telle une troisième coupelle oculaire.

Dura descendit doucement vers lui. « Vous allez bien ? »

Au début, il parut sourd à sa question, puis, lentement, sa tête pivota. « Je ne suis pas blessé. » Son visage se tordit en un sourire. « Après ce petit voyage, je ne suis pas très sûr de mon état de santé, mais je ne suis pas blessé. Et vous ? Et les cochons ?

— Je vais bien. Les animaux aussi.

— La turbine ? »

Elle admira la brusquerie avec laquelle il avait mis de côté les merveilles de leur périple pour se concentrer sur les questions

pratiques. Elle haussa les épaules.

Il hocha la tête.

« Bien. Donc, nous avons les moyens de nous déplacer.

— ... Oui, dit-elle lentement. Je suppose. Mais seulement si le Champ s'étend jusqu'ici. »

Il étudia l'expression de Dura, puis regarda au-dehors d'un air hésitant. « Vous pensez que cela pourrait ne pas être le cas ? Que nous en sommes sortis ?

— Nous avons voyagé loin, Hork. »

Elle se détourna, abaissant son regard sur les mains du Président de Parz. Les ombres projetées sur sa peau étaient douces et argentées, la lueur diffuse semblait lisser les taches de vieillesse et les minuscules cicatrices sur sa chair.

... *Argentées ?*

À l'extérieur du vaisseau, la lumière avait changé.

Dura s'écarta et regarda par les baies de clairbois. Le tétraèdre couleur bleu vortex avait disparu, remplacé par une... *pièce* autour du vaisseau, une boîte pyramidale constituée d'une sorte de matériau gris et nu. Comme si cette substance, apparemment aussi lisse que de la peau, s'était plaquée sur la structure, transformant la cage ouverte de l'Interface en une boîte à quatre côtés enfermant le *Cochon*.

Les murs triangulaires n'étaient néanmoins pas vides. L'un d'eux portait des sortes de décorations, des cercles et des taches multicolores, ainsi qu'un rectangle aux bords arrondis qui ne pouvait être qu'une porte découpée sur...

... *Sur quoi ?*

Hork se gratta le crâne. « Bien. Et maintenant ? Avez-vous vu d'où sont arrivés ces murs ? »

Dura pressa son visage sur un panneau de clairbois. « Hork, je crois que nous ne sommes plus dans le Manteau inférieur.

— Supposition sans objet. » La frustration plissait son visage.

Elle indiqua l'espace clos de l'autre côté de la fenêtre. « Je crois que c'est de l'Air, là-dehors. Je crois que nous pourrions y vivre.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je ne peux pas le *savoir*, bien entendu. » Dura sentit une calme certitude l'envahir. Elle commençait à éprouver une sensation de sécurité, à faire confiance aux puissances entre les mains desquelles elle s'était remise. « Mais pourquoi nous amener dans un endroit mortel pour nous ? À quoi bon ? »

Il fronça les sourcils. « Vous pensez que tout cela est... conçu ? Que notre voyage était censé se dérouler ainsi, nous amener dans ce lieu ?

— Oui. Nous sommes entre les mains des antiques machines des Archéo-humains depuis notre entrée dans le trou de ver. Ils les ont certainement construites pour nous protéger. Je crois que nous devons

leur faire confiance. »

Hork prit une profonde inspiration, le riche tissu de son costume crissant sur sa poitrine. « Vous êtes en train de me dire que nous devrions aller là-dehors. Couper la turbine et notre enveloppe magnétique, quitter le *Cochon* et sortir.

— Pour quelle autre raison sommes-nous venus ici ? » Elle sourit. « De toute façon, je veux voir ce que sont ces marques sur le mur.

— D'accord. Si nous ne sommes pas écrasés dès le premier instant, nous saurons que vous avez raison. »

Une fois la décision prise, il recouvra son air affairé et pragmatique. « Et j'imagine que les cochons ont besoin de repos de toute façon.

— Oui, dit Dura. Je crois bien que oui. »

Hork se tourna vers sa console et abaissa des leviers. La jeune femme s'occupa des animaux, leur donnant de grosses poignées de feuilles. Leurs pets de propulsion diminuèrent pendant qu'ils mangeaient et la turbine ralentit avec un bourdonnement las.

Le silence envahit la cabine pour la première fois depuis leur départ de Parz.

« Il a disparu... Notre champ magnétique. Il s'est éteint », murmura Hork.

Ils échangèrent un regard l'espace d'un instant. Le cœur de Dura cognait et elle était incapable d'inspirer.

Rien n'avait changé ; le vaisseau se balançait toujours lentement entre les murs gris et froids de la salle du trou de ver.

« Eh bien, dit Hork en souriant, nous sommes toujours en vie. Vous aviez raison, semble-t-il. Et à présent... » Il indiqua le sas à l'extrémité de l'appareil. « Après vous », dit-il.

Le sas s'ouvrit avec un léger *plop*.

Dura frémit tandis qu'une bouffée de gaz – d'Air ? – passait devant son visage en entrant dans leur vaisseau. Elle s'aperçut qu'elle retenait son souffle. Elle fit un effort de volonté pour expirer, vida ses poumons et ouvrit la bouche pour inspirer profondément.

« Vous allez bien ? »

Elle soupira. « Oui. Oui, je vais bien. C'est de l'Air, Hork... On nous attendait, semble-t-il. » Elle renifla. « L'Air est froid, plus froid que dans le vaisseau. Et il est... Je ne sais pas comment le décrire. Frais. Propre. » Propre comparé à l'Air trouble de la Cité auquel elle s'était habituée. Lorsqu'elle ferma les yeux et inspira cet Air étrange, ce fut presque comme si elle était revenue parmi les Êtres humains, en magmont.

... Presque. Cet Air avait quelque chose de plat et d'artificiel. Elle finit par comprendre qu'on l'avait nettoyé au point de lui ôter toute

odeur.

Hork passa devant elle et sortit dans la pièce. Il regarda autour de lui, les poings serrés, d'un air intrigué et agressif ; sa robe jurait dans la douce lumière grise des murs. Réprimant sa peur, Dura le suivit, s'éloignant de la protection illusoire offerte par leur embarcation de bois.

Ils flottaient dans l'Air de la salle du trou de ver. Le *Cochon Volant* tournait lentement à côté d'eux, cylindre de bois couturé, grossier et incongru entre les murs de cette pièce de construction sophistiquée.

« Je me demande ce que diraient les Archéo-humains s'ils pouvaient nous voir à présent.

— Un truc du genre "Où étiez-vous passés pendant tout ce temps ?" », grogna Hork. Il esquissa quelques mouvements de nage, avançant d'une ou deux hauteurs d'homme. « Hé. Il y a un champ magnétique ici.

— Est-ce le Champ ?

— Je ne sais pas. Impossible à dire. Si c'est le cas, il est plus faible que je ne l'ai jamais senti auparavant.

— Peut-être est-il artificiel... généré ici pour nous aider à nous déplacer. »

Hork sourit ; sa confiance en lui grandissait visiblement. « Je crois que vous avez raison, Dura. Ces gens nous attendaient vraiment, n'est-ce pas ? » Il regarda le *Cochon* par-dessus son épaule, l'inspecta rapidement. Il pointa le doigt, faisant claquer sa manche brodée. « Regardez-moi ça. Nous avons amené un passager. »

Dura se retourna. Quelque chose s'accrochait au flanc de leur appareil, comme une énorme sangsue métallique qui en gâchait les nettes lignes cylindriques. « Du Matos, dit-elle. Nous avons emporté un berg dans le trou de ver. Il a dû rester collé à nos anneaux magnétiques...

— Oui. Mais pas par hasard. » Hork adressa un salut moqueur au bloc de Matos. « Karen Macrae. Heureux que vous ayez pu nous accompagner !

— Vous pensez qu'elle est là-dedans ? Dans ce berg ?

— Pourquoi pas ? » Il lui lança un grand sourire, ses coupelles oculaires assombries par l'excitation. « C'est possible. Tout est possible.

— Mais pourquoi ?

— Parce que ce voyage est aussi important pour Karen Macrae qu'il l'est pour nous, ma chère. »

Dura plia les jambes ; son mouvement de Nage la propulsa aisément dans l'Air. Elle s'éloigna de la masse du *Cochon*, se dirigeant vers les murs de la pièce, puis tendit une main hésitante et la plaça avec précaution sur le matériau gris. Rien ne venait en interrompre la

perfection lisse sous ses doigts et sa paume. Il était froid au toucher, quoique pas au point de causer de l'inconfort, mais sensiblement plus froid que son corps.

« Dura. » Hork paraissait excité ; il inspectait les marques sur le mur qu'elle avait vues depuis le *Cochon*. « Venez voir ça. »

Elle ondoya vivement jusqu'à lui. Côte à côte, ils examinèrent le dessin avec attention.

On avait peint deux cercles de tailles différentes sur le mur. Le plus grand était de couleur jaune et mesurait environ un micron de diamètre. La couleur, plus intense en son centre, pâlisait jusqu'à devenir presque transparente à mesure que l'œil se rapprochait du bord. Le disque était rayé d'une série de fils bleus qui en parcouraient l'intérieur, un peu comme des lignes de vortex, se dit Dura, mais celles-ci n'étaient en rien parallèles, allant même jusqu'à se croiser parfois.

Chaque ligne bleue se terminait par une paire de petits tétraèdres roses, un à chaque extrémité. La plupart avaient été concentrés au centre du disque, si bien que les lignes dessinaient des boucles autour du centre couleur ambre. Mais cinq ou six parmi elles se détachaient du nœud central, dont une qui se terminait au pôle du disque, juste à l'intérieur de sa surface. Les lignes restantes conduisaient hors du disque lui-même en suivant des spirales ondulantes, et traversaient l'espace vide du mur jusqu'au deuxième cercle plus petit. Une demi-douzaine de tétraèdres se bousculaient tels des insectes à l'intérieur du petit cercle.

Dura plissa le front, déconcertée. « Je ne comprends pas. Peut-être ces petits tétraèdres ont-ils un rapport avec les trous de ver...

— Bien sûr ! s'écria Hork sur un ton vif et confiant. Vous ne voyez pas ? C'est une carte, une carte de la totalité de l'Étoile. » Il suivit les traits du diagramme du bout du doigt. « Voici la Croûte, et cette bande à l'intérieur, la plus extérieure et la plus légère, c'est le Manteau, qui contient l'Air que nous respirons. La totalité du monde que nous connaissons. » Le bout de ses doigts traça un chemin jusque dans le cœur de l'image de l'Étoile. « Ces sections plus sombres sont le Manteau inférieur et la mer Quantique. Et voici le Noyau.

— Et les tétraèdres et les fils qui les relient...

— ... constituent une carte des trous de ver ! » Les coupelles oculaires de Hork, immenses, étaient pleines de la lumière grise de la salle. « N'est-ce pas évident, Dura ? Regardez. » Il planta un doigt dans le Noyau. « Et ça, ce sont les Interfaces, transportées dans le Noyau après les Guerres par les Colonisateurs. La plupart d'entre elles, en tout cas. De fait, les couloirs des trous de ver qui sont indiqués par ces fils ne font rien d'autre que revenir dans le Noyau. »

Les implications de ses paroles lui apparaissaient peu à peu. « Il y a

donc beaucoup de trous de ver. Des dizaines, des centaines, pas seulement celui que nous avons emprunté ?

— Oui. Réfléchissez, Dura. Autrefois, l'Étoile devait en être truffée. » Il secoua la tête. « Et les Colonisateurs ont tout arrêté. Maintenant, nous en sommes réduits à nous traîner dans des boîtes en bois tirées par des cochons. » Colère et ressentiment montaient de nouveau dans sa voix.

« Croyez-vous que nous sommes toujours ici ? » Elle indiqua le Noyau de l'Étoile de la carte et le nœud de trous de ver qui s'enroulaient autour.

« Non, s'écria-t-il. Pourquoi nous donnerait-on une Interface nous conduisant dans le Noyau ? Souvenez-vous, les Colonisateurs poursuivent leur propre but : ils doivent trouver un moyen d'arrêter les Anomalies eux aussi. Ils ne peuvent certainement pas utiliser les trous de ver eux-mêmes ; après tout, nous savons qu'ils ont été construits pour des humains. De vrais humains, je veux dire. Nous. Ils doivent donc compter sur nous. »

Elle se rendit compte qu'elle frissonnait. « Alors si nous ne sommes pas dans le Noyau, nous devons être *ici*. » Du bout du doigt, elle suivit les fils des chemins des trous de vers qui sortaient du cercle principal et traversaient les espaces gris jusqu'au deuxième disque. « ... Hors de l'Étoile. » Elle le regarda. « Hork, qu'allons-nous trouver quand nous ouvrirons la porte de cette pièce ? »

Il plongea son regard dans celui de Dura : toute confiance semblait l'avoir quitté ; il était totalement incapable de lui répondre.

Farr attendait bien Adda chez Toba Mixxax. Ito Mixxax était présente, à défaut de Cris et Toba. En s'inclinant, la Cité avait semé le désordre dans le foyer des Mixxax : de la vaisselle et d'autres objets avaient été projetés contre les murs ; partout des objets brisés flottaient dans l'Air.

Ito, un bras passé autour de Farr, s'efforçait manifestement de le reconforter. Quand Adda ouvrit la porte, Farr accueillit son arrivée avec soulagement et un sourire, mais Ito ne put masquer sa déception de ne pas voir apparaître son fils ou son mari. Farr semblait choqué, mais au moins tous deux étaient-ils vivants. Adda s'approcha et posa une main sur l'épaule de chacun d'eux. Ils restèrent tous trois à flotter là, au centre de la confortable maison des Mixxax, leur chaleur humaine se suffisant à elle-même en cet instant.

Puis ils s'écartèrent. Les traits d'Ito Mixxax étaient tirés mais elle gardait son calme. « Qu'allez-vous faire ? Voulez-vous rester ici ? »

Adda regarda Farr. Le gamin devait être malade d'inquiétude pour sa sœur. Mais attendre ici à broyer du noir n'apporterait rien de positif. En outre, bien qu'il paraisse encore un tantinet douillet, quel

sanctuaire offrait cet endroit comparé au reste de Parz ?

« Nous allons à l'Hôpital, dit-il avec fermeté. Ou, du moins, nous allons essayer. Nous trouverons là-bas de quoi nous occuper. Et vous ?

— Toba était avec moi aux Jeux. Dans le Stade. » Elle soupira, l'air plus lasse qu'effrayée. « Nous avons été séparés. Je vais devoir l'attendre ici. Puis nous commencerons à chercher Cris, j'imagine. Nous devrions pouvoir sortir la voiture de la Cité. » Elle regarda Adda, le jugeant, tentant de toute évidence de se concentrer sur ses besoins. « Voulez-vous vous reposer un moment ? Avez-vous faim ?

— Non. » Il tendit la main vers Farr. Le garçon la prit, aussi docile qu'un enfant. « Viens. Ce n'est pas de nourriture qu'ils manqueront dans ce fichu Hôpital, mais de force et de courage, d'ingéniosité, et... »

Il y eut une explosion en provenance du cœur de la Cité. Non, pas une explosion, se dit Adda, mais un titanesque bruit de déchirure, une gigantesque exhalaison.

Puis un instant d'immobilité. Et un choc traversa la Ville.

Le tissu même de sa structure sembla se plier. La petite pièce remua autour d'eux et les morceaux de vaisselle déjà brisée rebondirent sur les murs en une fine grêle.

Lorsque le frémissement eut cessé, Farr demanda : « Qu'est-ce que c'était ? Le Champ qui se repositionne encore une fois ?

— Je ne crois pas. C'était plus net, plus brutal... Viens, fiston. Allons-y. »

Ito les embrassa rapidement tous les deux sur la joue. « Faites attention à vous », dit-elle.

L'Hôpital du Bien commun se trouvait dans la partie supérieure des Bas-fonds, aussi Adda estima-t-il que la façon la plus rapide de s'y rendre, l'itinéraire susceptible d'être le plus dégagé, passerait par Pall Mall ; Farr et lui empruntèrent donc l'une des artères principales menant à l'axe de la Cité. Adda constata qu'il était un peu plus facile de se déplacer à présent. La plupart des gens devaient avoir atteint leur destination, quelle qu'elle soit, ou gisaient, blessés, quelque part dans la Ville, se dit-il avec tristesse. Mais les voitures représentaient un danger accru. Elles fonçaient dans les rues qui se vidaient derrière des attelages de cochons d'Air terrifiés ; les deux Êtres humains durent s'écarter brusquement à plusieurs reprises pour ne pas être écrasés. Ils tombèrent aussi sur une voiture dont l'avant était enfoncé dans une vitrine. Il n'y avait aucune trace du conducteur, mais l'attelage était toujours attaché au harnais. Les animaux tiraient dessus, leurs bouches circulaires ouvertes sur leurs cris.

Farr détacha le harnais. Libérés, les cochons s'enfuirent dans les ombres des couloirs, rebondissant sur les murs tels des jouets.

Ils atteignirent la jonction entre leur artère et le Mall. Adda se

reposa un instant sur le bord rectangulaire de la rue. Il se préparait à s'élancer dans le puits principal lorsque Farr lui saisit le bras et le retint, pointant le doigt vers le bas. Adda regarda l'adolescent puis baissa les yeux, clignant pour éclaircir sa coupelle oculaire valide.

Le bas du Mall, l'immense Marché sphérique, était baigné de lumière. *Trop* de lumière, reflétée sur les rails de guidage, les étals et la grande Roue d'exécution... De l'Air jaune et lumineux inondait le cœur de la Cité depuis un nouveau puits déchiqueté qui transperçait le Mall lui-même, juste à l'aplomb du Marché.

C'était donc là l'origine du choc qu'ils avaient ressenti en compagnie d'Ito.

Les côtés du puits étaient nets, si nets qu'Adda aurait presque pu penser qu'ils avaient été réalisés de main d'homme, comme les autres avenues. Mais sa section transversale, irrégulière et dépourvue de forme, ne ressemblait en rien aux rectangles et cercles précis qui caractérisaient Parz, et elle était décentrée, de guingois et trop large.

Adda descendit davantage dans le Mall et observa la déchirure.

La peau intérieure de l'avenue avait été arrachée, les magasins et les maisons grattés aussi proprement qu'avec une lame de couteau. Et, à l'intérieur de l'entaille elle-même, il vit des coupes transversales de maisons et de boutiques. Il y avait des flaques de chair en lambeaux. Il entendit des voix humaines, mais pas de cris : des gémissements, des pleurs continus à voix basse...

Farr le rejoignit dans l'Air. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un morceau de Mer », dit Adda, sombre. « La Cité a été touchée. On dirait que le berg est passé tout droit à travers elle... Nous avons eu de la chance qu'elle n'ait pas été ouverte en deux... Viens, Farr. Allons voir si ce foutu Hôpital fonctionne encore. »

Ils descendirent le large puits quasi désert du Mall à la recherche d'un moyen de s'y rendre.

24.

Hork passa ses doigts épais sur le joint de la porte, puis, impatient, ondoyant pour acquérir une prise, y posa les mains à plat et poussa.

Le lourd battant tourna en silence sur des gonds invisibles ; de l'Air siffla.

Par l'encadrement, Dura aperçut une autre salle, plus grande, dont les murs étaient faits du même matériau gris et lisse.

Hork et Dura hésitèrent un instant devant l'entrée.

« Allons-y », gronda Hork. Il saisit les côtés de l'encadrement. D'un unique mouvement fluide, il hissa sa masse à travers la porte : ses petits pieds, battant doucement, disparurent dans l'embrasure.

Dura agrippa l'ouverture avec un soupir. Comme le reste du mur, le matériau des bords était froid au toucher, mais les parois semblaient aussi minces que des lames et s'enfonçaient dans ses paumes. Elle posa prudemment les mains à plat sur la surface extérieure du mur, de l'autre côté de l'encadrement, et tira pour se propulser dans l'ouverture.

La salle extérieure était un autre tétraèdre du même matériau d'un gris passe-partout omniprésent, mais environ dix fois plus grande, une centaine de hauteurs d'homme de côté, voire davantage – elle devait être aussi vaste que n'importe quel espace fermé de Parz. La pièce d'où Dura venait de sortir flottait au beau milieu de cette nouvelle salle, les sommets et les côtés de la plus petite alignés sur ceux de la grande. Dura se demanda vaguement ce qui maintenait en place la plus petite des deux : on ne voyait nulle trace d'étais, de supports ou de cordes.

Peut-être se trouvaient-ils dans un nid de salles en forme de tétraèdre, dont chacune était contenue dans la suivante ; peut-être que s'ils allaient au-delà de ces murs, ils arriveraient dans une autre salle, de nouveau dix fois plus grande, et puis une autre encore...

Mais il n'y avait pas de porte dans cette pièce extérieure. Les murs étaient nus : rien ne rompait l'uniformité de leur surface, pas même la carte qui ornait la cellule intérieure. Il semblait ne pas y avoir de sortie ; peut-être avaient-ils atteint la fin du voyage.

Hork ondoya vers Dura. « J'ai trouvé quelque chose. » Il la prit par la main et la traîna plus ou moins autour du tétraèdre intérieur. Lorsqu'il s'arrêta d'un battement de jambes, Dura entra en collision avec lui. Il lui montra sa découverte. « Là. Que pensez-vous de ça ? »

C'était une boîte de forme irrégulière d'environ une demi-hauteur d'homme de côté. Dura fit le tour de l'objet avec méfiance, se tenant à

quelques microns de l'endroit où il flottait dans l'Air. Il était sculpté dans le matériau gris et familier des murs et consistait en un bloc massif d'où jaillissait une plaque rectangulaire plus mince ; des cylindres s'étiraient sur les côtés de celle-ci.

Impossible de se tromper sur sa fonction.

« Un siège », dit-elle.

Hork renifla avec impatience. « Évidemment que c'est un satané fauteuil. » Il se mit à tourner autour de l'objet, donnant des coups hardis sur ses faces. Des leviers, épais moignons apparemment conçus pour des poings humains, jaillissaient des extrémités de chacun de ses bras. Un curseur pivotant était inséré dans le gauche.

« Croyez-vous que ça nous est destinée ? demanda Dura. Je veux dire, à nous, les humains ?

— Bien sûr que oui », grogna Hork.

Dura se sentit offensée. « Il n'y a rien d'évident dans cette situation, Hork. Si la carte était correcte, nous avons voyagé dans l'espace, loin de l'Étoile elle-même. Pourquoi devrait-on s'attendre à autre chose qu'une totale étrangeté ? C'est un miracle que nous ayons trouvé de l'Air à respirer, et encore plus des... *meubles*. »

Il haussa les épaules. Ses muscles enveloppés de graisse roulèrent sous sa combinaison. « Mais ceci est de toute évidence destiné à des humains. Voyez comment le dossier et le siège ont été moulés ? » Et, sans laisser à Dura le temps de protester, Hork fit pivoter sa masse dans l'Air et prit place. Au début il gigota, visiblement mal à l'aise – il paraissait même inquiet –, mais il ne tarda pas à se détendre et à arborer un large sourire. Il posa ses mains sur les bras du fauteuil ; celui-ci semblait convenir à la forme de son corps massif. « Parfait, dit-il. Vous savez, Dura, ce siège doit être vieux de trois cents générations. Et pourtant, il a l'air neuf et il s'adapte à moi aussi bien que s'il avait été conçu par les meilleurs artisans de Parz. »

Dura fronça les sourcils. « Vous ne sembliez pas si content quand vous vous y êtes installé. »

Il hésita. « Il m'a paru bizarre. On aurait dit que sa surface coulait autour de moi. » Il sourit, sa confiance revenant. « En fait il s'ajustait, je suppose. C'était déconcertant, mais ça n'a pas duré longtemps... À quoi servent ces leviers, selon vous ? » Ses poings massifs planèrent au-dessus des tiges dressées.

« Non ! » Elle posa ses mains sur celles de Hork.

Il se détendit après un instant et s'écarta des leviers sans les toucher. « Intéressant, dit-il avec douceur. Ils ressemblent aux commandes du *Cochon Volant*. Peut-être les artefacts humains ont-ils des points communs, comme si les choses ne pouvaient être conçues que d'une certaine façon...

— Mais, dit-elle avec fermeté, nous ne savons absolument pas à

quoi peuvent bien servir ses commandes, contrairement à celles du *Cochon*. »

Hork eut une expression d'enfant que l'on vient de réprimander.

« Eh bien, comme vous l'avez souligné il n'y a pas si longtemps, nous ne ferons aucun progrès si nous ne prenons pas quelques risques. » Il jeta un coup d'œil au mécanisme en forme de flèche inséré dans le bras gauche du siège. « Que pensez-vous de ça, par exemple ? »

Dura se rapprocha. La flèche était en fait un cylindre épais comme un doigt, comportant une charnière en son centre, dressée au milieu d'un petit cratère creusé à même la matière du siège et dont le bord était entouré d'une bande divisée en quatre quartiers : blanc, gris clair, gris foncé, noir. Le curseur pointait vers le quartier noir, et, à l'évidence, l'ensemble était conçu pour que l'occupant du fauteuil puisse le tourner.

Hork leva les yeux vers Dura. « Eh bien ? Ça a l'air plutôt inoffensif. »

La jeune femme réprima un rire hystérique. « Vous n'avez pas la moindre idée de ce que *c'est*...

— Allez au diable, magmontaine, nous n'avons pas fait tout ce chemin pour trembler. » Et, d'un geste convulsif, il saisit la flèche et la tordit.

Le mécanisme tourna d'un quart de cercle avec un cliquetis.

Dura tressaillit et enroula ses bras autour de son corps. Hork lui-même ne put s'empêcher de frémir, expirant longuement tandis que la flèche s'arrêtait en pointant sur le quartier gris sombre du cercle gradué. « Vous voyez ? Aucun dégât... En fait, rien ne semble s'être produit du tout. Et...

— Non. » Elle secoua la tête. « Vous vous trompez. » Elle pointa le doigt. « Regardez... »

Hork pivota dans son siège.

Les murs de la salle étaient devenus transparents.

Bzya sommeillait, les mains souplement enroulées autour de l'axe central de la Cloche, lorsque les éclairs bleus se déclenchèrent.

Il s'éveilla en sursaut.

Cette plongée avait été longue et stérile, et il était impatient de rentrer chez lui pour partager un gâteau-bière avec Jool. Sauf que quelque chose n'allait pas...

Il examina rapidement la cabine. Hosch, son unique équipier pour ce voyage, était éveillé et attentif ; ils échangèrent un bref coup d'œil interrogateur. Bzya plaça doucement ses mains sur le bois poli et usé de la barre de soutien. Aucune vibration inhabituelle. Il écouta le bourdonnement régulier des grands anneaux de Matos qui

encerclaient la coque de la Cloche ; le vrombissement lui indiquait que le courant électrique envoyé par la Cité coulait toujours aussi régulièrement le long des câbles, projetant un manteau magnétique autour de leur fragile vaisseau. Il regarda par la plus proche des trois petites fenêtres de la Cloche. Au-dehors, l'Air – si on pouvait le qualifier aussi généreusement, à cette profondeur – était d'un jaune boueux, mais assez lumineux pour que Bzya en déduise qu'ils se trouvaient quelque part vers le haut du Manteau inférieur. Il pouvait même voir l'ombre de l'Épine ; ils évoluaient non loin de son extrémité, à pas plus d'un mètre sous la Cité...

Là. Encore des éclairs bleus aveuglants, juste de l'autre côté de la fenêtre ; de la couleur du gaz d'électrons, ils semblaient envelopper leur engin. Des pinceaux de lumière bleue passèrent brièvement par les hublots ronds de la cabine.

La Cloche tangua.

Hosch enroula ses mains maigres autour de la barre centrale. « Pourquoi ne sommes-nous pas morts ? »

C'était une bonne question. En principe, la présence de nuages de gaz d'électrons autour d'une Cloche indiquait des sautes de courant dans les anneaux de Matos. Peut-être que le câble descendant du Port s'effilochait, ou un anneau était-il en train de lâcher. Sauf que dans pareil cas, le champ magnétique de la Cloche aurait disparu presque aussitôt. La Cloche elle-même aurait déjà implosé.

« Le courant arrive toujours régulièrement, dit Bzya. Écoute. »

Ils retinrent tous deux leur souffle, le regard vide ; Hosch adopta l'expression absente d'un homme occupé à se concentrer sur ce qu'il entend.

Un nouvel éclair. Cette fois, la Cloche se balança pour de bon dans la soupe du Manteau inférieur, secouant ses occupants en tous sens tels des sacs – Bzya se rapprocha de la barre centrale afin d'y enrouler ses jambes.

Le souffle du contremaître puait la viande et le gâteau-bière rance. « D'accord, dit-il. Nous savons que le courant du Port est régulier. Qu'est-ce qui provoque les éclairs ? »

— Sans doute des sautes de courant dans les anneaux de Matos.

— Si le courant en provenance de la Cité est stable, c'est impossible. »

Bzya secoua la tête en réfléchissant de toutes ses forces. « Non, pas impossible. C'est juste que les sursauts sont provoqués par autre chose. »

Hosch pinça la bouche. « Oh. Des modifications du Champ. D'accord. »

Ce n'était pas la Cloche qui fonctionnait mal ; *le Champ lui-même était en train de les trahir*. Il était devenu instable, envoyait des vagues

de courant dans leurs anneaux protecteurs et les détournait de leur trajectoire ascendante.

« Qu'est-ce qui fait varier le Champ ? demanda Bzya. Une nouvelle Anomalie ? »

Hosch haussa les épaules. « Peu importe, non ? Nous ne vivrons pas assez longtemps pour le savoir. »

Il y eut un sursaut vers le haut, sans éclair bleu cette fois.

Bzya saisit la barre centrale. « Tu sens ça ? C'était le Port. Ils nous remontent. Nous ne sommes pas encore morts. Ils essaient de nous porter secours. »

Puis la lumière bleue revint, très vive. Bzya perçut le Champ perturbé exercer une traction sur son estomac et les fibres de son corps de la même façon qu'il exerçait une traction sur la Cloche.

Du gaz d'électrons crépita au bout de ses droits, formant des manières de rubans. C'était plutôt beau, songea-t-il de façon assez hors de propos.

La Cloche fut projetée sur le côté, loin de l'Épine. Les mains de Bzya furent arrachées à la barre centrale. Le mur courbe de la Cloche monta à sa rencontre telle une immense paume creuse. Son visage entra violemment en contact avec un hublot. La structure de la Cloche trembla et gémit ; il y eut comme un chant distant au-dessus de lui. Ça, c'était les câbles qui se coupaient, songea-t-il au sein de sa douleur. Il se sentit étrangement satisfait par l'intelligence de sa déduction.

Les murs se tordirent, se déformant avant de se stabiliser. La Cloche roula.

Il sombra dans l'obscurité.

Au-delà des murs transparents, d'immenses bâtiments fantomatiques planaient au-dessus des humains. La troisième salle était gigantesque, assez grande pour contenir un million de Parz. Les murs, faits du matériau gris habituel, étaient si lointains qu'ils en devenaient des abstractions géométriques. Peut-être ce lieu étrange se résumait-il finalement à une série de tétraèdres inclus les uns dans les autres, jusqu'à l'infini...

Dura rejoignit Hork en ondoyant et tendit le bras vers lui, à l'aveugle. Toujours assis dans la chaise, il lui prit les mains ; bien que sa poigne soit puissante, elle sentit l'humidité de la peur sur ses paumes. L'espace d'un battement de cœur, elle éprouva un écho de la passion qu'ils avaient brièvement partagée en fuyant la terreur durant leur voyage.

Les structures transparentes s'élevaient devant eux, comme sculptées dans de l'Air congelé. C'était des boîtes translucides hautes de milliers de hauteurs d'homme. Et l'on pouvait voir d'autres

machines, incluses à l'intérieur de certains des bâtiments ; des structures internes tels des fantômes à l'intérieur de fantômes, gris sur gris.

La boîte en forme de tétraèdre qui contenait le *Cochon*, le petit siège solide et Hork et Dura eux-mêmes étaient des copeaux de bois dérivant dans une sorte de fluide tacheté. Elle comprit que la totalité du tétraèdre qu'ils occupaient était en fait incluse à l'intérieur de l'un des gigantesques bâtiments, dont les lignes grises découpaient l'espace autour d'eux et à travers la chair spectrale duquel elle voyait.

« Pourquoi, d'après vous, ne pouvons-nous pas distinguer ces choses clairement ? Je me demande bien à quoi elles servent. Pensez-vous... »

Hork examinait le « bâtiment » où ils étaient enchâssés. Il en observa avec attention les recoins et les protubérances brumeuses, puis baissa vivement les yeux sur la chaise où il était assis.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— Le bâtiment fantôme où nous sommes. Regardez-le... Il a la même forme que ce siège. » Le gris clair des silhouettes translucides formait des taches dans ses coupelles oculaires. « Il mesure cent mille fois sa taille, et il est constitué de quelque chose d'aussi transparent que du clairbois et de plus ténu que de l'Air... mais, aussi immense et spectral soit-il, c'est néanmoins un... *fauteuil*. »

Dura leva la tête. Elle comprit peu à peu que Hork avait raison. Cet immense « bâtiment » d'au moins un mètre de haut avait un siège, un dossier, et là, si loin au-dessus d'elle qu'elle avait du mal à les voir, se trouvaient deux bras, chacun muni de son levier de contrôle.

Hork sourit, une expression animée sur le visage. « Et je crois que je sais à quoi sert tout ça. Regardez-moi ça ! »

Il se tourna. Son fauteuil pivota dans l'Air.

Dura hoqueta et recula, effrayée, mais le siège finit par s'arrêter ; aucun dégât ne semblait avoir été causé. « Que faites-vous ? »

— Vous ne comprenez pas ? Levez les yeux ! »

Elle renversa la tête en arrière.

L'autre « fauteuil », le double fantôme, *avait tourné lui aussi*, pivotant pour suivre le mouvement de Hork.

« Vous voyez ? » s'écria-t-il, triomphant. « Ce fauteuil est accordé au mien, je ne sais comment. Le grand doit faire tout ce que je fais faire au petit. » Il se mit à tourner dans un sens puis dans l'autre, riant comme un enfant avec un jouet. Dura regarda le double géant du siège danser avec maladresse, singeant les mouvements de Hork tel un énorme animal apprivoisé. Elle songea que, lorsque l'appareil pivotait, sa substance devait se déplacer autour d'elle, à travers elle en fait, comme une brise incongrue. Mais elle ne sentait rien, du moins, rien de plus qu'une sensation de froid intérieur qui pouvait aussi bien

résulter de la révérence mâtinée de terreur qu'elle ressentait.

Hork finit par se lasser de ses jeux.

« Je peux lui faire faire tout ce que je veux. » Il se fit pensif. « Et donc, si je tire sur ces leviers...

— Non ! Nous devons comprendre tout ceci, Hork. » Elle leva les yeux. « Ce... fantôme. Cet artefact de la taille d'une Cité est un siège assez grand pour un géant...

— C'est évident, mais...

— Mais, l'interrompit-elle, un géant d'une certaine forme... un géant à forme humaine, mesurant des mètres de haut. » Dura étudia son visage, attendant qu'il arrive aux mêmes conclusions qu'elle.

« Des *mètres*... Les Archéo-humains. »

Elle hocha la tête. « Hork, je crois que le siège fantôme est une machine des Archéo-humains. Je crois que nous nous trouvons dans une petite bulle d'Air qui flotte à l'intérieur de leur pièce. »

Elle renversa la tête en arrière et sentit la chair au sommet de sa colonne vertébrale se plisser sur son crâne. Elle plongea son regard dans une pièce fantôme qui prenait abruptement sens.

Ils se trouvaient à *l'intérieur* d'un fauteuil des Archéo-humains. Mais il y en avait d'autres, quatre, compta-t-elle, qui s'éloignaient dans la brume comme une rangée de villes. Les sièges étaient placés devant une longue surface plate, sous et derrière laquelle Dura apercevait des traces d'une structure complexe. Peut-être était-ce une sorte de panneau de contrôle. En regardant un peu plus loin vers l'extérieur, on voyait la structure en forme de tétraèdre qui enveloppait le tout se dessiner sur le brouillard.

Hork lui toucha le bras. « Regardez par là. » Il pointa le doigt. Sur le côté de la pièce archéo-humaine, à l'opposé de la rangée de sièges, se trouvait un banc de volutes gazeuses. Mais elle se trompait, bien entendu ; elle s'efforça d'oublier sa petitesse, de voir les choses à travers les yeux des Archéo-humains. C'était une structure faite d'un matériau souple, doux, empilé sur une surface plate plus basse. On aurait dit un cocon étendu à plat.

Les Archéo-humains *dormaient-ils* ?

Hork lui montrait à nouveau quelque chose. « Sur cette surface devant les sièges. Vous voyez ? Des instruments, conçus pour des mains géantes. »

Dura vit un cylindre plus long qu'un arbre de la Croûte. Son extrémité pointue dépassait du bord de la surface. Peut-être était-ce un stylet, comme celui dont se servait Deni Maxx à l'Hôpital. Elle tenta de se représenter la main capable de tenir un tronc d'arbre et de s'en servir pour prendre des notes... Un autre cylindre se trouvait à côté, droit celui-là. Il semblait creux – il était transparent aux yeux de Dura, et elle distinguait une structure de murs épais entourant un

espace vide – et il n’y avait pas de surface sur le dessus.

Elle fronça les sourcils et désigna le second cylindre. « Que pensez-vous que ce soit ? On dirait une forteresse. Peut-être les Archéo-humains avaient-ils besoin d’un abri, peut-être les a-t-on attaqués... »

Il riait d’elle, mais sans méchanceté. « Dura... Vous oublié l’échelle. Regardez à nouveau. Ça mesure environ, quoi, dix mille hauteurs d’homme de haut ?

— C’est dix fois plus grand que votre glorieuse Parz.

— Peut-être, mais ça ne représente quand même que dix centimètres environ. Dura, les Archéo-humains mesuraient des *mètres* de haut. La *main* de l’un d’eux aurait pu engloutir ce cylindre. » Il la regardait, l’œil narquois. « Vous ne voyez pas ? Dura, c’est un récipient à nourriture. Une tasse. »

Elle ouvrit de grands yeux. Une tasse assez grande pour contenir une douzaine de Parz ?

Elle s’efforça de continuer à penser. « Eh bien dans ce cas, c’est *vraiment* une drôle de tasse. Toute la nourriture doit en sortir par le haut, non ? »

Hork acquiesça avec réticence. « On dirait bien. » Il poussa un soupir. « Mais il y a tant de choses que nous ne pouvons pas comprendre au sujet des Archéo-humains. »

Elle imagina cette petite boîte de matière du Manteau vue de l’extérieur. « On dirait qu’ils ont créé cette salle intérieure autour de l’Interface du trou de ver pour en faire une décoration. Une petite vue en coupe de l’Étoile, afin de pouvoir étudier les Êtres humains. Nous aurions eu l’air de jouets à leurs yeux, murmura-t-elle. Moins que des jouets, de petits animaux, peut-être en deçà de leur seuil de visibilité. » Elle regarda sa main. « Ils étaient des centaines de milliers de fois plus grands que nous ; le *Cochon* lui-même n’aurait pas été plus qu’un grain de poussière dans la paume d’un enfant archéo-humain. » Elle frissonna. « Vous croyez que certains d’entre eux sont encore ici ? » Elle se représenta la silhouette géante d’un Archéo-humain flottant à travers une porte à demi visible, un visage plus vaste qu’une journée de voyage tourbillonnant vers elle...

« Non, dit vivement Hork. Non, je ne crois pas. Ils sont partis. »

Elle plissa le front. « Comment le savez-vous ? »

Il sourit.

« Eh bien, pour commencer, c’est ce que nous disent vos précieuses légendes. Mais le facteur déterminant, c’est ce siège. » Il en tapota les bras. « Les Archéo-humains ont conçu cet endroit de manière à ce que nous puissions utiliser leurs machines. Si je déplace ce fauteuil, je peux imiter tout ce qu’un Archéo-humain aurait pu faire... Dura, ils m’ont rendu aussi puissant que n’importe lequel d’entre eux. Vous comprenez ? » Il tâta la surface dure de la chaise. « Si nous en avons

l'intelligence, nous pourrions faire fonctionner d'autres machines. » Il jeta un regard circulaire avide sur le reste de la pièce. « Il doit y avoir des merveilles, ici. Des armes au-delà de nos rêves. »

Les Archéo-humains avaient voulu que les gens de l'Étoile viennent ici pour utiliser les machines qu'ils avaient laissées derrière eux, peut-être quand les Anomalies devenaient trop sévères. Peut-être étaient-ils censés faire quelque chose à présent... Mais quoi ?

« Votre flèche n'a pas d'équivalent sur la chaise des Archéo-humains, dit lentement Dura en pointant le doigt vers le haut. Vous voyez ? Donc, ce truc doit nous être exclusivement destiné. Peut-être pour nous aider à visualiser ce qui se passe. » Elle fronça les sourcils. « Il n'a pivoté que d'un quart de cercle. Et si vous le tourniez de nouveau ?

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir. »

Hork tendit la main vers la flèche, commençant par la tourner en arrière, vers la graduation la plus sombre. Les murs gris et lisses se reconstituèrent autour d'eux, rassurants, oblitérant la salle des Archéo-humains. Après quoi Hork fit pivoter la flèche dans l'autre sens, les murs disparurent à nouveau et révélèrent les immenses mécanismes.

« Très bien, dit-il. Passer du noir au gris foncé nous permet de voir un peu mieux. Un peu plus loin. Voyons ce qui se passe si je la tourne d'un quart de cercle de plus, jusqu'au gris clair. »

Dura ne put réprimer un mouvement de recul : « Contentez-vous de tourner », dit-elle, la voix rauque.

Sûr de lui, il tordit la flèche jusqu'au troisième quart de cercle.

La lumière parut s'écouler de l'Air.

Les artefacts des Archéo-humains et les murs de leur salle fantôme devinrent encore plus translucides. L'obscurité régnait au-delà des lointaines parois, une obscurité qui enveloppa les deux humains pelotonnés au cœur de couches successives d'immensité.

Des points lumineux y flottaient.

Dura pivota dans l'Air et regarda autour d'elle avec de grands yeux. « Je ne comprends pas. Je ne vois pas les murs de la salle suivante. Et que sont ces lumières ?

— Il n'y a plus de murs, dit gentiment Hork. Vous ne voyez pas ? Plus de pièces. Nous regardons l'espace, Dura, des volumes d'espace que les Archéo-humains eux-mêmes ne pouvaient enfermer. »

Elle réalisa que sa main glissait dans celle de Hork.

« Et ces lumières...

— Vous le savez bien, Dura. Ce sont des *étoiles*. Des étoiles et des planètes. »

« Réveille-toi, Bzya. Sombre crétin inutile. »

Hosch lui donnait des claques. Bzya secoua la tête et cligna de l'œil

pour l'éclaircir – être en vie le surprenait ; la Cloche aurait dû imploser.

Sa coupelle oculaire abîmée irradiait la douleur. Il la tâta du bout d'un doigt hésitant et constata qu'elle était remplie de matière collante. Son dos était douloureux, juste au bas de ses reins, là où il avait été cassé en deux par la courbe de la Cloche.

« Donc, nous ne sommes pas morts », lâcha-t-il.

Hosch grimaça un sourire, la peur crispant les traits de son visage maigre. « Nous ne devons pas être si bas que ça dans le Manteau inférieur. C'est impossible, sinon la Cloche aurait déjà implosé. » Il donnait désormais des coups de pieds sur le bord de l'encadrement du sas, s'efforçant manifestement de le fendre du talon.

Bzya plia les mains et les orteils. Il se sentait vaguement déçu. La Pêche n'était pas la plus sûre des activités ; il avait toujours su qu'elle aurait un jour sa peau. Mais pas aujourd'hui, pas si près de chez lui et après une plongée aussi infructueuse et inutile. « Tu vas faire imploser le sas si tu continues.

— C'est... » Un coup de pied. « Le but. » Un autre. Un autre.

« Et ensuite ? On ondoie ?

— Exactement. » Un coup de pied, et encore un. « Nous avons perdu le câble. Nous n'avons pas de meilleure solution. »

Le cadre commençait déjà à se fendre. Le sas se résumait à un disque de bois maintenu en place contre une collerette par la pression extérieure. Lorsque Hosch aurait suffisamment endommagé cette dernière, il tomberait sans difficulté.

Bzya regarda par la fenêtre. « On n'est pas assez profond pour que la Cloche soit écrasée, mais bien assez pour qu'on le soit, *nous*. Nul n'est jamais descendu si bas sans matériel. On doit toujours se trouver au moins à quatre-vingt dix centimètres.

— Alors dans ce cas, nous allons devenir de foutues légendes. À moins que tu n'aies une meilleure idée, gros pet de propulsion inutile. Aide-moi... »

Mais Bzya n'en eut pas besoin.

La collerette se fendit en un millier de minuscules explosions tout autour du cadre ; des fragments de bois rebondirent partout dans la cabine, volèrent vers le visage de Bzya qui les chassa d'un vague geste de la main. Puis, en un instant, le sas céda et tomba vers l'avant. Le Pêcheur eut aussitôt la sensation qu'une masse de fluide – dense, couleur ambre et incompressible – envahissait la cabine.

Étouffées, les lampes à bois s'éteignirent.

Enfin le fluide l'atteignit.

Il engloutit ses membres, se fraya un passage dans sa bouche, sa gorge et ses coupelles oculaires ; l'invasion fut physique et brutale, comme si des poings s'enfonçaient en lui. Il ne pouvait plus ni voir, ni

entendre, ni goûter quoi que ce fût. Pris de panique il tordit la tête d'avant en arrière, tentant d'expulser l'horrible substance de ses poumons. Mais il n'y parvint pas, bien entendu. Il était enchâssé à l'intérieur de ce matériau dense et impropre à la vie, englué dans une couche de quatre-vingt dix centimètres d'épaisseur.

Ses poumons enflèrent en déchirant le matériau.

... Et trouvèrent de l'Air. Des fragments, des échardes d'Air qui le piquèrent en quittant en force ses poumons pour entrer dans ses capillaires. Sa poitrine se souleva en aspirant le fluide qui l'entourait. Il y avait vraiment de l'Air ici, mais avec juste une trace de sa densité fractionnelle normale.

Bon sang, peut-être que je peux me sortir de là...

Puis la brûlure commença.

Partout sur son corps, comme un millier d'aiguilles. Et aussi – *par la Roue !* –, lui calcinant ses poumons et son estomac. Elle inonda les fibres qui tapissaient son corps, transformant le réseau de tubes minces constituant celui-ci en une masse de douleur, électrifiant chaque capillaire aussi fin qu'un fil.

Trop dense. Trop dense...

Dans ce domaine des températures et des densités extrêmes, les noyaux d'étain situés à la surface de son corps cherchaient une nouvelle configuration stable. Ils se séparaient et les nucléons qui les composaient se divisaient pour se mettre ensuite à grouiller dans l'Air enflammé en quête du gigantesque noyau unique qui emplissait le cœur de l'Étoile... Bzya était en train de se dissoudre.

Il donna des coups de pieds dans le fluide, y enfonçant ses jambes. Il sentit un impact sourd lorsque sa tête cogna la paroi de la Cloche. Une manière de surprise l'envahit : il restait donc bien quelque chose de l'univers extérieur familier, par-delà la dissolution et la douleur... Et il avait réussi à se déplacer. Il avait *ondoyé*.

Il traîna sa main dans le fluide, esquissant le signe de la Roue sur sa poitrine : il faisait sans doute face au mur du fond de la cabine. Le fluide du Manteau inférieur avait dû le faire pivoter en pénétrant dans la Cloche. Il se retourna et étala ses mains sur le mur, derrière lui. La douleur écliprait la sensation du toucher, mais il sentait la courbure de la paroi et le contour rond d'un hublot. Il se représenta la cabine telle qu'elle était en cet ultime instant avant que le sas soit projeté à l'intérieur. Hosch se situait quelque part sur sa droite.

Il repoussa le mur et ondoya à tâtons dans cette direction, les mains tendues.

Elles trouvèrent quelque chose. Hosch, ça devait être lui. Il passa les mains sur sa poitrine et sa tête. Le contremaître ne réagit pas. Sa peau s'effrita sous les doigts de Bzya, ou peut-être était-ce sa propre chair, celle de ses doigts et de ses paumes.

Il trouva la main de Hosch et s'en saisit avant de rejoindre le sas ouvert en deux vigoureux battements de jambes. Il était toujours aveugle et son sens du toucher déclinait – peut-être, se dit-il avec horreur, ne reviendrait-il jamais ; peut-être devrait-il vivre dans cette coquille de douleur, sans lumière ni son... Mais il pouvait néanmoins sentir le bord du sas et les échardes laissées par les coups de pieds rageurs de Hosch.

Il tenta de basculer vers l'avant, hors de la Cloche, mais quelque chose le retenait. Quelque chose de dur et de résistant, qui appuyait sur sa poitrine et sur ses jambes : les anneaux de Matos qui encerclaient la Cloche. Il leva les pieds en prenant position sur l'anneau le plus bas, saisit celui du haut d'une main qui se paralysait et tenta de se redresser. La douleur enflamma le bas de son dos déjà blessé. Il perçut un mouvement brusque tandis que les anneaux s'écartaient. Il leva les pieds et laissa son corps glisser en avant par le trou. Les mains au-dessus de la tête, il sentit le corps flasque de Hosch racler les anneaux à sa suite.

Bzya dégringola tête la première hors de la Cloche, entraînant le contremaître après lui.

Il fallait trouver l'Épine. Il se tourna vers la gauche et donna un coup de pied. Il tenait la main de Hosch bien serré – en tout cas, il le croyait car, à présent, il ne sentait plus que de la douleur en provenance de ses mains, de ses pieds, de son visage. Il percevait comme une vibration, une force qui tirait sur son corps... Non, se dit-il, c'était plus que ça ; il y avait un millier de tiraillements distincts, comme des crochets enfoncés tirant sur la chair. Il comprit peu à peu qu'elle s'effritait, tombait de son corps pendant qu'il ondoyait. Sa propre chair.

Il tendit sa main libre. Il n'y voyait plus, ses deux coupelles oculaires étaient désormais inutiles. C'était bien le chemin pour rejoindre l'Épine, pour autant qu'il pouvait se rappeler de la distance qu'ils avaient parcourue depuis le moment où la Cloche avait été emportée par les sursauts du Champ. Bien entendu, il avait été inconscient depuis. La Cloche pouvait même s'être retournée...

Mais il n'avait rien d'autre à quoi se fier. Il moulina des bras dans le liquide abrasif, essayant d'estimer son éloignement de la Cloche, quelle distance il pouvait bien rester avant qu'il soit *certain* d'avoir raté l'Épine.

Par bonheur, la douleur semblait s'amoinrir. La brûlure, la décomposition de sa chair devaient endommager les terminaisons nerveuses elles-mêmes. Il serait bientôt véritablement isolé à l'intérieur de son corps.

Eh bien, je ne Surferai plus jamais. Et je ne sculpterai plus. Et – et là, son sourire intérieur disparut – je ne sentirai plus jamais la peau d'une

femme.

Une nouvelle pointe de douleur monta de son bras tendu et de son moignon de main inutile. Le bras plia, repoussé en arrière par un objet solide.

Son corps entra en collision avec une surface dure. Il tenta de l'éprouver avec sa poitrine, ses cuisses et son visage.

L'Épine. La fichue Épine.

Il traîna son bras libre à sa surface jusqu'à ce qu'il accroche quelque chose. Voilà, il le tenait : un des câbles de la Cloche. Il crocha ses doigts, enroulant sa main autour du câble ; toujours traînant le corps flasque de Hosch, il s'aplatit contre la surface de bois de l'Épine en se servant du câble pour se guider.

Le plus ironique, songea-t-il, ce serait que j'ondoie dans le mauvais sens, vers le bas, en direction du Noyau.

Lorsqu'on le sortit du fluide, il était comme retiré du monde, loin à l'intérieur d'un corps insensible. Il avait l'impression d'être aussi conscient, aussi vif d'esprit que jamais, mais il ne sentait rien ou presque. La douleur elle-même avait disparu à présent. Il avait pour seule conscience sa poitrine qui se gonflait et aspirait l'Air plus ténu, plus clair, de même que le Champ qui tirait sur son estomac, le centre de son être.

Il était encore là, se dit-il. Juste un peu meurtri sur les bords.

Il pensait avoir ondoyé jusqu'au bout, et il pensait avoir continué à tenir Hosch. Mais c'était difficile d'en être sûr.

Et maintenant on le déplaçait de nouveau, plus délicatement. Il essaya de sourire. Les Pêcheurs avaient dû descendre les chercher, Hosch et lui, dans une deuxième Cloche.

Il était heureux d'échapper à l'expression de leurs visages pendant qu'ils le soignaient.

25.

L'équipe de volontaires accomplit un dernier effort pour le soulever ; le patient fut chargé dans la voiture qui attendait dans l'Air, à l'extérieur, à travers le mur éventré de l'Hôpital. Adda regarda la voiture s'éloigner avec précaution, puis tourner pour rejoindre les flots de réfugiés fuyant en direction du magmont.

Ce service de l'Hôpital du Bien commun, situé directement sous la Peau de Parz, avait été rapidement transformé en baie de chargement lorsque l'évacuation de la Cité avait commencé. À présent, le personnel de l'Hôpital, les volontaires, les patients et leurs proches grouillaient dans les trois dimensions. Les blessés criaient et gémissaient, les membres du personnel s'interpellaient désespérément les uns les autres pour obtenir des attelles, des bandages et des médicaments. À mesure que les patients embarquaient dans les voitures à l'extérieur, d'autres ne cessaient d'affluer, encore et encore, en provenance de la Cité disloquée. Adda se sentait submergé, découragé, atterré, fourbu. *Peut-être ai-je vu trop de changements, en fin de compte. Trop de désastres, trop de corps brisés...*

Il se pencha au-delà de la Peau et ouvrit la bouche en tentant d'expulser la puanteur hospitalière des capillaires qui se trouvaient dans ses poumons. Mais, même à l'extérieur de la Peau, l'Air était nauséabond. Il sentait le feu nucléaire du bois, les pets de cochon, l'odeur de la peur humaine. Comme si Parz, dans ses convulsions d'agonie, était enveloppée d'un nuage invisible de photons à l'odeur aigre, telle une immense créature mourante dont les dernières bouffées d'Air fuyaient ses capillaires.

La Cité, souffrant atrocement dans des grognements de bois et des cris de métal de Matos se déchirant, frémit tout autour de lui. L'Hôpital était niché dans le ventre des Bas-fonds, si bien qu'Adda regardait à l'extérieur de la Peau tel un insecte lorgnant à l'extérieur d'un mur. Les rubans d'ancrage fonctionnaient encore : du gaz d'électrons luisait autour d'eux en réaction aux puissants courants qui jaillissaient à l'intérieur tandis que Parz se battait pour se maintenir en position.

La Peau n'était qu'un mouvement flou. Partout dans la Cité, la fragile coque avait été arrachée. Des gens se ruaient hors de Parz et montaient dans des voitures à l'arrêt, la plupart en traînant des affaires derrière eux à travers les trous grossiers qu'ils avaient ouverts. Des voitures, des gens ondoyant se diffusaient autour de la Cité en un nuage qui s'élargissait et se dissolvait. L'Air résonnait des cris des gens

et des ordres brailés par les Haut-parleurs.

Au-delà du flot humain pitoyable, les lignes de vortex ravagées par les Anomalies n'étaient que des esquisses, des gribouillis instables. Le Champ frémissait imperceptiblement tandis que les jaillissements massifs de la mer Quantique se poursuivaient.

Et, dans le lointain, le feu bleu violacé des vaisseaux xeelees labourait le Manteau.

« Adda ! »

Il se détourna à regret de l'Air libre et reporta son attention sur l'unité de soins.

Le patient qui attendait d'être évacué, une femme, hurlait de douleur. Elle était enveloppée de tant de bandages qu'on ne voyait plus rien d'elle sinon une bouche béante. Deni Maxx suivait ce grotesque paquet en caressant les cheveux de la blessée, lui murmurant de futiles paroles de réconfort. Le médecin lança un appel muet du regard à Adda : ce dernier se rapprocha de la patiente et la regarda bien en face en murmurant des paroles apaisantes sur un ton bourru. C'était comme de tenter de calmer un cochon d'Air blessé, d'autant que les coupelles oculaires de la femme étaient noires d'ecchymoses. Il doutait qu'elle l'ait entendu.

Ils se hâtèrent de la transporter dans un véhicule en attente. Celui-ci finit par s'éloigner du bâtiment et les cris de la femme déclinèrent lentement.

Deni s'attarda près de la porte improvisée et inspira des goulées d'Air polaire rance. Elle plongea le regard dans les brumes du lointain et observa les dards violets des rayons briseurs d'étoiles des Xeelees qui avançaient sans difficulté dans l'Étoile, pareils à des jambes.

« Espérons que ces fichus trucs resteront à l'écart de la Cité », dit Adda.

Elle repoussa une poignée de cheveux crasseux. « Et de votre peuple, où qu'il soit... De toute façon, si les rayons nous frappent directement, ce sera une question de malchance. De toute évidence, le but des Xeelees est de perturber le Noyau. Pourquoi consacrer le moindre effort à un artefact aussi insignifiant que Parz ?

— Oui. Dommage pour l'expédition de Hork dans le Manteau inférieur...

— D'autant que cette expédition stupide et courageuse était notre seul espoir. Je m'y suis accrochée jusqu'à présent au-delà du rationnel. » Elle eut un fin sourire. « En fait, je m'y accroche toujours. Pourquoi pas ? Tant que ça me maintient en état de marche. »

Le magmontain examina les minces traînées de véhicules et de gens qui se dispersaient dans l'Air bouillonnant. Les silhouettes des voitures les plus grosses se détachaient tels des insectes en fuite sur la lumière aveuglante des Xeelees.

Deni se frotta le menton. « Il est possible que vous ne compreniez pas cet aspect des choses, Adda, mais la plupart des habitants de la Cité ne sont jamais sortis de Parz auparavant. Pour eux, elle a toujours été l'endroit le plus sûr au monde. Maintenant qu'elle tombe en morceaux autour d'eux, ils se sentent... trahis. Comme un enfant abandonné par ses parents. » Elle hésita. « Nous parlons d'espoir... Mais pour beaucoup d'entre eux, le pire s'est en un sens déjà produit.

— Pensez-vous que nous sommes utiles à quelque chose ici ? »

Son expression se tendit. « Eh bien, nous balançons les patients par cette baie improvisée à mesure qu'ils arrivent, écrasés dans le Stade, ou brûlés et ouverts par ce berg qui a fait son petit tour dans le Milieu... Mais je ne m'avancerais pas à affirmer qu'ils sont plus en sécurité là-dehors qu'à l'intérieur de ce qui reste de la Cité. » Elle sourit tristement. « Au moins, leur prodiguer quelques soins nous fait nous sentir mieux. Vous ne pensez pas ? »

Un autre patient fut hissé devant eux et placé dans une voiture en stationnement. Farr se trouvait dans ce dernier groupe de travail, et dès que le patient – un enfant inconscient – fut transféré, il fit mine de retourner dans le chaos du service en état d'urgence. Adda lui posa une main sur l'épaule et le retint. Des cernes profonds entouraient les yeux du gamin ; ses épaules étaient voûtées, sa bouche s'ouvrait et se fermait comme s'il soliloquait.

Adda le secoua gentiment. « Farr ? Ça va mon gars ? »

L'interpellé se concentra sur le vieil homme. « Bien, dit-il d'une voix aigüe et fluette. Je suis juste un peu fatigué, et...

— Écoute, tu n'es pas obligé de continuer. »

Farr parut offensé. « Je ne suis plus un gamin.

— Je ne dis pas que tu en es un, bon sang... »

Deni se plaça inopinément entre eux deux, son aura de compétence refaisant surface. « Farr, tu t'en sors très bien... et j'ai besoin que tu continues. Mais Adda a raison, je crois que tu devrais faire une petite pause, trouver quelque chose à manger, un endroit où te reposer. »

Farr semblait prêt à protester une nouvelle fois, mais Deni lui appuya gentiment sur la poitrine. « Vas-y. C'est un ordre. »

Le gamin obéit avec un mince sourire.

Deni tourna un visage narquois vers le vieil homme. « Je constate que vous n'avez jamais eu d'enfant. »

Il répondit d'un grognement.

Une nouvelle voiture approcha du rebord grossier du mur ouvert ; cinq cochons nerveux se bousculaient et rebondissaient contre la Peau tels des jouets gonflables. La porte de la voiture s'ouvrit et le conducteur se pencha à l'extérieur. « Adda », dit Toba Mixxax, son large visage las se fendant d'un sourire. « Je suis heureux de vous trouver. Ito m'a dit que vous tentiez d'arriver ici avec Farr... »

— Eh bien, il est là. Il va bien. Il travaille dur. » Adda avait toujours jugé le visage rond et plat du cultivateur inexpressif, mais en cet instant la position de ses coupelles oculaires, les petites rides aux coins de sa bouche, exprimaient une réelle souffrance.

« Cris n'est pas là... Je suis désolé. »

L'expression de Toba changea à peine, mais Adda vit une petite lueur s'éteindre en lui. « Non. Je, euh... Je ne m'attendais pas à le trouver ici.

— Non. »

Les deux hommes, un instant embarrassés, laissèrent leur regard s'éloigner loin l'un de l'autre.

« Comment va Ito ? Où est-elle ?

— À la ferme. Enfin ce qu'il en reste. Elle a trouvé quantité de choses à faire. C'est un artisan, Adda, aussi s'est-elle lancée dans les réparations avec le peu de coolies toujours là. » Il secoua la tête. « Tout est réduit en miettes. C'est incroyable. » Il y avait de l'amertume dans sa voix. « Cette dernière Anomalie nous a réglé notre compte... »

Les paroles de Toba lui rappelèrent la remarque de Deni – les Xeelees étaient là pour chambouler le Noyau, pour ravager l'*Étoile elle-même*. Adda manquait d'imagination ; il se concentrait sur l'ici-et-maintenant, sur ce qui était réalisable, possible ou pas. Mais il se demanda soudain si Deni Maxx était dans le vrai, si les Xeelees, cette fois, étaient vraiment venus en finir avec l'*Étoile* et tous les anéantir.

Il jeta un coup d'œil au sinistre spectacle du ciel. Quelque part, il s'était attendu à ce que cette Anomalie, aussi sévère qu'elle soit, s'achève en fin de compte comme toutes celles qu'il avait connu dans sa longue vie. Mais si, cette fois, il en allait autrement ? Après tout, les Xeelees *fabriquaient* cette Anomalie ; et de fait, sa précieuse expérience ne valait plus rien... Et si les Xeelees continuaient, s'ils persistaient jusqu'à ce que le Noyau lui-même jaillisse des déchirures dans la mer Quantique ?...

Jusqu'alors, Adda n'avait toujours envisagé que sa propre mort et celle de quantités d'autres gens, y compris ses proches. Mais peut-être cette nouvelle catastrophe était-elle destinée à aller bien plus loin, à inclure la destruction de leur espèce elle-même. Il fut soudain submergé par une vision de l'*Étoile* nettoyée des Êtres humains, toutes leurs futures générations, tout ce pour quoi Adda avait travaillé... annihilé et privé de signification. *Tout ça pour rien.*

Toba parlait toujours. Cela faisait un moment que le magmontain n'avait plus écouté un mot de ce qu'il disait.

Il recula et prit une profonde inspiration. Si le monde devait finir aujourd'hui, eh bien, lui, Adda, n'y pouvait pas grand-chose. Et en attendant, il avait du travail.

Deni Maxx rejoignit Adda dans l'encadrement de la porte improvisée. « Merci d'être venu nous aider, citoyen. »

Toba haussa les épaules. « J'ai besoin de m'occuper. » On amenait un autre patient dans l'unité de soins. Toba regarda le corps brisé derrière le vieil homme et son visage rond se figea en un masque de dureté.

« Eh bien, vous l'avez trouvé », dit Adda d'un air sombre.

Deni Maxx lui toucha le bras. « Venez, magmontain. Retournons travailler. »

Au loin, les briseurs d'étoiles, tels d'immenses dagues, continuaient à crever le manteau. Adda regarda pendant quelques instants encore, puis, hochant une dernière fois la tête en direction de Toba, il se détourna.

Autrefois, l'Étoile lui avait paru gigantesque. Pourtant, maintenant qu'elle se trouvait perdue dans l'immensité de cet Archéo-ciel gorgé d'étoiles et de planètes, Dura songeait presque avec nostalgie au monde confortable du Manteau, le sol violacé et lisse de la mer Quantique sous ses pieds, sa Croûte qui formait une couverture au-dessus d'elle, le Manteau lui-même, tel une immense matrice secourable. Tout cela avait été réduit en miettes par cet extraordinaire voyage, par les gadgets de vision des Archéo-humains.

Elle renversa la tête et ouvrit les yeux aussi grand qu'elle put en essayant de tout absorber, d'enterrer sa crainte respectueuse et de construire dans son esprit un modèle de ce nouvel univers.

Autour d'eux, le ciel, l'espace entre les étoiles, n'était pas entièrement noir. Elle distinguait des traces de structures : des nuages, des tourbillons, des teintes de gris. Il devait y avoir un genre d'air là-dehors, au-delà des murs transparents, de l'air mais pas de l'Air : ténu, translucide, raréfié, mais suffisant pour donner au ciel une forme insaisissable. Un peu comme les structures fantomatiques et fugitives qu'elle pouvait voir dans l'obscurité de ses coupelles oculaires si elle fermait très fort les yeux.

Et au-delà de la mince enveloppe de gaz se trouvaient les étoiles, suspendues partout dans le ciel. Des lanternes, claires et qui ne vacillaient pas. Il y en avait de toutes les couleurs et de tous les degrés de luminosité, de la plus pâle des étincelles à de nobles et intenses flammes. Et peut-être, se dit-elle avec un effroi presque religieux, ces lumières étaient-elles elles-mêmes des mondes. Peut-être y avait-il d'autres formes d'humains sur les lumières lointaines, placées là par les Archéo-humains poursuivant leurs propres buts indéchiffrables. Serait-il un jour possible de le savoir ? De parler à ces humains, de voyager là-bas à travers de telles immensités ?

Elle tenta de distinguer des schémas dans la distribution des

étoiles. Peut-être y avait-il une trace d'anneau là-bas, et une douzaine d'étoiles formaient une ligne en travers de ce coin du ciel...

Mais à peine avait-elle trouvé ces bribes d'ordre dans ces nues incompréhensibles qu'elle les perdait à nouveau. Elle en vint peu à peu à accepter la vérité : *il n'y avait pas d'ordre*, les étoiles étaient dispersées au hasard dans le ciel.

Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté le *Cochon Volant*, la panique jaillit en elle. Son souffle lui râpa la gorge et elle sentit ses capillaires s'élargir partout dans sa chair pour laisser entrer davantage d'Air.

Pourquoi un tel déploiement de hasard la troublait-elle tant ? Elle comprit progressivement que c'était parce qu'il n'y avait pas de lignes de vortex ici, pas de Croûte formant un plafond bien net, ni de Mer constituant un sol. Elle avait passé toute sa vie dans un ciel quadrillé, un ciel où la moindre trace d'irrégularité était à ce point inhabituelle qu'elle en devenait un signe de danger mortel.

Mais ici il n'y avait pas de lignes, aucun point d'ancrage rassurant pour son esprit.

« Vous allez bien ? » À entendre sa voix, Hork semblait plus calme qu'elle, mais ses coupelles oculaires étaient immenses et ses narines élargies luisaient comme des lampes brûlant du feu nucléaire au-dessus du buisson de sa barbe.

« Pas vraiment. Je ne suis pas sûre de parvenir à accepter tout cela.

— Je sais. Je sais. » Hork leva la tête. Dans la lumière des étoiles, la grossièreté intrinsèque de ses traits sembla s'effacer, faisant place à une expression calme, presque élégiaque. Il agita la main en travers du ciel. « Regardez les étoiles. Regardez comme leur luminosité varie... Et si cette variation était une illusion ? Avez-vous pensé à ça ? Et si toutes les étoiles étaient à peu près aussi brillantes les unes que les autres ? »

Comme toujours, l'esprit de Dura se traînait derrière l'envolée logique de Hork. Si les étoiles étaient toutes aussi brillantes les unes que les autres, alors certaines d'entre elles devaient être plus éloignées. Beaucoup plus éloignées.

Elle soupira. Non, bon sang. Elle *n'avait pas pensé à ça*.

Elle s'était plus ou moins représenté l'Archéo-univers étoilé comme une coquille autour d'elle, comme la Croûte, mais bien plus loin. Seulement il n'en était rien : elle était entourée d'un ciel sans limite où les étoiles, elles-mêmes des mondes, étaient éparpillées telles des œufs d'araignées.

L'univers enfla autour d'elle, la réduisant à une poussière insignifiante, une étincelle de conscience. C'était oppressant, au-delà de ses capacités d'imagination ; elle étouffa un cri et couvrit son visage de ses mains.

« Du calme... » Hork semblait mal à l'aise.

Une once d'irritation batailla dans son effroi. « Oh, bien sûr. Et vous êtes tout à fait tranquille, j'imagine. Désolé de vous faire honte... Foutez-moi la paix. » Elle se détourna de lui en quête d'apaisement. « J'aimerais savoir quelle réaction convenable on est censé avoir devant tout ça, le fait d'être dans cet endroit si ancien, de voir par les yeux des Archéo-humains...

— Eh bien, pas tout à fait, dit Hork avec gentillesse. Souvenez-vous qu'il y a encore des murs autour de nous, qui doivent nous aider à voir d'une façon ou d'une autre. Les Archéo-humains ne voyaient pas les choses de la même façon que nous. Demandez à Muub quand nous serons rentrés... Nous "voyons" grâce à des ondes sonores qui sont transmises dans l'Air. » Il agita la main. « Mais, au-delà de cette petite bulle, il n'y a pas d'Air. Les Archéo-humains ne vivaient pas dans de l'Air, en fait. Et ils "voyaient" en concentrant des rayons de photons qui...

Elle plissa le nez. « Ils pouvaient sentir les étoiles ?

— Bien sûr que non, rétorqua-t-il. Dans l'Air, les photons ne peuvent que voyager lentement, en se diffusant. Donc, nous les utilisons pour l'odorat. Et nous "entendons" les fluctuations de température.

» Dans le vide de l'espace, c'est différent. Les phonons ne peuvent pas voyager du tout, donc nous serions aveugles. Mais les photons voyagent immensément vite. Alors les Archéo-humains auraient pu les "voir"... C'est la théorie de Muub, en tout cas.

— Dans ce cas, comment entendaient-ils ? Et leur odorat, ou leur ouïe ? »

Il émit un grognement impatient. « Comment voulez-vous que je le sache ? En tout cas, je pense que cette troisième salle est conçue pour nous permettre de voir l'univers comme les Archéo-humains. » Il se frotta le menton pensivement. « Et il reste une graduation sur la console de la flèche, la quatrième... Nous n'en avons pas encore terminé avec nos différentes façons de voir le monde. »

Dura avait oublié cette dernière graduation. Quelque chose en elle, profondément enterré, se recroquevilla davantage.

Se tournant dans l'Air, elle regarda autour d'elle ; elle cherchait de nouveau des structures. Le ciel n'était pas uniformément sombre : de l'autre côté de la pièce, le gaz impalpable passait du gris à une lueur d'un cramoisi profond. « Venez. Je crois qu'il y a quelque chose au-delà de la salle du trou de ver... »

Se tenant toujours par la main, ils ondoyèrent devant le fauteuil de contrôle et autour du tétraèdre assombri contenant le portail du trou de ver et le *Cochon*. Dura aperçut leur appareil par la porte ouverte : ses parois de bois grossièrement raboté, ses anneaux de Matos, la

puanteur des pets de cochon d'Air qui en filtrait lentement, tout cela semblait insupportablement primitif dans cette salle pleine de miracles archéo-humains.

La lueur céleste s'intensifia tandis qu'ils approchaient de sa source. Elle finit par noyer les étoiles. Dura se sentit reculer pour éviter de nouvelles révélations, mais Hork enferma ses doigts dans une poigne aussi serrée qu'étouffante et l'incita à avancer. « Allez, vous n'allez pas me lâcher maintenant. » Au centre du ciel lumineux se trouvait une unique étoile : minuscule, féroce et d'un jaune rougeâtre, plus brillante que n'importe quelle autre dans le ciel. Mais elle n'était pas isolée dans l'espace. Un anneau d'une sorte de gaz lumineux flottait près de la petite étoile énergique. Le globe lui-même ressemblait à une étoile, mais atténuée, bouffie, ses couches extérieures si diffuses qu'elles se confondaient presque avec le nuage de gaz omniprésent. Des vrilles de lumière grise sinuaient à partir de l'orbe de l'étoile et atteignaient même l'anneau.

C'était comme une gigantesque sculpture de gaz et de lumière, songea Dura, sidérée par ce spectacle et pourtant charmée par ses proportions, son échelle, la profondeur des nuances et des couleurs.

Elle voyait le nuage de gaz par la tranche... En fait, l'artefact des Archéo-humains qui l'entourait se trouvait à *l'intérieur* du corps de l'anneau. Et elle pouvait voir au-delà de l'étoile située au centre jusqu'à l'autre côté de l'anneau de gaz, la distance réduisant le bord le plus éloigné de celui-ci à un trait de lumière sur lequel l'étoile était enfilée, comme un pendentif.

Dura distinguait des turbulences dans l'anneau, d'énormes cellules assez vastes pour avaler un millier de colonies des Archéo-humains. Les cellules entraient en éruption et se fondaient les unes dans les autres, se modifiant tandis qu'elle observait l'ensemble en dépit de l'échelle inconcevable du spectacle. Et il semblait y avoir du mouvement autour de l'étoile, une poignée d'étincelles qui plongeaient dans sa carcasse...

« C'est donc vrai, souffla Hork.

— Quoi ?

— Que nous ne sommes plus dans l'Étoile. Que nous avons été transportés par le trou de ver jusqu'à une planète extérieure. » La lueur de l'anneau baignait son visage, projetant des ombres complexes à partir de sa barbe. « Ne voyez-vous pas ? C'est notre étoile – *l'Étoile* – et, exactement comme le dit la carte, nous sommes sur une planète en orbite autour d'elle. Sauf que la carte ne montrait pas l'anneau. » Il se tourna vers Dura, les yeux brillants d'excitation – celle qui naît de la compréhension lorsque toutes les pièces du puzzle s'assemblent. « Donc, maintenant, nous savons comment le système de notre Étoile est bâti. » Il accompagna ses explications de gestes. « Voici l'Étoile, au

centre de tout. L'anneau de gaz l'encercle, comme ceci. La planète doit dériver à l'intérieur. Et, suspendue au-dessus, nous avons la chose en forme de globe, dont la lueur est faible et qui perd du gaz. »

Dura regarda leur Étoile avec des yeux ronds. Elle était petite et mesquine, décevante à côté des magnifiques lanternes qui scintillaient dans d'autres régions du ciel. Et pourtant, c'était *chez elle*. Elle ressentit une impression de dislocation, une sensation de tristesse et de perte. « Notre monde est si limité, dit-elle avec lenteur. Comment aurions-nous pu savoir qu'il y avait tant de merveilles, d'immensité et de beauté au-delà de la Croûte ?

— Vous savez, je crois que cette énorme sphère de gaz possède sa propre lumière. Je veux dire qu'elle ne se contente pas de refléter celle de l'Étoile. »

Le globe ressemblait à un gigantesque bijou pendant de l'anneau qui rendait l'Étoile elle-même minuscule. Hork semblait avoir raison : l'intensité de sa lueur gris jaune augmentait vers son centre grossier. Et ce n'était pas vraiment une sphère : peut-être en avait-il été une, mais il s'étirait désormais en forme de larme, avec une extrémité ténue attachée à l'anneau par un ombilic de gaz lumineux. Les strates extérieures du globe étaient brumeuses et turbulentes. Dura pouvait voir jusqu'à la noirceur de l'espace à travers.

« Ça ressemble à une étoile, mais...

— Mais quelque chose cloche. On dirait qu'elle n'est pas en...» Dura chercha le mot approprié. «... *bonne santé*.

— Oui. » Il pointa le doigt sur le globe. « On dirait que de la matière est arrachée à la grosse étoile et transférée dans l'anneau. » Il jeta un coup d'œil interrogateur à Dura. « Peut-être l'Étoile tire-t-elle de la substance de la grosse étoile pour créer l'anneau. Peut-être que la planète où nous nous trouvons a-t-elle été construite avec cette matière. »

Dura frémit. « À vous entendre, on pourrait croire que l'Étoile est un être vivant. Comme une sangsue oculaire.

— Une sangsue stellaire. Eh bien, c'est peut-être la meilleure explication que nous aurons jamais...» Il lui sourit ; la lueur de l'anneau donnait à son visage un aspect spectral. « Venez. Je veux tester la dernière graduation de la flèche.

— Bon sang, Hork, êtes-vous *vraiment* incapable d'éprouver le moindre effroi ?

— Oui. » Son sourire s'élargit dans sa barbe. « Je crois que c'est un trait adaptatif. J'appelle ça de la solidité mentale. » L'entraînant de nouveau autour de la salle de l'interface, il jaugea Dura d'un regard canaille. « Donc, nous avons vu les étoiles. La belle affaire. Qu'est-ce qui reste ?

— Tournez la flèche pour le découvrir. »

Il obéit.

L'univers – celui des étoiles et de leur lumière – implosa.

Dura poussa un hurlement.

26.

Les étoiles... Toutes sauf *l'Étoile* avaient disparu, emportant la lumière du ciel. Il ne restait plus qu'elle, elle avec son anneau et son énorme compagnon qui saignait, flottant dans un ciel vide...

Non, ce n'était pas tout à fait exact. Il y avait un ruban autour du ciel – un ruban multicolore, mince et parfait, qui encerclait l'habitat des Archéo-humains, et, vit-elle, passait *derrière l'Étoile elle-même*.

Un ruban qui cerclait l'univers, et qui contenait toute la lumière stellaire.

Hork se dressait à côté d'elle, l'arc stellaire ajoutant des reflets aux à-plats grise sur son visage. « Eh bien ? demanda-t-il avec irritation. Qu'avons-nous à présent ? »

Dura se frotta le front. « Chaque réglage de cet appareil nous a montré davantage de notre environnement, un peu plus de l'univers. Comme si des strates, des voiles successifs étaient ôtés devant nos yeux.

— En effet. » Il leva les yeux. « Alors dans ce cas, voilà qui doit constituer l'ultime vérité ? Le dernier réglage qui ôte tous les voiles ? » Il secoua la tête. « Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Le ciel que nous avons vu auparavant, avec ses étoiles éparpillées, était étrange pour nous, et même effrayant. Mais il semblait *naturel*. Les étoiles étaient exactement semblables à la nôtre, juste beaucoup plus éloignées.

— Oui. Alors que ceci semble déformé. Et comment se fait-il que nous puissions encore voir notre Étoile ? Pourquoi sa lumière n'est-elle pas étalée dans cet anneau absurde, elle aussi ?

De la lumière étalée... Oui. Pas mal. Mieux que ça en fait, c'est même très bien vu...

Dura fit volte-face dans l'Air en tentant de réprimer un cri. Sèche et douce, la voix qui émanait du vide de l'immense salle derrière elle l'avait totalement terrifiée.

« Karen Macrae », cracha Hork d'une voix chargée d'hostilité.

Une esquisse d'épaules et de tête composée de cubes de lumière pâles et colorés flottait dans l'Air à une hauteur d'homme d'eux. La définition était moins bonne qu'à l'intérieur du Manteau inférieur, les couleurs passées, les cubes de lumière qui se bousculaient plus gros. Karen Macrae ouvrit les yeux, et Dura fut de nouveau écoeurée par les balles de chair nichées dans leurs coupelles.

Hork avait eu raison : d'une manière ou d'une autre, Karen Macrae avait voyagé avec eux dans le morceau de Matos attaché au flanc du

Cochon depuis les profondeurs de l'Étoile jusqu'à ce lieu lointain et austère.

La lumière des étoiles est étalée, oui. Et il est crucial que vous compreniez pourquoi elle l'est, et ce qui est en train de vous arriver. Les murs de cet endroit ne sont pas des fenêtres, ils ont des capacités de traitement des images, ils sont virtuellement semi-intelligents, en fait, capables d'opérer une déconvolution sur l'effet Doppler de...

Hork gronda et avança en ondoyant. « Parlez normalement, bon sang. »

La tête trouble pivota lentement. Effet Doppler. Décalage vers le bleu. Vous voyagez – nous voyageons – dans l'espace à une vitesse colossale. Presque aussi vite que la lumière elle-même. Vous voyez ? Et donc...

« Et donc, nous dépassons la lumière des étoiles, dit Hork. Je crois que je comprends. Mais pourquoi voyons-nous encore l'Étoile elle-même et son système, avec l'anneau et son compagnon géant ? »

La Colonisatrice parut battre en retraite dans sa propre tête à demi-formée. Les choses charnues à l'intérieur de ses coupelles oculaires roulèrent tels des animaux doués d'une vie indépendante.

Dura fit un effort pour répondre à Hork. « Parce que l'Étoile voyage avec nous. Voilà pourquoi nous pouvons encore voir sa lumière. » Elle lui lança un regard plein de doute. « Est-ce que ça a du sens ? »

Hork grogna.

« Cette fichue Colonisatrice qui parle par énigmes... Très bien. Admettons que vous ayez raison. Après tout, nous n'avons pas de meilleure explication. Admettons que nous, et l'Étoile, voyageons dans l'espace aussi vite que la lumière. *Pourquoi ? D'où venons-nous ? Et où allons-nous ?* »

Nulle réponse ne vint de Karen Macrae. Des cubes de lumière rampaient sur sa figure telles des sangsues.

Hork et Dura s'entrecroisèrent, comme pour chercher les réponses sur leurs visages exaspérés.

Ils regardèrent de nouveau autour d'eux en essayant de comprendre ce ciel déformé. Dura se sentait petite, fragile et impuissante au milieu de ces mondes lancés à des vitesses folles. Il y avait quelque chose de symétrique dans la lumière étalée autour d'eux et, après discussion, ils décidèrent que leur point de départ et leur destination devaient se trouver aux pôles d'un globe imaginaire situé autour d'eux, globe dont l'équateur était marqué par l'arc stellaire.

Hork tendit la main vers la flèche. « Très bien. Voyons si nous pouvons distinguer ce qui se trouve là-bas... » Il positionna le pointeur sur son avant-dernière graduation.

Les étoiles s'enfuirent de l'arc stellaire en train de s'émietter et revinrent à leurs emplacements éparpillés dans le ciel.

Hork ondoya en direction de l'un des pôles imaginaires et regarda

à travers les machines carrées des Archéo-humains, dans l'espace. Pour Dura, qui était restée près de Karen Macrae, il ressemblait à un jouet, un microbe flottant devant les vagues immensités des Archéo-humains.

« Rien ici ! » finit-il par s'écrier, l'air déçu. « Juste un groupe d'étoiles anonymes.

— Alors ça doit être à l'autre bout de la salle. L'autre pôle. Venez. »

Elle attendit qu'il revienne. Puis, main dans la main, ils ondoyèrent dans la direction du déplacement de l'étoile.

... Et il y avait quelque chose au pôle du ciel : quelque chose qui se détachait sur l'arrière-plan étoilé, quelque chose de gigantesque, même diminué par la distance et la précision de la définition.

Karen Macrae parlait. Le froufrou de mots traversa tel un soupire les immenses silences de la salle.

Dura et Hork se dépêchèrent de revenir puis pressèrent leur visage devant les lèvres brumeuses de la Colonisatrice. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Dura, presque désespérée. « N'allez-vous pas essayer à nouveau ? Que dites-vous ? »

... *L'Anneau. Vous ne pouvez pas le voir ? J'ai si peu de puissance de calcul ici... difficile de... l'Anneau...*

Dura se retourna vers l'artefact ; une peur née des contes de son enfance et de vieilles légendes déformées montait en elle.

La voiture volante s'en fut dans les airs.

Adda resta dans l'encadrement de la porte improvisée de l'unité de soins, laissant l'Air extérieur envahir ses poumons tout en promenant son regard dans le ciel. Le panorama, à présent sombre et d'un jaune profond, ressemblait de moins en moins au paysage sûr et ordonné du Manteau avec lequel il avait vieilli : les lignes de vortex n'étaient plus que des boucles de rotation effilochées s'efforçant de se regrouper, et les rayons briseurs d'étoile, d'une verticalité anormale, continuaient à trancher l'Air et à s'enfoncer dans le Noyau.

Malgré sa fatigue, quelque chose chatouilla les abords de sa conscience. Il faisait plus *sombre*. Pourquoi ? Adda se propulsa hors de l'unité de soin et ondoya avec lassitude dans le ciel sur quelques hauteurs d'homme. Le champ de vision du magmontain était limité par les énormes rubans d'ancrage et ponctué d'une centaine de fentes grossières, un flot de plus en plus lent de voitures et de gens dégoulinait encore des murs ouverts et se diffusait dans l'immensité au-dehors. La Peau était sombre, intimidante.

Trop sombre. C'était ça.

Adda ondoya un peu plus loin et se tordit la tête pour regarder autour de lui, examinant les rubans d'ancrage de Matos. Les immenses anneaux formaient comme une cage grise sur le visage de bois de la

Cité, mais ils étaient ternes, sans vie, alors qu'un peu plus tôt ils crépitaient de gaz d'électrons bleu.

Le halo bleuté avait disparu.

Cela ne signifiait qu'une chose : les dynamos, les gigantesques poumons de Parz nourris au bois ne fonctionnaient plus. Peut-être avaient-ils été abandonnés par ceux qui les entretenaient, ou bien un élément essentiel de l'infrastructure de la Cité était-il tombé en panne, incapable de fournir l'effort demandé pour la maintenir en place dans les fluctuations du Champ.

Peu importait.

Il y eut un bruit net d'explosion. Une grêle d'échardes se déploya en éventail à la base de la Cité, à la jonction entre l'Épine et la zone d'habitation principale. Les échardes poursuivirent leur trajectoire au milieu des torrents de déchets qui continuaient à tomber de la base de Parz.

Il ne leur restait peut-être que quelques battements de cœur.

Adda ondoya vigoureusement vers la baie improvisée et plongea dans la mêlée de patients enveloppés de bandages, de membres du personnel et de volontaires harassés. Il trouva Farr qui aidait Deni Maxx à arranger les bandages d'un patient. Il leur prit le bras avec rudesse et les tira à l'écart, vers la sortie.

« Il faut partir d'ici. »

Deni le regarda avec des yeux ronds ; la lumière jaune sombre traçait des rides obscures sur son visage. « Qu'est-ce qu'il y a ? Je ne comprends pas.

— Les rubans d'ancrage n'ont plus d'énergie, siffla Adda. Ils ne peuvent plus maintenir la Cité en l'air au-dessus du Pôle. Elle va dériver, subir des contraintes intenses... Nous devons sortir d'ici. La Ville ne va jamais le supporter...»

Farr jeta un coup d'œil aux patients, aux soignants qui couraient en tous sens. « Mais nous n'avons pas terminé.

— Écoute-moi », dit Adda, s'efforçant d'être persuasif, « c'est fini. Tu as fait un travail merveilleux, mais tu ne peux rien faire de plus. Lorsque les effets de l'arrêt des rubans d'ancrage se feront sentir, nous ne pourrons de toute façon plus évacuer. »

Deni Maxx le regarda bien en face, la bouche pincée. « Je ne pars pas. »

Adda sentit son vieux cœur lardé de cicatrices se briser une fois de plus.

« Mais vous allez mourir », dit-il, maudissant la supplication qu'il percevait dans sa propre voix. « De toute manière, ces malheureux ne pourront jamais survivre. Ça ne sert...»

Elle dégagea ses bras de la poigne du magmontain et regarda de nouveau vers la cohue, comme si elle venait d'être simplement

distracte de ses obligations.

Alors qu'Adda plaçait sa main sur l'encadrement grossier, il sentit une vibration profonde en provenance de l'ossature même de la Cité, un frisson qui se répercuta le long de la peau nue de ses bras et jusque sur son coup.

Peut-être était-il déjà trop tard. Deni Maxx, le visage figé, se frayait de nouveau un chemin dans le chaos de patients et de membres du personnel. Elle avait déjà rejeté son avertissement, l'avait sans doute oublié. Restait Farr, qui s'attardait encore près de l'encadrement ; il regardait vers l'intérieur, manifestement partagé.

Si Deni était perdue, l'adolescent ne l'était peut-être pas encore...

Adda le saisit par les cheveux et, utilisant toute la force qui lui restait, hissa le gamin en arrière hors de l'hôpital et le lança dans l'Air libre. Farr finit par flotter en se débattant. Il avait l'air d'un insecte perdu, minuscule à côté de l'immense face blessée de la Cité. Il lança un regard noir à Adda. « Tu n'avais pas le droit de faire ça.

— Je sais. *Je sais.* Tu devras te contenter de me haïr, mon garçon. Et maintenant, Nage, bon sang ; ondoie plus fort que tu ne l'as jamais fait de toute ta vie ! »

Il y avait une lumière au Nord, une lumière d'un rouge profond et menaçant qui irradiait partout dans le ciel. Une lumière qu'Adda n'avait jamais vue auparavant. Elle plongeait le Manteau dans une obscurité où les briseurs d'étoile xeeles luisaient tels des bûches fendues.

Un autre hurlement de bois qui se déchire, de Matos qui tombe en panne, fut arraché aux entrailles de la Cité. La Peau ondula, des vagues d'environ un micron de haut se répandirent à sa surface, puis le bois se brisa en minuscules explosions.

Adda baissa la tête, donna un coup de jambes dans l'Air bouillonnant et s'éloigna de Parz aussi vite qu'il le pouvait.

La distance réduisait l'Anneau à un joyau étincelant aussi beau que fragile.

« J'en croyais la plus grande partie, dit lentement Dura, la plupart des histoires que mon père me racontait... Mais je ne pense pas avoir jamais vraiment cru à l'Anneau lui-même. »

L'anneau de Bolder, le plus grand artefact de l'univers. Si massif, et tournant si vite, qu'il déchirait l'espace lui-même.

« L'Anneau est une porte dans l'univers, un moyen pour les Xeeles d'échapper à leur ennemi inconnu », dit-elle à Hork.

Il serra les poings. Son air belliqueux semblait absurde face à l'immense ciel qui l'entourait.

« Je connais vos légendes. Mais quel ennemi ? » Il s'approcha au plus près de Karen Macrae, puis plongea le poing dans le nuage de

cupes grouillants qui composaient son visage. Sa main passa à travers sans le moindre effet visible. « Quel ennemi, bon sang ? »

Lentement, Karen Macrae se mit à parler, les globes à l'intérieur de ses coupelles oculaires lançaient des éclairs.

Elle parla en hésitant, par bribes.

L'Étoile avait été engendrée dans une *galaxie*, un disque de cent milliards d'étoiles. Elle était vieille, en fait, et froide, et n'était que les restes d'une immense explosion qui avait expulsé la plus grande partie de la masse d'une étoile massive et dévasté le compagnon gris qui l'accompagnait toujours. Avec le passage du temps, l'Étoile avait volé de la substance à son compagnon, transformant le gaz en planète.

Puis les Archéo-humains étaient arrivés.

Ils avaient téléchargé les Colonisateurs – des images d'eux-mêmes – dans le Noyau, et les Colonisateurs avaient construit les premiers Humains stellaires. Pendant cinq siècles, les uns et les autres avaient travaillé ensemble. D'énormes moteurs, des *propulseurs à discontinuité*, les appela Karen Macrae, avaient été construits au pôle Nord de l'Étoile. Des équipes d'humains stellaires avaient réalisé de puissants appareils sous la direction des Colonisateurs.

Les yeux de Hork s'étrécirent. « Ah, souffla-il. Donc, ils ont effectivement besoin de nous, ces Colonisateurs. Nous sommes les mains, les bras solides qui ont bâti le monde... »

Les *propulseurs à discontinuité* avaient arraché l'Étoile à son lieu de naissance. Elle s'était élancée en flèche hors de sa galaxie pour partir voguer, libre, dans l'espace.

L'Anneau était proche de la galaxie où était née l'Étoile, si proche que la lumière ne prendrait pas plus de dix mille ans pour traverser le vide qui les séparait, si proche que l'immense masse de l'Anneau déformait déjà la structure de la galaxie et la déchirait. L'Étoile – avec son compagnon, ses planètes, son anneau de gaz et sa précieuse cargaison de vies – tombait dans l'espace en direction de l'Anneau, luisant dans l'obscurité telle une torche de bois brûlant du feu atomique.

Un siècle s'écoula à l'intérieur de l'Étoile. Des milliers d'années s'écoulèrent dans l'univers à l'extérieur de la Croûte. (Dura ne comprenait rien de tout cela...)

L'Anneau s'approcha.

Les Colonisateurs prirent peur. Les Humains stellaires prirent peur.

« Pourquoi ? demanda Dura. Pourquoi avoir peur de l'Anneau ? Que se passera-t-il quand nous l'atteindrons ? »

Les Colonisateurs s'enfuirent dans le Noyau. Ils s'y étaient construit un merveilleux monde virtuel – des Terres irréelles... Et ils pensaient y être en sécurité et pouvoir affronter n'importe lequel des désastres que

pourrait rencontrer l'Étoile.

Les Humains stellaires furent abandonnés tels des enfants à leur chagrin dans le Manteau. Ils avaient leurs trous de ver et de nombreux autres gadgets, mais sans l'assistance des Colonisateurs-parents, les machines n'étaient guères plus que des jouets aux couleurs criardes.

Et le ressentiment remplaça la peur. Les Humains stellaires décidèrent de suivre les Colonisateurs dans leur refuge du Noyau autant que faire se peut, faute de quoi ils feraient en sorte que les Colonisateurs et leur suffisance connaissent la peur à leur tour.

Des armées déterminées entrèrent dans les trous de ver à bord de vaisseaux improvisés. Les technologies qui avaient autrefois construit les propulseurs à discontinuité furent détournées pour fabriquer des armes titanesques...

« Les Guerres du Noyau, dit lentement Hork. Elles ont vraiment eu lieu... »

Il semblait dans une colère noire, comme si, songea Dura, l'immense injustice de l'abandon ne s'était produite que la veille, et non des générations auparavant.

Les Colonisateurs, tout fantômes dépourvus de substance qu'ils étaient, avaient néanmoins conservé une puissance matérielle considérable. La Guerre fut brève.

L'énergie manqua ; les armes explosèrent, réduites à néant, exterminant leurs servants. Les Interfaces furent entraînées dans le Noyau ou devinrent inutilisables, les trous de ver qui les reliaient s'étant effondrés. Autrefois, le Manteau avait fait vivre une unique communauté d'Humains stellaires, unis par le réseau des tétraèdres. En quelques battements de cœur, cette culture à l'échelle de l'Étoile n'existait plus.

Nus et sans défense, les humains tombèrent dans l'Air.

Un immense silence s'étendit sur l'Étoile.

La guerre terminée, les Colonisateurs disparurent dans le Noyau et se préparèrent à l'éternité.

Hork tapa du poing dans sa paume. « Salauds. Les salauds de pleutres. Ils nous ont abandonnés à des générations de souffrance. De maux, de maladies, d'Anomalies. Mais nous leur avons montré. Nous avons construit Parz, hein ? Nous avons survécu. Et maintenant, cinq siècles après nous avoir laissé tomber, ils ont à nouveau besoin de nous... »

Dura ne parvenait pas à détourner le regard de l'Anneau. Des lueurs scintillaient sur l'énorme artefact, dansant en silence. « Qu'arrive-t-il à l'Anneau ? Je ne comprends pas. »

Hork renifla. « N'est-ce pas évident ? Il subit une attaque. C'est une guerre, Dura ; quelqu'un attaque les Xeelees. »

Il indiqua les structures de lumière délicates et incongrues. « Et ce serait vraiment une trop grosse coïncidence que nous arrivions ici, à bord de cette Étoile, juste au moment où se déroule la première bataille. Dura, cette guerre, les assauts sur l'Anneau, ont dû commencer il y a longtemps. » Il se frotta le menton. « Il y a peut-être eu des générations, des siècles de guerre... »

Elle sentit une pulsation dans sa gorge. « Des humains ? Ce sont des vaisseaux Archéo-humains ? » Elle observa le spectacle avec des yeux immenses, se forçant à y voir plus clair, cherchant les gigantesques nefs de ces géants spectraux.

La bataille se déploya lentement tandis qu'elle regardait. Certains des vaisseaux étincelants disparurent, de toute évidence détruits par des défenseurs xeelees. D'autres dégringolèrent à travers l'Anneau, et si les vieilles histoires disaient vrai, ces vaisseaux étaient désormais perdus dans d'autres univers. Dura se demanda si leurs équipages allaient pouvoir survivre... et, si c'était le cas, quelles étranges histoires ils auraient à raconter.

« Oh oui », dit Hork, lugubre. « Oui... Les assaillants sont humains. Des Archéo-humains, en tout cas.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Parce que *l'Étoile se dirige droit sur l'Anneau*. Vous n'avez pas encore compris, Dura ? L'Étoile a été envoyée droit sur lui. Nous allons entrer en collision avec lui... »

Dura fixa la lointaine bataille scintillante. Hork avait-il raison ? « J'ignore la taille de l'Anneau. Peut-être est-il plus grand que l'Étoile. Peut-être survivra-t-il. Mais l'Étoile sera certainement dévastée. »

Hork leva les poings jusqu'à sa poitrine. « Pas étonnant que les Xeelees l'aient attaquée : ils tentent de la détruire avant qu'elle n'atteigne l'Anneau. Dura, l'Étoile a été lancée sur cette trajectoire, droit sur l'artefact des Xeelees, tel un projectile. » Il avait baissé la voix, comme avec révérence. La jeune femme lui jeta un regard intrigué. Ses yeux étaient fixés sur les images de la lointaine bataille : sa fascination était évidente.

Elle se demanda s'il était encore tout à fait sain d'esprit. Cette pensée la troubla.

Voilà donc pourquoi nous sommes ici, se dit-elle. Voilà le but de tout le projet. Les Colonisateurs, la fabrication des Humains stellaires... Voilà la signification, le but de mon espèce. De ma vie.

Nous sommes des fabricants d'armes bons à sacrifier qui servent une immense guerre au-delà de nos capacités de compréhension.

Et lorsque l'Étoile se fracasserait sur l'Anneau – à moins qu'elle ne soit détruite par les briseurs d'étoiles des Xeelees –, ils mourraient tous avec elle, leur but accompli.

Non.

Elle eut l'impression que ce mot était crié dans son esprit en effervescence. Il fallait faire quelque chose.

Elle s'interdit de penser aux conséquences et traversa la salle en ondoyant avec vigueur jusqu'au siège de contrôle flottant.

« Qu'espérez-vous ? Dura, il n'y a rien que nous puissions faire. Nous sommes prisonniers de forces immenses, des forces que nous comprenons à peine. Et... »

Elle prit place en un instant : autour d'elle, le fauteuil spectral des Archéo-humains pivota en frémissant à son contact. Elle agrippa les deux poignées fixées aux bras du siège.

Un globe apparut et se gonfla dans l'Air, boursoufflé et d'un rouge terne ; une grille nettement dessinée en couvrait la surface, disposée comme les rubans d'ancrage autour de Parz.

Dura, surprise par cette apparition soudaine, perdit son calme et poussa un cri.

Hork se mit à rire. Sa voix fluette et perçante trahissait sa propre tension.

« Bon sang, Dura, vous venez d'être témoin d'une bataille si gigantesque que nous ne pouvons pas la comprendre. Vous avez appris que notre monde est condamné. Et vous vous effrayez d'un simple tour de magie comme celui-ci !

— Mais qu'est-ce que c'est ? »

Le globe, d'un diamètre d'une hauteur d'homme environ, flottait juste devant le siège. « N'est-ce pas évident ? rétorqua Hork. Ôtez vos mains des leviers. » Elle obéit : le globe persista quelques secondes puis se dégonfla sans élégance avec de disparaître. « C'est un auxiliaire. De pilotage. »

S'efforçant de se concentrer sur cette nouvelle énigme, elle jeta un coup d'œil à travers la pièce, sur l'Étoile, cette étincelle jaune rouge à l'air renfrogné au centre de son immense décor de gaz et de lumière. « Mais ce globe ressemble à l'Étoile elle-même. »

Hork rit, un rire encore perçant. L'excitation rendait immenses ses coupelles oculaires. « Bien sûr ! Vous ne voyez pas ? Dura, quelqu'un est censé *piloter l'Étoile* avec ces merveilleux leviers...

— Mais c'est absurde, protesta-t-elle. Comment une Étoile... un monde entier... peut-elle être conduite, dirigée comme l'une de vos voitures ?

— Mais, ma chère, quelqu'un l'a déjà fait. L'Étoile a été lancée sur l'Anneau. Délibérément. Que nous ayons trouvé un appareil adapté à cette tâche n'a rien de surprenant. Et ceci est une Étoile-carte, sensée aider le pilote à diriger un monde... »

Elle saisit de nouveau les poignées et le globe réapparut, large, délicat et menaçant. Elle rassembla ce qui lui restait de courage.

« Hork, nous ne pouvons pas permettre que notre monde soit détruit. »

Il se rapprocha d'elle. Ses coupelles oculaires étaient larges et vides, sa respiration courte. Il semblait immense et tenait ses mains à l'écart de son corps. Elle serra plus fort les poignées de la chaise, l'observa, s'attendant presque à ce qu'il lui saute dessus.

« Sortez de ce fauteuil, Dura. Pendant un millier d'années, l'Étoile a voyagé dans l'espace. Nous avons un devoir à remplir, une destinée. »

Elle secoua la tête. « Vous vous êtes perdu vous-même dans tout ceci, Hork. Dans la fascination, le vertige... Cette bataille n'est pas la nôtre. »

Il la dévisagea avec colère. Son visage barbu devint un masque féroce. « Nous n'existerions même pas sans cette bataille. Des générations d'humains ont vécu, sont morts et ont souffert pour cet instant. C'est le but de notre espèce, son apothéose ! Je le vois, à présent... Comment quelqu'un comme vous peut-il prendre le sort du monde entre ses mains ?

— Mais je ne peux pas... *accepter*... ça. Je dois tenter quelque chose. Nous devons essayer de sauver nos vies. »

Le doute, mêlé d'une sorte de désir, envahit le large visage de Hork. « Dans ce cas, réfléchissez. Imaginez que nous ayons raison. Que notre monde est effectivement un projectile destiné aux Xeelees. Dans ce cas, s'il est vraiment possible de diriger l'Étoile avec cet appareil, pourquoi est-il ici ? »

Elle avait peur de lui. Pas seulement sur le plan physique, mais aussi de cet aspect nouveau et inattendu de sa personnalité, de ce fanatisme suicidaire, son goût du sacrifice.

« Réfléchissez, ordonna-t-il. Si vous étiez son concepteur, l'Archéo-humain qui a planifié cette fantastique mission, que voudriez-vous que l'occupant de ce siège fasse maintenant, à l'apogée de l'entreprise ? »

Elle hésita. « Il est destiné à ajuster la trajectoire. À diriger l'Étoile encore plus précisément vers son but. »

Hork écarta largement les bras. « *Exactement*. Des appareils dorment peut-être ici, des messages nous donnant des instructions, à nous ou à quiconque était censé se trouver là, afin que nous puissions accomplir cela. Précisément. *Mais que se passerait-il si nous ne le faisons pas, Dura ? Si nous n'accomplissons pas notre mission ?* Peut-être les Archéo-humains eux-mêmes interviendront-ils pour punir notre arrogance. »

Les paumes de Dura étaient moites de transpiration. Il venait d'exprimer son propre conflit intérieur. Qui était-elle pour décider du destin d'un monde et de ses générations ?

Elle repensa à son existence, à l'extraordinaire séquence d'événements qui l'avait amenée à cet instant. Autrefois – une minuscule fraction de sa vie antérieure –, elle dérivait dans le

Manteau à la merci de la première petite Anomalie venue avec les autres Êtres humains. Étape par étape, tandis que les événements l'entraînaient si loin de chez elle, sa compréhension du Manteau, de l'Étoile et du rôle de l'humanité s'était élargie, comme les strates de perception graduellement ouvertes par les murs de vision de cet artefact des Archéo-humains.

Et à présent elle était là, avec plus de pouvoir sur le cours des événements qu'aucun autre humain depuis l'époque des Guerres du Noyau. La tête lui tournait, elle avait le vertige, une sensation qu'elle se souvenait d'avoir éprouvée, enfant, lors de ses premiers voyages jusqu'aux lisières de la forêt de la Croûte, avec son père, quand elle était petite fille.

Elle eut l'impression que sa conscience explosait. Elle perçut son corps, ses larges pores dilatés sur sa peau, la tension de ses muscles, le couteau toujours glissé dans la corde usée serrée autour de sa taille. Elle plongea son regard dans celui de Hork, immense et fixe. Elle y vit de l'intrépidité, de l'exaltation, de l'ivresse, et les prémisses de la folie. Hork, bouleversé par le voyage, par le domaine des Archéo-humains, des Colonisateurs et des étoiles, avait oublié qui il était. Pas elle. *Elle savait qui elle était* : Dura, être humain, fille de Logue, ni plus, ni moins. Et, en cet instant, elle n'était ni plus ni moins qualifiée que quiconque pour parler au nom des peuples de l'Étoile. Et c'était pour cela, *en cela* qu'elle agirait, *maintenant*.

Son incertitude se mua en détermination. « Je me moque des buts de ces foutus hommes monstrueux du passé. Tout ce qui m'importe, c'est mon peuple : Farr, ma famille, les autres Êtres humains. Je ne les sacrifierai pas pour un antique conflit, pas tant que je conserve un espoir de changer les choses. »

La large bouche distordue de Karen Macrae s'ouvrait de nouveau, et Dura, distraite par ce détail, vit que le mouvement de ses lèvres n'était pas tout à fait synchrone avec le bruissement de ses mots.

Le temps est long, dans notre monde virtuel. Mais il touche tout de même à sa fin. Les Anomalies nous ont endommagés. Certains d'entre nous ont perdu leur cohérence.

Arrêtez le vol. Nous avons découvert que nous ne voulons pas mourir.

Dura ferma les yeux et frémit. Les Colonisateurs ne pouvaient plus agir. Ils avaient donc amené les humains de l'Étoile – ils l'avaient amenée, elle – à cet endroit, pour sauver leur monde.

Lorsqu'elle regarda Hork, il souriait, la tête rejetée en arrière tel un animal. « Très bien, magmontaine. On dirait que je n'ai pas la majorité, et ce n'est pas la première fois – quoique cela ne m'arrête pas, d'habitude. Nous sommes humains nous aussi, quelles que soient nos origines, et nous devons agir plutôt que mourir humblement tels des pions dans la guerre de quelqu'un d'autre ! *Allez-y !* » s'écria-t-il.

Dura poussa une exclamation ; elle se sentait distante, paralysée.
Elle tira de toutes ses forces sur les leviers.

Une flamme cramoisie jaillit de la base de la carte stellaire.

La lumière bleue des Xeelees illuminait l'Air. Des fragments de lignes de vortex brisées tombaient en grêle autour lui. Adda ondoyait furieusement, se tordant sans tenir compte de la douleur dans son dos et ses jambes pour éviter la pluie mortelle. Mais on ne pouvait même pas compter sur la Nage. La force et la direction du Champ changeaient sans prévenir, et il n'avait de cesse de surveiller sa nouvelle orientation, le sens dans lequel sa Nage allait l'emmener le long des fatals fragments de vortex.

Parvenu à un secteur plus dégagé, il pivota : ses hanches et le bas de son dos protestèrent pendant qu'il faisait son possible pour freiner son mouvement. Il baissa les yeux vers la Cité qui se trouvait à présent à environ un millier de hauteurs d'homme. La grande carcasse de bois penchait, s'appuyant en travers d'un Champ qui ne la soutenait plus. Sa Peau était encore une ruche grouillant d'activité où l'on enlevait des panneaux à coups de pieds afin d'évacuer des gens en crapahutant à toute vitesse. Adda pensa à de la pourriture, à un essaim d'insectes se promenant sur un visage à l'agonie.

Aucun signe de Farr.

Le magmontain regarda en arrière, vers le haut des Bas-fonds, là où se trouvait l'Hôpital. Il distingua du mouvement à l'intérieur d'une large ouverture dans la Peau, mais rien de plus. *Bon sang, bon sang...* Il n'aurait jamais dû le lâcher ; il aurait dû traîner le gamin par la force hors de la Cité, du fichu Hôpital, jusqu'à ce que ses forces s'épuisent ou que Parz tombe en pièces.

Je suis un vieil homme, merde. Il en avait assez ; il en avait trop vu. Tout ce qu'il voulait, désormais, c'était un peu de repos.

Mais, apparemment, il lui restait du travail à accomplir. Secouant la tête, il inclina son corps dans l'Air et repartit en sens inverse vers la Cité gémissante.

Dans l'Hôpital du Bien commun, on continuait à emmener les patients vers la sortie. Une nouvelle explosion sourde résonna quelque part dans les entrailles de la Ville, mais – Adda ne parvenait pas à y croire – les volontaires qui s'affairaient levèrent à peine le regard. Il eut envie de crier après eux, de leur donner des claques, d'obliger ces gens aussi courageux que stupides à accepter la réalité de ce qui se produisait autour d'eux.

Les voitures ne revenaient plus vers la baie. Un volontaire hissa malgré tout un paquet impuissant, au sexe et à l'âge indéterminé, jusqu'à la brèche dans la Peau, puis descendit à la suite du blessé en

tenant ses bandages à deux mains avant d'ondoyer vers l'arrière, commençant à le traîner à l'extérieur de la Ville en cours d'effondrement. C'était un jeune homme nu, le corps peint de spirales élaborées, de toute évidence l'un des aérobates destinés à prendre part au grand spectacle des Jeux. Au lieu de quoi il était là, sa peinture corporelle à demie effacée, souillée de fluides divers, traînant un patient à moitié mort hors d'une Cité tout aussi moribonde. Le magmontain dévisagea le jeune homme en essayant de deviner ce qu'il devait ressentir face à l'implosion de sa vie et de ses espoirs, mais il ne vit que de la fatigue mêlée d'incompréhension et de détermination.

« Adda ! »

C'était la voix de Farr. Le vieil homme plongea le regard dans l'obscurité de l'unité de soin, clignant de son œil valide pour l'éclaircir.

« Adda, tu dois m'aider... »

Là. Farr se trouvait près du fond de la salle, planant au-dessus d'un autre patient, énorme masse immobile enveloppée dans un cocon. Adda constata avec soulagement que le gamin semblait sain et sauf.

Il se fraya un chemin au-dessus des têtes de la foule.

Le patient disparaissait sous la gaze et l'on ne voyait qu'un tout petit peu de chair : un énorme poing plissé et un bout d'épaule ou de poitrine de la taille de la paume d'Adda. La chair exposée semblait à vif, comme mâchée.

Adda réprima un frémissement et regarda l'adolescent. Son visage était tiré, son épuisement visible dans ses coupelles et ses pores dilatés, semblables à des cratères sur ses joues.

« Je suis content que tu sois revenu.

— Tu es un fichu crétin, gamin. Je veux que tu le saches maintenant, au cas où je n'aurais plus la possibilité de te le dire.

— Mais il fallait que je revienne. J'ai entendu la voix de Bzya. Je... »

Quelque chose bougea dans les profondeurs du cocon – une tête qui tournait, peut-être ? –, puis un doigt semblable à une griffe dépassa du bord du tissu pour serrer un peu plus l'encolure du cocon. Il y avait comme de la honte dans ce minuscule mouvement...

« C'est Bzya ?

— Ils l'ont ramené du Manteau inférieur. Il était presque perdu – Adda, il a dû abandonner sa Cloche. Il a traîné Hosch avec lui, mais il était mort. » Le gamin regarda son ami en se tordant les mains. « Il faut que nous le sortions d'ici, de la Cité.

— Mais... »

Il y eut un autre impact sourd dans les entrailles de la Ville. L'Air lui-même parut vibrer et le plafond de la salle s'enfonça, le bois se fendant dans une série de claquements. Puis une section carrée d'une

hauteur d'homme de largeur implorsa, faisant jaillir une pluie d'échardes. Cette fois, personnel et patients furent obligés de prêter attention à ce qui se passait. Des cris s'ajoutèrent à l'embrouillamini de directives et d'activités frénétiques, certains blessés levèrent leurs bras nus ou bandés devant leur visage.

« Très bien, dit Adda. Prends-le par la tête, je le tiens par les jambes. Dépêche-toi, bon sang... »

Ils grimpèrent vers l'entrée de la pièce en traînant le cocon sous le plafond criblé d'échardes, se frayant un chemin dans la mêlée, repoussant de leurs pieds membres et têtes quand ces derniers ne se déplaçaient pas assez vite.

Deni n'était nulle part en vue.

Atteindre la gueule ouverte de l'unité de soin sembla nécessiter une éternité : enfin ils basculèrent Bzya par-dessus la lèvre fendue de la baie, roulant dans l'Air, impuissant dans son cocon. Adda et Farr grimpèrent à sa suite. L'adolescent allait saisir la tête du blessé, mais Adda l'en empêcha, faisant pivoter Bzya de manière à ce que le Pêcheur se retrouve allongé en travers de leurs genoux. « Nous le transporterons ainsi. Tiens-le. Nous allons ondoyer en arrière tous les deux... »

L'adolescent hocha la tête : il empoigna le cocon à pleines mains et bientôt les deux magmontains battaient des jambes en parallèle, charriant le cocon massif.

La Cité qui s'étirait, immense, au-dessus d'eux, se tassa de nouveau, cette fois avec des cris perçants en provenance de ses profondeurs. Adda imagina que les étais de Matos, les os de cette grande carcasse, se tordaient et se brisaient un par un. Des bruits de bois fracassés jaillirent bientôt de partout, puis d'immenses plis apparurent sur la Peau : cette dernière semblait se replier sur elle-même.

Adda donnait des coups de pieds désespérés dans l'Air épais, ignorant la douleur paralysante dans ses jambes, celle dans ses doigts qui se transformaient en griffes en tirant sur le tissu du cocon. Des fragments de vortex continuaient à pleuvoir dans l'Air, des anneaux et d'autres formes improbables tombaient en grêle autour d'eux.

Le corps de Bzya se tordit soudain dans l'Air : les lourdes jambes du Pêcheur cognèrent dans la poitrine d'Adda, qui perdit prise. Le magmontain entendit le Pêcheur grogner à l'intérieur de sa caverne de gaze.

Adda s'arrêta en sinuant, cherchant une prise sur le coûteux matériau glissant du cocon.

Farr avait cessé d'ondoyer. Il s'était tout simplement immobilisé dans l'Air et avait lâché le cocon à son tour ; il fixait la Cité.

« Par le sang des Xeelees, fiston... »

— *Regarde.* » Farr montrait l'entrée fendue de l'Hôpital. « Je crois

que c'est Deni. »

Adda essuya son œil valide d'un revers de main et observa les silhouettes dans la baie. Elles paraissaient minuscules à côté de l'immense panorama de bois de la Peau qui les entourait. Oui, c'était bien Deni Maxx ; la petite doctoresse, toute en énergie et en compétence, s'affairait dans l'entrée pour évacuer un patient de plus.

Un nouveau son résonna de l'intérieur de la Cité – un soupir de capitulation qui glissa vers les aigus presque avec soulagement. La Peau s'effondra en immenses radeaux de bois, révélant la structure de poutrelles de Matos en dessous. On aurait dit des os émergeant d'une chair corrompue. Et, pendant qu'Adda regardait, les poutres à l'éclat terne se plissaient et se repliaient sur elles-mêmes.

Il saisit le cocon et donna des coups de pieds dans l'Air. Ses mains glissèrent ; la masse inerte de Bzya bougea à peine, mais Adda s'accrocha au tissu et essaya une nouvelle fois. Farr le rejoignit un instant après ; ils ne tardèrent pas à s'élancer à reculons, s'éloignant de la Ville en ondoyant avec difficulté, par à-coups.

La face de la Cité, défigurée par d'immenses fentes, s'effondra sous son masque de rubans d'ancrage et se plia vers l'avant, au-dessus d'eux. La structure de Matos ne montra pas plus de résistance que si elle avait été faite de cuir de cochon souple. Des échardes de bois jaillirent de la Peau en lambeaux et tombèrent telle une pluie mortelle.

« Deni ! » cria Farr.

Dans le chaos de l'effondrement de la face où se trouvait la baie de l'Hôpital, Adda vit la silhouette compacte de la doctoresse toujours occupé à travailler. Elle leva brièvement les yeux vers la Peau qui s'écroulait au-dessus d'elle avant de reporter son attention sur ses patients.

La baie de l'unité de soins de l'Hôpital se referma telle une bouche.

Au cours du dernier battement de cœur, Adda vit Deni lever le bras pour se protéger de la gigantesque mâchoire de bois et de Matos qui se refermait, comme si, enfin, elle esquissait un geste pour sauver sa propre vie. Les bords déchiquetés de la bouche se rencontrèrent comme des dents qui s'engrènent et firent éclater son corps. Un colossal nuage de fragments de bois et de poussière jaillit en tourbillonnant de la face de la Cité, dissimulant l'Hôpital.

Farr poussait des cris incohérents, mais il ondoyait toujours en tirant Bzya.

« Crie ! hurla Adda par-dessus le rugissement de la Cité qui s'effondrait. Crie et pleure tout ton saoul, bon sang ! Mais *n'arrête... pas... d'ondoyer !* »

Hork approcha son visage de la projection au silence irréel. « C'est

un pet de propulsion », dit-il, interdit. Il rit. « Incroyable. Un pet de propulsion, au pôle Nord d'une Étoile !

Dura se saisit des leviers de contrôle et obligea ses mains à demeurer serrées. Tièdes et confortables, ils semblaient s'adapter à la forme de ses paumes. Elle se sentit prisonnière à l'intérieur de sa propre tête, observatrice impuissante de ses propres actions. Elle tenta d'imaginer ce qui pouvait se passer dans le Manteau, si cette carte en forme de globe représentait vraiment l'Étoile elle-même.

Hork ondoya jusqu'au mur transparent et observa attentivement l'image de la bataille. Il se tourna enfin vers Dura puis cria : « Je crois que ça suffit... Vous pouvez arrêter. »

Dura regarda ses mains. Ses doigts refusaient de s'ouvrir. Elle dut fixer ses mains rebelles et leur ordonner consciemment de se déplier.

Les leviers, libérés, revinrent à leur position de repos.

La fontaine qui jaillissait de l'Étoile-carte se réduisit à un fin panache avant de disparaître complètement ; la carte elle-même se replia et s'évanouit.

« C'est fini ? Nous ne nous dirigeons plus sur l'Anneau ? »

Hork retraversa l'immense salle. Il tourna la flèche dans tous les sens, étudiant alternativement l'arc stellaire et le champ d'étoiles, tentant d'évaluer les changements que Dura avait apportés.

Celle-ci se carra en arrière dans le siège et regarda l'explosion du champ d'étoile embraser le ciel.

« Nous n'avons pas fait repartir l'Étoile en sens inverse, si c'est ce que vous voulez dire, constata Hork. Mais nous l'avons détournée. Il me semble, en tout cas... L'Anneau n'occupe plus le centre de ce mur. » Il le désigna. « Nous nous dirigeons toujours vers le champ de bataille, mais nous avons détourné l'Étoile ; nous allons manquer l'Anneau. »

Le visage de Dura se plissa. Elle ne pouvait se défaire de la sensation que tout était lointain et sans importance. « Vous pensez que ça suffira ?

— Pour empêcher les Xeelees de nous détruire ? » Il haussa les épaules. « Aucune idée. Mais nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir. »

La jeune femme regarda Hork attentivement, elle voyait sur son large visage les signes de perplexité et de déception qu'elle éprouvait elle-même.

Il lui tendit la main. « Venez. Il me semble que nous avons besoin de nous reposer après ces hauts faits épiques. Retournons dans notre vaisseau en bois. Nous allons manger et tenter de nous détendre. »

Elle le laissa la lever de la chaise. Main dans la main, ils revinrent vers le tétraèdre intérieur en ondoyant.

Tandis que Dura se dirigeait vers le sas ouvert du *Cochon*, Hork lui

saisit le bras. « Attendez. Regardez ça ! »

Elle se retourna. Il indiquait la carte sur le mur intérieur du tétraèdre, l'Étoile-carte et le diagramme des trous de ver qu'ils avaient étudiés un peu plus tôt. L'un d'eux, un trou de ver qui se déroulait du Noyau de l'Étoile à la Croûte, au pôle nord, clignotait, lentement et délibérément. Hork hocha la tête en douceur. « Je pense comprendre. Voilà comment la fontaine stellaire a été produite. » Il suivit le trou de ver du bout du doigt. « Vous voyez ? Ce trou de ver a dû s'activer quand vous avez tiré sur vos leviers. Il a pris de la matière au cœur de l'Étoile et l'a transportée jusqu'à la croûte. La matière du Noyau a aussitôt explosé du fait de la pression plus basse, libérant une énergie considérable. »

Dura se sentait bizarre, il lui semblait voir Hork comme depuis l'extrémité d'un corridor très long et très sombre.

« D'énormes moteurs doivent se trouver au pôle nord, les *propulseurs à discontinuité* dont Karen Macrae a parlé, la source de propulsion de l'Étoile elle-même. » Son regard était lointain. « Dura, un jour, nous devons atteindre ces moteurs. D'ailleurs, je me demande comment les Colonisateurs s'en sont sortis quand ce trou de ver a vomi... »

Aux yeux de Dura, toute couleur avait disparu du visage de Hork, la carte aux tons criards sur le mur du tétraèdre avait elle-même viré à des nuances marron, et elle éprouvait un étrange goût piquant sur sa langue.

Elle était épuisée, comprit-elle. Ils auraient bien assez de temps dans le futur pour les projets et les rêves. Pour l'heure, seuls comptaient la familiarité et la sécurité relative du *Cochon*, un minimum de nourriture et du sommeil.

L'odeur riche et sucrée des cochons d'Air l'accueillit lorsqu'elle atteignit l'entrée du vaisseau.

Adda toucha le bras de Farr. « Attend. Arrêtons-nous ici. Ça suffit. »

Farr parut désorienté. Il ondoya encore pendant quelques battements, comme par automatisme, puis, en hésitant, ses jambes se mirent au repos. Il relâcha sa prise sur le tissu du cocon et regarda ses mains, crochées en serres tendues.

Adda se laissa dériver à l'écart du cocon, suspendu dans l'Air, cédant à son épuisement pour la première fois depuis le début du désastre. Le Champ le portait, mais il en sentait les constants soubresauts. Il était au-delà de la fatigue ; les tensions dans ses jambes, ses bras, son dos et ses mains s'étaient transformées en douleurs véritables. Il gonfla sa poitrine, faisant entrer l'Air rance du Pôle, et sentit cette substance épaisse brûler ses poumons et ses capillaires. Il se souvint des affreux avertissements de la malheureuse

Deni Maxx : après sa rencontre avec la laie, son corps ne retrouverait jamais sa capacité pneumatique. Eh bien, aujourd'hui, il avait testé ce diagnostic jusqu'à ses extrêmes limites...

La Cité était une boîte en bois cabossée presque assez petite pour qu'il la recouvre de la paume d'une main, la longue et élégante Épine partant de sa base pour s'enfoncer dans le Manteau inférieur. Un nuage se diffusait autour de son sommet, une brume de gravats et de réfugiés qui se dispersaient.

Les briseurs d'étoiles des Xeelees fouaillaient toujours dans le Manteau. Des cordes de vortex grêlaient autour d'eux, d'une banale mortalité.

Il sentit ses yeux se fermer ; la lassitude et la douleur engloutirent son esprit, occultant le monde. C'était ce qu'il y avait de pire dans la vieillesse : son corps cessait sans fin de fonctionner, l'isolant du monde et des autres, l'immergeant dans le minuscule univers claustrophobe de sa propre faiblesse. Même à présent, alors que le Manteau lui-même vivait sa plus grande crise...

Eh bien, songea une petite voix aigre dans son esprit, au moins, je ne vieillirai guère plus et je ne verrai pas à quel point ça va empirer.

«... Adda. » Il y avait plus d'émerveillement que de peur dans la voix de Farr. « Regarde la Cité. »

Le magmontain observa le gamin, puis tourna son cou douloureux vers le lointain spectacle qu'offrait Parz.

La Ville avait déjà dérivé loin de son emplacement habituel, au-dessus du pôle du Champ, se penchant et se tordant lentement en chemin. Cette dérive s'accélérait. Parz se balançait dans l'Air avec tout son précieux chargement de vie, telle une énorme araignée des vortex, un spectacle qui ne manquait pas d'une certaine grâce étrange, se dit Adda, comme une danse titanesque. Puis il y eut un craquement, un bruit net qui se propagea jusqu'à la distance où les deux Êtres humains se trouvaient, et qui évoquait désagréablement celui d'un os se brisant. Des fragments de bois éclatèrent à la jonction entre la Cité et son Épine – des échardes qui devaient être de la taille de voitures pour qu'on les distingue à cette distance.

L'Épine s'était rompue... demeurant suspendue dans les profondeurs du Champ polaire tel un immense tronc d'arbre cabossé.

Elle devait constituer l'ultime ancrage de la Cité dans le Champ, car bientôt, la section supérieure en forme de boîte de Parz, la lumière verte des lampes à bois filtrant encore de ses baies, roula vers l'avant telle une immense et grotesque parodie de tête ballante.

La structure ne pouvait pas supporter une telle tension très longtemps.

Les rubans d'ancrages, ternes et inutiles, cassèrent à leur tour et tombèrent en énormes morceaux. La bulle de clairbois qui contenait le

Stade sauta et éclata tel un bouchon. Semblables à des jouets aux couleurs élaborées, avec leurs forêts miniatures et leurs décorations, les bâtiments du Palais situés sur la face supérieure glissèrent dans l'Air non sans douceur, exposant sous eux la surface du bois nu.

Et, à présent, la Cité elle-même s'ouvrait et tombait en morceaux comme du bois pourri.

La carcasse se fendit dans le sens de la longueur, presque nettement, autour du défaut central de Pall Mall. Des rues, des boutiques et des maisons fissurées, béantes, des voitures et des gens se déversèrent dans l'Air. Le Marché s'ouvrit comme un œuf d'araignée et l'énorme Roue d'exécution dévala dans l'Air.

Les bruits de bois torturé, les crissements de Matos rompu se propagèrent dans l'Air, noyant les cris des humains.

Adda tenta d'imaginer la terreur de ces citoyens égarés ; peut-être certains d'entre eux ne s'étaient-ils jamais aventurés au-delà de la Peau, et voilà qu'ils se retrouvaient maintenant propulsés dans l'Air, impuissants, au milieu des nuages de leurs possessions futiles.

Ce qui restait de la structure de Parz vola en morceaux. Toute trace de sa structure initiale disparut. Le nuage de débris, de bois, de Matos et de gens qui se débattaient dérivait dans l'Air et s'écarta de l'Épine amputée, se diffusant lentement.

Le vieux magmontain ferma les yeux. Il y avait eu une certaine grandeur dans cette immense mort. Une sorte de grâce, un défi, magnifique à sa façon, de l'action des Xeelees.

« Adda... » Farr lui tirait sur le bras, montrait quelque chose.

Il suivit le doigt tendu. Au début, il ne vit rien – juste la sinistre lueur cramoisie autour de l'horizon nord, le chaos jaune de l'Air...

Puis il comprit que le gamin montrait une absence.

Les briseurs d'étoile avaient disparu.

Adda sentit un poids quitter sa poitrine. Peut-être certains d'entre eux pouvaient-ils encore se tirer vivants de tout ça.

C'est alors que d'autres fragments de vortex se précipitèrent en bourrasque à leur rencontre, empêchant toute pensée ; saisissant la main du gamin aussi fort qu'il le pouvait, Adda plongeait son regard dans la gueule de la tempête et tâtonna à la recherche du cocon de Bzya.

L'Interface brillait.

Les cris tirèrent Borz de son sommeil profond et paisible. Il s'étira et regarda autour de lui d'un air sombre en cherchant l'origine du problème. Tendant la main vers sa ceinture, il sortit son casque d'Air et l'enfonça sur sa tête. Il n'en avait pas vraiment besoin, bien entendu, mais il pensait que cela lui donnait un peu plus d'autorité avec ces magmontains pilleurs et voleurs qui rôdaient tout le temps dans le coin et...

L'Interface brillait. Les arêtes de ses quatre faces triangulaires scintillaient de ce bleu particulier propre aux lignes de vortex, si vif qu'il dut plisser les yeux. Et les faces elles-mêmes semblaient avoir été recouvertes d'une peau de lumière, fine et dorée, qui reflétait l'éclat jaune du Manteau, les lignes de vortex et son propre corps massif.

Un sentiment de peur profonde et superstitieuse lui vrilla le ventre.

Les cochons gardés au cœur du tétraèdre avaient disparus, et les possessions diverses, vêtements, outils et armes, attachées aux entretoises pyramidales par des bouts de corde et de filet, tournoyaient à présent dans l'Air. Un morceau de corde flotta devant lui. Il l'attrapa et le posa sur l'énorme paume de sa main. La corde semblait calcinée.

Tous ou presque, adultes comme enfants, s'éloignaient de l'Interface en ondoyant au plus vite, pleurant et gémissant, en proie à une panique irraisonnée. Seule une poignée d'hommes et de femmes restaient à leurs places.

L'Interface était inerte depuis des générations, depuis les Guerres du Noyau, tout le monde le savait. Et voilà qu'elle se mettait à fonctionner. Pourquoi ? Borz passa sa langue sur ses lèvres rendues chaudes par le manque d'Air et sentit les pores de son visage se dilater. Qu'est-ce qui pouvait bien voyager à l'intérieur de ce truc ?

La lumière mourut lentement. Les faces du tétraèdre redevinrent transparentes. La pyramide retrouvait son aspect obscur et terne initial.

L'Interface était de nouveau morte, ce n'était de nouveau plus qu'une structure flottant dans l'Air. Borz ressentit une pointe de regret inhabituel et étrange ; il savait qu'il ne reverrait plus jamais ces couleurs et cette lumière.

En lieu et place des cochons au cœur de la structure il y avait désormais autre chose – un artefact, un cylindre de bois grossier de trois hauteurs d'homme de haut. Des panneaux transparents étaient

insérés dans ses parois et des anneaux d'un matériau terne et réfléchissant entouraient sa large carcasse.

Un opercule s'ouvrit en haut du cylindre. Le visage d'un homme – rien qu'un homme – en sortit. Il était couvert d'une barbe extravagante.

L'homme sourit à Borz. « Quel soulagement, dit-il. Nous avons besoin d'Air frais là-dedans. » Il regarda à l'intérieur du cylindre. « Vous voyez, Dura, je savais que Karen Macrae nous ramènerait à la maison.

— Hé... » Borz agita ses jambes musclées jusqu'à ce que son visage soit au même niveau que celui de l'homme étrange. « Hé, vous ! Où sont nos cochons ?

— Des cochons ? » L'homme parut perplexe, puis il regarda l'Interface inerte. « Oh, je vois. Vous gardiez vos cochons dans le portail, n'est-ce pas ?

— Où sont-ils ? »

L'homme affichait une expression amusée mais compatissante. « Loin d'ici, j'en ai peur. » Il renifla l'Air et examina les alentours, le regard franc, confiant et inquisiteur. « Dites-moi, de quel côté est le Sud ? »

Toba Mixxax, son visage rond et pâle dans la chaleur, sortit sa tête de sa voiture. « On dirait bien que Mur et Léa se disputent à nouveau. »

La voiture de Toba s'était approchée sans qu'on la remarque. Dura s'affairait à attacher des cordes à une section de Peau qui s'était effondrée. Elle recula, mains et bras douloureux. Même ici, sur la surface extérieure du nuage de débris qui se dispersait, marquant l'emplacement de la Cité en ruines, la chaleur et le bruit étaient presque insupportables, le travail long, difficile et dangereux.

En se concentrant, Dura entendait en effet les voix haut perchées de Léa et de Mur. Elle ressentit une certaine irritation – combien de temps allait-elle devoir tenir ces gens par la main avant qu'ils se mettent à travailler ensemble comme des adultes ?

Pourtant, tandis qu'elle étudiait le visage rond et familier de Toba, son expression incertaine et ses pores dilatés par la chaleur, l'irritation qui la gagnait s'évanouit aussi vite qu'elle était venue. Elle se redressa, sourit. « Contente de vous voir, fermier. »

Toba répondit par un faible sourire. « Vous avez l'air fatigué, Dura... Mais nous le sommes tous, j'imagine. Bref. » Un peu de tension filtra dans sa voix. « Je ne suis plus fermier. »

— Mais vous le redeviendrez, dit Dura en ondoyant vers lui. Je suis désolée, Toba. »

Elle étira son dos raidi et parcourut le ciel du regard. Les lignes de vortex s'étaient reformées ; leurs motifs hexagonaux familiers traversaient à nouveau le ciel, délimitant le monde, ordonnés et rassurants. Le Champ, rendu à la stabilité, constituait un réseau de flux dans l'Air, une base pour Nager, pour construire à nouveau.

Elle étudia les lignes, examinant leur espacement entre ses doigts. Leur lente pulsation lui indiquait qu'il serait bientôt l'heure de la cérémonie de la Roue de Hork, au cœur de la Cité en ruine.

« Comment va la ferme ? demanda-t-elle avec prudence. Est-ce que Ito... »

— Nous la retapons, dit Toba. Lentement. Ito... elle tient le coup. Elle ne dit pas grand-chose. » Pendant quelques instants, sa petite bouche presque ridicule s'ouvrit et se ferma comme s'il luttait pour exprimer ce qu'il ressentait. « Vous savez que Farr est là-bas avec elle. Et certains des amis de Cris, les Surfeurs. Cris nous a quitté. Mais je crois qu'Ito trouve du réconfort dans la compagnie de ces jeunes gens. »

Dura lui toucha le bras. « C'est bon. Vous n'êtes pas obligé de parler. Venez, peut-être que vous pouvez m'aider avec Léa et Mur... »

Toba descendit de sa voiture.

Côte à côte, ils avancèrent dans la Cité. Parz n'était plus qu'un nuage de fragments de Peau et de sections de poutres de Matos tordues qui flottaient, baignant dans les infinis détails du monde humain, éparpillés dans l'Air au hasard. Au centre du nuage, elle pouvait voir la Roue des exécutions, triste relique du vieux Marché. Même de ce point de vue éloigné, près du bord extérieur du nuage, Dura distinguait des vêtements, des jouets, des rouleaux, des cocons, des ustensiles de cuisine : le contenu d'un millier de foyers disparus. Les rares sections de la Cité qui avait survécu à l'Anomalie ultime continuaient à s'effondrer spasmodiquement, même à présent, des semaines après le départ des Xeelees. Pour un œil peu attentif, les essaims d'humains qui grouillaient sur les restes flottants devaient ressembler à des sangsues, songea-t-elle, des charognards qui hâtaient la destruction d'un énorme cadavre en décomposition dérivant dans l'Air épais du Pôle. De nombreux habitants de la Cité, des réfugiés depuis peu, avaient regagné Parz en quête des maigres possessions qu'ils pouvaient récupérer et afin d'aider à la reconstruction. Il y avait eu des pillages, bien sûr, et trop de gens étaient revenus, décidés à ratisser les restes d'une ville qui ne retrouverait pas l'ombre de sa gloire passée avant de nombreuses années.

Malgré tout, les lois d'urgence promulguées par Hork pour interdire les retours massifs semblaient jouer leur rôle. Un nombre important d'anciens habitants de la Cité s'était dispersé dans les fermes de l'arrière-pays occupé à se rétablir, restant travailler sur place pour réduire les risques de famine. Aussi les vrais travaux de réhabilitation progressaient-ils maintenant. Déjà, des équipes d'ouvriers étaient parvenues à localiser les dynamos encore opérationnelles. Les grands générateurs, qui autrefois fournissaient le courant des rubans d'ancrage, avaient été débarrassés des débris et des moignons d'infrastructures. Ils flottaient à présent dans un espace dégagé, leurs flancs de Matos bosselé luisant d'un éclat terne dans la lumière violacée de la mer Quantique comme d'énormes animaux protégés.

Les choses pouvaient encore mal tourner, songea Dura non sans anxiété. La fragile société que l'Anomalie des Xeelees avait laissée à la dérive pouvait encore s'effondrer – se désintégrer dans des conflits suicidaires pour des ressources en diminution, des biens autrefois précieux dans la vieille Parz et qui, dans le nouvel ordre des choses, n'étaient plus que babioles.

Mais pas tout de suite. Pour l'heure les gens semblaient résolus à travailler ensemble, à reconstruire. C'était une période d'espoir, de

régénération.

Dura accueillait favorablement la douleur dans ses muscles et son dos raide. Elle attestait du dur labeur que constituait sa petite participation à l'effort de reconstruction du Manteau. Elle sentit une bouffée d'optimisme et d'énergie l'envahir ; elle soupçonnait que les jours à venir allaient être les plus heureux de sa vie.

Dans un espace dégagé à quelques hauteurs d'homme de la voiture, l'être humain Mur montrait à Léa, une ancienne Surfeuse magnifique, comment fabriquer des filets à partir d'écorce tressée d'arbres de la Croûte. Tous deux se trouvaient au milieu d'un nuage de cordes à demi enroulées et de morceaux de filet abandonnés. Le petit Jaï, qui avait retrouvé son père, se tortillait dans l'Air autour d'eux, nu et agile, attrapant des bouts de corde et gazouillant de rire. Léa en brandit un sous le nez de Mur. « Oui, mais je ne vois pas pourquoi je dois recommencer ! »

La colère brisait la voix de Mur, donnant l'impression qu'il était très jeune. Comparé à la fille de la ville, il semblait encore d'une maigreur à faire peur, se dit Dura. « Parce que ça ne va *pas*, répliqua-t-il. Tu l'as fait de travers. Encore une fois ! Et je...

— Et je ne vois pas pourquoi je devrais supporter qu'un magmontain me parle sur ce ton ! »

Toba plaça les mains sur les épaules de la jeune fille. « Léa, Léa... Tu ne devrais pas parler comme ça à nos amis.

— Nos amis ? » Elle se lança dans une impressionnante série de jurons. Toba pâlit et s'écarta, consterné.

Dura prit la corde que Léa s'apprêtait à jeter. « Peut-être Mur a-t-il mal expliqué », dit-elle, conciliante. « Il faut faire une double tresse pour que la corde soit plus résistante. » Dura tirait sur certaines parties pour en démontrer la robustesse.

« Mais la façon dont il me parle...

— Ce tressage est bon... » Elle regarda Léa. « C'est toi qui l'as fait ?

— Oui, mais... »

Dura sourit. « La plupart des Êtres humains ont besoin d'années de pratique pour apprendre le tressage, et tu le maîtrises déjà presque. »

Léa, touchée par le compliment, accomplissait des efforts manifestes pour demeurer en colère ; elle repoussa de son front ses cheveux à la teinture élaborée.

Dura lui donna la corde. « Si Mur t'aide encore un peu, je viendrai te voir pour prendre des leçons. Allons, Toba, faisons une pause. J'aimerais voir comment Adda s'en sort. »

Tandis qu'ils s'éloignaient, Dura s'assura discrètement que Mur et Léa se rapprochaient l'un de l'autre en reprenant des bouts de corde.

Elle se sentait plutôt satisfaite de sa gestion de l'incident, de même qu'elle appréciait, dans son for intérieur, cette nouvelle preuve que les

Êtres humains se débrouillaient pour s'adapter à la situation qu'ils avaient trouvée ici, au Pôle – mieux que certains des anciens habitants de Parz, semblait-il. Dura s'était attendue à ce que les Êtres humains soient aussi choqués que déçus d'arriver au Pôle après leur épique voyage céleste pour ne rien découvrir de plus qu'un nuage de débris en train de se disperser. Or ils avaient réagi avec bien plus d'équanimité qu'elle ne s'y était attendue... surtout une fois réunies les familles séparées. Les Êtres humains ne savaient tout simplement pas à quoi s'attendre. Ils n'auraient pas pu imaginer Parz dans toute sa gloire, pas plus qu'elle avant que Toba ne la conduise ici pour la première fois. Pour leur petite tribu, le nombre important de gens, les machines énormes et mystérieuses, les précieux artefacts éparpillés presque avec négligence dans l'Air, constituaient des merveilles bien suffisantes.

Une section de l'énorme nuage-Cité en expansion avait été délimitée par des cordes de manière informelle afin de servir d'Hôpital. Dura et Toba se frayèrent un chemin à travers les débris jusqu'à avancer entre des rangées de patients qui flottaient dans l'Air aussi confortablement que possible, liés les uns aux autres par de lâches liens. Dura leur jeta un regard voilé de gêne. Beaucoup de gens avaient été tellement meurtris par l'Anomalie qu'ils ne pourraient plus jamais fonctionner normalement, mais les soins qu'ils recevaient étaient de toute évidence compétents. Les bandages et les attelles semblaient propres et en bon état – l'un des bons côtés de la destruction de Parz résidait dans le fait qu'elle avait eu lieu à une échelle si grande que nombre de petits objets solides, comme l'équipement médical, avaient simplement été dispersés dans l'Air sans subir de dégâts.

Tandis qu'ils gagnaient le cœur de l'Hôpital improvisé, Muub, ancien Médecin de la Cour, en émergea pour les accueillir. Il avait abandonné ses riches vêtements peu pratiques pour les remplacer par ce qui ressemblait à une blouse de Pêcheur pourvue de nombreuses poches. Son sourire était large et accueillant sous son crâne nu et luisant, et le médecin paraissait aussi heureux qu'autrefois – voire même libéré.

Muub les conduisit jusqu'au vieux magmontain, occupé à une garde morose auprès de l'énorme cocon scellé de Bzya ; le Pêcheur infirme ne pouvait toujours pas faire beaucoup plus que beugler des phrases à demi cohérentes depuis le fond de sa bouche détruite. Il était évident que Bzya dormait. Mais Adda semblait satisfait de passer la plus grande partie de ses journées avec son ami, le surveillant et faisant office d'infirmier malhabile si nécessaire, aidant Jool et leur fille Shar, revenue des fermes du plafond, à s'occuper de lui.

Adda embrassa Dura et demanda des nouvelles des autres Êtres

humains. Dura lui parla de Mur et de Léa. « Il y a des points de friction, ajouta Muub. Mais vos magmontains travaillent bien avec les citoyens de Parz. N'est-ce pas, Adda ? »

Le vieil homme grogna, son expression aussi amère que jamais. « Peut-être. Peut-être pas. Peut-être que nous nous "intégrons" un peu trop bien. »

Dura sourit. « Tu es un indécrottable cynique, Adda. Personne n'a forcé les Êtres humains à venir ici et à aider les gens de la Cité à se frayer un chemin hors des gravats. »

— Même si nous sommes ravis que vous soyez là, dit Muub avec chaleur. Sans vos muscles forgés par le Magmont, nous n'aurions pas fait la moitié des progrès que nous avons accomplis jusqu'à présent.

— Sûr. Tant que nous n'utilisons pas nos "muscles forgés par le Magmont" pour nous construire une autre belle cage...

— Mais enfin, Adda... intervint Dura.

— Vous n'avez jamais été dans une cage, coupa Toba Mixxax avec nervosité. Je ne comprends pas. »

Le médecin leva les mains. « Adda n'a pas tort. Et cette période de reconstruction de notre Cité est également une période de reconstruction de nos cœurs. Les Êtres humains étaient bien prisonniers d'une cage, Toba. Comme nous tous : une cage d'ignorance, de préjugés et de répression. »

Dura le regarda avec méfiance.

« Vous êtes sincèrement d'accord avec ça ? »

— Avons-nous simplement besoin d'une Cité ? reprit Adda avec aigreur. Il est peut-être temps de prendre un nouveau départ. Un vrai. »

Dura secoua la tête. « Je ne pense pas être d'accord. Plus maintenant. Les bénéfices qu'apporte une Cité... la stabilité, la conservation des connaissances, l'accès à la médecine... tout cela nous aidera. Tous. Tous ceux qui vivent dans le Manteau. » Elle jeta un coup d'œil acéré à Muub. « N'est-ce pas ? »

L'interpelé hocha la tête avec sérieux. « Nous ne pourrions pas progresser à partir d'une agriculture de subsistance. Mais la Cité ne doit jamais redevenir une forteresse-prison. C'est pourquoi nous prévoyons la création de toute une série de communautés satellites, dont la Cité serait le centre. Nous ne devrions pas emprisonner la plus grande partie de l'humanité dans un seul endroit, si vulnérable aux désastres venus de l'extérieur – ou de nos propres cœurs. »

Adda renifla avec mépris. « Vous parlez de la nature humaine. Qu'est-ce qui l'empêchera de reprendre du poil de la bête en matière de prisons et de forteresses ? »

— Rien d'autre que les efforts importants et soutenus des hommes et des femmes de bonne volonté, dit Muub d'un ton égal. Hork partage

ces buts. Il parle de nouvelles structures de pouvoir, des conseils représentatifs qui donneraient à tous les peuples du Manteau le moyen de faire entendre leur voix au sujet de la manière dont les choses sont dirigées.

— Connaissant Hork, remarqua Dura, ça me paraît dur à avaler.

— Alors faites un effort, dit Muub d'une voix tranchante. Hork n'a rien d'un rêveur sentimental. Il fait face aux réalités du monde et agit en fonction de ce qu'il voit. Il sait que sans l'antique sagesse des Êtres humains, sans les indices que vous nous avez apportés au sujet des Guerres du Noyau, de la possibilité de récupérer certaines de ces anciennes technologies, la Cité aurait été balayée par les Xeelees sans même savoir pourquoi. Peut-être notre espèce elle-même aurait-elle péri... Nous avons besoin les uns des autres. Hork accepte cette idée, et il faut s'assurer que nous ne perdrons pas ce que nous avons gagné. Ce qui est certain, c'est que la cérémonie d'aujourd'hui prouve sa bonne volonté. Peut-être devrions-nous élaborer une nouvelle philosophie qui intégrerait les meilleurs éléments de ces courants – la philosophie xeelee et celle des adeptes de la Roue – pour construire une nouvelle foi pour nous guider.

— Peut-être, dit Dura en riant. Mais il va falloir remettre la Cité sur pied avant. »

Adda se frotta le nez. « Sans doute... Comme je pense qu'il faudra se passer de Farr pour le faire... »

— Non, dit Dura. Il est déterminé à retourner dans la mer Quantique avec une version améliorée du *Cochon volant*. Pour retrouver les Colonisateurs. Mais il a accepté l'idée de passer du temps à reconstruire son monde avant de partir en conquérir de nouveaux...

— Ce n'est pas une mince ambition, dit Muub avec un sourire étroit. Un certain nombre d'entre nous sont intrigués par ce que vous avez appris des Colonisateurs... et par les énormes moteurs des Archéo-humains du pôle Nord. Bien entendu, nous ne connaissons aucun moyen de voyager à plus de quelques dizaines de mètres depuis le Pôle Sud, encore moins de passer l'Équateur... mais nous trouverons.

— Pourquoi devrait-il y en avoir un ? répliqua cyniquement Adda. Cette Étoile est un environnement hostile, ne l'oubliez pas. Les Anomalies nous ont enfoncé cette idée dans le crâne, à défaut d'autre chose. Rien ne garantit que nous soyons jamais capables d'accomplir beaucoup plus qu'à présent. Après tout, les Archéo-humains nous ont abandonné pour que nous mourrions avec l'Étoile, ils ne pensaient pas que nous ayons un futur.

— Peut-être ! » Muub sourit. « Mais peut-être pas. Voilà de quoi spéculer. Et si les Archéo-humains n'avaient pas voulu que nous soyons détruits lors de la collision entre l'Étoile et l'Anneau ? S'ils

nous avaient laissé des moyens de nous en échapper ?

— Comme le trou de ver jusqu'à la planète... dit Dura.

— Ou, dit Muub, un vaisseau, une manière de voiture qui pourrait voyager hors de l'Étoile elle-même. » Il leva les yeux vers la Croûte, une vague expression d'insatisfaction sur le visage. « Qu'est-ce qui se trouve au-delà de ce toit oppressant au-dessus de notre monde ? Ce que vous avez aperçu, Dura – d'autres étoiles, des centaines, des milliers, chacune abritant peut-être une vie, pas humaine comme nous le sommes mais humaine malgré tout, une vie qui descend de l'Archéo-souche... Et puis, très loin derrière tout ça, les Archéo-humains eux-mêmes, qui continuent à poursuivre leurs propres buts... Voir tout cela, quelle récompense ce serait ! Oui, Adda, beaucoup d'entre nous sont véritablement curieux de ce qui pourrait se trouver là-bas, au Pôle.

» Et pourtant, même cela nous en dira si peu sur la véritable histoire de l'univers. Quel est le vrai but ? La vraie fonction de l'Anneau ? Quelles sont les intentions des Xeelees ? Quel est cet ennemi qu'ils semblent tant craindre, et où se trouve-t-il ? » Il sourit, l'air nostalgique. « Il ne me plaît pas de mourir sans connaître les réponses à ces questions, mais ce sera sûrement le cas... »

Au loin, dans le cœur ouvert de la Cité, à des centaines de hauteurs d'homme de là, des cornemuses se mirent à beugler : Hork rassemblait les citoyens. Muub se dépêcha de saluer ses amis.

Accompagnée d'Adda, Dura se mit à progresser vers le cœur du nuage de débris. Tandis qu'ils ondoyaient paisiblement, elle glissa sa main dans la sienne.

« Nous revenons de loin, fille de Logue », murmura le vieux magmontain.

Dura lui lança un regard un peu soupçonneux, mais il n'y avait aucune ironie dans son expression ; son œil valide lui rendit son regard avec une douceur qu'elle n'y avait guère vu par le passé.

« Comment va Bzya ? »

Il renifla.

« Il survit. Il accepte sa condition... Ce qui est beaucoup, j'imagine ; Jool et Shar sont toutes les deux avec lui à présent... »

— Et toi ? »

Il ne répondit pas.

« Tu crois que tu vas rester avec eux ? »

Il haussa les épaules avec un peu de sa vieille irascibilité, mais son expression demeura pleine de douceur.

Elle lui pressa la main. « Je suis heureuse que tu aies trouvé un foyer », dit-elle.

Tandis qu'ils approchaient de la Roue située au cœur du nuage de débris, ils entendirent de nouveau la voix fluette et claire de Muub, le

Médecin, qui s'adressait à la foule.

«... Le culte des Xeelees, qui met l'accent sur des buts plus élevés que ceux de l'ici-et-maintenant, n'était pas tolérable pour la société fermée et contrôlée de Parz. Les autorités ont pensé qu'elle ne pouvait survivre qu'avec la suppression de ces éléments, l'expulsion de ses croyants, et l'expurgation par la Réforme de toute information fiable sur le passé.

» Eh bien, elles avaient tort.

» La nature humaine ne peut que prospérer, en dépit des contrôles les plus stricts. Les magmontains ont conservé leurs antiques connaissances presque intactes sur des générations, et avec peu de ressources pour produire des archives et des matériaux pour écrire. De nouvelles croyances, comme le culte de la Roue, ont fleuri dans le désert laissé par la destruction de la foi et du savoir. » Muub hésita et – elle ne pouvait pas le voir – Dura se souvint de la façon dont ses coupelles oculaires cessaient brièvement d'être focalisées tandis qu'il se concentrait sur ses visions intérieures.

« Ce qui est intéressant, c'est qu'aussi bien parmi les Êtres humains en exil que parmi les gens des Bas-fonds, qui étaient presque aussi désavantagés, ici même à Parz, une sagesse détaillée venue du passé a survécu uniquement grâce à la tradition orale. Si nous descendons tous d'ingénieurs stellaires, d'une souche de gens à l'intelligence élevée, peut-être ne devrions-nous pas être surpris de découvrir que de telles preuves d'activité mentale ont traversé les générations. En effet, le gâchis systématique de tels talents semble criminel. Qui sait ce que l'humanité pourrait avoir accompli de plus dans cette Étoile s'il n'y avait pas eu de préjugés mesquins et de superstitions...»

Adda renifla. « Vieux pet mielleux. »

Dura rit.

« J'aimerais bien voir la tête que fait Hork quand il se promène en écoutant ça.

— Tu te trompes peut-être sur lui, Adda.

— Peut-être », dit-il lentement, prudemment, songea-t-elle. « Mais je n'ai jamais été aussi proche de lui que toi. »

Elle adressa à nouveau un regard perçant au vieil homme en se demandant ce qu'il savait, ou ce qu'il pouvait lire sur ses traits. Il l'observait en quête d'une réaction, son visage abimé vide de toute expression.

Mais après tout quelle était sa réaction ? Que voulait-elle à présent ?

Tant de choses s'étaient produites depuis la première Anomalie, celle qui lui avait pris son père. Elle avait cru sa vie terminée à plusieurs reprises. À partir du moment où elle était montée à bord du *Cochon volant* dans le Port de Parz, elle avait cessé de croire qu'elle

reviendrait un jour dans le Manteau. Elle comprenait à présent qu'elle était reconnaissante d'être encore en vie, tout simplement. Ce simple constat ne la quitterait jamais, et changerait sa façon d'apprécier toute chose pour le restant de ses jours.

Et pourtant, ces expériences l'avaient changée. Avoir vu tant de choses, voyagé plus loin et accompli plus que n'importe quel autre humain depuis l'époque des Colonisateurs eux-mêmes, l'avait rendue incapable de retrouver la vie étriquée d'un citoyen, et encore moins celle d'un être humain.

Elle replia distraitemment ses bras sur son ventre en se rappelant son unique moment de passion avec Hork – la fois où elle avait autorisé son immense besoin d'intimité à être vaincu, la fois où elle avait cru sa vie sur le point de s'achever dans les profondeurs du Manteau inférieur. Elle avait déniché là-bas une brève étincelle de chaleur humaine, et Hork était certainement plus sage qu'elle l'avait pensé de prime abord. Et pourtant, elle avait vu le cœur de son âme dans la grande salle des Archéo-humains, et battu en retraite face à ce qu'elle avait trouvé : la colère, le désespoir, le besoin impérieux d'une cause qui vaille qu'on meure pour elle.

Hork ne pouvait pas être son compagnon.

« J'ai changé, Adda. J'ai... »

— Non. » Il secouait la tête tristement face à son expression. « Pas vraiment. Tu étais seule avant tout ceci, avant que nous venions ici, et tu l'es encore. N'est-ce pas ? »

Elle soupira.

« Si c'est là mon destin, peut-être devrais-je l'accepter », dit-elle non sans une certaine dureté. Elle se détourna. Au-delà du nuage de gravats de Parz, on distinguait les champs du plafond de l'arrière-pays : ils étaient nus, dépouillés de leurs cultures, et pourtant, en un sens, régénérés. « Je vais peut-être aller là-bas », dit-elle.

Adda suivit son regard. « Quoi ? Devenir fermière ? Produire de la bouillie pour les masses ? *Toi ?* »

Elle sourit. « Non. Non, je me construirai un endroit à moi... un petit îlot d'ordre au milieu de tout ce vide. »

Adda renifla de mépris mais la pression de ses doigts autour de ceux de Dura s'accrut chaleureusement.

Les appels des cornemuses étaient brillants et rauques. De partout dans le nuage-Cité, des gens ondoyaient dans l'Air et convergeaient vers la Roue située en son cœur. Lorsqu'elle regarda dans cette direction, Dura vit la silhouette imposante de Hork, un point coloré dans ses robes, ses bras massifs posés sur l'énorme Roue. Elle imagina qu'elle pouvait déjà entendre sa voix réciter la litanie – la première litanie de la Roue légale, une liste de tous ceux qui étaient morts dans l'Anomalie finale, qu'ils aient été de Parz, de l'arrière-pays, du

Magmont ou de la Peau.

Réconcilier et guérir. Tel était son but.

Les deux Êtres humains, ondoyant avec vigueur, se joignirent à la foule qui convergeait. Autour d'eux, les lignes de vortex chatoyantes barraient le ciel, régulières, régénérées et solides.

Chronologie de l'univers des Xeelees

L'univers des Xeelees, gigantesque histoire des temps passés et à venir, du flash primordial du Big Bang aux mirages d'un futur si lointain qu'il en paraît inconcevable, est la colonne vertébrale de l'œuvre considérable de l'écrivain britannique Stephen Baxter. Nombre de ses textes y prennent place, l'ensemble s'articulant autour de deux cycles majeurs qui s'interpénètrent : « Les Enfants de la destinée » et les « Xeelees ». Aussi nous a-t-il paru pertinent, par souci de clarification, de vous faire partager cette vertigineuse chronologie, une ligne temporelle qui, outre quelques événements majeurs, replace dans l'ordre nouvelles et romans relatant lesdits événements.

On précisera enfin que les titres français des textes sont utilisés lorsque ces derniers ont été traduits ; les nouvelles marquées d'un « * » sont rassemblées dans le recueil inédit du cycle des « Enfants de la destinée » intitulé *Resplendent* ; les nouvelles marquées d'un « ** » sont rassemblées dans le recueil inédit mais à paraître aux éditions du Béliar' du cycle des « Xeelees » intitulé *Vacuum Diagrams* ; les nouvelles marquées d'un « *** » n'ont pas été reprises en recueil à ce jour ; quant aux numéros entre crochets, ils se réfèrent à la bibliographie.

Singularité : Big Bang

Ère Primitive

~13,7 milliards d'années : naissance de la vie et de l'univers.

~13,5 milliards d'années : premières étoiles. Premiers contacts entre les Xeelees et les Photinos. Des vaisseaux temporels xeelee commencent à modifier l'histoire évolutionnaire de cette race.

~10 milliards d'années : début de la construction de l'Anneau de Bolder. Naissance de Sol.

~5 milliards d'années : début des attaques des Photinos contre l'Anneau. Apparition de la vie sur Terre.

~1 milliards d'années : première infestation de Sol par les Photinos.

~1 million d'années : explosion du noyau galactique provoquée par l'activité xeelee.

Ère Terrestre

476-2005 : événements de Coalescence (les « Enfants de la

destinée » T.1). Émergence de la première « ruche » humaine à Rome.

2047 : événements de Transcendance (les « Enfants de la destinée » T.3 ; voir aussi 500000).

Ère de l'Expansion

3000 et plus : accessibilité du système solaire. Début de la première expansion de l'humanité vers les étoiles.

3621 : naissance de Michael Poole.

3672 : « *The Sun-People* » [035] ***.

3685 : « *Return to Titan* » [214] ***.

3698 : « *Le Bassin logique* » [046] ***.

3717 : lancement du vaisseau GUT *Cauchy*. Début des événements de Singularité (les « Xeelees » T. 2).

3825 : « *Gossamer* » [057] ***.

3829 : invasion temporelle par trou de ver en provenance de l'ère d'occupation Qax (Singularité)

3948 : « *Les Enfants de Mercure* » [048] ***.

3951 : « *Lieserl* » [041] ***. Début des événements de Ring ((les « Xeelees » T. 4), voir aussi 5000000).

3953 : lancement du vaisseau GUT *Nord*.

4820 : « *Starfall* » [207] *** Effondrement de l'empire solaire.

Ère d'occupation Squeem

4874 : conquête des mondes humains par les Squeems.

4874 : « *Pilot* » [042] ***.

4922 : « *The Xeelee Flower* » [001] ***.

4925 : éviction des Squeems. Début de la deuxième expansion.

5024 : « *More Than Time or Distance* » [006] ***.

5066 : « *The Switch* » [015] ***.

5071 : « *Souvenance* » [190] ***.

Ère d'occupation Qax

5088 : conquête des mondes humains par les Qax.

5274 : retour dans le système solaire du vaisseau GUT *Cauchy*. Lancement de l'invasion temporelle qax à rebours. Installation du trou de ver qax vers le futur. (Singularité).

5301 : « *Cadre Siblings* » [117] **.

5406 : « *Blue Shift* » [008] ***.

5407 : « *Conurbation 2473* » [151] **. éviction des Qax. L'humanité acquiert les technologies Spline et Briseur d'étoiles.

Ère de la Résurgence

5408 : « *Poussière de réel* » [118] **. Début de la troisième expansion sous le gouvernement de la Coalition.

5420 : « *Mayflower II* » [161] **. Lancement du vaisseau stellaire générationnel Mayflower II. (voir aussi 24974.)

5478 : « *All in a Blaze* » [152] **

Ère des guerres Fantômes

5499 : « *Silver Ghost* » [126] **: Premier contact avec les Fantômes d'argent.

5611 : « *The Quagma Datum* » [010] ***.

5653 : « *Planck Zero* » [027] ***.

5664 : « *Soliton Star* » [076] ***.

5802 : « *The Cold Sink* » [136] **. Les guerres avec les Fantômes éclatent.

5810 : « *The Seer and the Silverman* » [194] ***.

6454 : « *On the Orion Line* » [128] **.

7004 : « *Ghost Wars* » [174] **. Fin de la résistance des Fantômes.

7524 : « *The Ghost Pit* » [133] **.

Ère de l'Assimilation

10000 et plus : les humains sont l'espèce sous-Xeelee dominante. Expansion rapide et absorption d'espèces et de technologies. Lancement de vaisseaux temporels xeelees dans le passé lointain.

10102 : « *Lakes of Light* » [166] **

10515 : « *The Gödel Sunflowers* » [026] ***.

10537 : « *Breeding Ground* » [148] **

12478 : « *The Dreaming Mould* » [140] **

12659 : « *The Great Game* » [149] **. Début des hostilités avec les Xeelees.

Ère de la guerre pour la Galaxie

20424 : « *The Chop Line* » [154] **.

21124 : « *Vacuum Diagrams* » [017] ***.

22254 : « *Dans le non-noir* » [139] **.

23479 : « *Riding the Rock* » [145] **.

24973 : événements de Exultant (les « Enfants de la destinée » T.2). Conquête par l'humanité du centre de la Galaxie.

Ère de l'ombre de l'Empire

24974 : « *Mayflower II* » [161] **. Récupération du vaisseau stellaire générationnel Mayflower II.

Environ 25.000 et plus : effondrement du gouvernement central de la Coalition. Conflit entre les états héritiers.

27152 : « *Between Worlds* » [162] **

Environ 40.000 et plus : la Bifurcation de l'humanité.

Ère de la guerre pour la fin des guerres

Environ 90000 et plus : réunification.

Environ 100000 et plus : assauts humains sur les concentrations xeelee à travers le superamas.

104858 et plus : événements de **Gravité** (les « Xeelees » T. 1)

104858 : « *Stowaway* » [077] ***.

168349 : lancement de *L'Exaltation de l'Intégralité*.

171257 : « *The Tyranny of Heaven* » [019] ***.

193474 : « *Hero* » [052] ***.

Environ 193700 : événements de Flux (les « Xeelees » T. 3)

Environ 200000 et plus : établissement du Commonwealth par « immortalité ». Conflit permanent avec les Xeelees.

Environ 500000 : événements de Transcendance (voir aussi 2047). Apogée de la destinée humaine.

Ère de la chute humaine

Environ 500000 et plus : la retraite de l'humanité commence. Fragmentation de l'unité humaine. Le Long Calme.

Environ 700000 et plus : le Fléau Xeelee. L'intervention des Photinos dans l'évolution stellaire devient significative.

Environ 1000000 : « *The Siege of Earth* » [182] **. Siècle final du système solaire par les Xeelees. Défaite et emprisonnement de l'humanité.

Ère de la Fuite

Entre 1 et 4000000 : transformation de l'univers baryonique par les Xeelees et les Photinos.

Environ 4000000 et plus : migration des Xeelees à travers l'Anneau. Sol quitte la séquence principale.

Environ 4000000 : « *Secret History* » [023] ***.

4101214 : « *Shell* » [002] ***.

4101266 : « *The Eighth Room* » [009] ***.

4101284 : « *The Baryonic Lords* » [023] ***.

Environ 4900000 : début de la destruction finale de l'Anneau par les Photinos.

Ère de la Victoire des Photinos

Environ 5000000 et plus : retour des derniers humains à Sol à bord du vaisseau GUT Nord, et voyage vers l'Anneau. événements de Ring (voir aussi 3953).

10000000 et plus : extinction virtuelle de la vie baryonique. La plupart des derniers humains survivent sur une Terre temporellement déportée.

Ère de la Vielle Terre

3,8 milliards d'années : « *PeriAndry's Quest* » [160] ***.

4 milliards d'années : « *Climbing the Blue* » [170] ***.

4,5 milliards d'années : « *The Time Pit* » [172] ***.

4,8 milliards d'années : « *The Lowland Expedition* » [175] ***.

5 milliards d'années : « *Formidable Caress* » [211] ***. Collision de la Voie Lactée avec la galaxie d'Andromède.

Singularité : Infini temporel

Sources :

Pour le cycle des « Xeelees » : Gravité [022] (1991), Singularité [033] (1992), Flux [044] (1993), Ring [047] (1994) et Vacuum Diagrams (recueil de nouvelles) [75] (1997).

Pour cycle des « Enfants de la destinée » : Coalescence [153] (2003), Exultant [163] (2004), Transcendance [171] (2005) et Resplendent (recueil de nouvelles) [183] (2006).

© Stephen Baxter

Traduit de l'anglais, présenté et harmonisé
par Emmanuel Tollé & Olivier Girard